NOCES D'ARGENT DU RÉGIMENT

DES

ZOUAVES PONTIFICAUX

NOCES D'ARGENT DU RÉGIMENT

DES

ZOUAVES PONTIFICAUX

1860-1885

Basse-Motte, 28 juillet 1885 — Anvers, 30 août 1885

TYPOGRAPHIE OBERTHUR

RENNES — PARIS

NOCES D'ARGENT

DU

RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Basse-Motte, 28 juillet 1885 — Anvers, 30 août 1885

Mes chers Camarades,

A vous je dois toutes mes joies depuis vingt-cinq ans, c'est donc à vous que j'offre ce Recueil dans lequel j'ai réuni, autant que possible, tous les souvenirs de nos noces d'argent.

J'ai un millier de lettres de ceux de nos camarades qui n'ont pu assister à la réunion. J'avais pensé un instant à en donner des extraits, mais c'est toujours question délicate que d'imprimer une lettre particulière, et d'ailleurs toutes expriment les mêmes regrets et peuvent se résumer en ces mots : « Quoi qu'il arrive nous resterons zouaves et fidèles au drapeau. »

Je me bornerai donc à reproduire les différents articles des journaux qui, mieux qu'un compte rendu, donneront la véritable note de la fête et prouveront que le régiment existe aussi uni, aussi vivant que jamais.

Malgré toutes mes recherches et celles de mes amis, il y a eu, dans les invitations, un assez grand nombre d'oublis involontaires par suite de manque d'adresses ou d'indications inexactes : c'est

la seule ombre au tableau, et pourtant, contrairement à l'adage connu, les absents n'avaient pas tort.

Je m'occupe en ce moment d'un travail sur le régiment, qui aura, je l'espère, votre approbation; vous le recevrez prochainement.

Je crois être l'interprète de tout le régiment en remerciant tous les châtelains des environs qui ont offert aux zouaves une hospitalité vraiment bretonne, et particulièrement M. le comte et Mme la comtesse de Kergariou, qui nous ont donné une fête magnifique à Bonaban, fête qu'ils ont eu la bonne grâce d'appeler « Retour des noces d'argent. »

Remercions aussi M. le marquis de Gombert et avec lui toute l'administration du chemin de fer de l'Ouest, qui sait si bien concilier les exigences du service avec une inépuisable complaisance.

N'oublions enfin, ni notre ami Olivier de Genouillac qu'on est toujours sûr de trouver lorsqu'il y a un service à rendre, ni la propriétaire de la Basse-Motte, Mlle Guibert, qui a bien voulu nous apporter son concours, avec le dévouement qui est de tradition dans sa famille.

Maintenant, laissez votre camarade, votre ami, votre chef, vous dire avec son cœur de zouave combien il a été touché, combien il s'est trouvé honoré et fier de l'empressement que vous avez tous mis, malgré la distance, à répondre à son appel du 28 juillet; ces émotions, il les a ressenties de nouveau tout entières à la magnifique fête du 30 août, à Anvers.

Répétons la devise du régiment : « Un pour tous, tous pour un. »

CHARETTE.

AVANT LA FÊTE

GAZETTE DU MIDI

Marseille, 15 juillet 1885

Pour nous reposer de l'orgie crapuleuse du 14 juillet, nous voulons entretenir nos lecteurs d'une fête de soldats chrétiens qui sera célébrée le 28 juillet au fond de la Bretagne, près de Saint-Malo. Ainsi que nous l'avons dit, il y a déjà quelques semaines, le général baron de Charette a convoqué pour ce jour-là sous son toit hospitalier tous ses anciens compagnons d'armes, les zouaves pontificaux, pour célébrer les noces d'argent du régiment. Ils ne seront certes pas tous à ce rendez-vous; mais il en viendra de tous les points de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Italie, de la Suisse, de l'Irlande et des divers pays qui ont naguère payé au Saint-Siège le volontaire tribut du sang; du Canada lointain lui-même, cette terre où l'on retrouve comme une vision de la vieille France qui garde le drapeau blanc immaculé avec la belle devise : « Aime Dieu et va ton chemin, » et où M. de Charette était reçu naguère en prince avec des ovations que les princes n'obtiennent pas toujours.

Le Nonce du pape à Paris présidera « cette fête de famille, » comme disent les lettres de convocation.

Franco-Belges, Zouaves pontificaux, Volontaires de l'Ouest, c'est toujours le même corps créé sous les yeux d'un héros africain, Lamoricière, par un ancien soldat d'Afrique, de Becdelièvre, dont on peut suivre la carrière à la trace de son sang semé abondamment à Rome et en France, et qui reste toujours à la disposition de l'Église, s'il plaît à Dieu, à son Vicaire et aux événements.

Castelfidardo, Monte Libretti, Monte Rotondo, Mentana, Nerola, Viterbe, etc.,

Porta Pia, Loigny, Le Mans, voilà quelques-unes des glorieuses étapes marquées par l'histoire, sans compter celles où l'on affrontait obscurément un autre ennemi, le choléra, qui en un quart de siècle, ont procuré au régiment une renommée que n'éclipse la légende d'aucun corps des premières armées de l'Europe.

Le dévouement et la vaillance des zouaves du pape ont jeté un rayon de poésie sur la seconde moitié du XIX[e] siècle et prouvé que la foi est capable de ressusciter la chevalerie. Et nous sommes fiers de pouvoir ajouter que parmi les zouaves français, on ne comptait guère que des jeunes gens nourris dans nos convictions royalistes, tant il est vrai que les croyances robustes et les traditions sont les meilleures préparations au sacrifice de la vie que peut réclamer la cause religieuse. Ouverts à tous les catholiques prêts à mourir pour le Saint-Siège, les rangs des zouaves ont vu les humbles fils des plus pauvres familles chrétiennes, coudoyer les représentants des plus grands noms de la France; mais il est juste de reconnaître que ceux-ci ont fourni le principal contingent. La noblesse des croisades s'y est rajeunie. « On dirait une liste d'invités à la cour de Louis XIV, » s'écriait un général ennemi, en comptant les survivants de la journée de Lorette où quelques centaines de héros s'étaient battus un contre dix. On ferait un livre d'or plus vénérable que celui de Venise, rien qu'en dressant les tables mortuaires des gentilshommes français du régiment tués à l'ennemi.

Et que d'autres morts obscurément, mais saintement, reposent en terre de l'Église!

Rien n'a manqué au mérite des zouaves, pas même les insultes de leurs ennemis. Vaincus par des généraux italiens, mauvais juges de la valeur, traités de mercenaires par l'un d'eux, dont la révolution a bien pu faire un duc, un sénateur, un ambassadeur, un cousin du roi de Piémont, mais non un gentilhomme, ils ont partagé les outrages, les humiliations et les mauvais traitements infligés au Vicaire de Jésus-Christ.

Si nous avons bonne mémoire, le guidon des Franco-Belges fut donné par Pie IX à M. de Charette après la campagne de 1860. Le drapeau des zouaves pontificaux, tenu si haut sur la brèche des remparts de Rome, en 1870, ne tomba pas au pouvoir de l'ennemi. Un d'eux l'enroula autour de sa poitrine, sous l'uniforme, et quand les prisonniers embarqués à Cività Vecchia pour être rapatriés en France furent en haute mer, ses compagnons d'armes s'en partagèrent les lambeaux qu'ils conservent comme les reliques de l'honneur sain et sauf.

La bannière blanche des volontaires de l'Ouest, portant le Sacré-Cœur et sortie d'un monastère consacré au Sacré-Cœur, est trouée par les balles et à moitié teinte du sang de ceux qui sont tombés sous ses plis et qui se la passaient de mains en mains, à Loigny, à mesure que le feu allemand couchait dans la neige et dans la boue ses impassibles défenseurs. Elle est ordinairement déposée

dans le sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray, mais elle en est tirée quelquefois en des circonstances exceptionnelles; assurément elle sera plantée à Châteauneuf le 28 juillet, date des noces d'argent; beaucoup d'entre nous se rappellent avec une indicible émotion le jour où elle s'inclinait devant un cercueil royal à Goritz, et cette émotion était partagée par le chef actuel de la Maison de France, quand, agenouillé devant le lit funèbre de Frohsdorf, il la voyait tenue par le glorieux mutilé qui se nomme Cazenove de Pradine et qui disait à Charette : « Les hommes de cœur se retrouvent. »

L'histoire du régiment des zouaves pontificaux n'est pas close; il accomplira encore les « Gestes de Dieu. »

Charles GARNIER.



LA FEDELTA

26 luglio

IL GIUBILEO DEL REGGIMENTO ZUAVI

Compiono 25 anni da che fu formato il reggimento degli zuavi pontifici, ed i suoi dispersi avanzi si preparano a festeggiarne, alla Basse-Motte, le nozze d' argento.

Trattenuti da altri doveri, non possiamo accorrere, come sarebbe nostro desiderio, a riabbracciare in questa solenne circostanza i nostri lontani fratelli; ma, se siamo costretti a rimarne lontani col corpo, il nostro cuore è fra loro, ed i nostri più caldi voti li accompagnano nella loro festa geniale. Tutti abbiamo ancora vivissima la memoria dei begli anni che passamo insieme; le communi fatiche, i communi rischi, i dolori communi, hanno fra loro e noi stretto un vincolo, che più non potrebbe esserlo se fosse di sangue, perchè in fatto col sangue è stato cementato : con quel sangue che essi e noi abbiamo versato in difesa della Cattedra di Verità alla quale giurammo di consacrarci fino all' ultimo nostro respiro. Però lungi dall' invidiar loro gli allori gloriosi di Monte Libretti, di Nerol., di Mentana di Roma, e cento e cento altri, noi ne andiamo altieri con essi, perchè una era la causa che tutti difendevamo, e la gloria di uno era la gloria di tutti. Solo una santa invidia abbiamo per essi, ed è al pensar che, dopo che il soffio della rivoluzione ci ebbe dispersi in ogni parte del mondo, noi, costretti a posar le armi, non potemmo più combattere che con la preghiera, con la

parola e con la penna; essi, più di noi fortunati, poterono ancora imbrandire il ferro in difesa della Francia agonizzante, e spargendo a torrenti il loro sangue generoso, poterono ancora una volta mostrare al mondo maravigliato che cosa sia e quanto valga un soldato cristiano. Si, noi gl' invidiamo, ma al tempo stesso siamo loro riconoscenti, perchè gli allori di Patay riflettono anchè sopra di noi una parte dei loro splendori; perchè la storia che a registrato la loro condotta valorosa per tramandarne il ricordo ai secoli futuri dira di loro : « Erano soldati pontifici. »

Quando dunque nel prossimo mercoledi, quell' eroe oggimai legendario, quel vero e vivente Bajardo che è il nostro colonello de Charette, fara i suoi brindisi agli avanzi del suo reggimento accorsi alla sua chiamata alla Basse-Motte, pensino i nostri fratelli che noi ci uniamo a loro negli stessi sentimenti, e quegli evviva che scoppieranno dalle loro labbra, sono in quel momento stesso ripetuti con eguale entusiasmo nell' intimo dei nostri cuori.

La *libertà di stampa* della quale noi *godiamo* non ci permette di esprimere quali siano i *voti* che noi formiamo in questa circostanza ; ma cuor di zuavo potrebbe mai ingannarsi su questo ?

Basta dunque che noi ripetiamo di essere uniti ai nostri fratelli in una stessa fede, in una stessa speranza, in uno stesso amore, ed insieme al più caldo abbraccio delle anime mandiam loro il nostro grido di riunione :

Viva oggi e sempre l' infallibile Vicario di Gesù Cristo !



L' OSSERVATORE ROMANO

26 luglio

DOPO 25 ANNI

Il giorno 28 del corrente mese di luglio, in un castello della Brettagna, alla Basse-Motte, poco lugi da Saint-Malò, avrà luogo una festa, alla quale, posto che non ci è dato di assistere di persona, intendiamo di assistere colla mente e col cuore.

Venticinque anni fa, il giorno 28 luglio 1860, sotto l' ispirazione del generale de Lamoricière, veniva ordinata dal pontifice Pio IX la formazione del corpo dei zuavi pontifici.

Ne corse appena la voce, e da ogni parte dell' Europa, e più particolarmente

dalla Francia, dal Belgio, dall' Olanda e dalla Germania volò a Roma una gioventù animosa, spinta da una sola idea, l' affetto alla religione, da un solo scopo, la difesa del Papato. Nè il movimento si arrestò all' Europa; ma dal lontano Canadà mosse una schiera numerosa ad ingrossare le file dei difensori del Papa Re.

Castelfidardo, Nerola, Monte Libretti, Monte Rotondo, Mentana, sono le stazioni gloriose di questa schiera di prodi, che Roma ammirò soldati sul campo della lotta, e ministri di carità nella strage dei cholerosi d' Albano.

La rivoluzione, questa nemica di ogni idea generosa e grande, tentò vilipenderli con ogni maniera di calunnie, ed il nome di *mercenari stranieri* fu lanciato su di essi come marchio di obbrobrio. Ma quali fossero cotesti *mercenari*, e quali i loro detrattori, lo sa il mondo e lo dirà la storia.

Roma cadde; ed il corpo dei zuavi pontifici fu momentaneamente sciolto. Ma si riformò ben presto in Francia, e colà, col nome nuovo di *Volontari dell' Ovest*, ma colla vecchia divisa, riuniti sotto lo stendardo del Sacro Cuore, seminarono di cadaveri e di gloria i campi di battaglia di Loigny, di Coulmiers e di Patay.

I soldati della Chiesa erano divenuti soldati della patria. La successione era legittima.

Ed ora, dopo tanti anni, dopo tante vicende, il corpo dei zuavi pontifici vive ancora, e fra pochi giorni, là, nel fondo della Brettagna, festeggerà le sue nozze d' argento.

Il generale barone Atanasio de Charette, questo degno discendente degli eroi della Vandea, prode come un guerriero della leggenda, credente come un cristiano dei primi secoli, ha gridato a' suoi antichi compagni d' armi : « Vi aspetto alla Basse-Motte il 28 luglio; » ed essi, alla voce dell' antico lor capo, rispondono accorrendo da ogni parte a questa festa di famiglia, come accorrerebbero ove esso li chiamasse nuovamente alle armi.

La festa, a cui il generale de Charette li raccoglie, non è una festa politica. Colà essi convengono soltanto a pregare per la Chiesa e per la Francia che hanno difese col sangue loro; a darsi ancora una volta la mano in una stretta fraterna. E poi ciascuno tornerà alla sua patria, alla sua città, divisi per dimora, ma sempre uniti nell' affetto e nella fede.

Perchè il corpo dei zuavi pontifici non è una istituzione; è un principio.

Da questa Roma frattanto, che fu la meta dei loro voti e per la quale diedero il sangue, l' *Osservatore Romano* invia al generale barone de Charette ed ai suoi bravi compagni, riuniti al castello della Basse-Motte, un fraterno saluto.

*

L'UNIVERS

23 juillet

Le général de Charette a invité ses compagnons du régiment des zouaves et de la légion des volontaires de l'Ouest à se rendre auprès de lui, le 28 juillet 1885, à la Basse-Motte, pour célébrer ce qu'il appelle « les noces d'argent » de leur cher et glorieux régiment, créé à Rome, il y a vingt-cinq ans, en juillet 1860.

Nous n'avons pas à analyser la belle histoire de cette création catholique due au génie et au cœur de Pie IX, nous ne redirons pas le dévouement des zouaves pontificaux à Rome et leur conduite héroïque en France pendant la campagne de 1870-1871. Leur sang, qui a coulé partout, a consacré leur étendard, ce glorieux étendard brodé à Paray-le-Monial par les religieuses de la Visitation, et destiné par les dignes filles de saint François de Sales aux défenseurs de l'Ouest. Le drapeau du Sacré-Cœur, proposé au XVII[e] siècle à la France par Notre-Seigneur, a les promesses de la victoire définitive et de la renaissance nationale. A Rome, le régiment des zouaves était essentiellement catholique; il était formé de toutes les nations civilisées; il ne s'est pas transformé en prenant et élevant son étendard contre nos ennemis. Sans changer sa consigne, et en restant ce qu'il était, il s'est trouvé tout français.

Pendant les dix ans qu'il a été à la solde du Souverain-Pontife, quinze mille hommes sont entrés dans ses lignes, et se sont nourris de sa forte et paternelle discipline. En France, pendant la guerre, comme légion des volontaires, il a reçu environ six mille recrues. Les soldats du général de Charette, ces soldats qui l'ont connu, l'ont aimé et l'aiment encore, comme des soldats catholiques savent aimer le commandement, le sacrifice et le dévouement, se monteraient donc au nombre de vingt et un mille environ. Mais la mort a pris sa part parmi ces braves; et ce ne sont pas les moindres gloires du régiment qui ont reçu leur récompense. Soldats de l'honneur, défenseurs de l'Église et de la patrie, ils sont morts pour la vérité, et on n'est pas téméraire en les tenant pour martyrs. On connaît l'histoire de plusieurs de ces braves; la bravoure était la moindre des vertus de ces héros, chastes, modestes, pieux et obéissants comme des moines. Comment ne pas saluer le beau groupe qu'ils forment au sein de l'Église triomphante, entourant des palmes des martyrs leur drapeau brodé du Sacré-Cœur et du grand nom, du nom national pour nous, de saint Martin!

Ce drapeau est tout français en effet. Il a été demandé en France et pour la France. Les religieuses de Paray, qui ont songé en 1870 à accomplir, autant qu'il était en leur pouvoir, le désir exprimé deux siècles auparavant par le divin

Maître à leur bienheureuse sœur Marguerite-Marie, ces religieuses de Paray-le-Monial ne sont pas seulement les filles de saint François de Sales, qui par son génie et sa langue appartient si bien lui-même à la France ; elles sont aussi les filles d'une grande Française, d'une Bourguignonne, sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal ; et c'est en France surtout que leur Ordre s'est propagé pendant la vie de la sainte fondatrice. Elle a pu établir près de deux cents monastères de son institut. En comptant ceux de la Savoie et du Piémont, y en avait-il dix en dehors de la chère France ? Oh ! combien les anges de la patrie avaient raison d'accueillir et de fêter sainte Jeanne-Françoise lorsqu'elle vint de Savoie à Lyon y porter son petit institut ! Bien que fondé en Savoie, ce cher institut de la Visitation nous apparaît bien comme un institut français. L'inspiration des sœurs de Paray-le-Monial, répondant à l'indication divine, a été aussi nationale que catholique. La dévotion et le patriotisme se confondent dans notre patrie, cette France bien-aimée du Christ et fille aînée de l'Église. A Rome, le régiment des zouaves, formé d'éléments cosmopolites, accomplissait une œuvre française en protégeant et défendant l'indépendance et la souveraineté du Saint-Siège. Ce n'est pas pour rien que la statue de Charlemagne veille aux portes de Saint-Pierre, au Vatican.

La fête du 28 juillet, qui est une fête toute catholique et se résume à célébrer et à entendre une messe, la fête du 28 juillet est donc en outre profondément française. La cause de la France est intimement liée à la cause de l'Église. On sait que cette fête, simple fête de famille, dit le général, sera présidée à la Basse-Motte par S. Exc. le Nonce apostolique, qui doit célébrer la messe, et adresser une allocution aux zouaves accourus à l'appel de leur général.

La Basse-Motte, ancien manoir, moitié ferme et moitié château, est une habitation ensevelie dans la verdure, presque au pied du monticule qu'occupe le château de Châteauneuf, dont elle est distante de quelques minutes à peine. De magnifiques ombrages, des charmilles merveilleuses, des eaux abondantes et courant de toutes parts forment la beauté et le charme de ce modeste manoir. Il est à quelques kilomètres de Saint-Suliac, petit port sur la Rance.

La Rance, qui se perd dans la mer à Saint-Servan, devant Saint-Malo est jusqu'à Saint-Suliac, et bien au delà en remontant, plutôt un bras de mer qu'une rivière. C'est un golfe dont les rives se rapprochent et s'écartent tour à tour, offrant de toutes parts un panorama enchanté et varié. Les voiles remontent ou suivent les flots de la marée au gré du vent, et sillonnent de toutes parts ce beau golfe, qui, au dire de certains voyageurs, pour la grâce des contours, la beauté des eaux et le nombre des barques, n'aurait rien ou presque rien à envier au fameux Bosphore. Il y manque, il est vrai, Constantinople, et même Scutari, que ne sauraient suppléer ni Saint-Malo, ni Saint-Servan, ni la nouvelle ville de

Dinard. Tout cela néanmoins est plein de vie et de charmes : c'est à l'Océan lui-même une entrée ou une issue superbe et merveilleuse.

Tous les souvenirs de la Bretagne s'accusent aux bords de la Rance : la vieille cité d'Aleth, qui a reçu les premiers apôtres de la foi et qui a précédé Saint-Malo de bien des siècles, se pare de son monticule de la Cité et de sa vieille tour Solidor, qui domine deux de ses trois ports. Je ne dirai rien de Saint-Malo, fermé dans son île, et ne se rattachant au continent que par le *Sillon* qui s'est bien élargi ces dernières années, et que continue cette longue route de Paramé, où vient se briser la lame, et dont les anciens et célèbres moulins à vent sont remplacés par une suite d'hôtels et de maisons dont la population hante tous les jours une des plus belles plages du monde. Je n'insiste pas sur ces détails du pays, ses beautés et ses souvenirs catholiques et nationaux. Chacun de ces parages porte le nom d'un saint. J'ai nommé saint Malo et saint Suliac, il faudrait nommer saint Énogat, saint Méen, et bien d'autres. Tout, dans ce beau pays de Bretagne et le long de ces rives de la Rance, se rattache au paradis et célèbre les gloires de l'Église triomphante.

Je reviens à la militante, et particulièrement aux zouaves pontificaux. Tout ce qui les concernait tenait singulièrement au cœur de Pie IX. Quand les recrues, nouvellement arrivées à Rome, étaient accueillies au régiment et portées au registre du corps, elles étaient conduites à l'audience et présentées à la bénédiction du Souverain-Pontife. En leur donnant cette bénédiction qu'accompagnaient toujours de bonnes et pénétrantes paroles, le pape embrassait ces enfants accourus de tous les points de l'horizon pour affirmer et défendre sa souveraineté temporelle, il les embrassait, disons-nous, et les enveloppait, pour ainsi parler, du regard de cette complaisance paternelle qui saisit tout et garde mémoire des moindres détails. C'était bien ses enfants qu'il avait vus; il les connaissait désormais, et avait conscience de chacun d'eux individuellement.

Après la spoliation du Souverain-Pontife, lorsque Pie IX était captif au Vatican et qu'il y attirait les foules de tous les points du monde, un catholique, qui n'avait aucun titre particulier à la bienveillance du Souverain-Pontife, se vit admis à son audience. On sait avec quelle bonhomie et quelle finesse Pie IX interrogeait ceux qui l'approchaient, et combien il avait le secret de remuer dans tous les cœurs les fibres vivantes; il en vint à parler à ce catholique de ses enfants, et celui-ci se crut autorisé à se targuer d'en avoir donné un à l'armée pontificale, un des deux derniers zouaves admis au régiment en 1870. « Un des deux derniers zouaves que j'ai bénis, interrompit le Saint-Père. Eh bien! votre fils était-il le blond ou le brun? »

Faut-il ajouter que, par une circonstance imprévue, ces deux derniers zouaves bénis par Pie IX, le brun et le blond, se trouvèrent des premiers à recevoir la

bénédiction de Léon XIII? Ils avaient été chargés par le général de Charette de porter au nouveau pontife l'hommage et l'adresse des zouaves, et ce fut le jour même de son couronnement qu'ils furent présentés à Sa Sainteté et reçurent sa bénédiction pour tout le régiment.

Cette bénédiction du Souverain-Pontife, S. Ex. le Nonce va la porter de nouveau le 28 juillet à tout le régiment. Il ne pourra être tout entier à la Basse-Motte; il y sera représenté au moins par le général et plusieurs des principaux officiers. Les étrangers s'y mêleront aux Français. Il ne faut pas compter parmi les étrangers les Canadiens, ces Français de l'Amérique du Nord, dont plusieurs sont déjà annoncés et attendus à la Basse-Motte. Il y a huit jours à peu près le général avait près de cinq cents réponses : la plupart sans doute sont de France; mais la Suisse, la Belgique et la Hollande, qui ont notamment fourni tant de défenseurs au Saint-Siège, doivent être représentées. Je ne fais pas ici une mention officielle et je note simplement des souvenirs perçus bien rapidement. J'ai vu le général Charette à la Basse-Motte, la semaine dernière. Je l'ai trouvé au milieu de ses préparatifs.

On arrive à la Basse-Motte après avoir abandonné un petit chemin qui vient de Châteauneuf et se rend je ne sais où, on arrive à la Basse-Motte par une magnifique et large avenue de ces grands arbres, ormes, chênes et hêtres, qui sont la parure de la Bretagne. Une tente immense, recouvrant des tables où pourront s'asseoir sept ou huit cents convives était dressée dans la cour; le général espérait pouvoir encore multiplier les tables. Il tient à asseoir tout son monde. Mais si nombreuses que soient les tables, elles pourraient être insuffisantes; ce qui sera toujours assez large pour accueillir et embrasser les zouaves, tous les zouaves, c'est le cœur du général. Je n'ai rien à dire de la fierté, de l'amour, de la reconnaissance, de la gloire que ce grand cœur laisse entrevoir quand on vient à lui parler de ses soldats. Nous avons dit, ou plutôt nous ne pouvons pas dire combien tous ceux-ci aiment leur général; mais pour concevoir et deviner combien le général aime ses zouaves, il suffit de lui en entendre dire un mot. Que d'orgueil, que de fanfares même dans ce cœur modeste et brave! Quelles affections! Quelles tendresses! C'est un mystère, un mystère charmant que ces attendrissements et ces faiblesses de l'affection dans une âme héroïque et si virilement trempée.

Derrière la maison, en haut de la pelouse, sur laquelle s'ouvrent les portes et les fenêtres du salon et des autres appartements qui occupent le rez-de-chaussée, se dresse un autel rustique composé de troncs de sapin, couvert de verdure, et que les doigts et le goût de la baronne de Charette doivent orner et envelopper de fleurs. C'est là, à cet autel rustique et magnifique, que sera célébrée la messe. L'assistance couvrira la pelouse et remplira sans doute les bocages et les charmilles

qui l'enveloppent de toutes parts. Aux pieds de la Victime eucharistique immolée par les mains du Nonce apostolique s'affirmeront et se nourriront la foi, le dévouement et l'honneur de tous ces braves cœurs unis dans le Sacré-Cœur.

On imagine la fête, la joie de toutes ces âmes; quelles effusions d'amour et de désirs s'élèveront vers Dieu en se réunissant et se recueillant dans le cœur même du Souverain-Pontife! Comment douter que Léon XIII, présent dans la personne de sor Nonce, ne soit mêlé à toutes les prières et à tous les vœux de ces âmes héroïques vouées au Sacré-Cœur et à la Papauté!

En me conduisant à travers ses préparatifs et en me faisant visiter sa maison, le général m'avait introduit dans sa chambre de travail, et tout en me parlant de ses zouaves, — car de quoi parlerait le général de Charette s'il ne parlait du régiment et la bouche parle de l'abondance du cœur, — le général me mit en main un petit cadre un peu vieilli dans sa magnificence, qui contient sur un morceau de toile un Sacré-Cœur brodé en soie rouge. C'est le Sacré-Cœur que portait sur sa poitrine le général de Charette le 29 mars 1796, quand il fut fusillé à Nantes. C'est bien là une relique pour la famille. C'est une relique aussi pour tous les zouaves.

Avant d'être brodé sur leur glorieux fanion, qu'ils verront déployé auprès de l'autel de la Basse-Motte, le 28 juillet prochain, le Sacré-Cœur protégeait leurs origines. Il enseigne à tous le sacrifice. Il protège la France. Je n'insiste pas. Le Sacré-Cœur, Rome, le Souverain-Pontife, la patrie, toutes les grandeurs, tous les héroïsmes, vont être de la fête. Les grands morts de Loigny, du Mans, de Coulmiers, de Castelfidardo, de Monte Rotondo et de tant d'autres lieux, ne seront pas oubliés et feront sentir leur présence. Vive Dieu et vive son Église!

Léon Aubineau.



LE GAULOIS

28 juillet

LES NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Curieuse animation à Saint-Malo, à Saint-Servan, sur le cours de la Rance et sur toutes les routes de la contrée. L'affluence à la fête de demain sera magnifique. La place manque dans les hôtels des villes voisines; beaucoup d'invités ont amené leurs familles. Les préparatifs sont superbes. A la grille du parc de

la Basse-Motte flotte l'étendard du Sacré-Cœur. Le contrôle d'entrée est sévèrement organisé sur la pelouse.

En face de l'habitation, se détachant sur la verdure des grands arbres, un vaste baldaquin rustique, orné de tentures de damas de soie bouton d'or, recouvre l'autel, que décore un panneau de sculpture artistique et que surmonte une grande statue du Sacré-Cœur. Aux côtés de la croix, de gros cierges à la romaine, décorés de fines peintures avec un art achevé, par un zouave, M. Lionel Royer. Partout prodiguées des gerbes de fleurs.

Derrière l'autel seront placés l'orgue et le maître de chapelle de Saint-Servan, avec une maîtrise de cinquante choristes. La messe, en plein air, sera célébrée par Mgr Sacré, prélat de la maison du pape et le premier aumônier des zouaves.

L'auditeur de la nonciature, Mgr Averardi, ayant été appelé d'urgence à Rome, et aucun autre membre de la nonciature n'étant accrédité en chancellerie, le Nonce n'a pu quitter Paris pour se rendre hier à Sainte-Anne-d'Auray, où l'attendaient tous les évêques de Bretagne, et il ne pourra venir demain ici.

La tente immense où l'on se réunira pour le repas, après l'office, est dressée derrière l'habitation. Les tables peuvent recevoir sept cents personnes. Au-dessus des places d'honneur, un grand portrait de Léon XIII. La décoration générale, due à Mme et à Mlle de Charette, est formée de feuillages, de fleurs et d'étendards aux couleurs pontificales, jaune et blanc, avec de grands écussons aux armes de Léon XIII. Sur chaque assiette, en guise de menu et de souvenir, une carte reproduit au recto une vue du pont Saint-Ange avec le château Saint-Ange et, en perspective, Saint-Pierre de Rome, puis un trophée très élégant, dessiné par la baronne de Charette, et composé d'une palme, de drapeaux, de la tiare et des armes papales, tandis qu'au verso, au lieu du nom des plats, l'énumération des glorieuses batailles auxquelles a pris part le régiment depuis vingt-cinq ans, en Italie et en France.

Il n'y aura que trois discours, un du général de Charette, un de Mgr Sacré, un du colonel d'Albiousse. Dans le salon de la jolie villa, un grand album, où tous les invités inscriront leur nom ; en tête figure celui de Mme de Lamoricière, qui vient d'arriver. Les lettres des zouaves qui ne peuvent venir au rendez-vous expriment leurs sentiments d'une façon profondément touchante. Le temps est magnifique et la fête s'annonce admirablement.

CAMILLE.

*

A' miei Uffiziali e Compagni d' armi, convocati a la Basse-Motte attorno il nostro duce Generale Barone Atanasio de Charette, per festeggiare, nel 28 luglio 1885, 25° anniversario dell' instituzione del reggimento Zuavi pontifici, un saluto del commilitone ing^{r} Severo Severi, di Modena.

DECASILLABI

GESTA DEI PER FRANCOS!

Un saluto, fratelli guerrieri,
Che pugnaste nel nome di Pio,
Dall' italico suolo natio
A voi manda un compagno fedel.

Or che uniti di fè di pensieri,
Vi stringete al vessillo dintorno,
Che fu il sacro palladio d' un giorno,
L' astro fido del nostro drappel.

Che se l' ira d' un fato nemico
Di spiegare or ci vieta il suo lembo,
Quando infurii terribile il nembo
Bello ai venti ondeggiar si vedrà.

E riscosso di Gallia l' antico
Entusiasmo per nobili gesta,
L' idra infame che Europa funesta
Dileguar col suo lampo farà.

Verde ancora del lauro è la fronda,
Che inghirlanda la santa bandiera,
E fedele l' intrepida schiera
De' suoi petti baluardo le fa.

Oh! che l' eco per l' aura diffonda
Degli antichi orichalchi lo squillo,
E dintorno all' amato vessillo
La compatta falange starà.

Per la Croce, pel sacro Triregno,
Sempre invitti pugnarono i Franchi,
E, se il fato nemico si stanchi,
Torneranno animosi all' acciar.

Che l' impresa del gallico regno
È *combatter le gesta di Dio;*
Sarà breve de' Franchi l' oblio
E glorioso il ritorno all' Altar.

Ti saluto, superba legione,
Che strappasti un alloro alla sorte,
Quando il lutto, la strage, la morte
Trasser Gallia all' estremo sospir.

Che se un giorno a suprema tenzone
Chiami i figli la Chiesa pugnante,
Sarà dolce nell' ultimo istante,
Al tuo fianco pugnare e morir.

28 luglio 1885.



L'UNIVERS ILLUSTRÉ

25 juillet

LES NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Il a été donné à notre époque de scepticisme, de matérialisme et d'affaissement moral, d'assister à plusieurs grands spectacles qui semblaient, au milieu des menaces amoncelées, comme un gage d'immortel espoir, comme un étonnant défi jeté au malheur des temps.

Le moins remarquable de ces grands spectacles n'a pas été, certes, à plus d'un titre, cette résurrection de la chevalerie des anciens âges, que les générations récentes ont vu s'accomplir.

En plein XIX[e] siècle, il s'est en effet rencontré des hommes qui se sont armés de la foi avant de s'armer de l'épée, qui ont arboré un emblème sacré à la tête de leur légion, qui ont sacrifié leur fortune et leur jeunesse, qui ont lutté, qui ont répandu leur sang pour la défense de la faiblesse opprimée, de la justice violée, du droit outragé. Il y a vingt-cinq ans, au juste, que s'est manifesté ce prodige; car c'est vers les derniers jours du mois de juillet 1860 que, sous l'impulsion des Lamoricière, des Becdelièvre et des Charette, se formait à Rome, le noyau de cette héroïque phalange qui fut le régiment des zouaves pontificaux.

C'était au milieu de l'indifférence des uns, de l'hostilité des autres. Une telle

entreprise offensait la mollesse, irritait l'assoupissement, inquiétait la haine. Dans le camp même des catholiques, elle ne rencontrait presque partout qu'opposition et que défiance. Ce n'est pas trop de dire que le régiment s'organisa envers et contre tous, et qu'il fallut à ses premiers chefs une énergie surhumaine, une ardeur d'apôtres, pour triompher de tous les obstacles.

Les événements, hélas! ne devaient pas tarder à prouver, par des arguments trop cruellement irréfutables, aux esprits à courte vue, qu'en travaillant pour le pape, pour le Saint-Siège et pour l'Église, ils travaillaient aussi pour la France.

Et, depuis ce jour de leur organisation première, est-il besoin de rappeler, même à grands traits, leur histoire? Le régiment est devenu légendaire; lui, son uniforme, son drapeau, ses soldats, son chef et ses combats.

Comme ils ont porté ce nom de zouaves, comme ils l'ont, pour leur part illustré! Quel enthousiasme, quelle gaieté et quelle crânerie dans la vaillance! Presque toujours c'est un ennemi dix fois plus nombreux qu'ils combattent. A Castelfidardo, ce guet-apens, c'est Pimodan qui leur apprend à mourir sans reproche et sans peur. A Mentana, au moment où l'ennemi menace de les déborder de toutes parts, c'est Charette qui les précipite à la charge en leur criant : « Allons! zouaves, ils vont croire qu'ils ne sont pas en fuite! » C'est encore Charette qui les commande, à l'heure de la résistance suprême, sur la brèche de la porte Pia. C'est encore lui qui, Rome violée et le Pontife prisonnier, les ramène à la défense de la terre natale, au secours du pays envahi.

Alors, oh! alors, dans l'horreur de ces sombres jours, où les plus fermes se sentaient parfois tentés de désespérer de la patrie, faut-il rappeler comment cette poignée de braves sut élever son héroïsme à la hauteur du péril! Avec une éloquence digne du sujet, l'illustre cardinal Pie, prononçant l'éloge funèbre des morts du combat de Patay, s'est acquitté de cette tâche, et dans un journal qui, malheureusement a été réservé à quelques intimes, le général de Charette a redit lui-même les glorieuses tristesses de ces sanglantes étapes. Nous n'essayerons pas de recommencer à notre tour un pareil récit. Nous ne montrerons pas les zouaves à Cercottes, avec Le Gonidec de Traissan; nous ne les montrerons pas à Patay et au Mans. Pouvons-nous cependant passer tout à fait sous silence les épisodes à jamais fameux de Loigny? Entraînés par Sonis et par Charette, les zouaves s'avancent le fusil au bras, comme à la parade, comme à une fête, ainsi que le dit le lieutenant-colonel de Troussures, sous la pluie des balles prussiennes. Le général de Sonis tombe à leur tête; puis c'est Charette qui, la cuisse traversée par une balle, renvoie au combat ceux qui voudraient l'emporter; ils abordent enfin les rangs ennemis à la baïonnette et lorsque finit la lutte, plus des deux tiers des soldats de Pie IX gisent, laissés pour morts sur le terrain.

Durant cette prodigieuse journée, cinq fois s'était abattu pour être aussitôt

et par cinq fois relevé, ce glorieux étendard des zouaves, portant comme blason le Sacré-Cœur brodé par les Visitandines de Paray-le-Monial ; cinq porte-étendards, Verthamon, Bouillé, Cazenove, Le Parmentier et Landeau, l'avaient tour à tour ressaisi et tenu haut dans la mêlée. Bannière à jamais glorieuse, non moins glorieuse, non moins vénérable que la bannière d'une Jeanne d'Arc ! Je l'ai vue et je l'ai touchée, et je ne puis me souvenir sans une émotion indicible de l'instant où j'ai approché mes lèvres de cette blanche étoffe, empourprée du sang des héros.

Au jour même où j'écris ces lignes, le mardi 28 juillet, les zouaves pontificaux se réunissent pour célébrer leurs noces d'argent. Le général de Charette, à l'occasion de cet anniversaire, a écrit à tous ses anciens compagnons d'armes pour les inviter à passer la journée dans son château de la Basse-Motte, un vieux manoir champêtre, caché sous la verdure au pied de la colline de Châteauneuf-en-Bretagne. Il a fait appel à tous : aux Hollandais, aux Belges, aux Italiens, aux Canadiens, comme aux Français. Beaucoup sans doute n'ont pu se rendre au rendez-vous, parmi les survivants des vingt-cinq mille zouaves qui successivement ont porté l'uniforme du régiment, mais on ne saurait douter que le nombre des assistants n'en ait pas été moins imposant.

Le seul espoir de se trouver réunis, de revoir quelques heures leur général, aura suffi pour faire entreprendre à beaucoup un long et fatigant voyage ; car, en dehors de cette fraternité que créent des luttes, des aspirations, une foi commune, il y a entre les zouaves de Charette un lien particulièrement puissant : c'est le culte qu'ils ont voué à leur général, c'est l'admiration dont ils l'entourent, c'est l'affection, le dévouement qu'ils ont pour lui. Par la générosité, par la loyauté de sa nature, par son intrépidité chevaleresque, par son charme tout personnel, Charette s'est, pour ainsi dire, conquis sans réserve tous les cœurs. Sa figure est de celles qui sont faites pour devenir populaires, pour forcer la sympathie et pour soulever l'enthousiasme. Son caractère et sa vie ont commandé l'estime universelle.

Aussi pouvons-nous ajouter que cette fête, en somme tout intime, et dont la partie essentielle consistait en une messe célébrée par Mgr Sacré, représentant S. Exc. le Nonce, sur un autel rustique orné par les soins de la baronne de Charette, a dû être bien émouvante dans sa cordiale simplicité.

Nous garderons longtemps un vif regret de n'avoir pu personnellement nous rendre à la gracieuse invitation du vaillant général des zouaves.

Robert Vallier.

au

co
en
Je
co
de
pl

de
ma
pl
po
d'

Le
ma
ap

APRÈS LA FÊTE

LE GAULOIS

29 juillet

LES NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

J'ai vu le plus émouvant, le plus grandiose et le plus touchant des spectacles auxquels j'aie jamais assisté.

Je ne vous décrirai pas les trains de l'Ouest, bondés de gens de toutes conditions, qui se regardent, se scrutent, cherchant à reconnaître des traits ensevelis sous quinze années d'absence, et tombent dans les bras l'un de l'autre. Je ne vous dirai ni Saint-Malo, ni Dol, envahis par les avant-gardes venues pour coucher aux portes de la Basse-Motte. Je ne dirai rien de la poétique traversée de la *Rance*, bleue comme un bras du Bosphore, et traversant le plus frais et le plus pittoresque de tous les pays.

Je renonce même au croquis de l'unique auberge de Châteauneuf, envahie par des bandes joyeuses et affamées, avec chambres inénarrables, où l'eau est ce qui manque le plus, où le cidre coule à pleins robinets, à la cuisine sommaire et en plein vent, qui grésille dès l'aube à ce logis patriarcal, où mon ami de Marolle, pour obtenir un verre propre, était obligé de le confier à la langue réparatrice d'un bouricot qui gambadait dans la cuisine.

Nous voici dans le parc de la propriété du général. Il est huit heures et demie. Le parc est plein d'ombre ; planté de grands arbres, abritant la plus modeste des maisons bourgeoises, presque une ferme. Derrière une barrière, le général apparaît, et aussitôt commencent les poignées de mains, les embrassades, les

exclamations ; la barrière est enlevée à la foule, qui commence à arriver ; elle se masse contre une barrière, derrière laquelle se tient un contrôle sévère et qu'on ne franchit qu'en montrant patte blanche. Ces formalités nécessaires prennent un peu de temps, car quinze cents personnes ne franchissent pas, une à une, un tourniquet rustique en un clin d'œil.


Drapeau pontifical
(jaune et blanc)

On circule, cependant, et on débouche sur une grande pelouse entourée d'arbres capricieusement plantés, qui se trouvent devant la maison. Là a été dressé l'autel. Un toit carré supporté par quatre colonnes en rondins de pins, garnis de leur écorce, avec baldaquin de damas. L'autel, coquettement décoré d'étoffes précieuses et d'un amoncellement de plantes exotiques, entouré de tapis, ressemble à un magnifique reposoir. Derrière, une sorte de chœur en planches est réservé aux musiciens, l'excellente maîtrise de Saint-Servan, appuyés par un petit orchestre, un piano et un harmonium.

Cependant, Mgr Sacré, camérier de Sa Sainteté, arrive à dix heures et demie et commence, au pied de l'autel, à revêtir les ornements sacerdotaux, assisté du doyen de Saint-Servan et du Révérend Père Douceaux, ancien zouave, dominicain.

La cloche annonce le commencement du saint sacrifice; les zouaves, les dames et leurs familles sont rangés en un vaste demi-cercle devant l'autel; ils sont tous en tenue de voyage. Pour cela, les femmes avaient renoncé à être élégantes. A côté et derrière, tranchent les costumes des paysans vendéens, qui ont fait campagne avec eux, et les coiffes des paysannes bretonnes de l'endroit.

Parmi les dames : Mme et Mlle de Charette en costume de nobles vendéennes, le grand chapeau à plume, la robe et la ceinture en grands rubans de moire jaune, toutes deux belles à ravir et originales au possible. Enfin, entourant ce tableau pittoresque et grandiose, les grands arbres verts, et par-dessus l'azur brûlant du ciel. « Quelle admirable toile on ferait avec cela ! » me dit Jacquet qui est à mes côtés, et que frappent les côtés artistiques de la cérémonie.

Au moment où la messe commence, où les voix enfantines de la maîtrise s'élèvent pures et douces, éveillant dans les grands arbres les oiseaux déjà dans la chaleur, voici Charette qui sort de la maison, le drapeau des zouaves à la main, tandis que son aide de camp du Puget apporte, lui, le fanion pontifical; et aussitôt un saisissement étreint toutes les poitrines ; Charette fait un signe, et l'hé-

roïque Cazenove de Pradine, se soutenant à peine et toujours luttant contre les implacables blessures de Patay, reçoit de ses mains le drapeau épique.

A côté de lui prend place le jeune de Bouillé, un enfant de quinze ans, dont le père et le grand-père sont morts jadis en portant ce drapeau. Quant au fanion pontifical, c'est M. le colonel d'Albiousse qui le tient déployé. Les deux drapeaux se dressent ainsi devant l'autel.



Drapeau des zouaves pendant la guerre 1870-71 (lettres rouges sur fond blanc)

A côté du fanion, Charette, debout sert la messe, en égrenant son chapelet, et quand la cloche annonce l'élévation, tout le monde tombe à genoux, la maîtrise entonne l'air fameux que répètent à Saint-Pierre de-Rome les trompettes d'argent, et un frisson nous passe à tous, à travers les veines. Charette, à genoux, pleure comme un enfant, essuie du revers de sa main les larmes qui tombent sur ses blondes moustaches. Pas une poitrine qui ne soit serrée, pas un œil qui ne soit humide.

J'ai rarement vu dans une foule, pareille intensité d'émotion. Cependant la messe s'achève et le prélat officiant, ancien aumônier des zouaves, lit une dépêche du Saint-Père, qui l'autorise à donner la bénédiction pontificale, et, alors, un fait inimaginable se produit. Le petit de Bouillé a saisi le drapeau des zouaves et, dans sa frêle stature, entouré par toute cette foule, il donne à baiser à tout le monde, la toile éclaboussée par le sang de son père et par celui de son grand-père.

Puis sur la pelouse où tout le monde est réuni s'achèvent les reconnaissances, se ravivent les souvenirs, se donnent les accolades entre ces frères d'armes, heureux de se retrouver. Mais c'est le cas de retourner la parole de l'Écriture et de dire que l'homme ne vit pas seulement de la parole de Dieu, et qu'il lui faut aussi du pain. On se masse à la porte de la petite maison qu'on traverse en ordre, au fur et à mesure que les noms sont appelés, pour déboucher dans l'immense salle provisoire construite pour le festin. Huit cents couverts ! Les noces de Gamache. Une salle à manger qui a les proportions d'une cathédrale et où tout est aussi parfait comme service que s'il ne s'agissait que d'un déjeuner de deux couverts.

C'est ici, je crois, le moment de profiter du premier calme du déjeuner pour inscrire les noms des zouaves pontificaux présents :

L'abbé Allain, comte d'Argouges, Ackermann, Arsac, baron d'Alt, Aartz,

vicomte Louis d'Andigné, d'Albiousse, d'Arzac, G. Van Asche, R. P. Van Aart, l'abbé Allard, l'abbé Ailland, vicomte d'Anthenaise, Avenol.

Baleine, Bellanger, Henri de Boissieu, Briend, André Bernard, de l'Angle-Beaumanoir, de la Bégassière, Beugny d'Hagerie, de Becdelièvre, Léon de la Brière, Paul du Bourg, de la Borderie, Berthier de Pinsaguet, J. de Bellevue, Leger de Boussineau, comte de Beaurepaire, Berthelot de la Gletais, Baranger, marquis de Beauffort, Le Bobinec, Bordin, comte de Bournat de la Guesle, J. Bernier, comte H. de Bordes, vicomte de Belizal, de Brisson de Laroche, J. Bazouges, Brejerac, baron de Belinay, du Bourquet, Bazin, Bouchet, Brulé, l'abbé Brévault, comte de Beaumont, de Bie, Élie Bugin, Berger, de Boussineau, comte de Bourbon-Busset, comte Ch. de Bourbon-Busset, l'abbé Beillidaire, P. Bazouges, Baboin, Boucault, de Brisson de Laroche, comte P. de Bernis, l'abbé A. Borgnet.

De Cambourg, duc des Cars, Chotard, abbé Conan, Cainne, L. de Crozé, de Chambures, Van Campenhout, de Cadaran, comte de Cheffontaine, vicomte de Châteaubriand, comte de Chamillard de la Suze, G. de Caqueray, vicomte de Chalus, de Caderan de Saint-Mars, Châtelier, comte de Cintré, de Coatgourden, de Charnières, de Castries, vicomte de Fautereau, de Champsavin, Créchet, vicomte de Couëssin, Vincent Chaurand, Couespel, Couanier des Landes, Carré, Charles, V. L. Coomts, vicomte de Curzay, abbé Courty, comte de Chabot, Châtel, de Chivré, de Cavailhez, comte de Clisson, comte de Chazotte, de Cazenove de Pradine, Ed. de Caqueray, de Claye, marquis de Caqueray, de la Couture, de Cougny, de Caime, de Cour, comte G. de Chevigné, vicomte de Champeaux, Urbain de Charette, Alain de Charette, Armand de Charette, Louis de Charette, Ferdinand de Charette, Couthouis, de Crémiers, de Chergé, Croonenberghs.

Boscher Delangle, Daudier, l'abbé Dieulesaint, Paul Dufrèche, l'abbé Dory, l'abbé Dondo, Dickolson, Dugas, comte Doynel, Derély, vicomte Doynel, l'abbé Daviaud, marquis Desmier de Chenon, comte de Dieuleveult, Desmars, l'abbé Dugast, Ducoudert, de Devise, Dupleix, Dugueyt, comte de Deservilliers, vicomte de Durfort, Douillard, Desjardins, Van Deurme, Delanoue, Duplan.

Vicomte d'Épinay, marquis de la Ferronnays, de Fergue, Fromal, E. Fleury, J. Flahault, de Freslon, Adolphe de Ferron, Frèrejean, de Fabry, de France, B. de Ferron, Folie, Louis Fromal, Frohard.

L'abbé D. Gérin, l'abbé Le Guével, Goldie, Guillet, des Grottes, Le Gal, marquis de Gombert, comte de Guer, de Grillon, Auguste Guibert, Guibourg, Mathurin Guibert, Mathurin Guibert fils, Joseph Guibert, comte Yves Le Gonidec, de Gardonne, l'abbé Gargam, Th. de la Garoullaye, Gaullier, de Genouillac, de Gouttepagnon, Groboz, l'abbé Gicquel, Émile Grimaud, comte de Guerdavid, de

Guigné, Guénel, du Guiny, du Grandlaunay, Henri de la Gervinais, comte de Saint-Gilles, Guilloux, comte O. Le Gonidec, de Gevrie, l'abbé Geollier, T. Girod, Galouye, vicomte des Garets, Paul Le Gonidec, Guillermot, S. de la Guérivière, vicomte D. de Gassart, Guinard, Giffard, Guyot de Salins.

De Hænen, vicomte de Harscouët de Kerrengal, comte de Hemptine Herring, comte de Hautchemin, Houïtte de la Chesnais, de Hillerin, Halgand, Le Hardy.

Judic, comte Jacquemont, comte de Jallerange, des Jars de Keranroüe, Hyacinthe des Jars de Keranroüe, l'abbé Jouanny, Jégat, de Jerphanion, Jolys, Joubert, de Jært, Jacquet.

De Kergrist, Kewyn de Volkærbeke, de Kermoal, de Kertanguy, de Kervasdoue, comte de Kermel, Gustave Kolb-Bernard, comte Emmanuel de Kergariou, de Kermenguy, marquis de Kernier, Kergall, vicomte de Kergariou, vicomte Guillaume de Kergariou, Gauthier de Kermoal.

Comte de Laubespin, Le Roy, de Liris, comte de Lambilly, Lemanceau, Philippe Lance, Alexandre Louis, de Lauzon, de Lescande, comte de Lur-Saluces, Bertrand Lysen, de Lumley-Woodyear, l'abbé Lecadre, vicomte de Legge de Kerléan, Leboucher, Lenail, Charles de Lorgeril, Landeau, Louis Lécuyer, comte de Landal, Levesque, Lecour, Noël Lemire, de Lagausie, comte de Lusignan, Lapène, Ligier de Laprade, Léon de Lorgeril, marquis de Langle, Lespinasse, La Proste, de Lachaise, Legouey, Lafond, comte de Lanascol, l'abbé Le Gal, Lemarié, de Largentaye, Lazard.

Merveilleux du Vigneaux, Noël Le Mire, Martin, de la Messelière, Mollat, de Manduit, de Montalembert, du Pré de Saint-Maur, de Maquillé, Henri de Moussac, vicomte R. Le Mintier, de Montgermont, Magny, A. Michel, docteur Martin, Maugoun du Gasset, comte R. de Monti, comte de Maistre, comte Le Mintier, de Monteuit, Maxwell.

Commandant Noël, vicomte de Nantois, vicomte de la Noue, Neyron, comte René des Nétumières, Nicholson, comte Guy des Nétumières, comte Yvan des Nétumières.

Vicomte H. d'H. d'Onsembray, O'Murphy, O'Clery, James O'Rorke, Oliveaux.

L'abbé Prudhomme, l'abbé Paaps, Pouquet, Pennin de Beaupuys, l'abbé Pellier, Princeteau, de Parceveaux, de Saint-Pol, de Paraize, l'abbé Petit, comte du Plessis, Pareur, vicomte J. du Pavillon, Potiron, vicomte P. de Pontbriand, Étienne Perraux, J. de la Perrandière, vicomte Achille de Pontbriand, Louis Pareur, baron Le Pommelec, Pocquet, vicomte de Pontbriant, comte de Palys, comte Melchior de Polignac, l'abbé Pichavent, vicomte de Poli, l'abbé Pruisonneau, l'abbé Peigné, l'abbé Eugène Peigné, du Plessis-Quinquis, comte de la Paumelière, comte de Pinieux, Pignet, Victor Pinet, vicomte du Puget, de Poulpiquet.

Robinet, Maurice du Reau, abbé Robin, Renaud, Zacharie du Reau, marquis de la Rochefoucauld, Rouleau, L. de Rigaud, J. du Ranquet, Er. de la Rochette, marquis de Résimond, comte Albert de Robiano, vicomte de Réals, comte de la Rochebrochard, A. de Romans, Rocoffort, M. de la Rochernau, abbé Richard, vicomte de Riancey, H. Richer, Robbers, de Raincourt, abbé Le Roy.

Surcouf, Robert Surcouf, de la Salmonière, Louis Schutyes, vicomte de Snoy, G. de Stofflet, Scarsey, Oscar de Saluces, Scordia, Simon, Sisson, Saulnier, de Sèze, comte de Sade, Mgr Sacré, F. du Soulier, comte de Saint-Sernin, comte de Sèze.

De Thézy, de Taillard, vicomte de Trogoff, du Teilleul, comte de Terves, comte de Trédern, Trouillard, de Troussures, Tuccimei, de Thiville, comte de Touchebœuf-Clermont, l'abbé Texier, de Traversay, Tregret, comte de Toulouse, docteur Trastour, Tuilaud de Rocherie, Teisseire, du Teilleul, Tocher, comte de Tournon, Thouault, Tresvaux du Fraval, de Touquédec, Le Treut, de Toledo.

Kervyn de Volskaerbe, Raoul Vexiau, de la Valette de Montbrun, Joseph de la Valette de Montbrun, Vrancken, vicomte de Vaujuas-Langan, de la Villesbret, comte de la Villarmois, Woodward, amiral Véron, Ch. de la Vieuville, Viot, Fernand de Vaulx, abbé Vilaine, de Villeplaine, Vittrant, Ch. de Villèle, G. de Villèle, Odon de Verthamon, R. P. Vanaert, de Vaublanc, de Verdelle, de Villermont, de Wavrin, abbé Verger, J.-B. Viaud, de Villemarest, comte de la Vaulx, de la Villeboisnet.

Abbé d'Yénis.

Comte de Rorthays, Laganelt, de Bouvallet, H. Bernard, Jean de Moussac, de la Mairie.

Citons aussi les dames invitées :

Mme Halgand, Mme Auguste Guibert, vicomtesse de Kergariou, Mme de Ferron, Mme de France, Mme Dufrêche, Mme Le Gentilhomme, vicomtesse de Couëssin, Mme Pelage de Coniac, Mme de Caderan, comtesse de Beaufort, comtesse de Cintré.

Mlle de Cintré, comtesse de Cheffontaines, comtesse de Laubespin, vicomtesse de Legge de Kerléan, comtesse Yvan des Nétumières, comtesse Guy des Nétumières, Mme J. O'Rorke, comtesse de la Paumelière, comtesse de la Palys, Mme Thouault, vicomtesse de Vaujuas-Langan, comtesse de la Villarmois, Mme de la Vieuville, Mme Gaston de Villèle, vicomtesse de Champeaux-Verneuil, Mme du Bourg, Mme de Montalembert.

Vicomtesse du Pujet, comtesse de Polignac, comtesse de Kermel, Mlle de Saint-Victor, vicomtesse de Chalus, Mme de Castries, Mme de Cambourg, comtesse de

la Ferronnays, Mme Goldie, marquise de Gombert, Mme Gaullier, comtesse Jacquemont, Mme de Gouttepagnon, Mme la comtesse de Guerdavid, Mme de Lamoricière, Mme de Villemarest, Mlle de Prades, Mme Simon, Mlle Teissère, Mme de Kervasdoné, Mme Teissère, vicomtesse J. du Pavillon, Mlle Y. de Kerangal, Mme de Traversay, vicomtesse de Trogoff, vicomtesse Karnsnuët de Kerrugant.

Quant au déjeuner, tout est exquis, les pâtés sont délicats, les vins sont de premier ordre et rien n'est joyeux comme la vue de cette immense salle où pendent de tous côtés les étendards pontificaux blanc et jaune, que tapissent les écussons de toutes les nations qui ont fourni des zouaves et que semble présider, dans son cadre, la figure fine et maligne de Léon XIII. De joyeuses détonations s'élèvent ; cent bouteilles de champagne partent ensemble, le moment des toasts est venu. Charette se lève, ou plutôt s'arrête, car il n'a cessé de circuler à travers les tables, donnant des poignées de mains ou surveillant le service en faisant lui-même circuler un plat. Voici son discours :

Mes chers Camarades,

Au mois de mai 1860, Lamoricière avait répondu à la grande voix de Pie IX, et à sa suite, plusieurs Français et Belges étaient accourus à Rome.

Lamoricière! Sans lui nous ne serions peut-être pas ici, Messieurs!

Lamoricière! Ce nom est acquis à l'histoire et résume gloire, honneur et fidélité et le plus pur patriotisme.

Le général me nomma capitaine commandant des Franco-Belges et me chargea d'organiser le corps.

Nous étions quinze!... Huit sont tombés sur le champ de bataille, les autres sont présents.

Une semaine après, nous étions à la caserne de la Cimara, lorsqu'un détachement des troupes pontificales passa, clairon en tête. Le général de Pimodan partait en expédition pour aller châtier les bandes garibaldiennes, qui avaient envahi le territoire du côté de Viterbe.

Je courus au ministère des armes et, une demi-heure après, nous suivions la colonne et nous nous embarquions pour Civitâ Vecchia.

A Monte Romano, nous fûmes rejoints par quatre guides de Lamoricière.

M. le commandant de Monteuit, ici présent, fut nommé caporal clairon. En sortant de Toscanella, me trouvant près du sergent-major d'Albiousse, aujourd'hui votre colonel, comme nous causions des difficultés que nous allions avoir à surmonter, je lui dis : « La plus grande sera de nous faire accepter et de prendre droit de cité dans ce pays. »

Je lui annonçai qu'un jour nous combattrions en France, avec un drapeau blanc; j'ajoutai que la dernière de nos étapes serait...

Mes chers camarades, permettez-moi de ne vous dire qu'une chose, c'est que ma foi dans le régiment est toujours aussi complète, aussi grande en 1885 qu'en 1860!

A Viterbe, le lieutenant Sisson vint nous rejoindre avec trente recrues.

Les volontaires arrivaient en foule. Ce fut alors que se présenta M. de Becdelièvre, ancien capitaine de chasseurs à pied, qui avait les plus brillants états de service.

Le général de Lamoricière lui confia le commandement de la petite troupe et fit bien. Elle était composée alors de deux compagnies, dont la première était commandée par le capitaine de Charette et la seconde par le capitaine Guelton.

Peu après, deux autres compagnies furent créées, ainsi qu'une compagnie de dépôt. Elles furent confiées à des officiers du régiment suisse.

Ce fut grâce au commandant de Becdelièvre que ce petit bataillon de volontaires prit les goûts et l'esprit militaires qui lui ont permis d'offrir au Pape-Roi un dévouement que puisaient dans leur cœur ces fidèles de la légitimité religieuse et politique.



Médaille de Castelfidardo

Le 19 juin, nous partions pour Terni, où un camp d'observation et d'instruction fut formé sous le commandement du général de Pimodan.

Vous souvient-il, vous, mes amis, qui étiez à Castelfidardo, des paroles que nous adressa le général de Pimodan, au moment où nous passions le Musone et où quelques balles de tirailleurs ennemis arrivaient jusqu'à nous? « Allons, Messieurs, haut les cœurs, et faisons honneur à notre uniforme! En avant, et vive le Pape! »

Vous souvient-il du général à la ferme des Crocettes, au milieu d'une terrible fusillade, blessé déjà, et nous montrant de la main l'ennemi en criant encore : « En avant, et vive Pie IX! » Le pape lui a fait les plus belles funérailles et le créa duc de Castelfidardo. Il lui fit la plus belle oraison funèbre qu'un soldat, qu'un gentilhomme puisse ambitionner!

Nous demeurâmes trois mois à Terni, nous exerçant à toutes les manœuvres de campagne.

Le 12 septembre, nous levions le camp. Le 17, nous bivouaquions au-dessus de Lorette, et le 18 nous recevions, à Castelfidardo, le baptême du feu.

La veille, le commandant de Becdelièvre nous réunit : « Messieurs, dit-il, demain vous allez voir le feu pour la première fois; afin d'être sûrs de faire honneur à votre uniforme, passez au confessionnal, j'en sors. »

Loin de moi la pensée de prétendre qu'il n'y a que les gens religieux qui savent se battre; mais je soutiens qu'il faut toujours une idée surnaturelle quelconque pour entraîner un homme sur un champ de bataille, et j'avoue franchement que je vais plus gaiement au feu lorsque ma feuille de route est en règle.

Quelques jours avant de quitter Rome, M. de Becdelièvre avait eu l'idée, d'accord avec le général de Lamoricière, de nous donner l'uniforme de zouave. M. de Montcuit eut l'honneur d'être présenté au pape avec cet uniforme. Il fut accepté avec grande satisfaction par Pie IX. J'ai eu le bonheur de le porter un des premiers.

Je ne vous raconterai pas la bataille de Castelfidardo; je rappellerai seulement l'ordre du jour du commandant de Becdelièvre : « Nommez-les tous, ou ne nommez personne, car tous ont fait leur devoir! »

Une centaine de volontaires n'avaient pu rejoindre le bataillon à Terni; sous les ordres du colonel de Mortillet, de MM. de Saisy et Thomalé, ils firent une pointe sur Ponte Corvo.

Quelques zouaves, après la bataille, rejoignirent Ancône; un seul revint à Rome avec armes et bagages, il s'appelle Rouleau. — C'était un Vendéen!

Le 1er janvier 1861, le corps fut réorganisé à six compagnies, et prit le nom de bataillon des zouaves pontificaux.

Au mois de mars il fut porté à huit compagnies. M. Allet fut nommé lieutenant-colonel, et le capitaine de la première compagnie chef de bataillon.

Ce fut avec regret que nous vîmes partir notre commandant de Becdelièvre, c'est lui qui nous avait initiés aux détails du service, c'est lui qui nous avait conduits au baptême du feu, et le soldat reçut au cœur une blessure profonde en voyant s'éloigner un tel chef. Plusieurs de ses officiers le suivirent dans sa retraite.

Mgr de Mérode était ministre des armes; c'est à lui que revient l'honneur d'avoir formé l'armée pontificale. Gentilhomme et prêtre, il avait compris tout le parti qu'on pouvait tirer du dévouement des catholiques de toutes les nationalités, et que le moment était venu où il fallait opposer la force à la force, malgré l'infériorité numérique, parce que le sang répandu est encore la plus éloquente des protestations.

Un trait de lui ferait mieux comprendre que tout le reste combien il savait défendre ses subordonnés. — Comme on lui reprochait d'avoir donné de l'avancement à un officier dont le nom était un drapeau politique, il répondit « que le drapeau avait été troué à Castelfidardo. »

Il avait autant d'esprit que de cœur, et le tout couronné d'une charité évangélique.

En 1860, à Ponte Corvo; en 1861, à Ponte di Correse; en 1862, à Ceprano, divers engagements avec l'armée italienne forcèrent l'armée française à reprendre les positions que la politique impériale, sous la pression révolutionnaire, avait contraint d'abandonner.

En 1866, le général Kanzler succéda à Mgr de Mérode; c'est lui qui dirigea, d'une manière si remarquable, toutes les opérations de la campagne de 1867; il eut, en 1870, la douloureuse mission de signer la capitulation de Rome. Dans toutes ces situations, très délicates et très difficiles où il s'est trouvé, il a fait preuve d'une grande habileté, et s'en est toujours tiré à son honneur et au nôtre.


Médaille de Mentana

Au premier bruit de la convention de septembre, un appel fut fait aux catholiques par le comité de Saint-Pierre, auquel je tiens à rendre ici l'hommage qui lui est dû.

Les comités belge, hollandais, anglais, autrichien, etc., nous ont envoyé des secours de toute sorte.

Après le départ de l'armée d'occupation, le 9 décembre 1866, les zouaves furent rappelés à Rome, et le 1er janvier 1867, un régiment de deux bataillons et de deux compagnies du dépôt fut formé; le premier bataillon, sous les ordres du commandant de Lambilly; le deuxième, sous les ordres du commandant de Troussures.

Ce fut alors qu'on nous envoya dans les montagnes, faire la guerre aux brigands, ce qui, plus que tout, aguerrit le régiment.

En 1867, le choléra éclate à Albano. Une compagnie, à la tête de laquelle se trouvait M. de Résimont, était de passage; la population fuyait, cent morts dans une nuit! Toute la compagnie et le capitaine en tête, se firent infirmiers, fossoyeurs et gardiens des maisons abandonnées. Vers la fin du mois de septembre de la même année, l'invasion garibaldienne

nous fit faire cette mémorable campagne de quarante-cinq jours, couronnée par la bataille de Mentana.

Qui de vous a oublié notre rentrée triomphale à Rome, à côté de l'armée française?

Au mois de janvier 1866, le régiment fut porté à cinq bataillons dont un de dépôt : le 1er, commandé par M. de Troussures; le 2e, par M. de Saisy; le 3e, par M. de Lambilly; le 4e, par M. d'Albiousse; le 5e, par le major Heffner, remplacé plus tard par M. de Nervaux.

Nous restons à Rome jusqu'en 1870, nous assistons au Concile et au départ des troupes de l'armée d'occupation, nous la voyons s'éloigner, nous autres Français, avec cette jalousie que tout homme de cœur comprendra, lorsqu'il y a un combat entre le devoir et l'honneur.

Le 20 septembre, sur l'ordre du pape, nous étions obligés de capituler devant 65,000 Italiens, et Pie IX, à la fenêtre du Vatican, en nous voyant défiler pour la dernière fois, nous donnait sa suprême bénédiction, mais s'évanouissait dans les bras de ses camériers.

Le 25, nous quittions Cività Vecchia après avoir été séparés par nationalité sur l'ordre de M. d'Arnim, ambassadeur de Prusse, qui était venu assister à notre défilé, en face de l'état-major italien.

Le 27, nous débarquions à Toulon; de quatre mille hommes, nous étions réduits à six cents Français. Des pourparlers avaient eu lieu par l'entremise de M. Briot, commandant de l'*Orénoque*, et M. de Charette, avec le gouvernement de la Défense nationale; et les six cents hommes furent internés à Tarascon, en attendant qu'il leur fût permis de défendre, sans se séparer, le sol envahi par l'étranger.

Enfin, le 8 octobre, ils arrivèrent à Tours, et je recevais du ministre de la guerre par intérim, le général Lefort, mon brevet de commandant des Volontaires de l'Ouest.

Ce titre me fut donné par lui, « car, disait-il, vous ne pouvez conserver en France le nom de zouaves pontificaux. »

Le même jour, M. Dupont me remettait notre beau drapeau du Sacré-Cœur, avec une lettre de la Supérieure de Paray-le-Monial, qui écrivait : « Si vous ne pouvez le donner au général Trochu pour le planter sur les murs de Paris, ou à Cathelineau qui vient de faire une proclamation dans laquelle il invoque la sainte Vierge, vous le remettrez au commandant des défenseurs de l'Ouest. »

Cette lettre est datée de huit jours avant notre débarquement à Toulon. Le 11 octobre, au matin, le commandant Le Gonidec, avec deux cents hommes, avait le bonheur de protéger la retraite à Cercottes, et le nouveau régiment des zouaves pontificaux, appelé « les Volontaires de l'Ouest, » recevait le baptême du feu en France, et obtenait l'autorisation de conserver son uniforme.

Arrivés au Mans le 17 octobre, trois bataillons furent formés sous le commandement : le 1er, de M. de Montcuit; le 2e, de M. Le Gonidec; le 3e, de M. de Couëssin. M. d'Albiousse est nommé major, M. de Troussures faisant fonctions de lieutenant-colonel.

Un escadron d'éclaireurs, commandé par M. du Tilleul, et une batterie de montagne, sous les ordres de M. de Falaiseau, complètent l'organisation.

Le major Vincenti était chargé des ambulances; et trois aumôniers, qui nous avaient suivis de Rome, restaient attachés à chacun des trois bataillons : Mgr Daniel, que nous avons eu la douleur de perdre depuis; le R. P. de Gerlache et le R. P. Doussot. MM. les abbés Martin, Le Gal, Peigné et d'autres aumôniers auxiliaires furent adjoints; l'un d'eux, M. l'abbé Fouqueray, trouva la mort à Yvré-l'Évêque.

Le 9 novembre, nous partions avec la brigade Fierrech, pour nous rendre à Châteaudun, et à la formation du 17e corps, nous passions sous les ordres du général de Sonis qui m'écrivait cette lettre admirable : « Tout doit être commun entre nous, joies, douleurs, sacrifices. »

Le 25 novembre, nous combattions à Brou, le 2 décembre à Patay; c'est sur ce même champ de bataille où Jeanne d'Arc, en 1429, déployait sa bannière, que nous avons eu l'honneur de déployer la nôtre, qui sera toujours pour nous comme une relique merveilleuse, trouée par les balles prussiennes et empreinte du sang de nos camarades!

Le 10 janvier, sous le commandement du commandant de Montcuit et de Lallemand, le premier bataillon s'élançait encore à Yvré-l'Évêque sur les troupes ennemies, conduit par le général Gougeard, qui s'écriait : « En avant, Messieurs, pour Dieu et la patrie! »

N'oublions pas l'ordre du jour de l'amiral Jaurès à notre troisième bataillon, qui finit par ces mots : « Que Dieu vous garde et vous donne le succès! »

Le 24 janvier, le gouvernement de la Défense nationale avait donné au général de Charette le commandement d'une division de mobilisés bretons, 14,000 hommes.

Au commencement de la campagne, un bataillon des mobilisés des Côtes-du-Nord faisait brigade avec nous; il a été de tous nos combats, et la liste de ses morts a scellé entre nous et ces vaillants Bretons un véritable pacte de patriotisme.

Le 27 janvier, les trois bataillons, les éclaireurs et la batterie d'artillerie furent enfin réunis à Rennes, réunion qui n'avait pu avoir lieu depuis le commencement de la campagne.

Au moment de l'armistice, le régiment se trouvait à Fougères avec la division de mobilisés; comme les engagements n'avaient été contractés que pour la durée de la guerre, les soldats furent licenciés. Mais je demandai aux cadres de rester.

Sur l'ordre du ministre de la guerre, j'arrivai à Paris le 18 mars. Je fus reçu dans la soirée, à Versailles, par M. Thiers, qui me chargea de réorganiser le régiment, ce qui se fit à Rennes.

Le 13 août, un magnifique ordre du jour du général de Cissey nous licenciait définitivement, sur notre demande.

Nous devions nous séparer, et j'ai pensé alors que le lien le plus fort qui pût nous maintenir tous unis dans la légende du régiment était la consécration au Sacré-Cœur.

Je ne faisais, du reste, que réaliser le vœu de beaucoup d'entre nous, et notamment celui exprimé par Verthamon, à moi-même, la veille de sa mort.

Vous souvient-il, mes amis, de cette dernière et émouvante réunion dans la chapelle du Séminaire de Rennes, de nos adieux?...

Mais chacun de nous se disait : « Au revoir! » les yeux fixés sur notre bannière, qui, pour nous, est le symbole de notre foi et de nos espérances dans l'avenir.

Tel est, mes chers camarades, un abrégé très succinct de l'histoire et des transformations de notre cher régiment!

Est-ce à dire que nos noces d'argent soient le dernier acte de notre légende?

Ah! Messieurs, qui peut répondre de l'avenir? Dieu choisit qui lui plaît! Interrogez le passé, constatez le présent, et je vous défie de dire qu'il n'y a pas, dans le fond de votre cœur, comme une lueur qui va grandissant et vous montre que nous avons encore du chemin à parcourir, des périls à affronter et, qui sait? de la gloire à acquérir!

Comme le disait le colonel d'Albiousse : « Tant qu'il y aura en France une croix et une épée, nous avons le droit d'espérer. »

Que de fois nous avons cru que tout était perdu, et alors un fait, sur lequel nous ne pouvions compter, surgissait, et nous nous retrouvions tous ensemble, prêts à combattre et à mourir, s'il le fallait, pour Dieu et la patrie, car nous n'avons pas le droit de mentir à notre légende!

Ah! qu'elle est belle, mes chers amis, cette légende!

A Castelfidardo, ce sont des enfants comme d'Héliand, qui tombent! Sa mère, en apprenant sa mort, chante le *Te Deum*.

Ce sont là de vieux zouaves d'Afrique, c'est Colombeau qui meurt en criant : « Vive la France! » C'est un saint comme Guérin dont le cercueil, oublié dans une gare en Autriche, est enfin rapporté à Nantes en triomphe, et opère des miracles. C'est le capitaine Guelton, pour lequel nous avions autant d'estime que d'affection; brave comme son épée; c'est de Parceveaux qui meurt en Breton, en gentilhomme... Mais il faudrait les nommer tous.

C'est cette longue inaction à Anagni, à Marino, à Frascati, c'est cette résignation dans le sacrifice, ce sont ces ardeurs contenues qui nous empêchent de dévier du devoir, en laissant des amis et des camarades se battre à quelques pas de nous, pour cette grande cause de la légitimité que nous servions, nous aussi, et que nous servirons toujours!

C'est après l'enivrement de la victoire, après Mentana, que nous assistons, l'arme au bras, à la défaite de nos armées, pour rester fidèles à l'honneur des engagements pris envers le Saint-Siège.

Ce sont ces actes de dévouement que vous ne connaissez pas tous, mes chers camarades, ainsi que moi. Victimes expiatoires qui offraient, en mourant, et dans le courant de leur vie, leur sang, les sacrifices de toute sorte pour le régiment.

Vous parlerai-je enfin de ceux qui, ayant soif de dévouement, se sont faits missionnaires, de ceux qui sont allés planter le drapeau du Sacré-Cœur au centre même de l'Afrique?

Salut à toi, capitaine Joubert!

« Expliquez-moi, me demandait quelqu'un, comment le régiment tient encore? — C'est bien facile, répondis-je. C'est qu'il n'y a pas un de nous qui n'ait fait quelque sacrifice à son Dieu, à son roi, à son pays, et cela pour le régiment. »

Un pour tous, tous pour un, telle a été, telle est et telle sera la devise des zouaves pontificaux.

Demandez à nos amis belges, qui furent les premiers à fonder avec nous le bataillon; demandez aux Hollandais qui furent les plus nombreux; demandez aux Canadiens, à cette jeune France, qui a conservé les traditions de la vieille France, aux Espagnols, aux Anglais, aux Allemands, si toutes les nationalités, tous les rangs, n'étaient pas confondus, et si ces éléments ne se fondaient pas en un seul : l'amour et la gloire du régiment.

Je me trouvais immédiatement après la guerre, à Cologne; je vis arriver à la gare un officier prussien qui boitait affreusement. Il m'aborde : « Bonjour, mon colonel. — Mais qui êtes-vous donc? — Un tel, 1re compagnie, 4e bataillon. — Vous avez été blessé? — Oui, à Cercottes, et par vous! Ah! j'ai bien reconnu mon uniforme de Rome. » — Je répondis : « C'est la guerre. — Mon Dieu, oui; si demain elle recommençait avec la France ou tout autre pays, je serais le premier à demander du service; mais si vous alliez à Rome, je serais le premier à répondre à un appel du pape!... »

Ab uno disce omnes.

Je ne crois pas trop m'avancer en disant que l'idée religieuse ne fait aucun tort au patriotisme.

Et comment voulez-vous ne pas être fiers?

Partout où le régiment a passé, il a laissé une légende souvent sanglante, toujours glorieuse.

A Rome, Castelfidardo, Spolète, Ponte Corvo, Ponte di Corr/ ese, Ceprano, Monte Lupino, Canino, Bagnorea, Ischia, Valentano, Acquapendente, Monte Libretti, Subiaco, Orte, Nerola, Farnese, Serristori, Saint-Paul, Lungaretta, Viterbe, Ponte Nomentano, Villa Cecchina, Mentana, et enfin Rome, le 20 septembre 1870!

En France : Orléans, Brou, Patay, le Mans!

Voilà les noms que nous pouvons inscrire sur le drapeau du régiment.

Et maintenant, j'en appelle à vos souvenirs : Avons-nous fait notre devoir à Rome? Je réponds hardiment : « Oui. »

En France, avons-nous été à la hauteur de notre légende?

Oui, mes amis, et je me porte garant que, quelle que soit la position dans laquelle nous pourrons nous trouver, nous ferons notre devoir, comme soldats, comme Français, « et contre les ennemis du dehors, et contre les ennemis du dedans, » selon l'expression de l'ordre du jour de notre licenciement, signé du ministre de la guerre, le général de Cissey.

Vous souvient-il de notre départ de l'*Orénoque*, lorsque le capitaine de Fumel vous rapportait le drapeau? Chacun de nous voulut en avoir une parcelle et la conserver sur son cœur.

Vous souvient-il du spectacle sublime de cette bannière portée au plus fort de la mêlée par ces hommes vaillants, dont les noms resteront dans l'histoire : Verthamon, les Bouillé?...

Vous souvient-il de la première revue passée par le Pape Pie IX, le jour de sainte Agnès, de la manière dont il nous recevait tous, les uns après les autres, des paroles qui sortaient de son cœur pour aller droit au nôtre, de sa visite à Porto d'Anzio?

Vous souvient-il de la canonisation, de la bénédiction *urbi et orbi* et la veille du 20 septembre, après avoir monté à genoux la *scala santa* et s'être offert comme victime expiatoire pour son peuple?

Vous souvient-il de Pie IX me demandant : « Où sont mes troupes? » Je lui montrai une compagnie de garde à la porte Saint-Jean-de-Latran : « Ils sont bien peu, me dit-il, mais Dieu fera le reste! »

Vous souvient-il de tous ces camarades tombés sur les champs de bataille, à Rome, en France?

Je ne veux pas parler de nos morts; la liste en serait trop longue, et ce serait raviver dans nos cœurs trop de tristesses.

Il n'y a, cependant, pas un seul d'entre nous qui ne demande à Dieu, comme grâce suprême, de mourir comme eux!

Il y a, pourtant, deux morts qu'il nous est impossible de passer sous silence. Interrogez vos cœurs, mes amis, et dites-moi si la mémoire du roi que nous avons tant aimé ne se confond pas avec celle du pape que nous avons tant pleuré?

Est-ce à dire que nous devions désespérer? Je le répète : Non, les hommes passent, le principe reste!

Et saint Laurent! C'est nous qui inaugurons le cimetière et les catacombes, et le pape pour lequel on avait préparé un magnifique tombeau à Sainte-Marie-Majeure veut se faire enterrer dans ces mêmes catacombes, comme pour donner au régiment un dernier souvenir d'amour et d'espérance!

Oui, mes amis, je vous le dis en toute confiance, c'est en restant fidèles au pape, à la religion, que nous resterons fidèles à notre pays.

Au dernier moment, S. Exc. le Nonce m'écrit qu'en l'absence de son auditeur, appelé à Rome pour une raison des plus graves, il ne peut quitter son poste. La loi est formelle sur ce point.

Son Excellence daigne me dire combien elle regrette de ne pas se trouver aujourd'hui parmi nous. La même raison l'a empêchée, avant-hier, d'être à Sainte-Anne. Cette absence, que nous regrettons tous, ne m'empêchera pas de finir mon discours par les paroles que je devais lui adresser, et que je lui demanderai de vouloir bien transmettre au Saint-Père.

Allez, Monseigneur, allez dire à Léon XIII que le régiment reste fidèle à sa légende; qu'il est tout prêt, sur un signe de lui, à se faire tuer pour la grande cause qu'il représente, et que le jour où la France aura besoin de nous, nous vous prierons de lui demander une bénédiction spéciale, afin d'être toujours dignes de son régiment.

Dites-lui, Monseigneur, que je ne puis oublier la bénédiction qu'il nous a donnée et les paroles qu'il m'a adressées :

« Restez fidèles à l'honneur, aux engagements pris envers le Saint-Siège. Ce sera la vraie » manière de rester fidèles aux grandes et nobles traditions de votre pays! Dieu fera le » reste! »

Ce texte est admirable, n'est-il pas vrai? Et pourtant il ne suffit que faiblement à donner l'idée de l'effet qu'il peut produire. Ce qu'il faudrait pouvoir dépeindre, c'est la puissante magie de ce héros qui tire tous ses effets de son cœur, de ce cœur qui fait les orateurs. Charette arrive à des mouvements oratoires d'une force étonnante, avec un mot lancé, vibrant. C'est inimitable, et les représentants de la presse, blasés sur l'art oratoire, se regardaient complètement stupéfaits. Ce qu'il faudrait dépeindre aussi, c'est l'enthousiasme de tous ces zouaves littéralement fous de leur général; ce sont les mille incidents imprévus qui émaillent ce discours, et qui amènent sur les lèvres de l'orateur un souvenir soudain, dont le héros se trouve sous ses yeux, devant lui, et se lève, rougissant et modeste, aux ordres de l'assemblée, troublé, ce vaillant, comme une petite fille qui va recevoir un prix de conduite.

Inutile de dire les acclamations sans fin qui ont interrompu et suivi ce discours.

C'est alors le tour de Mgr Sacré, qui prononce l'allocution suivante :

S'il est une page dans l'histoire du XIX[e] siècle que la postérité lira avec émotion et admiration, c'est celle qui redira l'origine humble, mais sublime, du régiment des zouaves pontificaux; c'est celle qui redira, non par des paroles, mais par des faits, que quand la patrie est en danger, les soldats les meilleurs et les plus fidèles, ce sont les zouaves pontificaux. C'est ce que votre général, votre chef et votre père, mes chers zouaves, vient de prouver tout à l'heure en vous racontant l'histoire du régiment.

J'ai eu le bonheur d'assister à la formation du bataillon des zouaves pontificaux; j'ai eu l'insigne bienfait d'apprendre et de voir de mes yeux ce que peut un soldat chrétien, obéissant à la foi. N'est-ce pas la foi vive, agissante, la foi à l'Église et à son chef qui vous a fait voler vers le tombeau de saint Pierre et vous a fait offrir votre sang, votre vie pour la plus noble des causes, celle de la sainte Église? C'est cette foi qui fait que le régiment est en 1885 ce qu'il était en 1860; c'est cette foi qui vous laisse aujourd'hui un regret, celui de ne pouvoir aller au secours du pape, toujours prisonnier.

Beaucoup d'entre vous ont dépassé la cinquantaine, d'autres sont plus jeunes, mais tous vous me direz que les années dont le souvenir vous est demeuré le plus cher, ce sont les années passées sous le drapeau du pape; de leur côté, vos anciens aumôniers peuvent assurer que les années dont le souvenir leur est le plus doux sont les années passées au milieu de vous. Jamais, pour le prêtre, ministère n'a été plus consolant.

Je suis de l'avis de votre général : on peut être bon soldat dans toutes les situations; mais pour être excellent soldat, il faut être soldat chrétien, et être zouave, prendre place dans vos rangs, c'est certainement être soldat chrétien.

Cette belle fête des noces d'argent n'est point la fin de l'histoire de votre régiment : restez

fidèles au Sacré-Cœur, nous avons vu ce qu'il a fait en France; puisse-t-il encore vous protéger! L'Église et la patrie vous appelleront peut-être encore, peut-être appelleront-elles vos chers enfants, car j'apprends avec plaisir que le bon Dieu a envoyé dans vos familles beaucoup de jeunes zouaves. J'ai connu un père zouave qui me disait un jour : « J'ai douze enfants; j'en attends un treizième; je les donnerai tous au régiment des zouaves. »

Mes chers amis, je bois à la prospérité du régiment des zouaves pontificaux, à cette union fraternelle des Français, Hollandais, Belges, Canadiens, Anglais, Espagnols, tous enfants de la même mère, la sainte Église; avant tout, à la longue vie, à la bonne santé de votre père, le général de Charette.

Après lui, le colonel d'Albiousse.

Je me reprocherais d'analyser ce chef-d'œuvre de sentiment, et vous jugerez, en le lisant, de l'enthousiasme que chaque parole a suscité.

Mon Général,

Au nom de tous nos camarades, merci de nous avoir appelés auprès de vous pour célébrer ensemble les noces d'argent de ce régiment, dont vous êtes à la fois le chef et le modèle. Vingt-cinq ans de fidélité, c'est peu dans l'existence d'un régiment, c'est beaucoup dans la vie d'un homme; si à l'heure marquée par Dieu, la vigueur de nos bras ne répondait plus à l'ardeur de nos âmes, eh bien, mon général, nos fils sont là, derrière nous, pour prendre la place de leurs pères. Oui, les anciens peuvent disparaître; les jeunes viendront combler les vides, et le régiment restera, il restera pour défendre cette grande cause de la papauté, avec le même dévouement et le même enthousiasme.

Voilà pourquoi, au nom de tous les anciens comme des jeunes, vous pouvez, mon général, redire au Souverain-Pontife Léon XIII ce que nous étions si heureux de dire à Pie IX : « L'amour s'allie toujours à la fidélité. » Messieurs, tout à l'heure le général vous le disait avec l'éloquence de son noble cœur, lorsque l'armée piémontaise consomma, par la prise de Rome, la longue série de ses conquêtes sacrilèges, six cents Français se trouvèrent séparés violemment de leurs camarades.

Messieurs, au nom de ces Français du régiment, au nom de ces soldats du pape devenus soldats du Sacré-Cœur, permettez au lieutenant-colonel des volontaires de l'Ouest, de remercier le général de n'avoir jamais séparé la cause de la France de la cause de l'Église. Ah ! Messieurs, cette union répond bien aux élans de notre foi et aux ardeurs de notre patriotisme. Rome et la France sont tombées ensemble, ensemble elles se relèveront. Aimons-la donc cette Rome des papes, soyons toujours fidèles au mot d'ordre par excellence : « Parole du pape, consigne de Dieu. » Aimons aussi la France, cette France faite par nos évêques, sauvée par Jeanne d'Arc, et dont les fils de saint Louis ont tracé les frontières de la pointe de leur épée.

Quoi qu'il arrive, Messieurs, ne séparons jamais ces deux causes; que notre cri de guerre soit demain ce qu'il était hier : « Tout pour Rome, tout pour la France ! »

Et maintenant, permettez-moi de faire appel à vos sentiments chevaleresques. Vous le savez, Messieurs, comme on l'a dit avec raison : « La chevalerie est une fleur des champs de bataille; elle a été arrosée par le sang de plusieurs générations de soldats. » Eh bien, Messieurs, à l'exemple de nos prédécesseurs dans l'armée, restons fidèles au culte des dames. Un toast donc à la baronne douairière de Charette, à cette mère incomparable qui disait à son fils, qu'elle

revoyait après la bataille : « Mon enfant, je n'ai jamais demandé au ciel qu'une seule grâce pour vous, celle de mourir en chrétien et en gentilhomme ! » Un toast à la duchesse de Fitz-James, dont le dévouement aux zouaves a toujours été sans défaillance et qui a toujours si bien porté un des plus beaux noms de la France chevaleresque.

Un toast à Mlle de Charette, à la *fille du régiment*. Sur la terre de Rome, un ange l'avait laissée ; sur la terre de France, un autre ange l'a recueillie. Eh bien, Messieurs, un dernier toast à cet ange gardien, veillant à la fois sur la famille et sur le régiment, à la baronne de Charette.

Charette, qui pleure comme un enfant et comme nous tous aux souvenirs touchants si poétiquement évoqués, s'écrie : « Comment un... général qui a un pareil colonel, ne se déclarerait-il pas le plus heureux homme du monde ? »

Et on se rend aussitôt dans le parc devant l'image du Sacré-Cœur dressée sur l'autel, continuant les chants composés pour la circonstance et qu'à chaque moment viennent entrecouper les télégrammes envoyés de tous les coins du monde, de Montréal aussi bien que de Bruxelles, de Marseille aussi bien que de Lille, par des zouaves réunis ou isolés, qui s'unissent de loin, par la pensée, à la portion principale de leur régiment. De la table où je vous décris cette fête sans pareille, j'entends toutes ces voix vigoureuses qui criaient : « Vive la France ! » à Patay, se fondre en refrains enthousiastes, j'entends aussi la voix claire et perçante du général qui lit les télégrammes, parmi lesquels celui du Nonce a la place d'honneur ; le voici :

Retenu par mon devoir, je m'associe à la joie de ce jour. Je bénis les anciens défenseurs de l'Église et je prie Dieu de leur conserver toujours les mêmes sentiments de dévouement pour Dieu, pour l'Église, pour la patrie, et de les transmettre à leurs enfants.

† Camille, archevêque de Bénévent, Nonce apostolique.

Les témoignages de sympathie ont commencé depuis plusieurs jours déjà, car, avant-hier, Mgr le duc de Chartres a déjeuné à la Basse-Motte, apportant au général ses félicitations et ses vœux. Un monument de cette fête restera. Tous les assistants ont signé sur un superbe registre à tranche d'or, qui commence par le beau nom de Mme de Lamoricière et où seront consignés les témoignages littéraires, et les lettres, et les télégrammes sans nombre, qui encombrent littéralement la petite maison.

Et maintenant, amis lecteurs, cette journée splendide a passé comme un rêve du paradis. Laissez-moi vous dire quelle énergie saine et haute elle suscite ou ressuscite dans les cœurs. Ces émotions consolent et réveillent.

J. Cornély.

*

LA VRAIE FRANCE

20 août

A LA BASSE-MOTTE

Dans le courant de juin, les anciens zouaves pontificaux, épars un peu partout en Europe, avaient reçu une circulaire du général de Charette, leur colonel, les convoquant pour le 28 juillet, à son château de la Basse-Motte en Bretagne, pour y célébrer le vingt-cinquième anniversaire, les noces d'argent de leur régiment.

Je crois qu'il y eut à peu près 3,000 invitations lancées. L'avant-veille de cette fête, je me trouvais avec deux amis de Belgique à la gare Montparnasse, pour prendre le train de Saint-Malo; nous y rencontrâmes une dizaine de camarades, premier contingent de la ligne de Paris. Pendant ce temps, des Anglais débarquaient à Cherbourg, trois Canadiens étaient descendus au Havre et ceux du Midi venaient à notre rencontre. Un branle-bas général du régiment. Il secouait sa poussière comme un vieux drapeau de guerre qu'on décroche de la voûte d'un musée.

Premier souvenir. Paris était pour nous sur la route de Rome. On se donnait rendez-vous jadis à la gare de Lyon. On partait avec courage, sinon toujours avec joie, car les premières heures se ressentaient des adieux de la famille. Mais la jeunesse, le sentiment du devoir et l'attrait de l'inconnu amenaient l'entrain et l'expansion. On liait connaissance aussitôt et souvent à Marseille on était amis.

Cette fois, vraiment, quoique gais et contents, nous étions rassis, — mais le moyen de ne pas rire quand il y a dix Français, dont deux Parisiens, réunis pour une nuit dans un wagon-salon! Où le sang gaulois puise-t-il donc cette intarissable bonne humeur? On causa beaucoup du passé, peu du présent et encore moins de l'avenir. C'était le contraire autrefois. Nous parlions beaucoup de l'avenir, fort peu du passé. L'avenir surtout, c'était notre domaine. C'était le grand magicien dont nous attendions les coups de baguette avec un frémissement d'aise, — mais alors on avait vingt ans de moins.

Versailles! Saisissons au vol ce qu'on peut voir du parc; des masses sombres piquées au loin de points lumineux, car la nuit est venue, nuit transparente et tiède. Les nappes de blé apparaissent vaguement sous le reflet de la lune comme d'immenses lacs jaunâtres.

Deux gigantesques ombres, deux flèches élancées se profilent sur l'horizon. La cathédrale de Chartres. Statue de la Vierge invoquée par les druides : *Virgini*

paritura. Dans la nuit silencieuse, ce monument drapé d'une ombre cendrée paraît faire un puissant effort pour se grandir jusqu'au ciel.

Voici des pommiers dans les champs. Çà et là des bouquets d'arbres. Les glaces baissées, nous respirons l'air de la nuit à travers l'emportement du train.

Le jour mystérieux de la lune efface les maisons et les traces de culture. Rien que les grandes lignes, le clair obscur et les ombres d'un terrain ondulé. C'est la Campagne romaine.

Nogent-le-Rotrou! A ce cri du garde, plusieurs de nos camarades déjà somnolents bondissent sur leurs pieds et mettent la tête aux portières : « C'est ici que deux de nos bataillons entrèrent en campagne, en 1870. Et voilà, devant la station, l'emplacement du premier bivouac. » Tout le monde était couché à Nogent-le-Rotrou, sauf dans un café, sur la place où bivouaquèrent les zouaves. Une voix de basse y chantait quelque ineptie à la mode, aux applaudissements du public.

Déjà quinze ans depuis cette guerre! C'est-à-dire que les moissons et les fleurs se sont succédé sur les champs de bataille; qu'une nouvelle génération a monté, et que les souvenirs de deuil et de gloire reculent déjà jusqu'aux lointains de l'oubli.

Le Mans! Pris et repris plusieurs fois par La Rochejaquelein et Marceau. Il y eut d'effroyables massacres dans les rues de cette ville.

Au souvenir des guerres vendéennes se mêle encore celui du régiment. Un de nos compagnons de voyage avait assisté à cette bataille du 11 janvier 1871, où un bataillon des nôtres sauva d'un désastre la retraite de l'armée française. Il nous indique cette route de Paris, bordée de peupliers, et ce plateau d'Auvours, où l'on combattait corps à corps sur la neige rougie.

Je fus tiré de mon sommeil par un ami. « Te rappelles-tu *la Louve* de Paul Féval? Eh bien, nous allons traverser la forêt de Fougères. » Cette pensée que nous étions en Bretagne me réveilla en sursaut. L'aube éclairait le ciel pur de tout nuage, un pays touffu et vallonné m'apparut. Des arbres, partout des rideaux d'arbres dont la silhouette bleuâtre émergeait d'un léger brouillard qui allait se dissipant. Il y avait comme de vastes étendues de forêts à l'horizon. De temps en temps, dans l'épaisseur de cette verdure, un grand toit de chaume, ou bien un manoir trapu à large façade. C'était la Bretagne, ce pays de légendes, de fées, de chevalerie et de chouans qui se déroulait devant nous avec la magie d'un décor de théâtre.

Tous les champs sont entourés d'une levée de terre. Sur cette levée de terre, une rangée d'arbres; plantés dru entre les arbres, des buissons d'aubépine. On comprend dès lors la chouannerie.

Saint-Malo est une vieille et sombre petite ville, bâtie sur le roc et battue de

tous côtés par la mer et les vents. Ceinte de remparts et flanquée d'un château fort construit par la duchesse Anne, le tout en granit, elle vous a un air de rudesse et de ténacité à braver les canons et l'Océan. Autour d'elle, des îlots et des récifs.

Ce peuple de marins, bercé dès son enfance par la plainte des vagues, a produit de fortes âmes : un amiral, un corsaire, un poète, Duguay-Trouin, Surcouf, Chateaubriand.

Un mince filet de sable coupé de blocs de rochers et trois baigneurs nous représentaient pour le moment la station balnéaire de Saint-Malo. Mais il était six heures du matin, la marée montait et nous n'avions vu ni les hôtels, ni les villas, ni le Casino, ni le petit paradis terrestre qui s'appelle Dinard.

Déjà depuis la veille, des zouaves étaient arrivés. Il en vint par tous les trains ce jour-là. Les hôtels étaient bondés de monde, on logea « chez l'habitant » et les derniers venus se couchèrent sur des billards ou ne se couchèrent pas du tout. Le marquis d'Audiffret-Pasquier, voisin de la Basse-Motte, avait mis à la disposition des hôtes du général, son château, ses gens et même sa cave. Pendant quarante-huit heures, Saint-Malo fut envahi par les pontificaux. Ses rues étroites et pittoresques, ses maisons noircies, la sonnerie des clairons de la troupe, les longues heures passées au café nous rappelaient, hélas ! nos garnisons d'antan sur la terre romaine.

On alla en bande déjeuner à Dinard, de l'autre côté du bras de mer.

Dinard est à Saint-Malo ce que Monaco serait à Toulon.

Pendant que nous mangions en plein air sur la terrasse d'un restaurant, deux Napolitains, porteurs d'une harpe et d'un violon, vinrent nous jouer un répertoire complet d'airs italiens, de ceux que nous chantions là-bas. Le ciel bleu, la mer bleue, le brûlant soleil et de grands figuiers sur des murs ruinés, et la *Santa Lucia*, et la *Sorrentina*, et la *Tarentella*, résonnant en notes limpides... Vraiment étions-nous à Civitâ Vecchia ou dans le golfe napolitain?

A dire vrai, ces côtes tourmentées, ces rochers abrupts couverts d'algues, ces deux vieux nids de corsaires, Saint-Malo et Saint-Servan, et ce récif devenu le tombeau de Chateaubriand s'accommodent mal d'un ciel sans nuages et d'une mer calmée. Tout cela jure sous les caresses du soleil. L'azur des eaux a des reflets d'acier, les murs et les maisons du port restent sombres en pleine lumière, et l'horizon de la Méditerranée n'a pas cette brune grisâtre. A ces côtes bretonnes il faut la poésie bretonne, la sauvage mélancolie des bourrasques de novembre, le coup de vent des morts. Et c'est sur un fond de ciel déchiré et livide qu'il faudrait regarder le Grand-Bey, rocher jaunâtre, où repose l'auteur d'*Atala*.

Une pierre carrée et une massive croix de granit, sans le moindre ornement, sans même un nom, à l'extrémité du roc qui surplombe la mer, voilà le tombeau de Chateaubriand, mais il se l'est choisi lui-même.

Faire concourir l'immensité des cieux et l'immensité des mers à la décoration de sa tombe est une idée fière et solennelle, mais peu chrétienne. Chateaubriand a étudié son attitude dans la mort, comme un acteur qui cherche son effet final. C'est une faiblesse; elle amoindrit l'homme, mais elle résume aussi, par un trait puissant, le caractère de son génie solitaire et sombre.

Qu'elle repose en paix, dans la paix éternelle, cette grande âme tourmentée, généreuse et croyante! La voix du large gronde au loin et vient gémir aux pieds de ce tombeau comme avec un rythme qui rappelle celui des phrases de Chateaubriand.

Le lendemain matin, 28 juillet, sur un vapeur frété par le général, nous remontâmes la Rance, large fleuve ou plutôt bras de mer qui se termine en rivière à Dinan. Rives en falaises, fouillées, creusées et découpées en presqu'iles. De là un changement continuel d'aspect qui rend la navigation intéressante. Et puis le ciel splendide bleuissait les eaux légèrement agitées. Un guide imprimé à Saint-Malo signale bien des choses à notre admiration. Voici la « maison des égorgés, » de sinistre aspect du moment que l'on connait son nom. Une famille entière y fut massacrée en quatre-vingt-treize. Plus loin la cabane « du vieux prolétaire. » Esprit observateur du guide : ce prolétaire, « on le voit quelquefois » à la porte de sa cabane, toujours debout, peut-être n'aime-t-il pas à être assis, » ou peut-être encore ne possède-t-il pas de siège. »

Une île, l'île « du moine. » Plus heureux que le prolétaire, ce moine avait le rocher pour s'asseoir.

Nous débarquons à Saint-Suliac, village breton. Une nuée de coiffes blanches d'un caractère plus tranché qu'à Saint-Malo. La coiffe blanche des Bretonnes doit bien dater du moyen âge; elle donne aux têtes un air gracieux et modeste. Et toujours des vêtements noirs, quelquefois relevés de velours noir. Toutes les femmes sont donc en deuil, dans cette partie de la Bretagne? Saint-Suliac est à peindre. Vieille église du XIIIe siècle avec un portail remarquable, orné de sculptures, puis des maisons irrégulièrement construites, aux portes basses, cintrées, portant un millésime de 1600. Du granit, et partout du granit, depuis le haut du clocher jusqu'au sol de la rue.

Voitures et omnibus venus de la ville attendaient les invités au débarcadère, mais, épris de couleur locale, nous dédaignâmes ce moyen vulgaire de locomotion et nous fîmes à pied les quelques kilomètres qui nous séparaient de la Basse-Motte, en évoquant pour la centième fois les souvenirs de la chouannerie. Il y a de l'ombre dans les champs de Bretagne, mais ce doit être un rude métier que d'y chasser la perdrix; une escalade tous les cent pas et d'énormes pommiers, aux branches pendantes, plantés tous les dix mètres au milieu des céréales; puis des chemins ravinés, encaissés, courant à travers ce dédale verdoyant.

La Basse-Motte est un tranquille manoir, qui réunit le confort du cottage à la simplicité un peu austère d'une gentilhommière bretonne. Le grand attrait de cette propriété est le parc. Il est vieux, plein d'ombre et de silence, coupé par une avenue de chênes; un coin du ciel vient s'y mirer dans un étang. De ce parc s'élevait une rumeur de voix. On n'entrait pas d'emblée; il fallait se faire connaître.

Devant le château, une pelouse entourée de groupes d'arbres où domine l'épicéa. En haut de la pelouse, un baldaquin rustique orné à l'intérieur de draperies de soie frangées d'or. Sous ce baldaquin s'élevait un autel, surmonté d'une statue du Sacré-Cœur. De chaque côté, des rangées de fauteuils et de chaises pour les dames.

C'est là que, pour un jour, se retrouvèrent groupés, les éléments, dont l'ensemble formait le régiment des zouaves pontificaux. Depuis la veille, avaient commencé les effusions, les poignées de main chaleureuses, les embrassements de vieux camarades, qui se retrouvaient après quinze ans de séparation. Comme nous fûmes rejetés en arrière dans notre existence, revoyant, revivant cet inoubliable passé!

Et l'on ne se reconnaissait pas toujours à première vue. Les regards s'interrogeaient; on évoquait des souvenirs; on cherchait un nom et puis, tout à coup, un nuage semblait se dissiper, on retrouvait le frère d'armes, l'ami de jeunesse. C'était sa voix, son geste, son accent de terroir. Il est vrai que bien des visages défraîchis portaient l'inexorable ride, et bien des yeux l'expression grave d'une âme qui a souffert.

Les uns étaient restés maigres, les autres, la quarantaine ayant sonné, eussent été gênés dans la veste grise et la ceinture rouge; d'autres étaient poivre et sel, très salé, mais avec cela, un ensemble de « bonnes têtes, » des regards francs, un aspect général reflétant l'ancien troupier et le mousquetaire.

Çà et là, une note exotique : parmi ces types, la figure bronzée d'un Anglais, soldat de la reine, retour de Souakim. Même les barbes blanches vous avaient une tournure de vieux gentilhomme à porter la fraise dans un portrait de famille.

« Mon capitaine, » « mon lieutenant, » « mon commandant, » ces mots nous venaient naturellement à la bouche devant nos anciens supérieurs, et nous éprouvions un certain attendrissement à nous les entendre prononcer. Quelquefois, comme dans les chants bretons, toujours en mineur même au jour des noces, il y avait une sourdine funèbre au milieu de notre joie. Un tel? — Mort. — Un tel? — Mort. Que de vides dans nos rangs!

Nous cherchions le général. Il n'a pas changé. On dirait que sur ce mâle visage, les linéaments révélant les qualités héroïques de l'âme se sont encore accentués. Cette physionomie me fait toujours songer à Richard Cœur-de-Lion. Je ne sais s'il existe une « pourtraicture » de ce chef de croisés, mais quand je lis son histoire, je me le représente sous les traits de Charette.

Et il était heureux le chef, le grand chef, comme nous l'appelons familièrement entre nous. Il était partout, secouant la main à celui-ci, embrassant celui-là, offrant le bras aux dames qui entraient, répandant son impétuosité naturelle, tout entière en tendresse pour ses anciens soldats.

Une jeune femme passa devant nous, s'arrêtant pour donner un dernier coup de main à la décoration de l'autel. Elle avait les cheveux noirs, un teint de créole, et dans les traits je ne sais quelle expression de fermeté imposante, qui nous faisait rêver de la voir à cheval, un soir de bataille, sur la lande, ramenant les gars débandés à l'attaque des Bleus. C'était Mlle de Charette, la sœur du général. Nous l'avions prise pour la châtelaine de ces lieux, mais on nous montra, au milieu d'un groupe, deux femmes vêtues de blanc et jaune, et coiffées d'un chapeau à larges bords, portant la plume blanche; un costume rappelant un peu par sa coupe celui des dames sous la Terreur.

L'une de ces femmes était la marquise de Charette et la plus jeune, la fille du général. Jamais hommages plus sincères ne furent déposés aux pieds de femmes plus dignes de les recevoir.

La fillette que nous avions vue à Rome, les boucles blondes flottant sur les épaules, était maintenant une femme. Figure douce et fier regard. Quelque chose de son père. Alerte et vive, elle allait et venait, surveillant les détails de la fête.

Tout le monde est rassemblé. Des paysans bretons sont là en costume national, chapeaux ornés de rubans de velours, vestes blanches ou noires, galonnées et semées de boutons, étoilées d'une médaille : *Castelfidardo*, *Mentana*, *Médaille militaire;* de père en fils ils combattent sous les ordres de Charette. Rudes types de chouans; figures hâlées, énergiques et pensives.

Mgr Sacré, ancien aumônier de Castelfidardo, remplaçant le Nonce retenu à Paris, revêt les ornements sacerdotaux. La foule se range en demi-cercle. Un espace demeure libre au milieu de la pelouse. La clochette annonce l'introït de la messe. Il se fait un grand silence et les voix de la maîtrise de Saint-Servan, accompagnées d'un harmonium, entonnent derrière l'autel l'*Hymne à Pie IX* de Gounod. Nous chantions cet hymne dans nos marches. Mais, composé un an peut-être avant la chute de Rome, il ne fut jamais pour nous le chant de la victoire, mais bien celui de la captivité, de l'exil, presque une prière ; nous l'écoutions comme un écho de notre vie militaire, sous le règne du pape que nous avons tant aimé.

A ce moment, le général remet au colonel d'Albiousse un drapeau pontifical et lui fait signe de se tenir à la droite de l'autel; puis appelant à la gauche un jeune garçon d'une quinzaine d'années, il lui confie l'étendard du Sacré-Cœur, l'étendard de Loigny.

Un frémissement parcourt l'assistance; cet enfant est Guillaume de Bouillé.

A côté de lui, son oncle, Cazenove de Pradine, blessé en portant l'étendard.

Les zouaves étrangers à la France contemplent pour la première fois cette glorieuse oriflamme. Elle est blanche, faite de soie, frangée d'or, portant un Sacré-Cœur rouge, entouré d'une couronne d'épines de drap vert, surmonté d'une croix et de cette inscription : *Cœur de Jésus, sauvez la France.* Au dos, l'invocation : *Saint Martin, patron de la France, priez pour nous.* Un fer de lance termine la hampe. Çà et là une déchirure à peine perceptible, un effilement d'étoffe, indiquent le passage des balles, et du haut en bas, l'oriflamme est tachetée de sang; ici des traînées de gouttelettes, là des plaques larges comme la main, d'un gris rougeâtre.

Au soir du 2 décembre 1870, trois cents zouaves, commandés par Charette et déployés en deux lignes de tirailleurs, marchaient sur les positions prussiennes. Le général de Sonis voulait essayer de reprendre Loigny, mais ses régiments, terrifiés par le feu de l'artillerie et démoralisés par la défaite, refusaient d'avancer. Alors il fit un appel suprême aux pontificaux, espérant que leur exemple entraînerait le reste de l'armée. Charette comprit que le moment était solennel. La France demandait aux soldats du pape comment ils savaient mourir pour la patrie. Il eut alors l'inspiration de mettre au vent cette bannière du Sacré-Cœur, que lui avaient envoyée les religieuses de Paray-le-Monial, et dont jusque-là il n'avait su que faire. Un vétéran, Henri de Verthamon, la porta.

Ici commence l'épopée de cette étrange oriflamme, taillée et brodée par des religieuses cloîtrées, un peu sur le patron des bannières de procession, et que, à l'origine, on aurait pu croire destinée à flotter sous un ciel tranquille, dans les fêtes religieuses, au milieu du chant des litanies et des fumées de l'encens. Voilà que tout à coup la blancheur de son étoffe neuve vient trancher sur les couleurs assombries de ce champ de bataille : ciel d'hiver, lisière de bois noire d'uniformes ennemis, ton cendré des habits de zouaves se confondant avec celui du terrain; voilà que le fracas des canons et des obus, le crépitement de la fusillade épaississent autour d'elle une vapeur, elle aussi, teintée de bleu comme celle de l'encens; voilà que la bannière elle-même subit des soubresauts et disparaît pour se relever, se relever encore, se relever cinq fois; et alors on dirait que son Sacré-Cœur rouge s'est élargi, qu'à chaque chute il a déteint sur les plis de l'étoffe.

« Ils marchaient sous la mitraille comme dans un quadrille de cérémonie, » a dit un jour le *Figaro*. Ce fut une épouvante chez les Allemands, quand ils virent, du sein de cette armée battue, s'avancer sur eux ces trois cents jeunes hommes, au pas, franchement, crânement, comme sur le terrain de manœuvre, dédaignant de s'arrêter pour engager le feu et bondissant tout à coup sur eux, la baïonnette en avant. De Sonis et tous les officiers montés gisaient à terre. Charette,

ayant son cheval tué, conduisit la charge à pied jusqu'à Loigny où il tom sé.

L'ennemi refoulé, débandé, reculait précipitamment. Il prenait c gnée d'audacieux pour l'avant-garde d'une colonne. Hélas! les zouaves suivis que par un bataillon de mobiles et deux compagnies de francs-ti ls étaient partis trois cents, il en revint soixante, mais avec le drapeau.

Verthamon, le comte de Bouillé, son fils Jacques de Bouillé, son gendre Cazenove de Pradine avaient successivement porté l'oriflamme; tous les quatre étaient couchés dans la plaine, les trois premiers morts.

De sorte que cet enfant, aux pieds de l'autel, tenait un drapeau teint du sang de son père, de son aïeul et de son oncle. Et lui-même était l'arrière-petit-fils de Bonchamp, l'héroïque chef des armées vendéennes, dont le dernier soupir fut un cri de grâce pour les prisonniers bleus qu'on allait fusiller.

En ce temps-là ce fut aussi un jour de sombre et furieuse bataille. D'un côté Kléber et Marceau, au milieu des Mayençais qui se laissaient décimer en chantant la *Marseillaise;* de l'autre, La Rochejaquelein chargeant avec son artillerie et Bonchamp blessé, se faisant porter dans un fauteuil pour conduire ses hommes à l'attaque.

Le sang répandu pour Dieu dans les combats, depuis 1793 jusqu'à nos jours, semblait offert par cet enfant à l'autel du sacrifice divin. Et ses jeunes mains, purifiées par l'holocauste de tous les siens au Sacré-Cœur, pour le salut de la France, étaient dignes de pareille offrande.

On sonne à l'élévation. Tout le monde s'agenouille, les drapeaux s'inclinent et le chœur entonne un chant grégorien de la chapelle Sixtine. Le soleil mettait des tons d'or dans l'ombre des sapins et des acacias; au-dessus de nos têtes le ciel resplendissait. Le vent agitait légèrement les drapeaux. L'oriflamme du Sacré-Cœur couvrait amoureusement de son ombre, tantôt la tête de l'enfant, tantôt celle du glorieux blessé. Sur le fond vert sombre des massifs le drapeau pontifical étalait ses plis de moire éclatante. Il me semblait qu'il s'engageait entre ces deux bannières sœurs je ne sais quel affectueux et mystérieux colloque.

Le drapeau pontifical nous représentait Rome, l'armée, et surtout notre vieux drapeau du régiment, troué à Mentana et disparu au lendemain lugubre du 20 septembre, comme un navire de guerre, que l'on fait sauter pour ne pas le rendre à l'ennemi. Nous le regardions ainsi que l'on contemple le portrait d'une personne aimée, qui n'est plus, en nous disant : C'est bien son image, mais ce n'est pas lui.

Et je reportais ma pensée vers l'époque où le régiment, dans toute sa vigoureuse splendeur, étalait à droite et à gauche de son drapeau, ses cinq bataillons fourmillant de guêtres blanches et pailletées d'étincelles d'acier.

Et il me souvenait aussi d'une messe à laquelle nous assistâmes tous, dans cet appareil guerrier.

C'était au camp d'Annibal. Le pape officiait, lui-même, dans une messe militaire. Tout à coup le commandement : présentez armes! genou terre! roule sur les bataillons massés en colonne par division; un immense cliquetis d'armes résonne un instant, la brigade tout entière, dont nous faisions partie, tombe à genoux devant le Dieu des armées, et la fanfare des clairons, sonnant aux champs, déchire de sa voix stridente le grondement des salves d'artillerie.

Cela se passait sur le plateau d'une montagne, au moment où le Vicaire du Christ prononçait les redoutables paroles qui font descendre Dieu sur la terre.

Beaucoup de nos compagnons d'alors n'étaient plus de ce monde, mais nous avions cette consolation de les croire en communion avec nous, car dans l'éternelle gloire leurs âmes rangées autour du pontife qui fut notre roi, adoraient en ce moment comme nous le Dieu présent sur l'autel.

La messe dans les bois, au temps de la Vendée, devait avoir quelque rapport avec notre réunion. Paysans, grandes dames, prêtres, gentilshommes, tous les rangs confondus, et une pensée commune à tous : sacrifier sa vie pour la cause catholique.

De ces nobles jeunes femmes, agenouillées sur l'herbe, plusieurs avaient partagé nos triomphes et nos douleurs. Pour la plupart d'entre elles, le mariage fut un lien indissoluble avec le sacrifice; épouses et mères, elles donneraient plus que leur sang pour l'Église et l'honneur du régiment.

Quand la sainte messe fut terminée, l'aumônier nous donna, au nom de Sa Sainteté, la bénédiction pontificale; et le général nous lut un télégramme où le Nonce nous envoyait l'expression de ses regrets et de ses sympathies.

Ici, une grande scène touchante. Bouillé vint se placer devant l'autel, entre son oncle et la fille du général. La foule alors s'approcha de l'oriflamme pour y coller ses lèvres, et ce jeune homme donnait à baiser le sang de son père, comme l'aurait fait le fils d'un martyr des premiers siècles.

Ce ne fut pas une mince affaire que d'entrer dans la salle du banquet, où plus de mille personnes devaient s'asseoir. On fit l'appel des dames et de ceux qui les conduisaient. Je ne sais par quelle idée saugrenue, en entendant cette suite de noms aristocratiques et royalistes, je songeais à l'appel des condamnés sous la Terreur.

Adossée à la façade postérieure de l'habitation, une vaste baraque de planches recouverte de toile. Plus de trente longues tables, placées transversalement; à gauche de la salle, une estrade sur laquelle s'allonge une table d'honneur. Sur une étendue de nappes blanches, bouquets de fleurs et cristaux souriaient et scintillaient. Les poutres et les chevrons de la toiture disparaissaient sous les banderoles, les branches de sapin, les festons de lierre et des inscriptions rappelant les vingt-huit combats livrés par le régiment, de 1860 à 1871. Aux

parois, les écussons des dix nations qui ont fourni leur contingent aux zouaves, et dominant le milieu de la table d'honneur, un portrait en pied de Léon XIII, entouré de drapeaux pontificaux. En face, les clefs et la tiare supportées par les médailles de Castelfidardo et de Mentana.

Devant l'organisation de ces agapes homériques on demeurait stupéfait. Tout bruit de table devenait colossal. Le cliquetis des assiettes, des verres et des fourchettes, mêlé au son des voix, prenait des proportions de houle. Quand on déboucha le champagne, ce fut comme une pistolade d'escadron, s'exerçant au feu à volonté. Après le dîner, cent convives, qui n'avaient pu trouver place, mais qui attendaient joyeusement leur tour en trinquant avec les camarades, se réunirent à table et un nouveau dîner recommença pour eux.

On mangea douze cents poulets. Les noces de Gamache virent-elles rien de pareil ?

Au dessert, un coup de cloche réclame le silence. Charette paraît sur l'estrade, et de cette voix vibrante qui sait entraîner les hommes au feu, il adresse la parole à l'assemblée.

Évoquant tout le passé, il nous reporte à l'époque où Lamoricière fit appel aux volontaires de la Chrétienté. « Sans Lamoricière, Messieurs, nous ne serions pas » ici. » Et tous les regards se portent avec vénération vers une dame en noir, assise à la place d'honneur ; c'est la veuve de l'illustre général.

Ici nous marchons en pleine épopée. Nos gloires défilent avec leurs jours sereins et leurs heures sombres : des dates retentissent dans nos cœurs — on en était ! Des noms surgissent et quand l'homme porteur d'un de ces noms est là, les acclamations le désignent, il faut qu'il se lève comme un témoin dans l'enquête grandiose, où le général va nous prouver que le régiment a fait son devoir.

« Lamoricière me nomma capitaine commandant des Franco-Belges et me » chargea d'organiser le corps. Nous étions quinze !... Huit sont tombés sur le » champ de bataille, les autres sont présents. » Il y avait à table le premier engagé de ces quinze, d'Aigneaux, le n° 1 du régiment, que ses camarades soulevèrent aussitôt avec enthousiasme, il y avait aussi le caporal clairon M. de Moncuit, aujourd'hui commandant, amputé d'un bras.

Et puis il y avait le capitaine Joubert, revenu du centre de l'Afrique, après y avoir passé quatre ans au service des missionnaires; le capitaine Joubert, ce type du Breton des âges chevaleresques.

Aux noms des morts, on n'applaudissait plus; dans le silence du recueillement on leur donnait un souvenir attendri, mais sans regret.

Le général eut un mot charmant pour un capitaine belge, le marquis de Résimont, qui s'était distingué avec sa compagnie, lors du terrible choléra d'Albano :

« J'ai vu M. de Résimont au feu et au choléra; j'aime mieux le suivre au feu. »

Campagne de 1860, guerre du brigandage, campagne de 1867, de 1870, et enfin la glorieuse page écrite par les volontaires de l'Ouest dans l'histoire de France, nous suivions tout cela avec une émotion fière comme les membres d'une illustre famille qui interrogent leurs archives.

Ce discours était fait de traits rapides, et son éloquence sans phrases atteignait le sublime sans le rechercher :

« Me trouvant un jour avec le sergent-major d'Albiousse, aujourd'hui votre » colonel, je lui annonçai qu'un jour nous combattrions en France avec un dra- » peau blanc. Cela est arrivé... seulement je ne prévoyais pas que sur ce drapeau » il y aurait du rouge! »

Devant la pensée de tous, se dressa la blanche oriflamme de Loigny et un frisson parcourut l'assemblée.

A tous moments, il y avait de ces inattendus, traversant le récit comme l'éclair d'une épée brusquement dégainée.

Quelquefois les toiles du baraquement claquaient au vent, avec des grondements de tempête lointaine et un rayon de soleil, filtrant d'en haut, tombait sur la tête du général. Alors, ayant derrière lui le trophée de drapeaux pontificaux, et planant, au-dessus de lui, le souvenir du grand Charette, il paraissait debout dans une apothéose.

Et cela arrivait quand il nous disait :

« Est-ce à dire que ces noces d'argent soient le dernier acte de notre légende? » Ah! Messieurs, qui peut répondre de l'avenir? Dieu choisit qui lui plaît. Inter- » rogez le passé, constatez le présent, et je vous défie de dire qu'il n'y a pas » dans le fond de votre cœur comme une lueur qui va grandissant et vous montre » que nous avons encore du chemin à parcourir, des périls à affronter, et qui » sait? de la gloire à acquérir! »

Était-ce le langage mystérieux des choses de l'avenir qui passait sur nos têtes dans le souffle du vent?

Le régiment répondit à son chef par la bouche du colonel d'Albiousse. Il a peu changé d'Albiousse. Toujours cet air de gentilhomme nuancé de troupier, et cette expression de mélancolique ennui errant sur le visage. Lors des désastres de sa patrie, il fit à ses soldats, entre deux batailles, une proclamation demeurée célèbre. Elle finissait par ces mots : « Tant qu'il y aura en France un christ et une épée, » nous avons le droit d'espérer. »

D'Albiousse est tout entier dans ces paroles, et il trouva des mots de cette éloquence pour remercier le général :

« Vingt-cinq ans de fidélité, c'est peu dans l'existence d'un régiment, continue- » t-il, c'est beaucoup dans la vie d'un homme; si à l'heure marquée par Dieu,

» la vigueur de nos bras ne répondait plus à l'ardeur de nos âmes, eh bien, nos » fils sont là, derrière nous, pour prendre la place de leurs pères. »

Dans l'immense acclamation qui suivit ces mots, il y eut comme un engagement pris de léguer à nos fils l'amour de Rome et la haine des faits accomplis par la Révolution. Jamais les hurleurs de *Marseillaise* n'ont dit avec plus de conviction que nous, en parlant de leurs enfants :

Ils entreront dans la carrière
Quand leurs aînés n'y seront plus.

Et pour finir, il proposa, en digne chevalier, de rester fidèle au culte des dames.

« Un toast donc à la baronne douairière de Charette, à cette mère incompa- » rable qui disait à son fils qu'elle revoyait après la bataille : « Mon enfant, je » n'ai jamais demandé au ciel qu'une seule grâce pour vous : celle de mourir en » chrétien et en gentilhomme. » Un toast à la duchesse de Fitz-James, dont le » dévouement aux zouaves a toujours été sans défaillance et qui a toujours si bien » porté un des plus beaux noms de la France chevaleresque. Un toast à M[lle] de » Charette, à la *fille du régiment.* »

Ici la salle entière fut debout, le verre en main, saluant de ses cris cette noble jeune fille qui avait Rome pour patrie, le régiment pour berceau et les couleurs pontificales sur ses vêtements. Tout ce qu'il y avait de respect chevaleresque pour la femme, d'amour pour le père de cette enfant se fit jour en un cri jeté à d'Albiousse : « Embrassez-la! embrassez-la! » Très émue, mais toujours avec ce regard, que la lueur des épées rendrait intrépide, M[lle] de Charette s'approcha du colonel et lui donna une chaleureuse accolade.

« Sur la terre de Rome, poursuivit d'Albiousse, un ange l'avait laissée; sur la » terre de France un autre ange l'a recueillie.

» Eh bien, Messieurs, un dernier toast à cet ange gardien, veillant à la fois » et sur la famille et sur le régiment : à la marquise de Charette! »

Au milieu de la clameur des ovations, M[me] de Charette se leva à son tour et vint se placer au bord de l'estrade.

Avec sa beauté blonde, et sa robe blanche, elle était comme la gracieuse apparition de notre bon génie, la personnification vivante du drapeau jaune et blanc. On savait que cette femme fut héroïne à quinze ans; on savait qu'en devenant la compagne d'un héros, elle avait accepté, pour bracelet, l'anneau d'une chaîne qui la rivait pour toujours au sort du régiment.

Un dernier discours ou plutôt une simple et charmante allocution suivit ce toast aux dames, et fut prononcé par Mgr Sacré, notre plus ancien aumônier.

La fin du repas était venue, quand la « marche du régiment, » ce vieux chant d'étape et de guerre, retentit dans la salle, jouée par deux ménestrels, nos Italiens

en, nos

engage-
complis
le con-

dames.
acompa-
nfant, je
ourir en
dont le
s si bien
a Mlle de

te noble
couleurs
leresque
cri jeté
urs avec
approcha

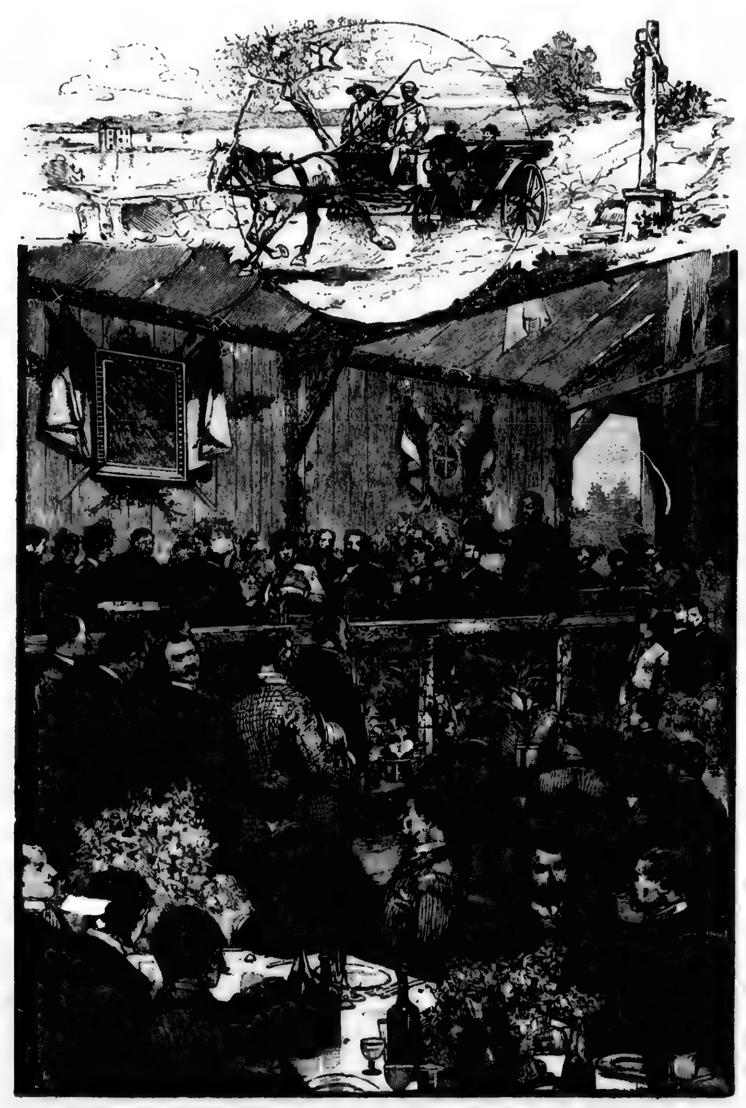
e; sur la

à la fois

son tour

se appa-
et blanc.
renant la
naîne qui

suivit ce
nier.
ux chant
s Italiens



RÉUNION DES ZOUAVES PONTIFICAUX A LA BASSE-MOTTE (Bretagne).

Arrivée des invités. — Le général Charette prononçant son discours.

de la veille. Elle fut reprise en chœur par des centaines de voix, et c'est ainsi que nous quittâmes la table. On prit le café dans le parc.

Enfin l'heure approchait où l'on allait se séparer. Chacun le sentait et on aimait à s'attarder auprès des camarades qu'on croyait ne plus revoir.

En un jour nous venions de revivre le plus cher passé de notre existence, et ce jour allait s'ajouter à tous les autres qui nous éloignent de plus en plus de ce temps de jeunesse ensoleillée de gloire et de poésie.

Le régiment n'avait pu rassembler qu'un moment ses membres épars, comme ces soldats de la ballade fantastique, dont les ombres tous les ans reviennent pour une revue solennelle et disparaissent au retour de l'aube.

Depuis le licenciement du corps, tant de réunions avaient eu lieu, en tous pays. On y venait d'abord comme des soldats en disponibilité, à la veille d'une reprise d'armes. Et combien d'entre nous ont sacrifié généreusement leur avenir dans cette stérile attente!

Depuis, les événements ont lassé notre espérance et amené prématurément dans nos âmes l'amertume des désillusions. On ne peut se donner à demi à la cause que nous servons, pas plus qu'on ne peut oublier les nobles émotions de la vie militaire et les amitiés qui les font naître.

Et enfin nous étions arrivés à cet anniversaire comme on arrive à ses noces d'argent, non sans avoir assisté à des funérailles et fait son deuil de bien des choses.

Pourtant, au fond de nos cœurs, il n'y avait pas que de la mélancolie. Eh non, il y avait un regain de jeunesse, il y avait surtout le vieil esprit qui nous animait là-bas, à Rome. Dieu merci, à la voix de Charette, au contact de tant de cœurs héroïques, à l'ombre de ces drapeaux sacrés, nous nous sommes retrouvés zouaves.

Baron Kervyn de Volkaersbeke.

*

LE MONDE ILLUSTRÉ

8 août

LA FÊTE DE LA BASSE-MOTTE

La Basse-Motte, lieu de rendez-vous, est près de Châteauneuf, entre Dinan et Saint-Malo.

C'est là que, répondant à l'appel de leur vaillant chef, se sont réunis dans la journée du 28 juillet les braves soldats qui se signalèrent jadis dans les plaines

de Castelfidardo et de Mentana, et plus tard dans les champs couverts de neige, à Patay.

La réunion a été émouvante, car tous les cœurs battaient à l'unisson sous l'empire des mêmes glorieux souvenirs.

Dès le début de la journée une foule nombreuse se pressait dans le parc. Fidèles à la convocation, d'anciens zouaves pontificaux, Belges, Hollandais ou Canadiens, se groupaient autour de leurs camarades de France.

Devant le château se dressait un autel décoré à la romaine.

Les invités au nombre de huit cents, se sont massés sur la pelouse, et à dix heures et demie, Mgr Sacré, premier aumônier des zouaves pontificaux, a célébré la messe.

Un empêchement avait retenu le Nonce apostolique qui devait présider la solennité. Des chœurs ont été chantés pendant la durée du saint sacrifice, et la bénédiction papale, arrivée par dépêche, a été donnée à toute l'assemblée, tandis que l'orgue attaquait la cantate du pape.

Pendant la messe, M. Cazenove de Pradine tenait devant l'autel, à droite, la bannière Saint-Martin et M. d'Albiousse élevait à gauche le drapeau pontifical.

Vers midi, l'assistance s'est rendue sous l'immense tente où le déjeuner était servi. Des guirlandes de lierre, des oriflammes blanc et jaune, des écussons portant les noms des batailles auxquelles les zouaves pontificaux ont pris part, formaient la décoration de la salle à manger improvisée.

Trois cents tables s'alignaient autour de la table d'honneur, au-dessus de laquelle se trouvait le portrait de Léon XIII et où le général de Charette avait pris place en compagnie de quarante personnes.

A la fin du repas le général a prononcé un discours si entraînant, si ému, et réveillant des souvenirs encore si vivants et si nobles, qu'un indescriptible enthousiasme s'est emparé des assistants.

Mgr Sacré et le colonel des zouaves, M. d'Albiousse, ont parlé ensuite à leur tour.

A deux heures on s'est séparé avec le chant de l'hymne du régiment, sous l'impression de cette imposante et touchante cérémonie qui laissera dans le cœur de ceux qui y assistaient un ineffaçable et grand souvenir.

Les intéressants dessins de M. Le Haënen reproduisent d'après nature les principaux épisodes de cette imposante réunion qui célébrait comme il convient les noces d'argent du régiment des zouaves pontificaux.

*

LE MATIN

30 juillet

CHEZ LES ZOUAVES

Mardi, à la tribune de la Chambre, M. Jules Ferry, que je n'aime pas, mais à qui je rends justice, mouillait deux chemises pour expliquer sa politique coloniale. Avec une ténacité indomptable, il passait à travers toutes les interruptions, toutes les objections, toutes les colères, comme un sanglier à travers un taillis d'épines, et il arrivait à ne rien prouver du tout, sinon qu'il a été le jouet des événements, qu'il n'a su ni prévoir, ni dominer, ni diriger.

Au même moment ou à peu près, là-bas, au bord de l'Océan, près de Saint-Malo, réunis autour du héros qui les a menés contre les Garibaldiens et contre les Prussiens, les zouaves pontificaux célébraient le vingt-cinquième anniversaire de leur admirable régiment.

Et du haut de la table d'honneur, au milieu d'un état-major qui suffirait à la gloire d'une armée et à la victoire d'un grand peuple, Charette, planant sur les huit cents convives, redisait l'épopée géante.

A un moment il s'écriait : Debout, Joubert, et nous tous, mes amis, levons nos verres en l'honneur de notre frère d'armes.

On vit alors apparaître, timide et rougissante sous son hâle, une tête énergique et bronzée par les soleils équatoriaux. C'était Joubert qui saluait ses compagnons, Joubert, un zouave qui vient de passer trois ans au centre de l'Afrique, Joubert qui était parti escortant quelques missionnaires, les couvrant de son épée, du drapeau du Sacré-Cœur, Joubert, qui, sans demander aux journaux leurs réclames et leurs flaflas, à la patrie des soldats et des navires, aux académies et aux gouvernements des subventions ou des rubans, venait de suivre sans bruit la route parcourue par les Livingstone et les Stanley, Joubert qui était apparu aux noires peuplades, non pas avec des fusils pour les décimer, de l'eau-de-vie pour les abrutir, ou des cotonnades et des verroteries pour acheter leurs trésors, mais avec la Croix, avec les paroles d'amour du divin Maître, avec des accolades de frère et un cœur d'apôtre.

Et le général retraçait en termes enflammés cette gloire nouvelle de son régiment.

De sorte que par une coïncidence étrange et mystérieuse, deux politiques coloniales, celle du Christ et celle de Ferry, se heurtaient à travers l'espace : la politique coloniale du Christ, c'est-à-dire l'ancienne politique de France, celle qui lançait sur les peuplades sauvages les missionnaires, ces héros modestes qui

précédaient la civilisation et marquaient d'avance la route qu'elle devait suivre de leurs corps martyrisés, divins jalons, et la politique coloniale de Ferry qui consiste à faire tuer des Français par milliers, à sacrifier des vaisseaux, à mitrailler des jeunes jaunes ou noirs, à dépenser des millions, et aboutit en tout et pour tout à faire vendre quelques bouteilles d'absinthe et de vermout, à ruiner quelques actionnaires imbéciles, et à enrichir quelques aigrefins bien informés.

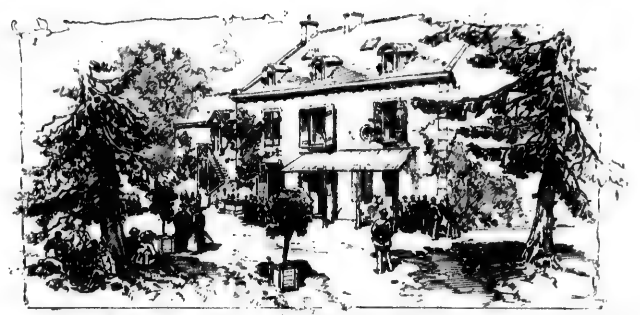
Ah, la belle journée ! J'en ai la tête encore pleine et j'espère bien que son souvenir ne s'évaporera pas rapidement, mais qu'il laissera dans ma cervelle son parfum comme ces liqueurs dont une goutte oubliée suffit à embaumer pour toujours le flacon qui les a renfermées. Comme nous avons vécu par le cœur pendant ces quelques heures ! Toutes ces âmes ardentes et généreuses, en s'unissant, formaient un foyer d'une telle puissance qu'il suffisait à dévorer les doutes, les découragements, les défaillances, les dégoûts, les amertumes.

Qui n'a pas vu ces hommes vigoureux, gais, bons, à solide carrure, groupés avec leurs femmes et leurs enfants au pied d'un autel rustique, sous l'abri des grands arbres peuplés d'oiseaux qui répondaient par leurs jacassements aux appels de la cloche et aux chants de la maîtrise, qui n'a pas vu les deux drapeaux des zouaves, le fanion blanc et jaune du pape porté par un vétéran, le colonel d'Albiousse, qui a su se battre comme un lion et qui sait parler comme un troubadour du moyen âge, et le drapeau du Sacré-Cœur, le drapeau de Patay, encore maculé de la boue des champs de bataille et du sang des braves qui se le transmettaient comme un signe d'honneur et de mort, porté par un survivant mutilé, Cazenove de Pradine, qui n'a pas vu cela n'a rien vu.

Les deux drapeaux étaient devant l'autel comme deux sentinelles, et lorsqu'à la voix du prêtre Dieu est descendu dans l'hostie, ils se sont inclinés, balayant l'herbe fraîche de leurs plis héroïques. A ce moment, Charette, qui écoutait la messe en égrenant son chapelet, a fondu en larmes, et du sein de la foule prosternée s'est élevé aussitôt le bruissement des sanglots.

A côté de Cazenove de Pradine, son neveu, le jeune de Bouillé, était debout sous le drapeau, le grand-père et le père de cet enfant se sont passé l'étendard sacré le 2 décembre 1870 et sont morts frappés sous lui. Il était là le petit rejeton de cette race vaillante, et les frères d'armes des deux morts, voyant combien il leur ressemble, les croyaient contempler, l'aïeul à cheveux gris et le jeune père à cheveux blonds, ressuscités en lui.

Après la messe, debout au bas des degrés de l'autel, il a pris le drapeau et il donnait à baiser à tous la soie éclaboussée du sang de ses aïeux, et dans ce pieux défilé devant le drapeau rougi se montraient des pères, des mères dont les enfants sont enterrés là-bas, à Loigny, et qui croyaient embrasser une âme chérie en collant leurs lèvres sur la bannière qui avait vu l'agonie de l'enfant pleuré.





1. La Basse-Motte. — 2. La messe dans le parc. — 3. Les paysans de la Basse-Bretagne.

RÉUNION DES ZOUAVES PONTIFICAUX A LA BASSE-MOTTE (Bretagne).

peu
arr
de
res
pat
des
cib
pou
pea
bla
ni
la t
la f
sem
S
pre
N
dég
cou
nér
ima
Sin
dai
je v
qui
l'es
gra
ton
red
mer
T
félic
mer
des
mer
C

Alors, devant cette preuve de la puissance sans limite de l'idée de Dieu qui peut ce que ne peuvent ni les poètes, ni les rois, consoler une mère et lui arracher un second fils quand elle lui a déjà pris le premier, j'ai maudit une fois de plus le crime des êtres abjects qui ont supprimé dans la patrie ce grand ressort admirable et qui s'imaginent ou font semblant de s'imaginer que la patrie marchera quand même.

Devant ces hommes qui tous, du premier au dernier, étaient prêts à redevenir des soldats s'il le fallait, je me suis demandé quelle armée incomparable et invincible la France aurait si dans chaque régiment français une cérémonie pareille pouvait grouper sous l'œil de Dieu, sous le regard du chef et sous l'abri du drapeau, tous ceux qui ont servi ensemble, les pères et les enfants.

Hélas! c'était un rêve, un beau rêve de dormeur éveillé, car pour de semblables fêtes le souvenir des héros — nos régiments en ont eus — ne suffit pas; ni l'amour du drapeau promené à travers les obus et les balles, ni l'histoire, ni la tradition, ni la légende, il faut encore une chose, il faut la foi, la foi religieuse, la foi des martyrs, la foi qui sèche les larmes des mères, la foi qui soude ensemble les âmes des hommes.

Si jamais vous rencontrez M. Thibaudin, ne lui dites pas mon rêve, il me prendrait pour un fou.

N'allez pas croire au moins qu'il n'y avait là que des ascètes, des capucins déguisés, vous vous tromperiez étrangement, et rien ne ressemblait moins à un couvent, sans ressembler cependant à une caserne, que la petite maison du général de Charette, envahie par tous ces bons vivants et ces gais lurons. Ne vous imaginez pas non plus qu'il n'y avait que des membres de l'aristocratie française. Singulière serait votre erreur. J'étais à la porte d'entrée, au contrôle, et j'entendais annoncer pêle-mêle les plus grands noms de France et les plus roturiers, je voyais s'avancer l'un après l'autre, dans l'étroit passage, un duc ou un marquis, en complet d'été, avec le chapeau de grosse paille au large ruban de moire, l'escarpin verni et le cache-poussière de soie écrue, suivi ou précédé d'un bon grand paysan vendéen en veste de futaine blanche, d'un petit et vif métayer breton, au feutre rond brodé de velours noir, ou d'un modeste employé dont la redingote des dimanches portait encore les plis du tiroir où on l'enferme pieusement la semaine durant.

Tous se reconnaissaient, s'acclamaient, se contemplaient, s'admiraient, se félicitaient de n'avoir pas vieilli depuis Mentana ou Patay, se tutoyaient et finalement s'embrassaient à pleine bouche, confondus dans l'admirable confraternité des armes et de la foi religieuse. Rien n'était plus sainement et plus saintement démocratique.

On retrouverait mille fois plus de pose, de morgue, de quant à moi dans un

congrès de cochers ou une réunion d'anarchistes que dans le régiment des zouaves, où le grand seigneur arrivait jadis avec son domestique qui devenait parfois son caporal.

Ce sans-façon, ce laisser-aller, cette courtoisie mutuelle et familière étonnaient — je les voyais de ma place — mes confrères de la presse, encore plus que la révélation inopinée de tempéraments oratoires de premier ordre, au milieu de ces soldats.

Que vous dire enfin ! Je suis revenu émerveillé, rajeuni, ragaillardi, réchauffé, persuadé de cette vérité que je commençais presque à méconnaître, c'est qu'il y a encore en France quelque chose en dehors de la pièce de cent sous, et raffermi dans cette croyance indéracinable chez moi qu'un pays qui contient de pareilles réserves d'enthousiasme, de foi, de poésie, de courage, de dévouement et d'héroïsme n'est pas un pays près de mourir. C'est un pays encore sain, un pays par conséquent sur lequel tôt ou tard doivent disparaître, par l'effort même de sa vitalité, les insectes malsains qui le rongent à cette heure, comme les microbes du choléra et autres maladies infectieuses périssent dans un corps humain bien constitué.

Quand on a assisté à cette messe et à cette réunion de famille, il est aussi impossible de ne pas croire en ce Dieu qui anime de pareils cœurs qu'il est impossible aussi de ne pas croire aux destinées de la patrie qui les a produits.

J. Cornély.

*

Maintenant, mes amis, suivant le vieil usage
Chantons le rendez-vous de nos noces d'argent,
Et béni soit qui lui trouva ce nom charmant!
Oui, le plus doux foyer, du plus tendre ménage
Les constantes ardeurs, c'est la fidèle image
De tes liens sacrés, immortel régiment!
Vingt-cinq ans ont passé depuis cet hyménée
Qui fit de tous nos cœurs un mystique faisceau,
Et celle qui reçut nos serments, étonnée,
Nous revoit tous serrés autour de son drapeau.
Et comme les époux, à leur anniversaire,
Retrouvant le parfum de leur joyeux matin,
Regardent, l'œil humide et se pressant la main,
La chaîne de leurs jours, assombrie ou prospère,
Et s'aiment davantage après ce long chemin,

Ainsi nous, séparés par d'étranges tempêtes,
Nous, marqués tour à tour de destins si divers,
Jadis tout à l'espoir, aux batailles, aux fêtes,
Abreuvés maintenant des deuils les plus amers,
Et chargés d'un repos qui pèse sur nos têtes
Plus que sur des captifs le cachot et les fers,
Qu'un appel nous rassemble... et soudain notre aurore
Resplendit devant nous... notre ciel noir se dore,
Les revers, les douleurs s'effacent dans l'oubli...
Voici le gai soleil de Rome et de Terni!...
Rien n'est changé sinon que notre amitié sainte
Nous dit, en palpitant dans notre chaude étreinte,
Qu'elle était douce alors, et plus forte aujourd'hui...
Si quelques tempes ont blanchi, les mêmes flammes
Brillent dans tous les yeux, les flammes de vingt ans;
La même foi sans peur déborde de nos âmes,
Oui, nous sommes toujours les jeunes combattants!
Parlerons-nous, amis, de notre belle histoire?...
Dans nos chers souvenirs qui, tant de fois, les nuits,
Chantent autour de nous et bercent nos ennuis,
Dites, que voulez-vous?... Gaîté, tristesse ou gloire?...
Lesquels aimez-vous mieux? Ceux de nos premiers jours?
Quand nous formions nos rangs à l'ombre de Saint-Pierre,
Alertes et cherchant à l'horizon la guerre,
N'ayant pour enivrer nos cœurs, d'autres amours
Que la tiare sainte et notre veste grise,
Et sûrs que notre nom de croisés de l'Église
Serait de la victoire un divin talisman?...
Ou nos adieux en pleurs au roi du Vatican,
Et les sombres combats pour la France meurtrie,
Lorsque le nombre ayant garrotté la valeur,
Vaincus, nous apportions à la pauvre patrie
Tout ce qui nous restait, nos bras et notre honneur?
Que faut-il vous montrer?... Les coteaux de Lorette?
La charge que menaient Pimodan et Charette,
Et ces enfants pareils aux troupiers de l'Alma?...
Ou le camp d'Anzio, près de la mer qui brille,
Et vivant avec nous, comme en une famille,
Ce pape aimé de tous et qui tant nous aima?
Ne vous semble-t-il pas, amis, l'entendre encore,
Dans ce jour radieux, où, de sa voix sonore
Bénissant nos drapeaux, nos armes, nos canons,
Il proclamait ses droits devant les nations?
Voulez-vous nos refrains de marche dans la plaine,
Lorsque, le sac au dos, nous allions au matin,

Foulant à chaque pas quelque gloire romaine?
Ou bien la fusillade emplissant le ravin,
Et la chemise rouge aux verts taillis mêlée?
La guitare chantant à la nuit étoilée?
Nos clairons éveillant l'écho de l'Apennin?
L'*orvieto* parfumé sous la fraîche tonnelle?
Dans quelque vieux village où nous passions poudreux,
Le regard attendri d'une noire prunelle?
Le feu de la grand'garde et ses propos joyeux?
Ou comme les Césars, dans la Ville éternelle,
Après trente combats, nos bataillons vainqueurs
Entrant sous les vivats et les arceaux de fleurs?
Non! ce que vous cherchez, ce sont de pâles ombres,
Qui voltigent là-bas dans un rayon divin,
Sur des coteaux dorés ou sur des plaines sombres...
C'est de nos morts chéris le cortège serein,
Dont les noms ne sont pas seulement sur l'airain,
Mais dans les cœurs épris de la chevalerie
Objet à tout jamais de tendresse et d'envie...
Héliand et Bouillé, Quélen et Dufournel,
Parceveaux, Gastebois et notre grand Troussures,
Tous enfin, qui tombaient troués de vingt blessures,
La lèvre souriante et les yeux vers le ciel!...
Ah! ce n'est pas sur eux que nous versons des larmes,
Non, non, le seul regret qui de ce jour si beau
Altère la splendeur, ce sont nos bras sans armes;
C'est le saint vieillard blanc et le sacré tombeau
Prisonniers tous les deux, et Rome profanée,
Et notre affection vers elle en vain tournée!
Mais quels revers pourraient abattre notre foi?
Et que ce soit Hérode ou Judas qu'il imite,
Qu'est-ce donc qu'un geôlier contre le pape roi?
Laissez, laissez les flots de la haine hypocrite
Jeter leur folle écume au pied du Vatican,
Comme aux rocs de granit se brise l'Océan,
Et simplement, amis, regardez en arrière,
Vers les âges lointains... Que de fois l'ouragan
A semblé l'engloutir, cette barque de Pierre,
Qui porte dans ses flancs les destins de la terre?
Et combien de vainqueurs et d'insolents larrons
Au bord du Tibre ont fait sonner leurs éperons,
Qu'ensuite a balayés la justice éternelle!
Peuples ou rois, Dieu fait même cas des tyrans.
Amis, quand sonnera l'heure de sa querelle,
Debout! Il fera beau nous voir les vétérans!

Et si le temps alors a fauché dans nos rangs,
Assez d'autres viendront pour que l'œuvre s'achève.
C'est un arbre immortel que nous avons planté,
Et des rameaux sans fin, de sa féconde sève,
Verdiront pour l'Église et pour la royauté!

Capitaine comte JACQUEMONT.



AU GÉNÉRAL DE CHARETTE,
A SON EXCELLENTE FAMILLE,
A NOS AMIS!...

Remerciements d'un vieux zouave pontifical et souvenir impérissable du 28 juillet 1885

Merci, mon général! — Votre accueil sympathique
Sera toujours gravé dans le fond de nos cœurs.
Votre réception vraiment patriotique
Va nous faire oublier de bien sombres douleurs.

C'était grand, c'était beau! — Vous êtes encor l'homme
Jeune, robuste, fier, énergique, brillant;
Et nous restons partout vos zouaves en somme,
Heureux d'avoir pour chef un chrétien, un vaillant.

Merci, madame! On sait que vous êtes aimable,
Aussi je viens chanter votre hospitalité,
Car nous en rapportons un souvenir durable,
Celui de votre accueil et de votre bonté.

Mademoiselle de Charette
Mérite un hommage vraiment
Et j'offre les vœux du poète
A la fille du régiment.

Fils du grand général, sois digne de ton père
Et soutiens comme lui l'étendard précieux,
Blason du Sacré-Cœur, éclatante bannière,
Drapeau de Léon-Treize, emblème glorieux.

Une prière à ceux qui sont morts! — Ces fidèles,
Nos frères par le cœur et surtout par la foi,
S'il faut combattre encor, resteront nos modèles
Quand nous voudrons venger la patrie et le roi.

Mon général, nous, vos apôtres,
Vos fils dévoués et soumis,
Nous resterons les uns les autres
Frères d'armes, toujours unis.

Et dans vingt-cinq ans, je l'espère,
— Oh! rien ne sera plus charmant! —
Nous trinquerons d'un cœur sincère
A vos noces de diamant.

H. DES LANDES DE DANOET.

Château de Lann-er-Groix, Caudan (Morbihan), le 1er août 1885.



L'UNION LIBÉRALE

Saint-Malo

LES NOCES D'ARGENT DU RÉGIMENT DE « ZOUAVES DE CHARETTE » A LA BASSE-MOTTE

M. le baron de Charette avait invité les survivants de ses « zouaves » à fêter avec lui, mardi, le vingt-cinquième anniversaire de la création du régiment. Plus de huit cents d'entre eux ont répondu à son appel; il en est venu de tous les points de la France, de la Belgique et d'Irlande. D'autres moins heureux se sont excusés, par dépêche ou par lettres, de ne pouvoir s'associer que de loin à la joie commune.

En même temps que ses anciens compagnons d'armes qui l'adorent, il avait — un peu malgré lui, dit-on, et contrairement à ses intentions premières — convoqué les membres les plus militants des comités royalistes de la région. Il faut reconnaître toutefois, que si, comme on l'affirme, le maître de la maison avait expressément recommandé à ses amis de laisser à la porte ce trouble-fête qu'on appelle la politique, la consigne a été aussi bien observée qu'elle pouvait l'être, quelques semaines avant les élections générales, dans une réunion où, de l'aveu du *Figaro*, l'on n'était admis qu'en montrant « patte blanche. » M. le duc de Chartres qui déjeunait lundi chez M. de Charette, a poussé la discrétion jusqu'à s'abstenir d'y paraître le lendemain.

La Basse-Motte, que des comptes rendus qualifient pompeusement de « château, » est une modeste villa, banale et bourgeoise, cachée dans les bois, presque au bord de la Rance, entre Châteauneuf et la Ville-ès-Nonais. L'accès n'en est pas très facile. Mardi, dès neuf heures du matin, les invités y arrivaient par tous les

chemins. L'*Ille-et-Rance*, la *Formosa* et le petit yacht de M. La Chambre en avaient débarqué un certain nombre à Saint-Suliac. Parmi ces derniers se trouvaient, paraît-il, deux ou trois journalistes parisiens, dont l'un raconte qu'étant entré pour se rafraîchir dans « l'unique » auberge du village « envahie dès l'aube par des bandes joyeuses et affamées » il a dû « confier son verre à la langue réparatrice d'un bouricot » qui gambadait librement « dans la cuisine » au milieu des consommateurs. Ne faut-il pas vraiment que ces Messieurs supposent à leurs nobles lecteurs une forte dose de crédulité pour les estimer capables de gober de pareilles sottises?

A l'entrée de l'avenue, un piquet d'anciens zouaves, ayant à leur tête M. de Villèle, contrôle au passage, avec une sévérité qui sait rester courtoise, les cartes d'invitation. Les arrivants vont saluer d'abord Mme la baronne de Charette, qui se tient, avec sa belle-fille, sur le seuil du manoir, trop étroit pour une telle affluence de visiteurs; puis, ce premier devoir rempli, ils se répandent dans le parc, à la recherche du « général » qui, coiffé d'un chapeau de paille, et vêtu d'un veston noir, l'air d'un bonhomme, avec sa pipe qui sort sans façon de sa poche de côté, circule d'un groupe à l'autre, serrant avec une égale effusion toutes les mains qui se tendent, offrant le bras aux dames et faisant à tous, sans distinction, le plus amical accueil.

Au haut de la pelouse rasée de frais, se dresse, ombragé de sapins, un autel champêtre. C'est là que le Nonce du pape devait célébrer la messe. Ainsi qu'on aurait pu le prévoir, il s'est fait excuser, presque à la dernière heure, alléguant pour la forme qu'en l'absence du premier secrétaire de la nonciature, ses devoirs diplomatiques le retenaient impérieusement à Paris. Des personnes qui se prétendent bien informées assurent que c'est par ordre de Léon XIII et pour éviter toute interprétation fâcheuse, que Mgr di Rende s'est abstenu d'assister à une fête dont il avait publiquement accepté la présidence. Son absence diversement commentée, a été, pour beaucoup des assistants, une véritable déception. Il a été remplacé par un ancien aumônier du régiment, Mgr Sacré, prélat romain et curé d'Anvers, assisté de M. le curé-doyen de Saint-Servan et d'un ex-zouave devenu dominicain, le P. Douceaux.

Pendant la cérémonie qui est courte, M. d'Albiousse et M. de Cazenove se tiennent devant l'autel, portant l'un le drapeau pontifical blanc et jaune, l'autre la blanche bannière des volontaires de l'Ouest, qu'il reçut lui-même à Patay, rougie de sang français et trouée par les balles prussiennes, des mains de Verthamon et des deux Bouillé, père et fils, tués tous les trois en la défendant.

Après la messe a lieu le banquet. Sous de vastes tentes pavoisées aux couleurs du pape et décorées d'une façon charmante, on avait disposé plus de 900 couverts. De vraies noces de Gamache, comme dit le *Gaulois*. Le service se fait avec ordre,

les pâtés sont exquis et les vins généreux, à telle enseigne que le *Figaro*, peu difficile sur la qualité de l'encens qu'il brûle au nez de ses amis, s'écrie dans un accès de lyrisme culinaire, que s'il n'était un général éminent, le maître de céans serait un restaurateur sans égal. M. de Charette, parce qu'il s'est battu bravement, n'a pas la prétention de faire concurrence à Turenne, mais nous doutons fort que les lauriers de Vatel l'aient jamais empêché de dormir.

Au dessert il se lève, et dans un long discours, interrompu presque à chaque phrase par les applaudissements, il retrace la brillante carrière du régiment dont il a eu l'honneur d'être le chef. Il n'est pas orateur, mais il sait être éloquent, de cette éloquence du cœur qui est la seule vraie. Qui donc pourrait parler mieux que lui d'honneur, de fidélité, de vaillance? On peut en politique discuter les idées et même, si l'on veut, la personnalité de Charette, mais comme soldat il est de ceux dont le caractère et la conduite commandent le respect à tous les patriotes, qu'ils soient monarchistes ou républicains. « Nous avons toujours fait notre devoir, dit-il en terminant, et l'on nous trouvera toujours prêts à le faire. » Et comme le premier devoir d'un citoyen est de respecter les lois et les institutions de son pays, on peut être sûr que M. de Charette, qui n'a qu'une parole, ne conspirera jamais.

Puis, se tournant vers le prélat qui remplace le Nonce absent, il ajoute avec un geste superbe : « Allez, Monseigneur, allez dire à Léon XIII que le régiment reste fidèle à sa légende, qu'il est tout prêt, sur un signe de lui, à reprendre sa place parmi les défenseurs de la papauté et de la grande cause qu'elle représente. »

Ces paroles sont l'expression d'un dévouement dont la sincérité n'est pas douteuse, mais que l'avenir ne mettra plus à l'épreuve. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elles provoquent dans l'auditoire trié qui les écoute un enthousiasme indescriptible : « Vive Charette! » crie-t-on de toutes parts. Les acclamations durent encore lorsque Mgr Sacré porte un toast aux zouaves, à qui Dieu, s'il faut l'en croire, accorde beaucoup d'enfants pour mieux perpétuer les bonnes traditions. M. d'Albiousse lève ensuite son verre en l'honneur des dames : de la mère de Charette qui disait à son fils en le voyant partir pour la guerre : « Je prie Dieu qu'il vous fasse la grâce de mourir en gentilhomme et en chrétien; » de sa belle-mère, Mme la duchesse de Fitz-James; de sa seconde femme qui a été l'âme de la fête, et de Mlle de Charette qui a été la « fille du régiment sur la terre de Rome. »

Vers trois heures, à la suite du « général, » qui pleure et sourit en même temps, les zouaves se dirigent de nouveau vers le parc pour saluer une dernière fois leur ancien drapeau et se séparent au cri de : « Vive la France! »

Qu'ils eussent plus volontiers encore crié : « Vive le Roi! » personne n'en doute. Mais, et c'est une justice qu'il convient de leur rendre, une réserve dont

il faut leur savoir d'autant plus gré qu'elle a dû leur coûter davantage, ils s'en sont abstenus. Malgré les bruits qui couraient, nous étions bien convaincus d'avance qu'il en serait ainsi, d'abord parce que M. de Charette avait formellement interdit toute démonstration séditieuse, et ensuite parce que dans une réunion où il y avait des blancs d'Espagne et des blancs d'Eu, des royalistes intransigeants, des légitimistes ralliés, des orléanistes plus ou moins impénitents et même des bonapartistes à peine convertis, l'accord n'était possible qu'à la condition de se taire.



LE VOLTAIRE

31 juillet

LA FÊTE DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Une fête donnée aux anciens zouaves pontificaux, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la création du régiment, a eu lieu mardi près de Saint-Malo, dans le château de la Basse-Motte, appartenant au général de Charette.

Le programme de cette fête portait l'inscription suivante : « Noces d'argent du régiment des zouaves pontificaux, 1860-1885. La Basse-Motte, 1885. » Le tout encadré dans une vignette représentant une vue de Rome surmontée d'un trophée formé d'un drapeau blanc croisé avec l'étendard des zouaves, portant le Sacré-Cœur et la tiare pontificale.

Au verso, les noms des batailles auxquelles a assisté le régiment, depuis Castelfidardo, en 1860, jusqu'à Orléans, Cercottes, Patay, Brou, Yvré-l'Évêque, en 1870.

A dix heures du matin, après une messe dite dans le parc du château par un prélat romain, délégué du Nonce, le général de Charette a prononcé un discours dans lequel il a refait, à grands traits, l'histoire du régiment, et affirmé l'absolu et constant dévouement de ses compagnons d'armes à la cause de la papauté.

Il a rappelé également que le régiment avait combattu pour la France en 1870.

Le régiment fut mis sous les ordres du général de Sonis, qui écrivait à Charette : « Tout doit être commun entre nous, joie, douleurs, sacrifices. »

Le 2 décembre, à Patay, c'est sur le même champ de bataille, où Jeanne d'Arc avait déployé son étendard en 1429, que nous avons eu l'honneur de déployer le nôtre; il sera toujours pour nous une merveilleuse relique trouée par les balles prussiennes et teinte du sang de nos camarades.

Le 10 janvier, le 1er bataillon, sous les ordres des officiers supérieurs

de Montcuit et Lallemant, se couvre de gloire dans la belle charge à la baïonnette commandée par l'amiral Gougeard.

Le 24 janvier, un décret du gouvernement de la Défense nationale confie au général de Charette le commandement d'une division de 14,000 mobilisés bretons.

Le régiment des zouaves, réorganisé à Rennes, est licencié, sur sa demande, par un ordre du jour des plus flatteurs du général de Cissey, ministre de la guerre, le 13 août 1871, mais sa tâche n'est pas remplie; peut-être lui reste-t-il de nouveaux périls à affronter, une nouvelle gloire à acquérir. Tous ses soldats! Un pour tous! Tous pour un! Telle a été, telle sera la devise des zouaves pontificaux.

Le général de Charette a eu le tort d'ajouter :

« Nous avons fait notre devoir à Rome et en France, et nous serons toujours prêts à le faire contre l'ennemi du dehors et celui du dedans. »

Ces paroles qui semblent contenir une vague menace, sont de trop; elles diminuent le langage du général de Charette et transforment une cérémonie, qui pouvait être simplement patriotique, en une manifestation politique sans grandeur et sans portée.

Après ce discours, un banquet de plus de seize cents couverts est servi aux anciens zouaves, parmi lesquels on remarque des représentants de toutes les nationalités, Irlandais, Hollandais, Canadiens, etc.



LA PATRIE

31 juillet

ILLE-ET-VILAINE — LES ZOUAVES DU GÉNÉRAL DE CHARETTE

Le 28 juillet, a eu lieu comme nous l'avions annoncé, à la Basse-Motte, près de Saint-Malo, la réunion des anciens zouaves pontificaux et des volontaires de la légion de l'Ouest, provoquée par le général de Charette, pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la création, à Rome, du régiment des zouaves, le 28 juillet 1860.

Une messe solennelle a été célébrée à dix heures par Mgr Sacré, en l'absence de Mgr di Rende, Nonce apostolique, qui a été vivement regrettée.

L'autel, dressé sur la pelouse qui fait face au château du général, avait un aspect imposant et grandiose.

A droite de l'autel, le colonel d'Albiousse portait l'étendard blanc et jaune, aux couleurs du Saint-Père, auprès duquel se tenait le général de Charette.

A gauche était M. Cazenove de Pradine, avec le drapeau des zouaves, portant cette inscription : Saint Martin, patron de la France, protégez-nous !

On voyait avec émotion le jeune de Bouillé, semblant prêt à reprendre ce même drapeau que son père avait si vaillamment tenu à la bataille de Patay, et où il perdit si glorieusement la vie.

Après la cérémonie religieuse, les zouaves se sont groupés au pied de l'autel, et Mgr Sacré leur a donné, ainsi qu'à l'assistance, la bénédiction papale.

Ont ensuite pris part au banquet offert par le châtelain de la Basse-Motte, outre ses anciens compagnons d'armes, un grand nombre de familles de la noblesse de Bretagne.

Il y avait environ 700 convives, parmi lesquels des zouaves de toute nationalité, entre autres plusieurs Canadiens.

Citons seulement quelques noms des personnes qui s'étaient jointes à eux : MMmes de Lamoricière et de Fitz-James, MM. de Lusignan, de Villèle.

Quelques Bretons maintenant :

MM. de France, Riou de Largentaye, Guibourg, de Lorgeril, de Belizal, députés des Côtes-du-Nord, Ernest Le Pomellec, de Kergariou, de Couëssin, etc., etc.

A l'issue du banquet, le général de Charette s'est levé, et, dans un discours d'où la politique était absolument bannie, a tenu l'auditoire sous le charme d'une parole vibrante et vraiment patriotique.

Plus de 4,000 personnes, venues de tous les points de la Bretagne, s'étaient donné rendez-vous à la Basse-Motte, pour affirmer leur foi dans la bravoure de ces glorieux défenseurs de la patrie, sur lesquels on compte tant encore.

A quatre heures, chacun se retirait, vivement impressionné par la grandeur de l'acte auquel il venait d'assister.

❋

L'ÉVÉNEMENT

30 juillet

CHEZ LE GÉNÉRAL CHARETTE

Saint-Malo et ses environs sont en fête, il s'agit des noces d'argent des zouaves pontificaux. Les hôtels regorgent. L'étendard du Sacré-Cœur flotte à la grille du parc de la Basse-Motte.

Vis-à-vis l'habitation ce ne sont que festons et astragrales ornant une statue du Sacré-Cœur. C'est un zouave qui s'est chargé de la décoration. Nommons-le : M. Lionnel Royer. Derrière l'autel, car il y a un autel, sont un orgue et une

maîtrise composée d'une quarantaine de choristes. La messe est célébrée par Mgr Sacré, prélat de la maison du pape et premier aumônier des zouaves.

La cérémonie terminée, le général de Charette a adressé au Nonce et au représentant de son ancien régiment le discours suivant :

Monseigneur, veuillez me permettre, au nom des zouaves pontificaux, de vous remercier, avec mon cœur de soldat, du grand honneur que vous nous faites en venant présider à nos noces d'argent; et vous tous, Messieurs et Mesdames, qui avez bien voulu aussi prendre part à cette fête de famille, au nom de mes amis et au mien, merci.

Le général a retracé l'historique de son régiment, créé par le général Lamoricière en mai 1860 sous le nom de corps franco-belge. Puis terminant :

Allez, Monseigneur, conclut-il, en se tournant vers le Nonce, allez dire à Léon XIII que le régiment reste fidèle à sa légende, qu'il est tout prêt, sur un signe de lui, à reprendre sa place parmi les défenseurs de la papauté et de la grande cause qu'elle représente. Dites-lui, Monseigneur, que le jour où la France aura besoin de nous, nous lui demanderons une bénédiction spéciale afin de rester toujours dignes de notre beau régiment.

Dites-lui que je ne puis oublier les belles paroles qu'il nous a adressées : « Restez fidèles à l'honneur, ce sera la vraie manière de rester fidèles aux grandes et nobles traditions de votre pays. Dieu fera le reste. »

Après ce discours, un banquet de seize cents couverts a été servi aux anciens zouaves.

Parmi les personnes présentes, citons : le colonel d'Albiousse, portant la bannière pontificale; M. de Cazenove de Pradine, portant la bannière des zouaves qu'il a prise à Patay des mains de Verthamon et des deux Bouillé, tués en la défendant; le jeune fils de Fernand de Bouillé, tué à Patay; le général de Biré; l'amiral Véron, le nouveau sénateur, et la veuve du général Lamoricière.



LE GIL BLAS

30 juillet

La cérémonie du vingt-cinquième anniversaire de la fondation du régiment des zouaves pontificaux a été vraiment merveilleuse.

Dès la veille au soir, ainsi que nous l'avions écrit déjà, les hôtels regorgeaient de monde et pourtant le dernier train de Paris amenait encore à Saint-Malo plusieurs compagnies de zouaves, on ne savait plus où coucher. Les billards des cafés étaient transformés en lits, on bivouaquait sur la place et l'on campait sur les bancs de la plage.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, les terrasses des cafés ont été bondées de consommateurs, la plupart anciens soldats du pape, heureux de se retrouver et de parler de leurs exploits passés.

Citons au hasard MM. le baron de Rochetaille, le baron de la Vaux, le comte de Bertier, de Cadizac, de Gevry, de Chazelles, de la Villoutreys, de Vauguyon, le marquis de la Rochefoucault, le vicomte de Puget, de Soulier, le vicomte de Durfort, le comte d'Andigné, le frère du leader des blancs d'Espagne.

Entre parenthèses, une nouvelle politique qui fera sensation : on parle de l'abdication prochaine de don Juan, le prétendant actuel des blancs d'Espagne, en faveur de son second fils, le jeune frère de don Carlos, qui porte le nom de don Alphonse. Est-ce que le prince don Alphonse n'aurait pas servi comme général carliste dans les dernières guerres civiles de l'Espagne ?

Enfin ce matin la cérémonie a commencé par la messe solennelle dans le parc du général marquis de Charette. Plus de quinze cents personnes y assistaient : l'émotion a été très vive quand, au début de l'office divin, le général a remis entre les mains de M. Cazenove de Pradine et du jeune marquis de Bouillé la bannière du Sacré-Cœur, après avoir confié à l'ancien colonel, M. d'Albiousse, le drapeau du régiment.

Au banquet, le général de Charette a prononcé, non un discours pompeux, mais plutôt une causerie pleine de verve où il a raconté des souvenirs du régiment qui ont amené les larmes aux yeux de ses anciens soldats. Puis M. d'Albiousse a répondu par une allocution pleine de cœur, et enfin le premier aumônier du régiment a fait une improvisation remplie de finesse et d'esprit.

Jamais ceux qui ont assisté à cette fête magnifique n'en perdront la mémoire.



Cantate au général de Charette, exécutée au château de la Basse-Motte, par la maîtrise de Saint-Servan, à l'occasion de la cérémonie des noces d'argent du régiment des zouaves pontificaux, présidée par S. Exc. Mgr di Rende, Nonce apostolique à Paris, le 28 juillet 1885; paroles de M. l'abbé Marbeuf, sous la direction de M. Le Gentilhomme.

Air de la Vendéenne

I

Salut ! ô séjour ravissant
Où s'unissent les voix des braves,
Où le bataillon des zouaves
Célèbre ses noces d'argent !

Là retentit la devise chérie
Qui fit trembler un insolent vainqueur :
Sauvons l'Église et la patrie
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

II

Je vois se lever sur nos fronts
Une main sainte et bénissante
D'un pontife qui représente
Le Père que nous vénérons;
Comme Pie-Neuf, Léon-Treize s'écrie,
En promettant un éternel bonheur :
Sauvons l'Église et la patrie
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

III

Sur nous qu'elle flotte en ce lieu
L'immortelle et blanche bannière
Que nous suivions dans la carrière
Soldats de la France et de Dieu.
J'y vois du sang; il nous parle et nous crie :
N'oubliez pas votre antique valeur.
Sauvons l'Église et la patrie
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

IV

Qui donc à notre âme souffla
Sous les plis de cette oriflamme,
La sainte ardeur qui nous enflamme?
C'est le héros de Nerola,
Quand il disait à sa troupe aguerrie :
Plutôt mourir que de trahir l'honneur!
Sauvons l'Église et la patrie
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

V

Il marche, et quand son glaive a lui
Le zouave joyeux répète :
Volons sur les pas de Charette,
La mort recule devant lui!
C'est un héros de la chevalerie,
Comme Bayard, sans reproche et sans peur;
Sauvons l'Église et la patrie
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

VI

Gardons les nobles souvenirs
Du jour où mugit la bataille
Où frappant d'estoc et de taille
Tombèrent nos vaillants martyrs.
Dis-nous, Patay, quelle ardente furie
Épouvanta l'audacieux vainqueur!
Sauvons l'Église et la patrie
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

VII

Honneur, ô Monte Rotondo,
A ceux qui pour Dieu combattirent!
Honneur aux braves qui périrent
Au champ de Castelfidardo!
A Mentana quand succomba l'impie,
Le monde entier tressaillit de bonheur.
Sauvons l'Église et la patrie
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

VIII

Jésus, ton Cœur peut nous sauver;
Ton Cœur aime toujours la France.
Nous conservons une espérance
Que notre foi vient raviver.
S'il faut lutter pour la France chérie
Nous redirons pleins d'une mâle ardeur :
Vaincre ou mourir pour la patrie
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.



L'ESPÉRANCE DU PEUPLE

28 juillet

LES NOCES D'ARGENT DU RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Personne n'a su inspirer et conserver l'esprit de corps comme l'a fait le général de Charette parmi les zouaves. En écrivant leur belle devise : « *Tous pour un, un pour tous;* » en maintenant parmi des compagnons d'armes dispersés aux quatre coins du monde la foi qui fait les martyrs, il garda pour chacun d'eux le patriotisme, l'amour de la patrie qui fait les héros.

Le général de Charette résumait en sa personne le régiment des zouaves; il en était l'âme et la vie. Allant de l'un à l'autre, il était le lien qui les rattachait tous ensemble, *un pour tous*. C'est dans cette pensée d'union qu'il résolut de convoquer tous les zouaves du monde à une fête de famille qu'il appela les *noces d'argent* du régiment.

Le voyage était long pour quelques-uns.

Tous ne pouvant répondre à l'invitation, deux Canadiens, un Américain, un Hollandais, un Espagnol, un Napolitain, de nombreux Belges, vinrent au nom de leurs compatriotes

Les fatigues de ce voyage furent considérables, mais quand ils arrivèrent en France, ils firent la boule de neige et n'arrivèrent plus isolés, mais par dizaines et par centaines.

Quelle ne fut pas leur joie, chemin faisant, de se reconnaître! Que de chaudes poignées de mains échangées! Que d'embrassements reçus et donnés! Quels récits émouvants n'entendaient pas les voyageurs étonnés qui les écoutaient!

A Dol, à Saint-Malo, à Saint-Servan, les zouaves remplissaient les hôtels, encombraient les chemins de fer et les bateaux à vapeur allant au grand rendez-vous de leur général, à la demeure de la Basse-Motte.

Le 28, au matin, ils partaient, qui en voiture, qui par la ligne de Dinan, pendant que d'autres plus favorisés se rendaient par le bateau à vapeur *Ille-et-Rance*, frété par le général. Il était superbe le steamer qui les emportait. A son mât flottait le pavillon pontifical, et les zouaves chantaient le *Salve Regina* et leur marche renommée.

La Basse-Motte n'est pas une maison princière. Tout y est simple.

On sent, dès les premiers pas que l'on fait dans son parc magnifique, que c'est la demeure d'un gentilhomme breton qui conserve, abrités pour ainsi dire contre les bruits du dehors, les souvenirs d'une époque épique; c'est le soldat de Dieu, *miles Dei*, prêt encore, toujours prêt à faire son devoir jusqu'à l'immolation.

On arrive à travers ce beau parc au cœur de la propriété. Le général est là, Mme la Générale est à ses côtés; tous deux reçoivent les invités.

Quelle gracieuse réception! Quelle bonne poignée de main!

Une accolade vous dit : Entrez, vous êtes de nos amis.

Devant la maison, une pelouse superbe, encadrée par des bois séculaires; au fond, sous un baldaquin rustique, dont les colonnes étaient des pins revêtus de leurs écorces, s'élevait un autel avec des gradins. Sur l'autel, un Sacré-Cœur. Au pied de l'autel, un prêtre vénérable, aux cheveux blancs, le premier aumônier des zouaves, célébrait la messe. Un ancien zouave blessé, l'abbé Pinsonneau, la répondait. Auprès de lui, le P. Douceaux, dans sa blanche robe de dominicain. En avant, à droite, MM. de Cazenove de Pradine et Guillaume de Bouillé tenaient

la bannière du Sacré-Cœur, teinte du sang des Verthamon et des Bouillé; à gauche, le colonel d'Albiousse tenait le drapeau aux couleurs pontificales; tout près, le général, en dehors des rangs, son chapelet à la main.

Derrière l'autel, la maîtrise de Saint-Servan, habilement dirigée par M. Gentilhomme. Sur les côtés, à l'ombre des grands arbres, les zouaves et les invités formaient une couronne ouverte.

Le recueillement et le silence étaient partout; une même pensée de foi unissait cette assistance qui priait pour ceux qui étaient restés sur les champs de bataille ou morts des fatigues des campagnes d'Italie et de France.

Je n'ai rien vu de ma vie d'aussi touchant et d'aussi consolant.

Cela nous rappelait le récit des messes que les Vendéens nos ancêtres entendaient au milieu des forêts, où dévotement agenouillés, appuyés sur leurs fusils, ils priaient le rosaire à la main.

C'est là qu'ils juraient de défendre la religion, leurs prêtres, leurs familles et leurs maisons. Que de souvenirs rappelés redevenus vivants! Que de larmes furtives!

La bénédiction papale couronna la cérémonie religieuse. Tous, à genoux et répondant aux prières, courbèrent la tête et reçurent la bénédiction du grand pontife qui continue héroïquement les souffrances de Pie IX.

Puis des groupes se formèrent, et l'on vit se renouveler les scènes inénarrables de la route, les reconnaissances, les embrassements attendris de compagnons d'armes après quinze et vingt ans de séparation.

Pour le banquet, une tente magnifique occupait toute la cour derrière la maison; elle était ornée avec un goût exquis. Les piliers et la charpente disparaissaient sous des guirlandes de lierre entremêlé de fleurs; partout des drapeaux pontificaux et des inscriptions rappelaient les actions où le régiment des zouaves avait vaillamment fait son devoir.

Au milieu, un grand portrait de Léon XIII bénissant l'assemblée.

Le banquet était présidé par l'amiral Véron, l'ami dévoué de l'amiral Courbet, ayant à ses côtés Mme de Lamoricière. Vis-à-vis de lui étaient assis le général de Biré et Mme la marquise de Charette.

Le banquet, très bien servi, fut très cordial.

Trois discours furent prononcés.

Le général de Charette parla le premier. Ce fut un récit imagé des services du régiment, depuis Castelfidardo jusqu'à la campagne de France, récit couvert d'applaudissements, et qui enseignait à tous que la foi, au lieu d'éteindre le patriotisme, ne fait qu'en élever le sentiment et grandir l'expression.

Mgr Sacré, premier aumônier des zouaves, parla ensuite avec onction des zouaves qu'il aimait de tout son cœur de prêtre et du bonheur qu'il éprouvait de

voir une nouvelle génération de zouaves se préparer à suivre l'exemple de leurs aînés.

Le colonel d'Albiousse devait répondre aux deux discours. Personne n'était plus que lui autorisé à le faire; personne ne s'en acquitta avec autant de bonheur.

Quoi qu'on fasse, jamais on ne rendra la physionomie vraie d'une réunion où tous les mots portaient, où tous les noms suscitaient des acclamations, des cris de : Vive Léon XIII! Vive Charette.

Le général de Charette remercia en peu de mots, et les larmes aux yeux, les orateurs qui l'avaient complimenté, et donnant le signal, les zouaves chantèrent leur refrain de marche.

Après le repas, zouaves et invités revinrent s'abriter sous les grands ombrages de la pelouse, où d'autres surprises les attendaient.

Des musiciens les y avaient précédés; des photographes, braquant leurs objectifs aux fenêtres, saisissaient les groupes sur le vif; la maîtrise de Saint-Servan chantait une cantate de circonstance aux applaudissements de la foule, et de temps à autre, on entendait éclater, comme un clairon d'appel, la voix du général qui acclamait le Sacré-Cœur, embrassait un castelfidardo, un retour de Patay, un zouave du plateau d'Auvours. Et, charmantes sous leurs robes blanches, leurs écharpes aux couleurs pontificales et leurs chapeaux vendéens, Mme la marquise de Charette et Mlle de Charette étaient entourées et félicitées d'une fête aussi merveilleuse.

Nous leur envoyons d'ici des remerciements que notre émotion nous a empêché de traduire comme nous l'eussions voulu.

Si d'autres plus heureux ont parlé avant nous, ne serait-ce pas manquer à la mémoire de nos chers et nombreux martyrs que de garder le silence?

Pouvons-nous oublier que c'est à notre contrée qu'appartiennent les premiers chefs du régiment des zouaves, les Lamoricière, les Charette, les Pimodan et les Becdelièvre?

Ne sommes-nous pas fiers d'avoir fourni le plus grand nombre de volontaires, et n'est-ce pas le sang des Bouillé mêlé à celui de Verthamon qui teint la bannière du Sacré-Cœur?

Ah! ces taches sanglantes, déjà jaunies par le temps, que nous avons vues et baisées avec respect, nous rappelaient qu'au temps des Croisades Geoffroy II, chef de la maison de Chateaubriand, blessé en défendant à la bataille de la Massoure le fanion de saint Louis, fut autorisé par ce grand roi à porter sur son écu trois fleurs de lis d'or et cette devise : *Mon sang teint la bannière de France.*

Le sang dont la bannière du Sacré-Cœur porte les marques est celui des

zouaves. Pourquoi n'ajouterait-on pas à leur devise cette seconde devise : « Le sang des zouaves teint la bannière du Sacré-Cœur et le fanion de la France? »

G. Mollat.

La presse de Paris et de province était représentée. En voici les noms :

Le Gaulois — Le Moniteur universel — L'Univers — Le Figaro — Le Gil Blas — Le Monde illustré — L'Espérance de Nancy — Le Temps — L'Éclaireur de Rennes — Le Salut — L'Union Malouine et Dinannaise — La Revue de Bretagne — Le Monde — L'Espérance du Peuple — Le Journal de Rennes — La Gazette de France.

La vue de la bannière du Sacré-Cœur, tenue par M. de Cazenove et son neveu, Guillaume de Bouillé, nous remettait en mémoire les strophes que notre ami Émile Grimaud consacrait aux *Fils d'un preux*, le 10 décembre 1870, et que nous croyons devoir reproduire, tant elles nous semblent avoir d'à-propos :

LOIGNY

La lutte avait longtemps sévi. Devant l'armée
Par un valeureux chef, par Sonis animée,
L'Allemand s'enfuyait,
Et pour nous la victoire allait pencher sans doute;
Mais, à l'abri d'un bois, tonnait une redoute,
Et son feu nous broyait.

De Sonis sous l'azur étincelle le glaive :
« Sur ces pièces fondons, amis! Qu'on les enlève!
» Baïonnette en avant! »
Il les appelle en vain, en vain il les excite :
Eux, reculent, tremblants, dans leur terreur subite,
Plus que la feuille au vent.

L'âme de désespoir et de rage inondée,
Le général vers vous, enfants de la Vendée,
Fait voler son cheval :
« Venez, venez, ô vous que nul effroi n'arrête,
» Montrer comment on meurt! » — « Allons! » leur dit Charette...
Ils traversent le val.

Le regard plein de flamme et le cœur plein de force,
Un contre cinq, ils vont, sans brûler une amorce,
Ces sublimes soldats!

Combien sont-ils? Trois cents, criblés de projectiles;
Spartiates nouveaux conduits aux Thermopyles
Par deux Léonidas!

La mitraille qui pleut du front de la colline
Abat Sonis, abat Charette qui s'incline
Pour lui tendre la main.
Les zouaves ont vu fléchir les deux victimes;
Ils s'arrêtent : « Non, non, disent ces magnanimes,
» Allez votre chemin! »

Et la douleur accroît, s'il se peut, leur furie :
Sur les canons éteints quelle horrible tùrie!
Quels coups et quels efforts!
Loigny! combien de bras qui laissent choir la crosse!
Kersabiec, Cazenove, Houdet, Mauduit, La Brosse,
Gisent blessés ou morts.

Et le clairon résonne, enthousiasmant l'âme;
Et le Sacré-Cœur luit sur la blanche oriflamme,
Que soutient Traversey.
Il tombe; Bouillé prend l'étendard et l'emporte,
En poussant un hurrah de sa voix la plus forte...
Mais il s'est affaissé.

Et vers Jacques soudain voici bondir son père,
Frissonnant, l'œil en feu, tel que de son repaire
Bondirait un lion.
Croyez-vous que de pleurs sa paupière se trempe?
La patrie avant tout : il enlève ta hampe,
Glorieux fanion!

Et, pendant que son fils saigne et râle sur l'herbe,
Il dresse haut dans l'air, par un geste superbe,
Le drapeau qu'il défend.
Hélas! un coup le frappe, il s'affaisse lui-même,
En soupirant : « Jésus! » non loin de ceux qu'il aime,
Son gendre et son enfant!...

*
* *

Ah! tressaillez d'orgueil, croisés, race loyale,
Dont le sang empourpra la bannière royale
Et le divin Tombeau :
Des rives du Jourdain aux rives de la Loire,
Le ciel éclaira-t-il, parmi vos jours de gloire,
Un autre jour plus beau?

Le poète, qui suit du cœur cette bataille,
Des *géants* de Vendée a reconnu la taille,
Et son œil s'est mouillé!
L'Histoire ouvre son livre aux feuillets d'or des braves,
Et réunit vos noms, martyrs saints, fiers zouaves,
O Bonchamp! ô Bouillé!

Émile Grimaud.

Le discours du colonel d'Albiousse, admirablement prononcé, a été accueilli par un grand enthousiasme.

M. de Charette, au comble de l'émotion s'est écrié : « Ah! Messieurs, comment voulez-vous qu'un général ne soit pas fier, quand il a un tel colonel! »

Après ces mots, le général dit : « Allons, Messieurs, en avant! » Tout le monde sort en chantant la marche du régiment :

En avant marchons (*bis*),
Soldats du pape, à l'avant-garde!
En avant marchons!
Le pape nous regarde.
En avant, bataillon!

Au milieu des nombreux et précieux souvenirs qui décorent le salon de la Basse-Motte, nous avons remarqué une maquette du monument à élever à la mémoire de Mgr le comte de Chambord.

Cette maquette donne bien l'idée du monument, et nous devons complimenter l'artiste, M. Caravaniez, qui en a eu l'idée et que la commission a chargé d'exécuter les statues dont nous avons déjà parlé.

Nous profitons de cette circonstance pour engager les personnes qui n'auraient pas encore souscrit à ce monument, à le faire le plus tôt possible.

A peine la cantate était-elle achevée, que l'on réclamait avec instance un couplet pour Mme de Charette. Ce couplet fut improvisé sur-le-champ par M. Paul Bazouge, rédacteur du *Salut*, de Saint-Malo.

Avant de l'entonner, on alla prier Mme de Charette de s'avancer près des exécutants. Voici ce couplet :

Nous tous qui célébrons ici
La gloire dans cette retraite,
Chantons Madame de Charette
Sachons lui dire encor merci!
Des naufragés le souvenir nous crie... (1)
Saluons-la, Messieurs, d'un chant vainqueur.
Elle prira pour la patrie.
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

(1) Mme de Charette s'est montrée d'un admirable dévouement pour les naufragés du *Rocabey*.

Impossible de rendre les applaudissements qui accueillirent cette improvisation.

Les auditeurs, mis en goût, demandèrent alors un dernier couplet en l'honneur de la *fille du régiment.*

M. Bazouge répondit aussitôt à leur désir, et Mlle de Charette dut venir à son tour s'entendre célébrer dans les vers suivants :

Notre cœur, qui jamais ne ment,
Dévoué jusqu'au sacrifice,
Marcherait sans crainte au supplice
Pour la *fille du régiment.*
Dieu gardera cette fille chérie,
Lui donnera la gloire et le bonheur ;
Nous verrons grandir la patrie,
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

Le martyrologe serait trop long si nous voulions le dresser ; toutefois, parmi nos chers blessés qui avaient bravé les fatigues de ce long voyage, pouvons-nous oublier le nom du caporal Renaudineau, qui a perdu la vue à la suite de ses campagnes ? — Une lettre d'invitation de son général lui arrive à la Bernerie ; on la lui lit. — C'est un ordre pour lui, il n'hésite pas, se met en route et sous la garde tantôt d'un voyageur, tantôt d'un ancien compagnon d'armes, il arrive à la Basse-Motte le 28 au matin. — Il assiste à la messe, au banquet, chante le refrain des zouaves et s'écrie enthousiasmé : « J'ai perdu la vue, je ne vois rien, mais je devine, il me semble que j'assiste aux actions où je me suis trouvé et mon cœur de zouave déborde. » Et il criait : Vive Charette ! Vive Léon XIII !

N'est-ce pas touchant ? N'est-ce pas admirable ? Avec de pareils soldats que ne peut-on espérer ?

*

LES ZOUAVES PONTIFICAUX DU MORBIHAN A LEUR GÉNÉRAL

Général,

« S'il arrive à l'homme, a dit Montalembert, d'entendre une mélodie qui a » charmé ses premières années, elle le transporte, non sans profit pour son » âme, au sein de ses rêves et de ses espérances d'autrefois.

» Il revit, il se ranime, il se retrempe dans sa primitive ardeur ; et s'il est » bien inspiré, il repasse tout ce qu'il a appris, souffert et accompli. »

N'est-ce pas là, dans le langage le plus élevé, la traduction de nos sentiments les plus intimes ?

Nos rêves et nos espérances !

C'est-à-dire : le Sacré-Cœur, Rome, le Souverain-Pontife, la patrie.

Notre primitive ardeur!

C'est-à-dire, général, notre unanimité à répondre à votre premier signal, pour la défense de l'Église et de la patrie.

Ah! que ces deux mères chéries, l'Église et la France, fassent appel à votre épée, et votre légion se groupera autour de vous nombreuse, forte, disciplinée, prête au combat!

Nos espérances! Nous les conservons vives et entières, parce qu'elles ont comme but les vérités immuables de notre foi.

Notre primitive ardeur, général, nous venons, grâce à vous, de nous y retremper; grâce à vous, nous avons repassé tout ce que nous avons appris, souffert et accompli, et nous vous déclarons simplement, mais énergiquement, que nous sommes prêts à marcher de nouveau pour apprendre, souffrir et accomplir encore.

LES ZOUAVES PONTIFICAUX DU MORBIHAN.

Château de la Basse-Motte, 28 juillet 1885.



DISCOURS DE M. LE CAPITAINE FRANÇOIS DE MAISTRE

Bien qu'un des plus humbles parmi vous, je crois être le plus ancien. Aussi vous prierai-je de me permettre, à cause de mon grand âge, de lire mon toast à l'armée pontificale, à sa gloire impérissable :

J'ai eu l'honneur de faire partie de cette poignée de braves gens depuis la prise de Pérouse, en juin 1859, jusqu'au 20 septembre 1870, de néfaste mémoire.

La gloire des chefs rejaillit sur les soldats. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui ne soit fier de dire : J'étais soldat de Lamoricière, de Pimodan, zouave de Charette?

La légende de gloire du régiment de zouaves commence à Castelfidardo, c'est là que Charette tombait avec un grand nombre des siens au cri de Vive Pie IX! et de ce sang généreux surgissait le beau régiment dont l'histoire maintenant est unie à celle de l'Église.

Pendant que Lamoricière serrait tristement la main de Pimodan blessé à mort, on voyait à quelque distance, dans la plaine balayée par les boulets, un homme à cheval, immobile. Lamoricière l'indiquait aux malheureux débandés, et comme les faibles se serrent autour des forts, les petits auprès des grands, les groupes se reformaient derrière un pli de terrain dominé par la grande figure impassible. Ce cavalier triste et calme, sans peur et sans reproche, vous le reconnaissez, tous vous l'avez aimé, c'était Allet; il a été votre colonel, mon général, on l'a appelé le papa des zouaves. Cependant le lendemain de cette cruelle journée, tout était vie et mouvement à Ancône. La ville était gouvernée par un grand cœur, Quatrebarbes, la citadelle défendue par un illustre soldat, Lamoricière.

Dans le camp retranché, aux avant-postes, le bataillon de Saint-Patrik, qu'il était plus facile

de conduire au feu que de vêtir à l'ordonnance, rééditait avec plus de générosité et de vérité, la légende des volontaires en sabots de 93. Vous vous souvenez peut-être, monsieur, de ce détail. Ces braves gens avaient facilement adopté la guêtre blanche, mais bon nombre d'entre eux refusaient absolument la chaussure. Avec cela bravant les obus, se grisant de la fusillade et du bruit du canon, ne demandant qu'à mourir pour le Saint-Père. A côté d'eux le bataillon de bersagliers autrichiens rivalisait de zèle pour le service de la place.

Parlerai-je de l'artillerie? Les zouaves se souviennent de Dodier à Castelfidardo. Nous ne pouvons oublier Capuccini horriblement mutilé par un obus à Ancône, ayant perdu un bras et une jambe, et refusant de se laisser transporter à l'ambulance avant d'avoir commandé encore une fois le feu sur la frégate piémontaise. Weismenthal aussi refusait d'évacuer sa batterie en ruine et combattit à découvert la formidable artillerie de la flotte, jusqu'à ce qu'enfin un obus éclatant dans la poudrière mît fin à ce combat héroïque, ensevelissant sous les décombres le lieutenant et ses 50 artilleurs.

J'aime à me rappeler que je portais l'uniforme des carabiniers quand j'eus l'honneur d'être nommé officier d'ordonnance du général de Lamoricière. Vous avez vu à l'œuvre ces vrais soldats, mon général, dans les moments critiques qui précédèrent Mentana. Vous ne pouvez oublier ces deux semaines marquées du sang des du Fournel, de Quélen...

Le brave Mayer s'empara un soir des Monti Parioli occupés par Cairoli et 300 garibaldiens; le revolver d'une main, le sabre de l'autre, à la tête de 80 hommes de sa compagnie, il tomba frappé de trois balles et de deux coups de baïonnette; il pouvait tomber alors, Cairoli était tué et l'ennemi en déroute.

N'oublions pas de donner un souvenir à nos camarades de la Légion romaine. Ils quittaient généreusement une glorieuse armée pour entrer dans nos rangs, destinés à succomber sous l'effort d'une politique révolutionnaire et impie.

Et ceci me rappelle un mot de cet admirable jeune homme que nous avons tous aimé, Bernard de Quatrebarbes, lieutenant d'artillerie. Il était à l'hôpital de Monte Rotondo grièvement blessé. « Je ne sais, me dit-il, si je guérirai, mais il vaut mieux mourir pour le Pape maintenant que de voir plus tard le triomphe de ses ennemis et notre dispersion. » Eh bien, chers camarades, en même temps que les hommes donnaient à notre armée le baptême de feu, Dieu faisait descendre sur nous le feu vivifiant de l'amour du beau, du bon, du juste. C'est le signe caractéristique de notre armée.

Nous ne pouvons plus faire de nos corps un rempart à la personne sacrée du Souverain-Pontife, mais nous le défendrons encore par notre obéissance, par notre amour. Il est toujours notre souverain et dispose de la partie la plus noble, la plus indépendante de notre être, il dispose de notre âme, et quand il parle nous nous inclinons.

Nous défendrons nos religieux qui travaillent et enseignent, nos religieuses qui soignent nos malades, nos prêtres qui prient.

Nous défendrons nos enfants, avec l'espoir qu'ils feront avec plus de succès pour le droit et la justice ce que nous avons fait nous-mêmes.

L'armée pontificale aura fait souche d'honnêtes gens, et voilà pourquoi, Messieurs, notre gloire est impérissable.

A l'armée pontificale!

*

PRO PETRI SEDE

Castelfidardo 1860 — **Roma 1885**

ZUAVI PONTIFICI

IN QUESTO GIORNO SACRO A MEMORIE LIETE E MESTE
I ZUAVI VIVENTI NELL' ETERNA CITTÀ UNISCONSI DI CUORE AGLI ANTICHI LORO COMPAGNI
E CON ESSI L' ESERCITO PONTIFICIO OFFRE UN FRATERNO SALUTO

RAPPRESENTANZA ZUAVI :

Padre SEBASTIANO (già capitano WYARD).
Padre VALERIANO (già tenente DUJARDIN).
Padre TIBURZIO (già tenente BENOIST).
MANCINI (Romeo), ufficiale sanitario.
HEFNER (Massimiliano), capitano.
BRONDAIS (Tommaso), capitano.
CAPPELLI (Alfonso), tenente.
Principe ROSPIGLIOSI, sotto tenente.
BRAUN (Giulio), aiutante sott' ufficiale.
MARZORATI (Leopoldo), sott' ufficiale.
RODRIGUES (Juan), sott' ufficiale.
PAOLUCCI (Giovanni), sott' ufficiale.
PAOLUCCI (Luigi), sott' ufficiale.
MIMI (Giuseppe), sott' ufficiale.
MINGHETTI (Francesco), tromba.
DIFERMO (Antonio), tromba.

Pei zuavi :
M. HEFNER, *capitano.*

RAPPRESENTANZA DEI VARI CORPI :

Conte GENNINI cav. Antonio, maggiore comandante il battaglione sedentari.
GRAZIOSI cav. Raffaele, capitano di linea.
CECCARELLI (Giulio), capitano di linea.
PIETRAMELLARA marchese Giacomo, capitano dei cacciatori.
FANTOZZI (Giovanni), tenente in gendarmeria.
Conte SALIMEI (Pietro), tenente di artiglieria.
LATTANZI (Giuseppe), tenente dei dragoni.
BRUNI (Giovanni), tenente del genio.
GHEDINI (Lanfranco), tenente di linea.
AMORI (Giuseppe), sott' ufficiale dei cacciatori.

Per la comm^e di collocamento :
R. cav. GRAZIOSI, *capitano.*



IL FEDELE

1 agosto

DOPO VENTICINQUE ANNI

Martedì decorso compivano venticinque anni dal giorno in cui si inaugurava in Roma il reggimento dei zuavi pontifici. Tre delle più grandi figure, sotto i cui auspici sorse questa leggendaria legione, godono ora il premio promesso a coloro che combatterono legittimamente; e sono il generale de Pimodan, il generale de Lamoricière e il colonnello Allet.

Il primo morì combattendo eroicamente a Castelfidardo. Le sue ultime parole,

mentre cadeva da cavallo moribondo, furono queste : *Avanti giovinotti, io muoio, ma voi restate; avanti, Dio è con noi.*

Il generale de Lamoricière fu trovato morto una mattina nella sua camera nel Belgio, genuflesso accanto al letto con la corona in mano. Il colonnello Allet fece una morte perfettamente identica a quella del generale Lamoricière, nella sua casa a Lœche, villa nella Svizzera. L' uno e l' altro erano colpiti da apoplessia la sera mentre recitavano il rosario prima di coricarsi.

Però la schiera dei prodi combattenti di Castelfidardo ha ancora vari dei suoi più illustri rappresentanti.

Rimane ancora il generale Kanzler, che per la sua condotta eroica in tutta la carriera militare, e specialmente nella ritirata di Ancona, si meritò il comando supremo del piccolo esercito pontificio all' età di poco oltre i trent' anni, e che finì di rendere immortale il suo nome nella battaglia di Mentana.

Rimane il generale de Courten, che comandava la brigata di cui faceva parte il reggimento dei zuavi pontifici; un uomo coraggioso come un leone, modesto come una monaca.

Rimane il generale Zappi, il cui nome è scritto a caratteri d' oro nella storia della città di Pesaro.

Rimane il barone Atanasio di Charette, che a Castelfidardo era capitano e poi divenne tenente colonnello dei zuavi pontifici, finchè in Francia, combattendo contro i Prussiani, fu nominato generale sul campo di battaglia.

Ora il barone de Charette non ha voluto lasciar passare le nozze d' argento del suo reggimento senza farsi vivo coi suoi antichi soldati, e li ha invitati tutti, in massa, per martedì decorso, al suo castello alla Basse-Motte.

Una lunga schiera di *mercenari* (1), adunque, come li chiamo nel suo civile linguaggio un avventuriero piovutoci qua dalla Spagna, si riunì il 28 luglio presso il suo capo in Brettagna. I loro antichi compagni, sparsi in tutte le nazioni d' Europa ed anche nell' America, nell' Asia, nell' Africa e nell' Oceania, non mancarono, al certo, di mandare una lettera di saluto al prode barone de Charette. Nè certo dimenticarono di innalzare al cielo un voto che doveva essere all' unisono con le preghiere fatte dinanzi all' altare della Basse-Motte, dove tutti i vescovi della Bretagna si recarono ad onorare della loro presenza il convegno. Ogni cuore cattolico, non ne dubitiamo, vorrà fare eco a queste preghiere, e innalzare a Dio i più fervidi voti affinchè le nozze d' oro del reggimento non s' abbiano a celebrare alla Basse-Motte.

Il barone Atanasio de Charette vanta tra i suoi antenati degli uomini celebri

(1) Quando il generale Cugia ebbe sott' occhio la lista dei morti, dei feriti e dei prigionieri pontifici, dopo la battaglia di Castelfidardo, e vi lesse i più splendidi nomi della Francia e del Belgio, esclamò : Altro che mercenari ! Pare una nota di personaggi invitati alla corte di Luigi XIV.

non meno pel valore militare che per il loro attaccamento alla causa dei legittimisti.

Nato in Brettagna, venne da giovinetto in Italia, e ricevette la prima educazione in un collegio di Torino. Passò quindi al servizio del duca di Modena Francesco V, e, caduto il ducato Modenese, entrò come capitano nel reggimento dei zuavi pontifici.

Nella battaglia di Castelfidardo gli avvenne un episodio, che rimase celebre. Stando egli a capo della sua compagnia, si trovò dinanzi un capitano dei bersaglieri, e incrociò la spada con lui. Dopo un breve duello, il capitano dei bersaglieri cadde ferito mortalmente. Il barone de Charette si chinò, gli offerse il braccio e lo condusse all' ambulanza.

Intanto il capitano dei bersaglieri gli domandò dove aveva imparato la scherma. Il barone de Charette gli disse che era stato nel collegio militare a Torino. Allora il capitano dei bersaglieri, stupito, chiese il nome del suo feritore, lo abbracciò e gli dette l' estremo addio. Erano stati ambedue condiscepoli ed amici nello stesso collegio.

Il barone de Charette si battè come un leone a Castelfidardo, a Nerola, a Mentana, a porta San Giovanni il 20 settembre, a Patay ed a Loigny. Tre volte gli fu ucciso il cavallo che cavalcava, e cioè a Nerola, a Mentana, a Loigny. Due volte fu ferito, cioè a Castelfidardo ed a Loigny.

Il barone de Charette, vedovo della duchessa di Fitz-James, sorella della duchessa Salviati, si è poco fa unito in seconde nozze con una signora americana, la quale, prima del matrimonio, abiurò il protestantesimo e si fece cattolica.



LE RALLIEMENT

30 juillet

LES NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

La fête donnée par le général de Charette dans son château de la Basse-Motte, près Saint-Malo, aux anciens zouaves pontificaux, à l'occasion des « noces d'argent » du régiment, a eu lieu aujourd'hui par un temps superbe.

A dix heures du matin, sur un autel improvisé dans le parc, une messe a été dite par Mgr Sacré, prélat romain et curé de la cathédrale d'Anvers, qui remplaçait le Nonce du pape, Mgr di Rende, empêché.

Au pied de l'autel se tenaient le colonel d'Albiousse, portant la bannière pontificale, et M. de Cazenove de Pradine, portant la bannière des zouaves, ayant à côté de lui le jeune fils de Fernand de Bouillé, tué à Patay.

Après cette cérémonie le général de Charette a fait l'historique de son régiment depuis la fondation.

Un banquet de seize cents couverts servi aux anciens zouaves de toutes nationalités a terminé la fête.

*

A Monsieur le Général baron de Charette.

Général,

Le zouave est un soldat qui point ne désespère ;
Il a Dieu comme but, et le pape est son père :
C'est sa religion, point elle ne décroît.
Son cœur va de l'avant, car fermement il croit.
Vous êtes, général, et son cœur et son âme...
Ame qui vient d'en haut, une divine flamme,
Et sublime et forte, exempte de fiel,
Car elle est un reflet qui vient du ciel!...

Général,

Daignez agréer l'adresse d'un vieux Breton de 75 ans.

Théophile Vinet.

*

LE DROIT MONARCHIQUE

LES ZOUAVES PONTIFICAUX

Nous lisons dans l'*Univers :*

Le 25e anniversaire de la création du régiment des zouaves pontificaux, qui sera célébré le 28 juillet, à la Basse-Motte, près de Saint-Malo, chez le général de Charette, aura le caractère d'une fête absolument intime et religieuse. Pas un mot de politique ne doit y être prononcé.

Une messe sera dite pour les vivants et pour les morts, pour les présents et pour les absents.

Cette foule d'anciens compagnons d'armes, réunis ensuite dans un banquet, sera heureuse de se voir après une longue séparation, heureuse de pouvoir s'entretenir du passé, du présent, voire de l'avenir.

Quant à la politique, le régiment des zouaves pontificaux n'en a jamais eu qu'une seule : laisser aux faits leur conséquence logique et naturelle ; ne se préoccuper que d'une chose : du devoir à accomplir, partout et toujours. La campagne de 1870-1871 n'en a-t-elle pas été la preuve?

Cet entrefilet n'est pas de la rédaction de l'*Univers;* c'est une note qui lui a été remise, dont nous connaissons l'auteur : c'est pourquoi nous tenons à la relever.

Qu'est-ce que c'est que cette logomachie révolutionnaire : *laisser aux faits leur conséquence logique et naturelle*, et ne se préoccuper que d'une chose, du devoir à accomplir partout et toujours?

N'est-ce pas en flagrante contradiction?

Quand on laisse aux faits leur conséquence logique et naturelle, l'on n'accomplit pas son devoir, car l'on reste dans l'inertie.

C'est justement pour s'opposer aux conséquences logiques de l'invasion piémontaise que les zouaves pontificaux se sont formés et ont protégé le Saint Siège de leurs poitrines.

C'est pour nous opposer aux conséquences logiques et naturelles des faits révolutionnaires accomplis avec le concours de nos anciens amis que nous, légitimistes, nous luttons en ce moment.

Voilà donc à quelles contradictions l'on s'expose quand on n'a plus le courage de rendre témoignage à la vérité.

Les zouaves pontificaux ont été au service de la première des légitimités qui est la consécration de toutes les autres; ils ont donc fait de la politique, et la meilleure de toutes, démontrant ainsi aux catholiques avant tout que la vérité politique est inséparable de la vérité religieuse et qu'elle forme avec elle la vérité intégrale.

De Saint-Léon.



COURRIER DES CAMPAGNES

2 août

CHARETTE

Le régiment des zouaves pontificaux célébrait mardi dernier ses noces d'argent; c'était grande fête patriotique à la Basse-Motte. Le chef avait parlé : à son appel, les survivants de l'héroïque phalange qui arrosa de son sang le territoire romain, et plus tard les plaines de la Loire, étaient tous accourus.

Ceux-là ont le droit d'être fiers et de lever haut la tête; partout où ils ont passé, ils ont laissé une glorieuse légende! Leur histoire est une superbe épopée!

En Italie, ils ont su se sacrifier pour leur foi; sur la hampe mutilée du fanion pontifical sont inscrits les noms de Castelfidardo, de Mentana et de Rome!

En France, ils sont tombés pour sauver la patrie agonisante ; et sur le lambeau, taché de sang, criblé par les balles prussiennes, de la bannière du Sacré-Cœur, Orléans, Brou, Patay, Le Mans, sont tracés en lettres d'or!

Quant à la liste de leurs morts, elle est trop longue pour être rappelée.

Honneur donc à ces héros, à ces cœurs de vaillants, à ces patriotes catholiques, aujourd'hui encore possédant une réserve précieuse de sang au service de la France et de Rome!

Honneur trois fois à vous, mon général!

En attendant l'heure solennelle, à genoux, au pied de l'autel, ils ont prié, les zouaves pontificaux, et imploré Dieu pour la patrie. Et au moment même où Ferry déclarait qu'il faut faire des colonies, parce que cela rapporte de l'argent, Charette, lui, le noble soldat, disait à ses compagnons d'armes : « Il faut être prêt à mourir pour son pays, parce que l'honneur l'exige et parce que Dieu le commande. »

La France peut choisir entre ces deux formules.

J. DE SAPINAUD.



L'ANTI-RADICAL

1er août

LES NOCES D'ARGENT DU RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Le 28 juillet, vers cinq heures et demie du soir, au pied d'un petit tertre, couronné par trois arbres verts, un homme, un héros, fatigué de la chaleur torride de la journée, mais bien plus encore brisé par les émotions sublimes, qui avaient fait battre son grand cœur, se reposait à l'ombre, en buvant une tasse de lait froid.

C'était Charette.

Le moment était venu, pour nous, de quitter cette oasis de la Basse-Motte, qui laissera dans notre cœur, comme dans celui de tous nos camarades, un souvenir ineffaçable de toutes les belles et grandes choses que nous y avons vues et entendues; et nous venions, une fois encore, serrer la main du vaillant défenseur de tous les droits.

« Mon ami, nous dit-il, j'ai ressenti dans ma vie bien des émotions, douces et violentes, consolantes et terribles. Eh bien, foi de Charette, jamais je n'en ai éprouvé de plus vives, de plus profondes qu'aujourd'hui; particulièrement lorsque j'ai vu au pied de cet autel, dominé par le Sacré-Cœur, où notre vieil aumônier,

Mgr Sacré, nous disait la messe, le vieux drapeau pontifical porté par notre colonel d'Albiousse, et notre drapeau du régiment porté par ce petit de Bouillé, dont le père et puis le grand-père, furent tués en le serrant sur leur cœur. »

Quand un vieux chêne est ainsi ému, on doit comprendre l'émotion d'un pauvre roseau.

Aussi nous sentons-nous incapable, manquant du reste de temps, et accablé de fatigue, d'essayer de donner dans ce numéro une idée, la moins imparfaite possible, de cette grande journée du 28 juillet.

Disons seulement que l'impression qu'elle a causée et laissée dans le cœur de notre général, a été la même dans tous les cœurs, les dilatant, les énivrant par les grands sentiments d'amour pour l'Église et pour la patrie, pur des agitations malsaines de la politique, et ravivant en tous, au souvenir du dévouement passé, la soif de dévouements futurs.

Dans notre prochain numéro, nous essayerons d'esquisser les grandes lignes de ce spectacle sublime.

Aujourd'hui essayons d'exprimer les joies, non moins pures et profondes, non moins consolantes et fortifiantes, dont nous avons goûté notre bonne et douce part à Sainte-Anne d'Auray.

*

LE GAULOIS

Quand je suis parti, je savais que le général de Charette avait donné rendez-vous à ses zouaves pour célébrer avec lui, le 28 juillet, les noces d'argent du régiment sacré. Si j'avais su qu'il dût me faire l'honneur de me prier à ces agapes de la vieille loyauté française, moi qui n'ai jamais porté l'uniforme qu'en rêve et qui n'ai que des blessures sans campagnes dans mes états de service, j'aurais brûlé mes dernières politesses aux naïades qui ne guérissent que le corps pour aller chez lui, en Bretagne, au foyer de la chevalerie, me réchauffer l'âme.

Quand le levain ne manque pas, et il y en avait à la Basse-Motte assez pour transformer la pâte, lourde comme un couvercle de cercueil, qui pèse sur la poitrine de la France, on peut avoir confiance dans l'avenir. Ce qui doit fermenter fermentera, et ce qui doit revenir reviendra.

Quand seul est incertain.

H. de Pène.

*

LA VRAIE FRANCE

29 juillet 1885

LES ZOUAVES PONTIFICAUX CHEZ CHARETTE

La fête donnée aux anciens zouaves pontificaux, à l'occasion du 25e anniversaire de la création du régiment, par le général de Charette, dans son château de la Basse-Motte, près de Saint-Malo, a eu lieu hier. Nous recevons à ce sujet de l'un de nos amis la dépêche suivante :

Châteauneuf, 28 juillet, 4 h. 30 soir.

La réunion, favorisée par le plus beau temps du monde, a été splendide et défie toute description. Douze cents personnes étaient là, représentant tous les pays et en particulier le Canada.

Son Excellence le Nonce apostolique, Mgr di Rende, qui devait présider la solennité, en a été empêché pour raison majeure et n'a pu se rendre non plus au pèlerinage de Notre-Dame d'Auray; il s'est excusé hier.

La messe a été dite par Mgr Sacré, aumônier du régiment. Le pape a envoyé sa bénédiction avec autorisation spéciale qu'elle pût être donnée par ce prélat.

Au banquet, le général de Charette a pris la parole; il a retracé à grands traits l'histoire du régiment; l'enthousiasme est arrivé à son paroxysme, quand il a renouvelé au pape le serment de l'inaltérable fidélité de son régiment.

Impossible d'exprimer l'émotion qui s'empare de ces vieux camarades réunis chez leur général après une longue séparation et qui se retrouvent confondus comme jamais dans la même foi et la même espérance, les regards tournés vers Rome.

Pendant la messe, au pied de l'autel, Cazenove de Pradine portait l'étendard du Sacré-Cœur qu'il a pris à Patay des mains de Verthamon et des deux Bouillé tués en le défendant; à ses côtés se tenait le jeune de Bouillé dont le père a été tué à Patay; le colonel d'Albiousse tenait la bannière pontificale.

Je vous envoie par la poste le discours du général.

*

LE MONITEUR UNIVERSEL

29 juillet

LES NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

La cérémonie annoncée à la Basse-Motte, chez le général de Charette pour le 25e anniversaire de la formation du régiment des zouaves pontificaux, a eu lieu ce matin. Une foule énorme se pressait dans le parc, admirablement disposé pour donner de l'éclat à cette véritable fête de famille qui avait réuni des Français,

des Belges, des Hollandais et des Canadiens. Ç'a été surtout le caractère de cette solennité, touchante par les souvenirs glorieux qu'elle rappelait. Dans le parc, devant le château, avait été dressé un autel décoré à la romaine.

Les huit cents invités se sont massés sur la pelouse, et à dix heures et demie la messe a été dite par Mgr Sacré, premier aumônier des zouaves pontificaux. Le Nonce du pape avait été dans l'impossibilité de venir. Des chœurs placés derrière l'autel ont chanté pendant la messe. La bénédiction papale arrivée par dépêche a été donnée à toute l'assemblée, et à l'élévation l'orgue a joué la « Cantate du pape. »

Pendant la messe, M. Cazenove de Pradine tenait devant l'autel, à droite, la bannière de saint Martin, et M. d'Albiousse, à gauche, le drapeau pontifical.

Après la messe, vers midi, tous les invités se sont rendus sous une immense tente dressée derrière le château pour prendre part au déjeuner offert par le général.

La tente était très simplement décorée, mais avec beaucoup de goût, de guirlandes de lierre, d'oriflammes blanc et jaune, d'écussons divers portant les noms des batailles auxquelles ont pris part les zouaves pontificaux.

Au-dessus de la table d'honneur se trouvait le portrait de Léon XIII; en face, les armes du pape. A la table d'honneur avaient pris place le général de Charette et quarante personnes. Trois cents tables s'alignaient devant la table d'honneur. Le général de Charette, à la fin du déjeuner, s'est levé et a prononcé un discours qui a provoqué le plus vif enthousiasme.

L.

*

LA BANNIÈRE DU SACRÉ-CŒUR

AU GÉNÉRAL DE CHARETTE, LE DIGNE CHEF DE LA LÉGION CHRÉTIENNE DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Salut, salut, salut à la sainte bannière
Qui sur nos fronts joyeux flotte, justement fière
De porter le blason du Christ, le roi des rois;
Blason que, jalousant notre prérogative,
L'archange soutiendrait d'une main attentive :
Un cœur, une flamme, une croix !

De souffrance et d'amour trinité symbolique,
Qui bien éloquemment à tous regards explique
Les divines leçons du sanglant Golgotha.

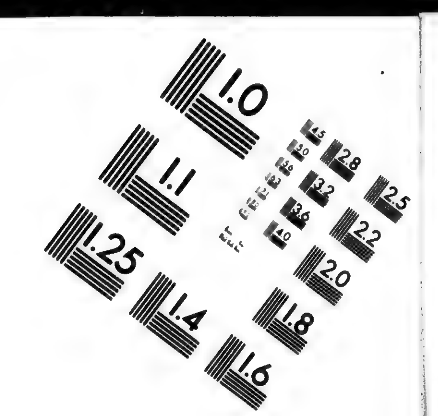
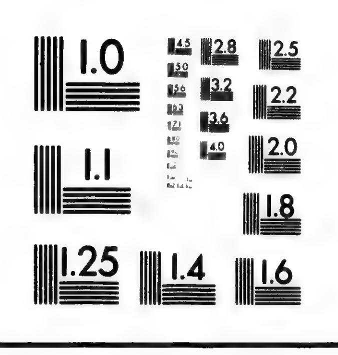


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

Savoir aimer, souffrir, voilà toute la vie ;
Il n'est pas vers le ciel d'autre route suivie ;
Du Christ l'exemple l'attesta.

Aimer, dit le mondain, c'est la loi, je l'accepte
(En torturant le sens de l'auguste précepte),
Mais souffrir volontiers, souffrir avec bonheur !
Il n'a jamais compris la sublime folie
D'un cœur qui sur la croix de lui-même se lie,
Aux pieds meurtris du Dieu sauveur.

Que la race des forts en nous se perpétue,
Et nous relèverons la patrie abattue,
Cette France toujours chère au cœur de Jésus.
Hontes, larmes et sang l'ont voilée ! Elle expie
Pour avoir trafiqué dans un commerce impie
Des dons qu'elle en avait reçus.

Seigneur, souvenez-vous de votre Fille aînée.
Lui rendrez-vous bientôt sa belle destinée ?
L'hosanna n'aura plus sur terre assez d'échos
Quand les peuples, ainsi que de sa vieille histoire,
Pourront dire, acclamant notre commune gloire,
Nunc Gesta Dei per Francos.

Le labarum nouveau qui doit sauver le monde
Déjà de ses clartés ineffables l'inonde.
Il guidait les héros de Loigny, de Patay,
Aux exploits que l'histoire attendrie énumère
Prodigue glorieux pour la France, leur mère,
D'un sang qui lui sera compté.

Mais ils n'ont qu'ébauché l'étonnante préface
Du triomphe promis, dont notre foi vivace
A pressenti le jour, grand entre les plus beaux,
Où la France viendra s'agenouiller contrite
Devant l'emblème saint qu'entrevit Marguerite
Resplendissant sur nos drapeaux.

Patients nous gardons cette espérance intacte,
Car le Verbe éternel jamais ne se rétracte.
L'enfer pour la ravir tente de vains efforts.
Au cœur de notre Dieu, vraie arche trois fois sainte,
La colombe tranquille échappe à son atteinte
Tandis que tout sombre au dehors.

Ce cœur, sceau de l'amour, que l'amour le burine
Irradiant de feux, là, sur chaque poitrine,
Comme pour la fermer aux profanes ardeurs!
L'antique talion pour nous se renouvelle :
Cœur pour cœur, dit Jésus à la troupe fidèle
De ses chastes adorateurs.

Tous nos cœurs les voici, pour toujours, ô bon Maître,
Heureux à votre joug de venir se soumettre,
Car aux chrétiens vaillants le faix en est léger.
Si vous saviez pour nous combien la part est douce,
Pauvres cœurs ulcérés que le monde repousse,
Que Jésus seul peut soulager!

Oh! ne résistez plus à son appel si tendre;
Ce n'était point assez pour lui de nous attendre;
Au moindre de vos cris, prévenant il accourt.
Son cœur pleure du sang tout le long de la route...
Comprenant de douleur ce qu'une âme lui coûte
Qui donc pourrait demeurer sourd?

Nous, les tenants du Christ, nous, phalange choisie,
A ses labeurs divins que l'Église associe,
Arborons de son Chef l'invincible pennon.
Quand Satan le battra du souffle de sa haine,
Que ses plis palpitants, mieux qu'une langue humaine
Chantent encor : Gloire à son nom!

Rangs serrés et front haut, face au siècle incrédule,
Devant ces attentats que pas un ne recule!
Qu'importent la menace ou le propos railleur?
Mais s'il ose y porter une main ennemie,
Jurons que notre sang à sa pourpre ternie
Rendra sa première couleur.

Jusqu'à ce jour (Seigneur, ta bonté le retarde)
De ce dépôt sacré nous confions la garde
Aux anges qui du cloître ont fait un paradis,
Aux virginales sœurs de la divine amante
Dont la vie admirable à l'univers commente
Les secrets à Jésus ravis.

Et puis tout imprégnés des saints parfums du cloître,
Quand il nous reviendra, nous sentirons s'accroître
Vers les hautes vertus notre élan familial;

Et nous comprendrons mieux parmi les fleurs de France
Pourquoi le divin Cœur donna la préférence
Au lis cultivé par Chantal.

. . . .

Gloire aux modernes preux! Gloire aux soldats du pape,
Que rassemble aujourd'hui la fraternelle agape
Sous le toit généreux du *Maurice* breton.
Avec un juste orgueil la France te salue,
Légion de héros, par le Seigneur élue,
Pour le triomphe de son nom!

Si de plus sombres jours devaient surgir encore,
Dans notre ciel obscur, comme une blanche aurore,
Se lèverait aussi votre étendard vainqueur.
Et par vous, la patrie enfin libre d'entraves,
Sans forfaire pourrait douter des anciens braves
Devant les fils du Sacré-Cœur!

Mon Dieu! mon roi! Ce cri des plus nobles audaces
Sur vos pas belliqueux soulèverait les masses
Et contre l'ennemi tonnerait comme un glas.
Car l'idéal chrétien en vous se réalise :
Pour servir à la fois et la France et l'Église,
Vit-on votre bras jamais las?

Philibert Archier.



LA GAZETTE DE FRANCE

29 juillet

LES NOCES D'ARGENT DU RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

(Première lettre)

A l'extrémité de la Bretagne, non loin du joli cours d'eau appelé la Rance, entre les hauts remparts de granit de ce vieux nid de corsaires de Saint-Malo, les charmantes collines de Saint-Servan et de Châteauneuf d'un côté, et de l'autre les plages de jour en jour plus fréquentées de Dinard, de Saint-Énogat, de Saint-Lunaire; sous l'ombrage épais des futaies, au bout d'une large avenue de grands

chênes, s'élève, moitié maison rustique, moitié château, le manoir de la Basse-Motte, résidence actuelle du général baron de Charette.

C'est là que le général a invité ses anciens compagnons d'armes à venir célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la création du régiment des zouaves pontificaux.

D'après les intentions bien arrêtées du commandant en chef des zouaves, les *noces d'argent* de son cher régiment doivent avoir et conserver jusqu'à la fin le caractère d'une « fête de famille. »

De nombreuses invitations ont été lancées dans toutes les directions à tous les survivants de la glorieuse phalange. De nombreuses réponses sont arrivées d'abord de tous les points de la France, puis de Belgique, de Hollande, d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, d'Autriche, de toutes les parties du monde, des quatre vents du ciel.

Qu'il est touchant cet empressement des soldats à répondre à l'appel de leur général ! Qu'il est solide le lien qui a si étroitement uni entre eux tous ces braves, pour que depuis un quart de siècle aucun fer ne l'ait pu trancher ! Qu'elle est puissante l'affection mutuelle qui les anime, pour que rien ne soit capable de les arrêter, lorsqu'il s'agit pour eux de se revoir !

Pour beaucoup d'entre nos camarades, ce n'est point une petite affaire que d'arriver. Il y en a qui s'imposent de rudes fatigues, de dures privations même, de vrais sacrifices afin de ne pas manquer à l'appel. Un de ces intrépides, c'est le capitaine Joubert, que le général saluera demain dans son discours. Il arrive du fin fond de l'Afrique, où il était allé tenter un essai de colonisation qui coûtera moins cher à la France que les expéditions aventureuses de M. Jules Ferry. Ils étaient partis trente camarades à destination des régions équatoriales. Des trente, sept seulement survivent. Viennent aussi des Belges et des Hollandais en masse. Aucun des Écossais ne fera défaut. Un zouave espagnol fixé depuis quelque temps à Naples n'a pas peur de venir passer vingt-quatre heures sur la baie bretonne formée par l'estuaire de la Rance. Une députation de sept Canadiens a franchi l'Océan. Ils seront ici ce soir; quelle poignée de mains à l'arrivée !

D'où vient cette force extraordinaire qui a permis au régiment de vivre et de se développer, qui le maintient encore, après une si longue dispersion de ses membres, dans son indissoluble unité, en dépit des obstacles de toute sorte et souvent formidables qui s'opposaient à son existence ? Quiconque connaît bien les zouaves pontificaux a l'explication du mystère. Ces zouaves étaient tous, disons mieux, sont tous des volontaires, et du chef le plus élevé en grade au plus humble fusilier, ces volontaires sont des frères qui se connaissent et qui s'aiment, de la grande famille chrétienne et française. De tous les liens qui peuvent unir les hommes, ils sont unis entre eux par le plus puissant peut-être et le plus doux, la communauté de convictions.

Les convictions, les croyances, la foi commune engendrant un commun amour, amour indivisible de l'Église et de la France, amour de la mère et de la fille aînée, voilà la source pure, féconde, intarissable d'où est sorti ce régiment singulier, voilà l'unique ressort de l'héroïsme incomparable qu'il déploya, durant dix années sur tant de champs de bataille, voilà l'irrésistible aimant qui les attirera demain à la Basse-Motte!

Ils n'y seront pas tous, hélas! D'insurmontables obstacles en arrêteront quelques-uns. Il m'a été donné de lire bon nombre des lettres dans lesquelles ces derniers font savoir qu'il leur est impossible de venir. Je vous assure que ce ne sont pas les moins touchantes de toutes celles que le général a reçues. Quelle vivacité de regrets dans toute cette correspondance! Comme on sent bien en la parcourant que les absents aiment autant le régiment que les autres, et qu'au moins de cœur ils seront aussi présents que ces derniers à la cérémonie de demain!

Demain, c'est le grand jour. On ne parle que de cela dans le pays. Demain, il sera bien difficile, pour ne pas dire vraiment impossible, de trouver à Saint-Malo et dans les environs un logement, un bateau, un véhicule quelconque. Ce jour-là tout est retenu, à cause de la fête de la Basse-Motte.

Ici, vous le pensez bien, tout le monde est sur le pont et (pardon!) sur les dents. Il y avait tant à faire! Il y a tant à faire encore! Mais aussi comme chacun s'emploie de bon cœur à la manœuvre! Partout règne une *activité* aussi gaie que dévorante. Les visiteurs, ils sont de jour en jour plus nombreux, les visiteurs eux-mêmes ne sont pas à l'abri de la corvée. On trouve moyen d'utiliser les services des amis. Aussitôt pris, aussitôt enrôlé dans le bataillon des travailleurs.

Moi qui vous parle, j'ai été pris comme les autres. En ma qualité d'ancien secrétaire du général, on m'a fait tout de suite travailler à la correspondance, qui est énorme tous ces jours-ci. Dépêches et télégrammes pleuvent de toutes parts.

Au *bureau*, j'ai trouvé le comte de Champeaux-Verneuil, le vicomte Raymond du Puget, amis des plus intimes du général, puis l'aimable Gaston de Villèle, devenu Breton par son mariage, et bon nombre d'autres. Tout ce monde travaille à qui mieux mieux, y compris un secrétaire adjoint que je n'ai garde d'oublier, Sa toute gracieuse et toute charmante Vivacité, Mlle Henriette de Charette, « la fille du régiment. »

La cour tout entière de la Basse-Motte est convertie en salle à manger. C'est là, sous une immense tente, que sont dressées les tables où s'assoiront, au nombre de sept ou huit cents, les convives du général.

Le déjeuner sera précédé d'une messe solennelle, à laquelle tous les gens de la contrée voudraient bien assister s'ils le pouvaient. La messe doit être célébrée par S. Exc. Mgr di Rende, Nonce apostolique, ou par un délégué de la noncia-

ture. Oui, par un délégué, car il n'est pas sûr que Son Excellence elle-même puisse venir. Jusqu'au dernier moment cependant, on ose l'espérer. Espérance de zouave est espérance tenace. Puisse-t-elle n'être pas déçue !

Au pied de la façade méridionale de la Basse-Motte, s'étend en demi-cercle une jolie pelouse entourée de grands arbres.

Au sommet du demi-cercle, juste à souhait, se dressent quatre arbres très élevés, aux troncs très droits. Ces quatre arbres seront comme les quatre colonnes entre lesquelles on dressera l'autel. Ils le recouvriront d'un dais de verdure.

Quoique provisoire, l'autel sera magnifique. Mme de Charette s'est chargée du soin de l'orner. C'est vous dire que tout sera digne de l'auguste sacrifice qui y sera célébré, célébration pour laquelle le Saint-Père a daigné envoyer une autorisation spéciale.

A propos de Mme de Charette, je ne comprends pas qu'elle puisse y tenir, comme on dit. Je renonce à vous donner même une faible idée de ses soucis et de ses occupations, surtout depuis une quinzaine. Et cependant, elle a pensé à tout, elle voit tout, elle ordonne et surveille tout, avec un zèle, un sang-froid, un tact, une distinction, une intelligence parfaite de toutes choses, qu'en vérité je ne me lasse pas d'admirer.

Et le général, me direz-vous, que devient-il au milieu de tout ce tumulte ? Oh ! pour celui-là, il est, je crois, en dehors des règles ordinaires de l'humanité. Il a au plus haut degré le don d'agilité et le don d'ubiquité. Il est à la foi feu, acier, granit; feu par l'ardeur, acier par la souplesse et le ressort, granit, comme le sous-sol de la Bretagne, par l'inébranlable solidité avec laquelle il résiste à toutes les fatigues qui accableraient d'autres hommes.

L'heure du départ du courrier me force — bien à regret ! — de clore ma lettre. J'ai encore tant de choses à vous dire ! Je voulais vous les dire, mais j'ai été si dérangé tout aujourd'hui que la chose ne m'a vraiment pas été possible. Je tâcherai de me dédommager demain, si je peux.

A bientôt, en tout cas, une autre lettre.

Léon GALOUYE.

(Deuxième lettre)

Dans l'ardeur de mon désir de ne pas manquer le courrier de cette après-midi, je suis venu mettre ma première lettre à la poste, à la gare même de Saint-Malo.

Au moment de partir, ma lettre étant déjà fermée, j'ai appris que venait d'arriver une dépêche annonçant que S. Exc. Mgr di Rende déléguait, pour le remplacer à la cérémonie de demain, Mgr Sacré, ancien aumônier en chef des zouaves, à Rome.

Comme je n'avais plus le temps de modifier le passage de ma missive dans lequel je vous parlais des doutes que l'on était fondé à concevoir sur l'arrivée du Nonce à la Basse-Motte, je vous ai aussitôt expédié un télégramme.

En vous parlant des préparatifs de la fête, je n'ai pas dit un mot de deux des ouvriers les plus actifs qui collaborent à cette œuvre. Je dois réparer leur oubli. Tous les camarades connaissent leur zèle et le mal qu'ils se donnent. Ils m'en voudraient de les passer sous silence. Ces deux infatigables sont :

1° Le zouave Lionel Royer, auteur du *Combat de Patay*, et de beaucoup d'autres œuvres remarquables, quelques-unes exposées au Salon, presque toutes inspirées par l'histoire ou les gestes du régiment.

2° Le sergent Schmoderer, « le brave Schmod, » connu de tous, aimé de tous, tout à tous, qui n'eut guère qu'une passion dans toute sa vie : le régiment. D'un dévouement à toute épreuve, d'une bravoure dont nulle expression ne pourrait vous donner une idée, qui porte toujours saignante au cœur la blessure que lui a causée la perte de son Alsace, « Schmod » enfin, l'homme légendaire parmi nous, et qu'on ne peut mieux faire connaître qu'en le nommant, car Schmod, c'est vraiment l'incarnation du régiment, et quand on a dit « Schmod » on a tout dit.

Si j'avais plus de loisirs, je me plairais à vous parler plus longuement du brave Schmoderer. En vous racontant quelques traits de son existence de soldat, je vous mettrais à même de vous faire une idée de ce qu'étaient en réalité ces soldats du pape, dont se moquaient tant jadis (ils s'en moquent cependant moins depuis qu'ils les ont vus à l'œuvre en France) certains radicaux très braves, je le reconnais, dans les réunions publiques ou dans les cabinets de rédaction de leurs journaux, mais beaucoup moins prompts au coup de feu devant l'ennemi qu'au coup de langue.

Ah! ma foi, je ne puis résister au désir de vous raconter le fait suivant :

C'était sous Orléans, à Cercottes, le 10 octobre 1870. Arrivés à Tours la veille, les zouaves s'étaient aussitôt mis à la disposition du Gouvernement de la Défense nationale. Dans la soirée, on en avait pu armer et équiper tant bien que mal environ 180. Aussitôt Charette leur donnait l'ordre de partir. Dès le lendemain matin, ils étaient à leur poste, aux avant-postes.

Le comte Le Gonidec de Traissan, aujourd'hui député, commandait la petite troupe. Cet officier, soldat et capitaine de premier ordre, a entre autres qualités un coup d'œil prompt et sûr sur le champ de bataille, et un sang-froid tout à fait imperturbable.

Par bonheur pour la France, Le Gonidec n'avait pas d'ordres précis, ce qui lui laissait une certaine liberté d'action. Du premier coup il juge la situation et voit le parti qu'on peut tirer d'une position commandant deux chemins bordant

la forêt, dont l'un conduit à Orléans, position qu'on avait laissée inoccupée. Il y embusque sa poignée d'hommes. Schmoderer en était.

Ces braves, habitués à lutter un contre vingt, défendirent la forêt d'Orléans avec tant d'intelligence et de courage, que le général van der Tann avouait plus tard, dans son rapport, que s'il n'avait pu envelopper ce jour-là l'armée de la Loire, c'était à l'intervention soudaine de trois régiments d'Afrique arrivés à l'improviste sur le champ de bataille qu'il attribuait la cause de son impuissance. Ces trois régiments n'étaient en réalité que nos trois compagnies de zouaves.

Dans la lutte acharnée qui s'engagea pied à pied contre les Prussiens, Schmoderer fut un instant enveloppé par quelques Bavarois. Après une course folle, ayant épuisé ses cartouches, mais ne perdant pas la carte, une idée lui traverse subitement l'esprit : — A moi, mes amis! Les voilà, s'écrie-t-il!

Les Prussiens se croyant surpris laissent tranquille ce nouveau La Tour d'Auvergne. Il fallait le voir, la nuit suivante, racontant simplement, modestement, gaiement le fait, en frottant sa grosse et longue barbe, à ses camarades qui lui demandaient ce qu'il était devenu!

Lionel, aidé de quelques amateurs de talent, s'occupe de la partie artistique de la préparation de la fête. Tout le reste est du domaine de Schmod. En un clin d'œil, celui-ci vous bouleverse la maison de fond en comble, organisant des chambres, fabricant des escaliers rustiques, avec des troncs d'arbres et des grosses branches, faisant un lit d'une planche, d'un canapé, etc., etc., etc., faisant merveille, en un mot.

Ce soir, Saint-Malo, Saint-Servan, Dinard, Paramé, tous les environs regorgent de voyageurs. Quelle fête de se revoir! Il se passe des scènes de reconnaissance très drôles. Que n'ai-je le temps de vous les raconter!

Devant les tables d'hôtes et les cafés de Saint-Malo, les joueurs de violon et de harpe font retentir partout la marche des zouaves. On les applaudit fort. Après le concert, la recette est fructueuse.

De Saint-Malo à Saint-Suliac, la mer est blanche de voiles. La route de Saint-Malo à la Basse-Motte est sillonnée depuis ce matin par des centaines de voitures. Tous les genres de véhicule font de la poussière le long du chemin.

A Châteauneuf, l'encombrement commence. Voyageurs de terre et voyageurs de mer arrivent en foule. Nous longeons presque au pas le mur de clôture du parc du château, gracieusement mis ces jours-ci à la disposition du général, par M. le marquis d'Audiffret-Pasquier, fils du duc.

A la Basse-Motte, foule énorme dans le parc où doit se célébrer la messe. Beaucoup de Bas-Bretons dans leur pittoresque costume.

Dès mon arrivée, j'aperçois le général rayonnant de bonheur, et Mme et Mlle de

Charette, en ravissante toilette, robes blanches, plumes blanches et jaunes au chapeau, rubans jaunes à la ceinture. Blanc et jaune, couleurs pontificales. Il faut en convenir, c'était bien le cas de les arborer aujourd'hui.

Dix heures sonnent. La messe commence, silence religieux. Grand recueillement.

Un peu en avant de l'autel, à droite, sur la pelouse, flotte la blanche bannière du Sacré-Cœur qui fut en si peu de temps arrosée de tant de sang à Patay, lieu sacré où Jeanne d'Arc avait aussi déployé la sienne; glorieux drapeau qu'en moins d'une heure se passèrent successivement en main le comte Henri de Verthamon, le comte Ferdinand de Bouillé, le vicomte Jacques de Bouillé, fils du comte, Édouard de Cazenove de Pradine, gendre et beau-frère des précédents, d'autres encore, et que le sergent Le Parmentier ne laissa pas ramasser par des mains ennemies.

Pendant la messe, de son bras qui n'est pas mutilé, Cazenove tient de nouveau la bannière, ayant à ses côtés le jeune Guillaume de Bouillé, second fils de son infortuné beau-frère.

De l'autre côté de l'autel flotte la bannière pontificale tenue par le chevaleresque colonel d'Albiousse.

Dès l'introït, la maîtrise de Saint-Servan fait entendre des chœurs de musique religieuse parfaitement exécutés.

Après l'évangile final, un des prêtres assistants, un dominicain, donne lecture d'un télégramme de Mgr Macchi, autorisant de la part du Souverain-Pontife Mgr Sacré à donner aux invités du général la bénédiction papale. Tout le monde aussitôt s'agenouille. Le spectacle est grandiose et saisissant.

La bénédiction donnée, la maîtrise entame avec entrain une cantate. Cette maîtrise a l'avantage de posséder un soliste, M. Leduc, simple cordonnier à Saint-Servan, doué d'une voix magnifique dont il se sert magnifiquement.

Pour être complet, je dois ajouter que durant l'office, de la fenêtre de la chambre d'où je vous écris, des photographes ont photographié l'autel, la pelouse et l'assistance. Parmi eux, deux prêtres bretons et M. Ordinaire, photographe à Dinard.

A onze heures trente, l'appel des noms commence. Il s'agit de placer les convives au déjeuner. Ce n'est pas une petite affaire que de remplir avec ordre, remarquez bien, les vingt immenses tables qui sont dressées dans la cour, sur lesquelles s'alignent près de six cents couverts.

Avant-hier, causant avec Mme de Charette, je pris la liberté de lui dire : Savez-vous bien, Madame, que ce n'est pas une petite affaire que de recevoir à déjeuner autant de monde que vous en aurez mardi ? Que de tracas cette réception doit vous causer ! Et le menu ?

— Oh! me répondit mon interlocutrice, pour le menu, il n'y en aura pas. Point besoin de menu quand on ne doit faire qu'un mauvais déjeuner.

Chaque convive a devant lui, en guise de *menu*, une carte format in-8°, portant son nom.

Sur une face de la carte, Mme de Charette a dessiné à la plume des monuments de Rome, la coupole et le portail de Saint-Pierre, le fort Saint-Ange, le pont Saint-Ange, etc.

La vaste salle est tapissée de drapeaux pontificaux et de banderoles à l'hermine de Bretagne, entre lesquels on remarque des écussons : armes pontificales, armes de France, armes de Bretagne, noms de batailles où le régiment a versé son sang, dates, etc.

Beaucoup de personnes n'ont pu trouver place sous la tente.

En face de la table d'honneur, un portrait du pape Pie IX, auquel, de l'autre côté de la salle, fait vis-à-vis un écusson sur lequel sont peintes la tiare et les clefs de saint Pierre.

A la table d'honneur, Mgr Sacré était placé en face de Mme de Charette.

Au champagne, Charette prend la parole. Quel splendide orateur que ce diable d'homme! De sa voix de clairon, d'une puissance capable de couvrir le bruit de la mitraille, il commence. Il fait l'histoire du régiment, à chaque instant interrompu par les applaudissements et les vivats de l'auditoire. Quels bravos accueillent ces noms aimés : Lamoricière, Pimodan, Becdelièvre, Monteuit, d'Aigneaux, le premier des numéros matricules, d'Albiousse, tous les autres, morts ou vivants!

L'enthousiasme est indescriptible quand il déclare que sa foi dans le régiment est la même en 1885 qu'en 1860! — Mais vous avez son discours.

Mgr Sacré prend la parole après le général.

Il célèbre la foi des zouaves qui enfanta les merveilles opérées par le régiment, foi dans les destinées de l'Église, foi dans les destinées de la France, et qui est encore le plus puissant lien qui nous unit.

Comme on l'applaudit encore, quand il déclare, en invoquant le témoignage de tous, que, pour les aumôniers et les soldats, le temps le plus heureux de la vie, c'est encore celui qu'on a passé sous l'étendard du régiment!

Enfin, d'Albiousse clôt la série des toasts. Plein de cœur, ce brave colonel sait trouver des paroles qui vont au cœur de tous. Je vous envoie le texte intégral de son discours, qu'on ne s'est pas fait faute d'applaudir.

Mais l'heure presse. Pendant que je me hâte de vous écrire ces lignes, la maîtrise de Saint-Servan et son soliste, M. Leduc, chantent sur la pelouse, où l'on prend le café, une cantate sur l'air de la *Vendéenne* en l'honneur du Sacré-Cœur.

Il n'y a pas, dit-on, de bonne fête sans lendemain.

Le 30, le zouave Christian de Kergariou a invité tous ses anciens camarades à aller passer la journée dans sa magnifique propriété de Bonaban, tout près de la Basse-Motte. Dîner, bal dans le parc immense, etc.

Je n'ai pas le temps de faire des réflexions sur l'admirable fête d'aujourd'hui. Vos lecteurs les feront eux-mêmes.

En un mot, je vais résumer mes impressions : Réunion magnifique, spectacle réconfortant, d'une incomparable splendeur morale.

Que d'espérances au cœur à la vue de tant d'ardeurs et de dévouements! Ah! pourquoi tous les conservateurs ne ressemblent-ils pas aux zouaves pontificaux? Pourquoi ne comprennent-ils pas comme eux leur devoir et ne l'accomplissent-ils pas comme eux?

Léon Galouye.



LE MONDE

31 juillet

LE VINGT-HUIT JUILLET A LA BASSE-MOTTE

J'arrive de Bretagne, et je me demande si j'ai vécu dans un rêve les quelques heures dont je voudrais parler avec le sentiment d'enthousiaste gratitude qu'elles nous ont laissé à tous au fond du cœur. La Basse-Motte, résidence actuelle du général de Charette, n'est guère qu'à 100 lieues de Paris; une journée de chemin de fer, rien de plus; mais à quelle incommensurable distance n'étions-nous pas des tristesses qui viennent chaque jour assaillir nos âmes de Français et de catholiques! Dire qu'à l'heure même où nous éprouvions les émotions dont nous garderons un impérissable souvenir, un Jules Ferry tentait d'opérer sa rentrée et qu'on se battait, sur les bancs de la Chambre, entre opportunistes et radicaux! Quelle opposition! La France est le pays des contrastes violents, et de là vient qu'on ne doit jamais cesser d'avoir foi en ses destinées. Le mal qui s'y fait crie vengeance; mais que de mérites en même temps et que de vertus! Tandis qu'elle sert de champ d'exploitation à une bande qui l'opprime, mais ne la représente pas, quelle réserve de dévouement! Comme l'a dit un poète qui eut son heure d'inspiration :

> O France...
> Il ne faut donc jamais désespérer de toi,
> Puisque, malgré les jours de deuil et de misère,
> Tu trouves un héros dès qu'il est nécessaire.

Le héros, nous l'avions, nous l'acclamions sur ce coin de terre bretonne, et autour de Charette il y avait huit cents hommes, au bas mot, dignes de marcher sous les ordres et sur les pas d'un tel chef; je ne sache pas qu'il puisse être fait d'eux un plus grand éloge. Les Français dominaient, et parmi les Français les Bretons; mais il y avait aussi des Canadiens et des Belges, des Hollandais et des Italiens... Cette réunion du 25e anniversaire donnait bien une idée de ce que fut le régiment des zouaves, *catholique* par sa composition comme par son esprit, composé des éléments les plus divers, mais constituant, grâce à la foi commune, le corps le plus compact qui se soit jamais vu.

Entre ces hommes, Castelfidardo et Spolète, Viterbe et Mentana, plus tard Loigny et Yvré-l'évêque, ont formé un lien indestructible. Ils sont unis à toujours par les luttes sou[illegible]ies, la gloire acquise, les épreuves subies. De toutes ces épreuves, assurément, la plus dure est l'inaction forcée à laquelle ils sont condamnés depuis quatorze ans. Quelle autre institution eût résisté? Eh bien, le régiment existe encore, malgré tout, peut-être même le lien s'est-il fortifié, peut-être la confiance des soldats en leur chef s'est-elle accrue. Ils le prouvaient avant-hier, en affrontant, sur un appel de Charette, les difficultés d'un voyage long pour la plupart, pénible pour beaucoup. Et les lettres, et les télégrammes de tous ceux qui, n'ayant pu venir, exprimaient leurs regrets et attestaient, souvent en termes touchants, qu'ils étaient de cœur à la Basse-Motte!

Ils avaient bien raison, ces camarades moins favorisés, d'éprouver des regrets que les échos de cette fête et les récits qui leur en parviendront vont rendre plus vifs encore. Je suis mieux placé peut-être que d'autres pour parler de ces choses : je me sens toute liberté de dire ce que fut et ce que fit le régiment, tant fut infime le rang qu'il m'a été donné d'y tenir; mais j'y ai suffisamment vécu et je l'ai assez connu pour savoir à quel point il était impossible d'y entrer sans s'y donner tout entier. Servir une telle cause, et la servir sous de tels chefs! Aussi ai-je compris l'émotion de ces vétérans des campagnes de 1860, de 1867, de 1870, en se retrouvant groupés autour de leur général et de leurs officiers, devant un autel en plein air, pavoisé aux couleurs pontificales.

Mais le digne représentant du pape, dont la venue avait été espérée et annoncée, n'était pas là. Les anciens soldats de Pie IX n'ont pas eu la joie d'être bénis de la main même du Nonce de S. S. Léon XIII, le grand et glorieux successeur du Pontife à la défense duquel ils s'étaient voués...

A la place de Mgr di Rende, c'est Mgr Sacré, un ancien aumônier des zouaves à Rome, qui célèbre la sainte messe. Spectacle vraiment inoubliable! L'autel, de dimensions majestueuses et magnifiquement orné, se dresse sous les grands arbres du parc, à l'extrémité d'une vaste pelouse sur laquelle quinze cents personnes au moins, hommes, femmes, paysans des environs, tout ce que la France

compte de plus noble à côté d'humbles et vaillants Bretons aux costumes pittoresques, sont agenouillées. Près de l'autel, Mme, Mlle de Charette, qui ont arboré à leur tour les couleurs du pape. Devant l'autel, deux drapeaux : l'un vient de Rome; il est tenu par le lieutenant-colonel d'Albiousse; Charette et le commandant de Lambilly l'entourent. L'autre drapeau..., mais c'est une bannière du Sacré-Cœur, brodée à Paray-le-Monial; elle était à Loigny, cette bannière; les deux Bouillé furent tués en la portant; Cazenove de Pradine, qui la reçut de leurs mains, fut grièvement blessé. Cependant, la précieuse relique fut sauvée; c'est elle que nous avons sous les yeux; un homme et un enfant la tiennent ensemble; et l'homme, c'est Cazenove de Pradine, le glorieux mutilé qui aujourd'hui sert la France dans le Parlement comme il la servit sur le champ de bataille; et l'enfant, c'est le jeune de Bouillé, fils et petit-fils des héros de Loigny!...

Bien des yeux sont mouillés pendant que le vénéré Mgr Sacré célébrait cette messe, qui comptera, elle aussi, dans les annales du régiment. Mentionnons ici, et ce n'est que justice, les chants exécutés d'une façon remarquable par la maîtrise de Saint-Servan...

Il va être midi; c'est l'heure de la soupe, dit plaisamment le général; et il *fait l'appel* de ses hôtes, ou du moins — car un appel de huit cents noms eût été un peu long — des personnes qui doivent prendre place aux tables d'honneur. Un mouvement de respectueuse sympathie se produit quand on entend nommer Mme de Lamoricière, la veuve de l'illustre patriote et du grand chrétien dont la mort mit en deuil l'Église et la France. Charette appelle aussi l'amiral Véron, le nouveau sénateur d'Ille-et-Vilaine; les officiers supérieurs défilent devant nous; un certain nombre de dames sont présentes; les plus grands noms de la vieille noblesse résonnent à nos oreilles; et de simples artisans, des cultivateurs, des ouvriers, qui se battirent à Castelfidardo, à Mentana, à Loigny, vont également être admis aux mêmes tables. Comme devant l'autel tout à l'heure, les rangs sont confondus. Voilà l'égalité chrétienne, la bonne, la vraie!

Les zouaves se rappellent tous avec quelle sollicitude M. de Charette veillait à leur bien-être matériel et s'occupait notamment de « l'ordinaire. » Avant-hier, l'ordinaire a été, à la Basse-Motte, absolument extraordinaire. Une immense salle à manger, décorée avec le goût le plus parfait, s'était élevée comme par enchantement. Il y a plus de huit cents convives; on ne comptait pas sur un chiffre aussi considérable; et pourtant, pas un détail de service ne laisse à désirer. Comment a-t-on pu organiser, loin de tout centre, une réception pareille? C'est le secret du général; il est là, veillant à tout, comme jadis dans la caserne, s'oubliant lui-même — c'est son habitude, — se multipliant, ayant pour tous et pour chacun une attention, un mot du cœur, quelque aimable saillie.

Puis il prend la parole et prononce, au milieu des acclamations unanimes

qui soulignent chaque phrase, l'admirable discours que nous avons publié hier.

Mgr Sacré lui succède; son allocution très élevée et apostolique produit une profonde impression.

Puis le colonel d'Albiousse. Nous le savions un officier de la plus haute valeur; nous le connaissons à présent comme un orateur du plus grand talent. Qu'on lise, en effet, son discours, et qu'on dise s'il est possible d'allier plus de cœur à plus d'esprit, plus de grâce à des pensées plus hautes...

On quitte alors la salle du banquet; au dehors, de nouvelles surprises nous attendent, et cette fois M. de Charette lui-même en aura sa part. On ne l'a pas prévenu qu'une cantate a été composée et apprise pour la circonstance. C'est encore la maîtrise de Saint-Servan qui l'exécute, sous la direction de M. Le Gentilhomme, qu'on est toujours sûr de trouver où il y a du bien à faire. Les paroles sont de M. l'abbé Marbeuf...

Mais le moment de se séparer est arrivé; les uns ont à se diriger vers la petite gare de Châteauneuf; d'autres reviendront par le bateau à Saint-Malo-Saint-Servan, et l'heure de la marée approche. Ces derniers sont les plus heureux : ils termineront la plus belle des journées par une traversée d'une heure dans le plus beau des pays. Les paysages qui se déroulent le long des rives de la Rance — cette rivière qui est un bras de mer — sont incomparables.

On se quitte; le temps a fui trop rapidement; mais quel souvenir on gardera de cette réunion! Des amis qui ne s'étaient pas vus depuis quinze ans se sont embrassés; on a parlé des absents; on a parlé aussi des morts, des camarades de jadis qui tombèrent dans la Campagne romaine ou dans les plaines de la Loire. Pauvres braves gens! héros illustres ou obscurs! on les pleure toujours, et pourtant, ainsi que le disait Charette avec son inimitable éloquence, parmi les survivants il n'y en a pas un seul qui ne demande à Dieu comme grâce suprême de mourir comme eux.

Les saintes causes pour lesquelles les zouaves pontificaux ont combattu et en si grand nombre ont succombé paraissent perdues ou bien compromises. Pie IX est mort prisonnier au Vatican, et c'est d'une prison qu'a hérité le pape Léon XIII, au grand cœur et à la haute sagesse duquel la Providence, qui veille sur son Église, nous a fait la grâce de confier les destinées du monde catholique. La France démembrée, affaiblie par les luttes intestines, livrée à des maîtres d'aventure qui la déshonorent, souffre cruellement. Oui, il semble, à première vue que tant d'héroïsme ait été vainement dépensé au service du pouvoir temporel et de la patrie, que tout ce sang versé soit resté stérile, que tous ces dévouements n'aient pas porté de fruits... Mais rappelons-nous ce que disait Lamoricière en 1860 : « Dans ces temps où le trouble n'existe pas moins dans l'ordre des idées » que dans celui des faits, l'avantage de ceux qui combattent pour un principe,

» c'est qu'alors même qu'ils succombent, leur défaite devient une éclatante pro-
» testation en faveur du droit. »

Et rappelons-nous aussi ce qu'a écrit de Lamoricière lui-même et de son œuvre de 1860 l'historien vraiment digne de lui qui nous a raconté sa vie : « En » apparence, cet héroïque dévouement était venu se briser contre des obstacles » insurmontables et ne laissait dans l'histoire que la trace d'une glorieuse, mais » stérile tentative. Au fond, il n'en était pas ainsi. Lamoricière avait ouvert une » voie féconde, et son entreprise marquait pour l'Europe catholique le commen- » cement d'une ère nouvelle, qui dans un avenir prochain s'épanouira sous nos » yeux. » Ce que disait en ces termes, il y a quelques années déjà, M. Keller, peut et doit être dit du régiment tout entier des zouaves comme de son premier et illustre créateur. Nous restons sur ces paroles, parce qu'elles résument les impressions, les résolutions et les espérances que nous avons rapportées de la fête du 28 juillet.

A. DE CLAYE.



AU DRAPEAU DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Salut! noble drapeau! salut, blanche bannière,
Qui gardes dans tes plis le vieil honneur chrétien,
Dernier trésor qui reste à la France ma mère!

Aux jours sombres, maudits, où Pierre sans soutien
Expirait étouffé, succombant sous la force
Du Piémontais brutal et la fourbe du Corse,
Quand, dans l'apostasie les rois avaient glissé,
O toi qui dans le monde alors, seul, t'es dressé
Pour voler au secours de l'auguste Victime,
Guidant de tes héros la troupe magnanime,
Noble drapeau du droit, comme lui trop souvent
Troué par les obus, déchiré par les balles,
Laisse encor aujourd'hui, laisse flotter au vent
Tes nobles plis naguère inclinés sur les dalles
Où notre Henri repose en son dernier sommeil!

Montre à nos yeux lassés des souillures présentes
Ta royale blancheur avec le sang vermeil
Qui dégoutta sur toi, dans les mêlées ardentes,
Des héroïques mains qui toujours t'ont porté!
Étale à nos regards oublieux des emblèmes

Sacrés, le Cœur divin qui a réconforté
L'âme de tes héros dans les luttes suprêmes!
O toi, qui nous montras comme l'on sait mourir
Lorsque l'on croit en Dieu, quand on croit à l'Église,
Apprends à ce pays dont le cœur agonise
Comme il doit vivre enfin, s'il ne veut pas périr!

Salut, noble drapeau! salut, blanche bannière,
Qui gardes dans tes plis le vieil honneur chrétien,
Dernier trésor qui reste à la France ma mère!
De Pierre et d'elle encor tu seras le soutien.

AU GÉNÉRAL DE CHARETTE

Salut à vous aussi, salut, ô général,
L'Église et la patrie, toutes deux défendues
Par votre cœur vaillant, en ce jour triomphal
Bénissent votre nom. Car, alors qu'éperdues
Sous le poignard sectaire et l'obus allemand
Elles allaient périr dans un étranglement,
C'est votre fière main qui soutint leur bannière,
C'est votre noble épée, qui, toujours la première,
Par un sanglant sillon guida le régiment.

Gloire à vous! qui naguère aux campagnes romaines
Nous avez rappelé les luttes vendéennes,
Et, rare prodige, en un temps sans honneur,
Fait deux fois immortel le grand nom de Charette.

La France revenue de sa trop longue erreur,
Un jour, pour acquitter cette royale dette,
Des socles usurpés chassant les charlatans,
Sur le marbre mettra le héros de Challans
Et celui de Patay. Mais mieux que sur le cuivre,
Ou la pierre ou l'airain, votre nom est sculpté
Au cœur de vos soldats, du pays, pour y vivre
Radieux, triomphant dans l'immortalité.

AU RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Salut, ô régiment, admirable phalange
De cœurs simples et grands! Livre-toi sans mélange
A la joie de revoir, même en ces temps troublés,
Malgré les deuils récents, tes soldats héroïques,

De tous les coins du monde, aujourd'hui rassemblés,
Près de ton noble chef, à l'ombre des reliques
De ton royal drapeau! Dans ce siècle abaissé
En lâches compromis, en trahison fertile,
Seul tu n'as pas fléchi, seul tu n'as pas baissé
Sous l'ouragan de feu, comme un roc, immobile,
Sa hampe glorieuse avec son Sacré-Cœur,
Devant le crime louche et l'insolent vainqueur.

Gloire à toi! car tu l'as rapportée, ta bannière,
Orgueil des Pimodan et des Lamoricière,
De Castelfidardo, la journée des géants,
Fière et flottant au vent, le fusil sur l'épaule,
Au son de tes clairons, pour défendre la Gaule,
Et tu peux la montrer, après ces vingt-cinq ans,
Au retour de Patay, comme de l'Ausonie,
Toujours portée plus haut, dans le feu des combats,
Où jamais elle n'a vu sa blancheur ternie
Que par le sang jailli du cœur de tes soldats.

Salut, ô régiment! salut, troupe héroïque!
Lorsque tu viens fêter dans la vieille Armorique
Ta bannière et ton chef, à défaut du canon,
Que chacun soit debout pour acclamer ton nom!
Et quand ton clairon sonne, à la revue qui s'ouvre,
En inclinant le front, que chacun se découvre!

Au rythme de tes pas, ils doivent tressaillir
Les vieux barons chrétiens au fond des cathédrales,
Et, reprenant l'épée, voudraient pour t'applaudir
Soulever un instant leurs pierres sépulcrales.

Et nous qui souhaitons voir nos fils valeureux,
Montrons-leur, en ce jour, spectacle qui les frappe,
Autour de son drapeau, ce régiment de preux.
Gloire à tous ces héros! Gloire aux soldats du pape!

CADOR.

28 juillet 1885.

*

LA VOCE DELLA VERITÀ

29 luglio

I ZUAVI PONTIFICI

Salutati dalle invettive più o meno accentuate di tutta la stampa rivoluzionaria (alla *Libertà* di jeri spetta, sotto questo titolo, il posto d' onore), i zuavi pontifici rispondendo all' appello del loro capo Atanasio de Charette, si raduano oggi allo Chateauneuf Basse Motte in Francia, per celebrare le nozze d' argento del loro reggimento.

Compiono oggi appunto venticinque anni dall' organizzazione di questo corpo avvenuta nel 1860 al campo di Terni, e questi soldati cattolici profittano di una circostanza che pare insignificante, per addimostrare che la fede da cui sono animati non iscemò, che la loro organizzazione non andò in fumo, che il passato ed il presente non li sgomenta e che fiduciosi fissano il guardo nell' avvenire del papato e della Chiesa. Si comprendono perciò agevolmente i sensi dell' animo nostro espressi in questo poche righe di ricordo dei nostri antichi commilitoni — si comprende altresì quanto profonda esser debba l' ira che gli avversarii accumulano su tale cattolica schiera.

Questa ira e queste invettive non datano da jeri, esse sono antiche quanto è antico il reggimento dei zuavi. Dal giorno che Lamoricière chiamò in Roma alla riscossa contro l' invadente rivoluzione, dal giorno che volontarii d' ogni parte corsero qui alla voce dell' eroe che avea snudato la spada di Africa a sostegno del papa, questa rabbia settaria non ismise un sol momento. La recrudescenza del brutto linguaggio di oggidì, come l' ampia tela degli avvenimenti svoltasi in quest' ultimo venticinquennio, è qui a provare se Lamoricière errasse e non antiveggesse invece fatidicamente il futuro allorchè nel suo primo ordine del giorno all' esercito pontificio diceva :

La rivoluzione come altre volte l' Islamismo minaccia oggidì l' Europa, ed oggi come allora la causa del papato è la causa della civiltà et della libertà del mondo!

Sia dunque, per modo di dire, bene accetta questa virulenza di linguaggio, che oggi la stampa rivoluzionaria (salvo rarissima eccezione) impiega all' indirizzo dei zuavi pontifici : sia bene accetta perchè essa prova come i liberali non abbiano tralignato dal dì che Cialdini, con proclama rimasto monumento imperituro di *galanteria* e *civiltà*, non ebbe rossore di chiamare i zuavi, *masnada di briachi stranieri avidi di oro e vaghi di saccheggio* e di ordinare ai suoi soldati che *disperdessero incesorabilmente quei compri sicarii.* Il papa *assoldatore di sicarii!*

Villanamente, così, investiti questi soldati cattolici, ottenevano però lo stesso giorno la più completa riparazione, il più glorioso attestato che fosse loro dato sperare. Perchè il giorno 10 settembre 1860 al momento medesimo che s' incamminavano a fronteggiare la nemica invasione, Pio IX scriveva loro :

Noi troviamo tuttaria un ben dolce solliero a queste angoscie eccessive allorchè noi vediamo con quale ardore, con quale tenera affezione, un sì gran numero di uomini illustri, ed ammirandi, nobili, ed onorevoli giovani vengono dalle differenti regioni del mondo cristiano, nei nostri stati a ricongiungersi con la nostra armata, sotto la condotta del suo comandante supremo, di questo personaggio così eminente, così valoroso, per difendere e sostenere la nostra causa che è la causa stessa della Sede apostolica, e della Chiesa cattolica. Dando così esempio veramente splendido di sublime fedeltà, pietà ed amore verso noi questi giovani coprono il loro nome di gloria immortale.

Certificato questo che compensava ad usura i soldati pontifici, ed in ispecie i zuavi, delle fangese brutalità eruttate dal Cialdini, pur vogliamo ricordare che in quella stessa occasione un commilitone del Cialdini non esitò a smentire luminosamente il collega, allorchè la sera della battaglia di Castelfidardo fu redatta la lista dei pontifici uccisi o colpiti nella giornata. Il piemontese generale Cugia avuta la funebre nota e scorrendo quei nomi, allorchè giunse al corpo dei zuavi pontifici, che in quel combattimento aveano fornito il massimo contingente delle perdite, leggendo sì illustri e rinomati casati di Normandia, di Brettagna e di Vandèa non potè trattenersi dall' esclamare :

Quali nomi leggo!!... si direbbe la lista di un invito per una festa da ballo alla corte di Luigi XIV!!!

Belle parole è vero perchè sbugiardanti completamente il Cialdini, ma che però non attenuano anzi aggravano l' enormità di quell' invasione e di quel combattimento nel quale tanto puro e cattolico sangue si sparse; di quel fatto del quale il conte di Montalembert un mese dopo scriveva al conte di Cavour :

A Castelfidardo eravate dieci contro uno; ivi senza dubbio avevate da sopraffare il diritto, i trattati, gl' impegni d' onore, la giustizia, la debolezza, ma queste sono cose astratte e che non resistono alla mitraglia!!!

Quelle parole dette dal generale Cugia la sera di Castelfidardo non sono gettate là così a caso; esse racchiudono più di un semplice epigramma. Sei anni dopo la memoranda battaglia, venuto a morte il generale Lamoricière, il fondatore dei zuavi pontifici, questi suoi figli, di guarnigione nel 1866 a Frascati, gli celebrarono nella cattedrale tusculana splendidi funerali. Ebbene, noi udimmo allora uno dei più grandi oratori cattolici, Monsignor Deschamps, poi cardinale di Santa Chiesa, rivolto ai zuavi pronunciare dal pergamo queste sublimi parole :

Signori, non dimentichiamo che le grandi cause non trionfano che per mezzo

di grandi sacrifici. Ricordiamoci di ciò che disse de Maistre : « Quando due cause sono una a fronte dell' altra, se volete sapere quale delle due trionfera, ponete mente da quale delle due parti cadono le più nobili vittime. »

Queste nobili vittime cadute, questi coraggiosi ed instantabili superstiti, noi vorremmo oggi uno ad uno ricordar tutti, ma lo spazio ci tradisce. Perchè appresso ai nomi di coloro che capitanarono i zuavi pontifici nel sentiero dell' onore, di Lamoricière, di Becdelièvre, di Allet oggidì purtroppo defunti, appresso al nome di Atanasio Charette che rannoda ora intorno a se questa cattolica falange, dovremmo registrarne migliaia e migliaia di appartenenti ad ogni nazione e paese, dalla Francia al Canadà, ma tutti figli di uno stesso padre, ma tutti romani, perchè portanti la coccarda del papa e quindi ardenti di quella fede per la quale disse Dante che *Christo è romano!*

A che pro' del resto fermarsi su questo o quel nome? Dopo Castelfidardo, richiesto il capo dei zuavi Becdelièvre di accennare chi de' suoi si fosse più segnalato nel combattimento, replicò : *Non ne nominate nessuno o nominateli tutti, giacchè tutti ugualmente furono valorosi!*

Prodi e prodighi del sangue loro in cento combattimenti, a sostegno del papa in Italia contro la rivoluzione, a scudo della patria in Francia contro i Prussiani, a difesa della religione dovunque, la pietà civile, cristiana ed inarrivabile dei zuavi ricorda, Albano, nei disperati frangenti dell' invasione colerica del 1867, Anagni, Frascati, Marino e Roma, nelle particolari congregazioni che sotto il patrocinio di san Vincenzo de' Paoli, cressero in ausilio ai sofferenti nei recinti delle caserme; nei sussidii particolari e generosi, che al prossimo indigente e malato prodigarono con la persona ed il danaro. O rivoluzionarii! ci attendiamo già che alle nostre parole ne usciate ancora una volta col ritornello dei *carnefici di Casa Aiani!* E noi vi rispondiamo che vorremmo vedere i soldati di qualunque altro Stato, se, puta caso, si facessero saltare in aria di notte le loro caserme, se venissero assaliti da bande armate senza dichiarazione di guerra, se venissero colpiti alle spalle ed isolatamente per le strade della città con le bombe Orsini, se si trovassero di fronte ad un branco d' inferociti (uomini o femmine poco importa) trincierati e resistenti disperatamente in una casa come successe alla Lungaretta; li vorremmo vedere diciamo, a quelle prove questi soldati. E state certi che chiunque è dotato di buon senso, sarebbe ben lungi dal trattarli di *carnefici!*

Intanto oggi i *fatti compiuti* han costretto la bandiera dei zuavi pontifici a ripiegarsi. Ma la catena dei *fatti compiuti* non si arresta, essa si svolge, si svolge, si svolge. E per succedersi di evenienze, in ogni caso vi è sempre la bandiera di Cristo che non si abbassa giammai. Nel maggio del 1862 le truppe pontificie accampavano presso al mare a Porto d' Anzio e l' immortale Pio IX colà recatosi, volle rimunerare i suoi difensori affidando personalmente quattro bandiere, alla

fanteria di linea, ai cacciatori, ai carabinieri ed ai zuavi. Nel benedire queste bandiere sul piazzale di Villa Albani ecco come Pio IX si espresse :

È per una circostanza bene provvidenziale che io benedico e vi dò queste bandiere, oggi festa della glorificazione della Croce, in questo giorno consacrato alla gloria dello stendardo di Gesù Cristo. Questo stendardo non sarà mai vinto e verrà giorno nel quale apparirà trionfante nella valle di Giosafat per la consolazione di quelli che avranno perseverato nel bene e di quelli che si sono ritirati dal male, ed il giorno di oggi sarà allora per voi di grande consolazione. È sopratutto questa bandiera della Croce che voi dovete portare e difendere; essa sta soffrendo innumerevoli oltraggi sia da parte dei suoi nemici, ovvero dalla violenza, o più ancora dalle dottrine perverse che da mane a sera s' infiltrano nel popolo cristiano per corrompere i principii della verità e della giustizia. Ecco contro quali nemici voi dovete difendere bravamente la causa di Gesù Cristo e della sua Chiesa. Ora io levo le mani al Cielo e prego Dio acciò questi g'ovani e questi soldati rimasti fedeli e che hanno saputo mantenere il loro giuramento, possano portar sempre con onore la nostra bandiera. Io levo le mani verso Dio per tutto il popolo fedele : « Salvum fac populum tuum, Domine, » ed ancora per i nemici della Chiesa affinchè li riporti sul retto sentiero, oppure con un miracolo della sua misericordia li converta. Io vi benedico miei cari figli in nome dell' Onnipotente acciò egli con la sua onnipotenza vi comunichi la virtù di vincere i vostri nemici scoperti o nascosti. Vi benedico in nome del Figlio, che spirò sullo stendardo della Croce affinchè vi faccia partecipare ai frutti della redenzione guadagnata per mezzo di questa Croce, ed in nome dello Spirito Santo affinchè v' illumini nella via della verità e fortifichi le vostre volontà nell' amore della giustizia.

I zuavi, come tutti gli altri corpi dell' armata pontificia, portarono alta ed onorata la bandiera loro consegnata da Pio IX, e quando il 20 settembre del 1870 abbandonarono Roma, se ne divisero fra loro la stoffa in migliaia di frammenti che conservarono quali preziosissime reliquie. Poi giunti in Francia, di fronte all' invasione tedesca inalberarono una nuova bandiera con la croce, il Cuore di Gesù, e la scritta *Cœur de Jésus, sauvez la France*. Questa nuova bandiera, traforata da proiettili, lacerata da baionette nemiche e tinta del sangue dei suoi prodi difensori, fu, come già l' altra, benedetta da Pio IX.

E Leone XIII pochi giorni dopo assunto al soglio pontificio, ricevendo al Vaticano in nome del reggimento dei zuavi i personali omaggi del loro comandante Charette, alla costui richiesta perchè oltre il reggimento intiero volesse benedire anco la bandiera : *Volentieri*, rispose, *sì sì anche la bandiera*.

Salutiamo dunque anche noi oggi i seguaci di questa bandiera, che ci riporta ad un glorioso passato; di questa bandiera benedetta da due pontefici, di questa bandiera che la storia del cattolicismo descriverà a lettere d' oro nei fasti suoi!

La *Libertà*, come abbiamo accennato più sopra, si è scagliata contro quest' anniversario con virulenza inusitata di forme. Risponda ad essa per noi la *Gazzetta d' Italia*, la quale l' altro ieri publicava il seguente articolo, che a parte i principii proprii di un giornale liberale e che la *Voce* non può certo condividere, è scritto con una convenienza ai cui dettami la *Libertà*, pur volendo dire quel che ha detto, non avrebbe mal fatto di inspirarsi :

Dove sia, e come sia oggi costituito questo impalpabile reggimento nessuno lo sa, incominciando forse dal Santo Padre. Tuttavia come noi celebriamo e commemoriamo la nostra epopea Garibaldina dei Mille e dei cacciatori delle Alpi, riconosciamo negli avversari il diritto di onorare i propri eroi. È una questione elementare di tolleranza, è l' espressione della propria forza.

La storia, del resto, equa distributrice da a ciascuno il suo, ed onora ugualmente Attila ed Ezio, Cesare ed Arminio, Maometto II ed Eugenio di Savoia, Guglielmo il Taciturno e il duca d' Alba, l' Oranges e Ferrucio, Nelson e Villeneuve, Napoleone e Wellington.

A noi piace in questo seguire le tradizioni della vecchia cavalleria dell' armi, che a Fontenois faceva gridare gentilmente agli Inglesi prima della battaglia : Cavalieri di Francia, incominciate voi !

Nulla percio deve impedirci di onorare in de Charette un coraggioso soldato, e nei suoi che vedemmo all' opera un reggimento di valorosi.

Se ad una gran parte delle milizie pontificie si poteva e si può dare il nome spregevole di mercenari (?) quell' aggettivo non conviene certo agli zuavi, quasi tutti giovani di distinte famiglie, che si serrarono intorno al trono pericolante di Pio IX con fede viva e per virtù di convinzioni vere. Non discuteremo quelle convinzioni... Vincitori oggi non ci resta che onorarli.



JOURNAL DE RENNES

29 juillet

LES NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Ce n'est pas, à coup sûr, dire une chose banale d'assurer que le souvenir de la journée du 28 juillet restera profondément gravé dans la mémoire de ceux qui ont pris part à la fête de la Basse-Motte.

Tout était réuni pour donner à cette fête un attrait et un intérêt incomparables.

Dès huit heures du matin de nombreux zouaves arrivaient par toutes les routes et se répandaient dans le parc de cette charmante habitation, cachée comme un nid de verdure par les collines qui dominent la Rance. Quel plaisir de se retrouver, de se reconnaître, de se serrer la main après quinze ans de séparation ! Les visages ont vieilli, les cheveux ont blanchi, mais le cœur n'a pas changé, et quand tous ces hommes sont groupés autour de leur général, on sent revivre en eux l'esprit du régiment des zouaves pontificaux.

Le général de Charette les accueille avec sa cordialité et son entrain habituels. Il faut voir avec quelle amitié chaleureuse, quelle effusion il embrasse ses anciens compagnons d'armes qu'il retrouve après tant d'années.

Il en est venu de toutes les provinces de France, de Toulouse et de Lille, de Lyon et de Bordeaux; il en est venu de Belgique et de Hollande; il en est venu du Canada. On remarque un grand nombre d'anciens zouaves en costume breton du Morbihan et du Finistère.

La messe était annoncée pour dix heures.

Dans le jardin, en face du château, un vaste baldaquin en bois rustique appuyé au tronc des arbres a été dressé; il est décoré de tentures jaune d'or. Dessous est l'autel surmonté d'une statue du Sacré-Cœur.

Tous les anciens zouaves se groupent sur la pelouse, devant l'autel, et la messe commence. Elle est dite par Mgr Sacré, prélat romain, curé de la cathédrale d'Anvers, ancien aumônier des zouaves pontificaux. Il est assisté par le Père Douceaux, des dominicains, aussi ancien aumônier, et par M. le curé de Châteauneuf. Plus de quinze cents personnes sont là, priant à genoux, recueillies.

Un mouvement d'émotion saisit cette foule quand on voit paraître la bannière des zouaves, la bannière du Sacré-Cœur, sur laquelle sont encore marquées les traces du sang de ceux qui la portaient à Patay. M. de Cazenove, le glorieux mutilé, et le jeune Fernand de Bouillé, fils des héros qui furent tués en la défendant, la tiennent d'un côté de l'autel. De l'autre côté, un drapeau aux couleurs pontificales est porté par le colonel d'Albiousse.

Pendant la messe, une maîtrise de cinquante choristes, dirigée par le maître de chapelle de Saint-Servan et dissimulée derrière l'autel, fait entendre des chants parfaitement exécutés.

Après la messe, la bénédiction pontificale est donnée, sur une autorisation spéciale venue de Rome par dépêche.

Le Nonce n'avait pu venir, comme il l'avait promis; il était retenu à Paris par l'absence du secrétaire de la nonciature, Mgr Averardi.

Bientôt les groupes se reforment, en attendant le banquet; on se répand à travers les allées de ce jardin délicieux, on cause, on rappelle ses souvenirs. Un grand nombre de dames sont venues; la marquise de Charette et Mlle de Charette font avec une bonne grâce charmante les honneurs de leur habitation.

Disons qu'à l'entrée un contrôle sévère était exercé, les invités seuls étaient admis, et l'on remettait à chacun une carte nominative qui devait servir pour prendre place au banquet. Sur le recto de cette carte, un élégant dessin dû, nous assure-t-on, à Mme de Charette : une palme, le drapeau pontifical, l'étendard des zouaves sont groupés dans un trophée surmonté des armes du pape. Au bas, l'on aperçoit en perspective Saint-Pierre de Rome et le fort Saint-Ange. Au verso, la

simple indication des combats et des engagements auxquels ont pris part à Rome les zouaves pontificaux, et en France les volontaires de l'Ouest. La liste est longue; elle ne comprend pas moins de vingt-huit noms. En dix ans, cela suffit pour illustrer un corps et lui créer des traditions et des souvenirs qui ne s'effacent pas.

Pour le banquet, une tente immense a été dressée de l'autre côté de la maison. Elle est admirablement décorée de drapeaux, d'oriflammes et de tentures aux couleurs pontificales, jaune et blanc; partout la verdure et les fleurs, disposées par des mains habiles, donnent à cette vaste salle un joyeux air de fête.

Au-dessus de la table d'honneur, un grand portrait de Léon XIII, à droite les armes du pape, à gauche les armes de France, partout sur les colonnes des écussons aux armes du pape alternant avec la croix renversée de saint Pierre.

Chacun est appelé dans la salle du banquet et se rend à la place désignée d'avance. Tout se passe avec le plus grand ordre; c'est d'ailleurs une justice à rendre aux amis dévoués, qui sous la direction du général ont présidé à l'organisation de la fête; tous les détails matériels sont réglés avec un soin minutieux et une admirable entente.

La marquise de Charette prend place à la table d'honneur; à sa droite, M. l'amiral Véron, à sa gauche, M. Guibourg; en face d'elle, Mgr Sacré. Le temps et l'espace nous font défaut aujourd'hui pour indiquer, dans ce rapide compte rendu, les noms des principaux convives.

Le général, qui semble ravi de se retrouver au milieu de ses zouaves et plus que jamais animé de cet entrain, de cette *furia* qui lui donnent un charme incomparable, ne peut tenir en place; il va de table en table, serrant la main à celui-ci, disant un mot aimable à celui-là, rappelant un souvenir, un nom à un troisième.

Après un dîner parfaitement servi, le général se tourne vers l'assistance; — on ne peut dire qu'il se lève, car il ne s'est pas assis, — et prend la parole...

Inutile de dire que ce discours a été souvent interrompu par des applaudissements et des bravos enthousiastes. A la fin, des acclamations frénétiques ont éclaté et se sont prolongées longtemps.

Mgr Sacré a prononcé une touchante allocution, et enfin le colonel d'Albiousse a répondu au général en portant un toast dans un discours remarquable, rempli de traits heureux et charmants, qui a produit une profonde impression.

Dans l'après-midi, une cantate en l'honneur du régiment et du général de Charette a été chantée dans le jardin par M. Le Gentilhomme, soutenu par un chœur nombreux.

Enfin l'on s'est séparé, emportant de cette fête magnifique un souvenir qui ne s'effacera pas.

B. P.

*

LES ZOUAVES PONTIFICAUX

(Cantate)

Sonnez, clairons, flottez, drapeaux :
Dans la bataille, ah! qu'ils sont beaux
Les zouaves pontificaux!

A Castelfidardo, par le nombre écrasés,
Ces fiers soldats du pape et de Lamoricière,
Un contre dix, hélas! martyrs, ils sont tombés,
Pour défendre les droits du successeur de Pierre.
Sonnez, clairons, flottez, drapeaux :
Dans la défaite, ah! qu'ils sont beaux
Les zouaves pontificaux!

Par eux à Mentana le droit a triomphé;
Suspendant ce jour-là ses étapes fatales,
La Révolution d'un pas a reculé
Sans pouvoir rallier ses bandes infernales.
Sonnez, clairons, flottez drapeaux :
Dans la victoire, ah! qu'ils sont beaux
Les zouaves pontificaux!

Mais quel cri de détresse a soudain retenti?
C'est le cri de la France, à son tour envahie,
Accourus à l'appel, ils disent : Nous voici!
Et leur sang généreux coule pour la patrie...
Sonnez, clairons, flottez, drapeaux;
Devant la mort, ah! qu'ils sont beaux
Les zouaves pontificaux!

Comme autrefois mouraient les chevaliers croisés,
Ils sont morts pour l'Église, ils sont morts pour la France;
Et dans son Paradis Dieu les a couronnés,
Ces héros pleins de foi, d'amour et d'espérance...
Sonnez, clairons, flottez, drapeaux;
Devant l'histoire, ah! qu'ils sont beaux
Les zouaves pontificaux!

Alphonse Boulongne.

*

L'ÉCLAIREUR

Rennes, 30 juillet

LES ZOUAVES PONTIFICAUX A LA BASSE-MOTTE

Le général de Charette disait avant-hier : *Il existe certains sentiments qu'aucune expression de langage ne peut traduire.*

J'éprouve en ce moment le même embarras pour donner une idée de la magnifique cérémonie à laquelle j'ai assisté.

Certaines émotions échappent à l'analyse et la journée du 28 juillet n'est qu'un tissu d'émotions successives.

Châteauneuf, petit bourg situé dans un pays perdu, boisé, pittoresque, la vallée de la Rance; hôtel de la *Croix-d'Or*, où les zouaves font une halte avant d'aller au rendez-vous.

La Basse-Motte est environ distante de quinze cents mètres de ce village; on y arrive par de petits chemins, et tout d'un coup, sur la gauche, on débouche dans un immense parc, aux bois splendides, parfaitement peigné et soigné avec ses allées de sable multiples, ses bosquets, etc.

Nous voici arrivés au lieu de réunion.

Des sapins élevés, une verdure ravissante, forment en cet endroit un immense fer à cheval d'un excellent coup d'œil.

Dans le fond, se détache une maison très simple, avec ses murs tout blancs et ses volets verts, une demeure champêtre qui semble respirer la vie heureuse qu'y coule le général, au milieu des joies de la famille.

En face, sur le monticule, se dresse l'autel, formé de quatre gros pieds de sapins que relie un dôme en baldaquin jaune, surmonté d'une croix en bois.

Sur l'autel, un Sacré-Cœur de Jésus; un tapis fleurdelisé recouvre quelques marches.

Tout cela forme un ensemble d'un goût artistique parachevé et auquel certaines mains féminines n'ont pas dû être étrangères.

Comme fond de tableau, la masse noire du bois, un ciel bleu et un soleil ardent produisant les effets les plus inattendus dans toutes ces bigarrures et sur la foule compacte des zouaves et de leurs amis.

Ils sont tous venus au rendez-vous, les fiers soldats du Christ et de la France, tous autour de leur ancien chef. Et c'est plaisir de voir la cordialité, la simplicité qui règnent dans cette réunion; aucun cérémonial, aucune étiquette, des costumes de voyage; entre compagnons d'armes de toutes les classes de la société, séparés depuis longtemps, qui ne se sont peut-être pas revus depuis les plaines de

Loigny, qui se jettent dans les bras les uns des autres, il ne faut aucune barrière conventionnelle.

Le général donne l'exemple; en costume campagnard, chapeau de paille sur la tête, il passe en revue, comme autrefois sur le champ de bataille, son cher régiment, toujours alerte, l'œil brillant de joie, voulant dire un mot aimable à chacun de ses invités.

Un grand nombre de dames avaient daigné rehausser l'éclat de cette fête, et l'on apercevait dans un essaim Mme la baronne de Charette, dans une robe toute blanche, relevée simplement d'une ceinture et d'une traîne en moire jaune, avec son large chapeau vendéen en paille fine, orné d'un superbe panache blanc; Mlle de Charette dans le même costume, toutes deux jolies à ravir.

Mais une cloche sonne, les cierges sont allumés, la foule des zouaves se serre autour de l'autel rustique, une foule aussi nombreuse des gens du pays admis à assister à la messe s'ajoute à eux.

La foule qui est là peut bien s'évaluer à près de trois mille personnes.

Mgr Sacré, prélat romain, célèbre le saint sacrifice, en l'absence de Mgr di Rende, qui n'a pu se rendre à l'invitation qui lui avait été faite.

Il est assisté de M. l'abbé Douceaux, ancien aumônier du régiment, et de M. l'abbé Pinsonneau.

Au premier rang, les dames groupées des deux côtés de l'autel; à droite, le général, tête nue, le chapelet à la main.

Mgr Sacré monte lentement les marches : la solennité religieuse commence.

D'une voix forte, le général de Charette appelle MM. le colonel d'Albiousse et de Cazenove de Pradine, et leur remet deux bannières, le fanion pontifical et l'étendard des plaines de Loigny.

Le glorieux drapeau de Patay laisse encore apercevoir sa belle devise : *Cœur de Jésus, sauvez la France!* malgré les trous nombreux des balles prussiennes, les souillures de la lutte.

Il est confié à M. de Cazenove, qui le porta si vaillamment jadis; le jeune fils du comte de Bouillé en tient la hampe. Et cette remise des drapeaux devant le régiment, devant l'autel, émotionne profondément, quand on voit cet enfant de quinze ans tenir le drapeau sous les plis duquel ont été tués son père et son grand-père!

Dès ce moment, tous les cœurs battent à l'unisson, profondément remués et par cette messe dite au fond d'un bois devant tout un peuple agenouillé, comme autrefois, pendant la *grande guerre*, la messe des prêtres réfractaires devant les soldats de Dieu et du roi, et par ces sons et ces voix qui s'élèvent derrière l'autel, et se marient si harmonieusement aux bruissements du feuillage! Mais ce qu'il est impossible de décrire, c'est le spectacle inoubliable de l'élévation.

Tous à genoux, abîmés en ce moment sublime où le prêtre élève dans les airs la sainte hostie, pendant que le fanion pontifical et le drapeau des zouaves s'inclinent presque à terre.

Ah oui, c'était un tableau grandiose que celui de ces guerriers intrépides et farouches courbant la tête, de ces étendards victorieux, qui ont toujours librement flotté, tenus d'une main haute et ferme, que rien n'a fait plier, même la mort de leurs héroïques soutiens, qui trouvaient la force dans le dernier râle de la passer brandie à un digne successeur; c'était un spectacle unique de voir ce régiment, ses drapeaux, son général, ses soldats saluant le divin sacrifice.

Lorsqu'on s'est relevé, bien des larmes silencieuses avaient coulé; le général tire sa blonde moustache, porte sa main à ses yeux d'un geste rude qui ne trahit que trop l'émotion à laquelle il est en proie.

Mgr Sacré a bientôt lu un télégramme de Rome envoyant la bénédiction pontificale, et ici encore ont recommencé les scènes émouvantes de tout à l'heure.

La messe terminée, les zouaves s'éparpillent quelque temps dans le parc avant le banquet.

Un vaste *hall* en bois fortement charpenté, derrière le château forme une immense salle de festin, où près de quinze cents convives viennent s'asseoir.

Organisation parfaite, décor de très bon goût; l'écusson de France, les armes des différents pays qui ont fourni des zouaves et représentés à la réunion par deux Canadiens, un Belge, un Hollandais, un Espagnol, etc.

Des inscriptions des principales victoires remportées par le régiment : Mentana, Castelfidardo, etc.

La table d'honneur est sur une estrade, entourée d'un balcon; le portrait de Sa Sainteté Léon XIII se trouve au centre, entouré d'oriflammes pontificales. Citer des noms nous est impossible, signalons seulement la présence à la place d'honneur de Mgr Sacré ayant en face Mme la baronne de Charette, à leurs côtés respectifs, Mme la marquise de Charette, Mme de Lamoricière, M. l'amiral Véron.

Inutile de dire si la cuisine était bonne et s'il y avait de l'entrain.

Mais le champagne saute et les crépitements répétés des bouteilles sont comme autant de coups de canon qui annoncent le général.

Il paraît sur l'estrade. La salle éclate en bravos.

Nous reproduisons en grande partie ces paroles chaudes, vibrantes, ces cris du cœur qui ont transporté les assistants pendant près d'une demi-heure.

On y sent l'orgueil du chef fier de son régiment, aimant ses soldats comme un père aime ses enfants, ému de les revoir réunis après une longue absence...

Ce beau discours, fréquemment interrompu par des tonnerres d'applaudissements, a été salué par le cri mille fois répété de Vive Charette !

Après lui, Mgr Sacré évoque les souvenirs du régiment...

Enfin le discours de M. le colonel d'Albiousse est tout simplement un petit chef-d'œuvre oratoire et la fin un véritable bijou...

Mais le succès final appartient encore à Charette :

« Comment, s'écrie-t-il, un général qui a un pareil colonel ne se déclarerait-il » pas le plus heureux homme du monde !

» Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mes chers amis, mais je suis bien » content... Vous dire ce que je ressens... je le sais et je crois que vous le » savez aussi... mais certains sentiments ne peuvent être exprimés. »

N'oublions pas le chant militaire des zouaves répété à la fin du banquet...

Nous ne pouvions mieux terminer cette faible analyse qu'en remerciant nos hôtes de la splendide fête à laquelle nous avons été invité. Disons-leur encore merci.

Le vingt-cinquième anniversaire des zouaves pontificaux est un événement important et consolant.

Il a prouvé que les liens qui relient les zouaves à leur général sont indissolubles, et que quoi qu'il arrive, sur un signe de leur chef, ils sont prêts à mourir pour *Dieu et la patrie !*

Il a montré aux zouaves toute l'admiration et la sympathie qu'ils inspirent.

Et enfin ces *noces d'argent* si belles donnent l'assurance de *noces d'or* non moins magnifiques.

G. B.

*

L'ANJOU

29 juillet

HONNEUR AUX ZOUAVES

Un grand spectacle était donné hier à la France et au monde entier.

Les zouaves pontificaux, groupés autour de leur général, célébraient au pied de la croix leur vingt-cinquième anniversaire.

C'était la fête de l'honneur, du patriotisme et de la foi chrétienne.

Ces hommes, qui tant de fois et sur tant de champs de bataille, ont bravé la mort, se réunissaient pour affirmer leur existence et pour dire à la papauté et à la France :

« Nous sommes encore prêts à verser notre sang pour l'Église et la patrie. »

Quel enseignement les héros de Mentana et de Patay ont ainsi donné aux sceptiques et aux découragés du siècle !

Quelle leçon ces volontaires de Dieu ont apportée aux politiciens qui s'efforcent en vain de rendre aux nations l'union perdue !

Quoi ! vous dites qu'il n'y a point de place au XIXe siècle pour les hommes de

cœur? Quoi! vous dites que la concorde nationale n'a plus de fondement solide en aucun pays?

Regardez donc les zouaves! Ils ont prouvé, depuis vingt-cinq ans, que l'on pouvait toujours se battre et mourir pour la plus sainte des causes! Ils ont prouvé que l'union, la concorde, l'unité indissoluble avaient toujours pour base et pour unique base la foi religieuse.

Nous espérons pouvoir publier demain *in extenso* le discours du général de Charette, retraçant l'histoire du régiment. Quel glorieux récit! Quelle belle page d'histoire! Quel universel témoignage en faveur de l'Église, et quel honneur pour la France de compter parmi ses enfants le fondateur, les chefs et la plupart des soldats du régiment des zouaves!

La politique quotidienne nous fournit tant de sujets de tristesse que nous avons bien le droit d'arrêter un instant nos regards et notre pensée sur la fête de famille de la Basse-Motte.

Que le général devait être heureux, hier, en serrant la main de ses compagnons d'armes! Beaucoup sont morts; beaucoup manquent à l'appel; mais, comme au temps des croisades, on envie le sort de ceux qui sont allés recevoir au ciel la grande récompense, et leurs noms sont prononcés maintenant avec respect et admiration.

Les républicains peuvent se ruer sur la France chrétienne; ils peuvent multiplier leurs attentats contre la religion; jamais ils n'effaceront le souvenir de Mentana ni de Patay, jamais ils ne souilleront le drapeau du Sacré-Cœur. Il y a des choses qui sont hors de leurs atteintes, et ces choses s'appellent le patriotisme et la foi religieuse.

Honneur aux zouaves pontificaux! Ils ont servi la papauté et la France et ont rappelé deux grandes idées, l'idée de la chrétienté et l'idée de la patrie.

HERVÉ-BAZIN.



A MADEMOISELLE DE CHARETTE

Comble de gloire! En ce moment
Nous pouvons tous auprès d'un père
Chanter une femme, une mère
Et la *fille du régiment*.
Quand marcherons pour la patrie,
Elles prîront avec ardeur;
Et l'on triomphe lorsqu'on prie
Sous l'étendard du Sacré-Cœur.

A. D'YÉNIS.

LE PÈLERIN

28 juillet

NOCES D'ARGENT

Les zouaves du pape célèbrent le 28 juillet leurs noces d'argent au château de la Basse-Motte (Ille-et-Vilaine).

Ils sont nés en 1860, et pendant dix ans (1860-1870), ils ont eu une légende qui rappelle les beaux jours des croisades.

Rien n'était méprisé comme un soldat du pape quand ils se firent soldats du pape.

On ne croyait pas qu'un soldat catholique puisse avoir désormais sa place dans l'armée française, quand soudain ils revinrent de Rome au secours de la France en 1870.

Nos armées n'avaient plus d'autels, plus d'aumôniers, plus de prières; on prétendait que cela efféminait les soldats. On blasphémait Dieu jusque dans les moindres parades, parce que le soldat français devait être crâne même vis-à-vis du ciel.

C'est à ce moment où chaque soldat français devait par devoir professionnel rougir de son Créateur de peur de paraître une bonne femme, que les zouaves déployèrent pour étendard à Patay la bannière immaculée du Sacré-Cœur, brodée par des Visitandines.

Le matin du 2 décembre ils se mirent à genoux, beaucoup communièrent, et le soir un grand nombre étaient morts à l'ombre de la sainte bannière.

Ce fut la fin de la première partie de la légende; le soldat catholique façonné par le pape, le vrai soldat français, venait de nous apparaître avec son auréole de gloire.

Pour sauver la France, il faut tout renouveler dans le Christ.

Il lui faut des gouvernements catholiques.

Il lui faut des soldats catholiques.

Il lui faut même des députés catholiques.

Oui, il le faut!

Voilà les naïfs qui se trémoussent. Dans quel embarras le bon Dieu nous jette, quel manque d'opportunité!

Des gouvernements catholiques sont devenus impossibles, la société ne les tolérerait pas; il faut des gouvernements athées qui n'offusquent pas les impies et qui ne paraissent pas religieux.

Telle est l'objection qui fait sourire le bon Dieu sur son trône, car du haut de

ce trône il a dicté à David tout un psaume sur ce sujet : « Quand les gouvernements se lèvent contre le Christ, le Père répond au Christ : Tu es mon fils, demande-moi et je te donnerai les nations en héritage, tu les gouverneras à ta guise avec une verge de fer et tu briseras les gouvernements comme des pots de terre, et maintenant comprenez, rois de la terre, instruisez-vous, servons le Seigneur avec crainte, et exaltez-le en tremblant. »

S'il n'y avait plus d'hommes assez croyants pour faire un gouvernement fidèle à son Créateur, le Créateur pourrait en créer des légions, et la France qui a très bien accepté pour la gouverner les Grévy, les Gambetta, les Ferry, tous les avocats sans cause, les médecins sans malades et les vétérinaires sans animaux, la France accepterait aussi, et *a fortiori*, un Charlemagne, même un saint Louis, peut-être une Jeanne d'Arc.

Louis XIV, en 1689, dit-on, eut peur de la demande de mettre le Sacré-Cœur dans le tableau très pieux de ses armoiries.

La triple fleur de la Trinité qui avait été placée par les anges sur l'écu de France ne se souvenait plus qu'elle n'était qu'une image religieuse destinée aux processions encore plus qu'aux combats.

Un *Sacré-Cœur!* cela faisait peur roi magnifique né par miracle à la suite de pèlerinages.

Il faut un gouvernement catholique. On l'aura.

Il faut aussi des soldats catholiques.

Non, disaient-ils avec rage, nous ne voulons que des soldats corrompus ; il nous faut le cortège des plaisirs du camp. Un soldat, ça boit et ça fume ; c'est l'idéal de son portrait en dehors de la bataille.

Eh bien, le bon Dieu ne nous donnera la victoire au Tonkin et ailleurs qu'à cette condition que le soldat soit le fils de l'Église, et aujourd'hui un marin chrétien, Courbet, nous apparait comme une belle espérance à l'approche de ces temps nouveaux.

Les cadres de l'armée catholique existent, ils seront demain au château de la Basse-Motte. Cette race ne mourra plus.

Quant aux députés catholiques, nous publions un programme catholique à faire souscrire, et il ne faudra voter pour aucun de ceux qui n'auront pas mis sans rougir au-dessous : Je suis du parti de Dieu.

Voudrions-nous nommer des gens du parti du diable, fussent-ils présentés par n'importe qui ?

Il faut tailler un monde nouveau sur la croix.

Le général de Charette nous écrit : « Venez, ce seront les noces de Cana, car nous échangerons l'eau de l'indifférence dans le vin qui donne la foi et qui ouvre l'espérance aux hommes de bonne volonté. »

Hélas! nous ne pourrons répondre à cet aimable appel, mais nous espérons contre l'espérance que des temps nouveaux vont se faire.

Pourquoi cette date du 28 juillet?

Est-ce la journée même de la création des zouaves? Nous l'avons oublié, mais c'est certainement celle de la fin de la Terreur, car ce jour on croyait que nul ne pouvait plus prononcer le nom de Dieu, ni aucune parole saine sans être guillotiné. Cela ne semblait pas devoir changer; or, le 28 juillet 1794 on a guillotiné le guillotineur Robespierre.

C'était juste le moment où les prisonniers eux-mêmes se résignaient, comme si la Terreur, sanctionnée par des victoires dehors, devait durer toujours.

Si la lunette de la guillotine à travers laquelle les impies commencent à jeter un regard sur l'éternité a pu servir à Robespierre pour voir l'avenir, il a découvert quatre-vingt-neuf ans plus tard, au 28 juillet 1885, les noces d'argent des soldats de l'Église prêts à défendre la France, alors que rien n'est plus debout et que l'espérance se voile la face.



L'ANTI-RADICAL

Laval, 8 août

NOCES D'ARGENT DU RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

AU GÉNÉRAL BARON DE CHARETTE

Depuis ces vingt-cinq ans, que de déceptions,
De projets avortés, de désillusions!
On conserve un espoir! Et l'on veut à la foule
Le faire partager. Et cet espoir s'écroule.
Voici notre sauveur; pour le coup c'est certain.
Et le sauveur du jour n'est plus le lendemain.
En a-t-on assez vus surgir et disparaître?
C'est que l'homme propose et que Dieu seul est maître,
Nous montrant chaque jour que les projets humains
Restent sans son secours aussi vides que vains.

Sous ce vent du néant auquel rien ne résiste,
Un homme cependant droit et ferme subsiste.
Dix fois il est tombé sanglant dans les combats,
Dix fois ses ennemis ont chanté son trépas;
Bien plus souvent encor les rêveurs politiques,

Ont dit : « Il est fini. » Dans les moments critiques,
Comme dans l'Écriture, on voit à ses côtés
Tomber les plus puissants et les plus réputés.
Mais lui, sans s'émouvoir de la force et du nombre,
Poursuit droit son chemin modestement dans l'ombre.

Qui donc peut le garder sans crainte, sans effroi,
Son Dieu? Pie-Neuf l'a dit : « C'est un homme de foi. »
Toujours prêt au combat, mais sans devancer l'heure,
Quand le monde se trouble, impassible il demeure.
La main sur son épée, et les yeux vers le ciel,
Il attend le moment fixé par l'Éternel.
Quel est cet homme? Ici chaque cœur le répète,
Comme partout, Messieurs, saluons, c'est Charette.

Oui, restez calme et fort, noble soldat de Dieu!
C'est lui qui doit vous dire et le jour et le lieu.
Partageant votre foi, nul de vos fils n'en doute :
Ce jour, vous les verrez réunis sur la route,
Pour livrer avec vous ce combat solennel,
Qui doit briser un joug honteux et criminel.
Votre drapeau nous dit qu'il faut encor combattre,
Avant qu'il soit planté triomphant sur Montmartre.

Vous donc, toujours le même après ces vingt-cinq ans,
Malgré tant de dangers, tant de combats sanglants,
Vivez, vivez, Charette, et que Dieu vous protège!
Pour vaincre et disperser la horde sacrilège
Qui gaspille son or, son sang et son honneur,
La France compte un jour sur votre bras vengeur.
Vivez! Mais, pour nous tous, c'est croyance certaine :
Après les vingt-cinq ans, viendra la cinquantaine.
Et lorsque seront blancs vos cheveux blonds encor,
Vous direz aux vieillards : « Faisons nos noces d'or. »

Ch. Tresvaux du Fraval.

LE VINGT-HUIT JUILLET A LA BASSE-MOTTE

La France se meurt de scepticisme, et l'on voit dans son sein se produire un mal qui, dans l'histoire, est l'avant-coureur de l'agonie des nations qui se sont effondrées, le patriotisme et toutes les vertus civiques décroître, à mesure que la Révolution détache les âmes des croyances religieuses et étouffe dans les cœurs le feu sacré qui ne peut être allumé qu'au flambeau de la foi.

Donc, rallumer ce feu sacré au souvenir des actes d'héroïsme du passé, héroïsme inspiré par le patriotisme et la foi, n'est-ce pas rendre à la patrie, à l'Église, le plus grand de tous les services?

Voilà ce qu'a voulu faire le général de Charette, en réunissant, le 28 juillet dernier, à la Basse-Motte, les glorieux survivants de ces vaillants bataillons, au moins deux fois décimés, en combattant, en Italie pour l'Église, puis en France pour la patrie! Cette pieuse et patriotique inspiration était digne de sa grande foi et de son grand cœur, et l'enthousiasme avec lequel ses anciens frères d'armes y ont répondu, lui a prouvé que les soldats étaient restés fidèles à leur chef et dignes de lui.

Comment du reste pourrait-il en être autrement? Outre la communion parfaite de sentiments catholiques et français, qui font du sien et des leurs un seul cœur, il y a cet ascendant moral, cet amour sincère, cet enthousiasme irrésistible, que le héros vendéen communique à tous ceux qui le connaissent et qui en font un véritable fascinateur.

Quiconque connaît Charette l'aime et se ferait tuer avec lui, tant l'amour de Dieu et de la France qui le consume est épidémique et contagieux.

Aussi n'est-ce point réunion qu'il convient d'appeler le concours de ses fils, se pressant autour de lui comme des frères autour d'un père, à la Basse-Motte; cela n'a qu'un seul nom, fête de famille.

Mais si ce nom est le vrai, humainement parlant, il ne l'est pas moins au point de vue spirituel, car la confraternité des zouaves s'est établie et se maintient indissoluble par ce lien, le plus solide de tous, l'union du chef et des soldats dans une même foi, source d'une même charité.

C'est pour cela que, doué d'un tact à la hauteur de son intelligence, le héros chrétien a voulu que cette fête eût tout d'abord et conservât jusqu'à la fin un caractère religieux, et que le sacrifice des sacrifices, le saint sacrifice de la messe, fût le premier acte de cette journée bénie.

Hélas!

Les jours de joie ont leurs tristesses.

Tout le monde espérait que cette sainte messe serait célébrée par S. Exc. le Nonce apostolique, Mgr di Rende, et que le digne représentant du pape viendrait bénir ce régiment, créé tout d'abord, en 1860, pour défendre la papauté si injustement attaquée.

Dieu ne l'a pas permis. Retenu par des complications imprévues, S. Exc. le Nonce s'est vu contraint d'annoncer, au dernier moment, qu'il ne pouvait quitter Paris, mais qu'il serait à la Basse-Motte de cœur.

Heureusement était accouru d'Anvers un autre prélat, archiprêtre de la cathé-

drale de cette ville, Mgr Sacré, qui fut le premier aumônier des zouaves et les accompagna à Castelfidardo. C'est lui qui, assisté du vénérable doyen de Saint-Servan et du R. P. Douceaux, également ancien aumônier des zouaves, a célébré le saint sacrifice, sur ce ravissant autel en plein air, vrai bosquet de fleurs et de verdure, et nous donna ensuite, au nom de S. S. Léon XIII, une bénédiction spéciale que le vénéré et digne successeur de Pie IX venait d'adresser au général.

Quel spectacle grandiose dans sa simplicité de voir tous ces fronts, les uns déjà dénudés, d'autres blanchis, d'autres encore portant de nobles cicatrices, groupés, autour du drapeau pontifical, porté par le colonel d'Albiousse, et du drapeau du Sacré-Cœur, porté par le jeune de Bouillé, accompagné de son oncle de Cazenove, le glorieux mutilé, drapeau teint du sang de son père et de son grand-père, s'inclinant sous la bénédiction de Dieu, auquel ils avaient offert leur vie, pour lequel ils sont toujours prêts à la donner!

Ah! personne n'a été surpris en ce moment solennel, de voir couler vos larmes, grand cœur de Charette; vous pleuriez et nous pleurions tous.

Puis, lorsque cette femme, aussi héroïque que l'époux qu'elle pleure, Mme de Lamoricière est venue baiser cet étendard, rougi du sang des héros, lorsque, après elle, le général et sa famille, puis nous tous y sommes venus coller nos lèvres, quelle émotion douce et profonde, indescriptible, car elle est de celles qu'on ressent, mais qu'on ne saurait exprimer!

L'heure du banquet sonne. Voici la salle, la salle d'un conte de fée. De toutes parts éclatent des cris d'admiration. Le fait est qu'il est impossible d'en imaginer une mieux décorée. Au milieu, dominant la table d'honneur, un superbe portrait de Léon XIII, partout les couleurs du pape et du Sacré-Cœur, des cartouches rappelant les noms des principaux combats auxquels le régiment a pris part, puis une profusion de guirlandes, de feuillages et de fleurs.

Nous ne dirons rien du festin, sinon qu'il était exquis, arrosé par d'excellent vin, et surtout égayé par la joie communicative de tant de vieux camarades, si heureux de se revoir, certains après vingt-quatre ans.

Mais voici qu'après avoir circulé autour de toutes les tables et échangé de ces poignées de main si cordiales, comme il sait les donner, avec les onze cents ou douze cents convives, le général, de sa voix vibrante, réclame le silence.

Comme par enchantement, au tumulte le plus joyeux succède instantanément le calme le plus absolu et le plus attentif.

Nous ne dirons qu'un mot de son incomparable discours, puisque nous avons le bonheur de le donner à nos lecteurs, c'est que, si ce sont ses lèvres qui le prononçaient, son cœur le dictait d'un bout à l'autre, ce cœur qui fait les véritables orateurs. Aussi, avec un cœur comme le sien, on conçoit aisément quel orateur empoignant doit être et est aussi Charette.

Mgr Sacré lui répond. Tâche difficile pour tout autre, qui ne posséderait pas, comme notre ancien aumônier, également un cœur d'élite. Aussi a-t-il été écouté, compris, acclamé, comme il méritait l'être.

Il fallait bien que le régiment remerciât les deux orateurs, en particulier notre général l'inspirateur de cette fête de famille, et les deux fées si charmantes dans leurs simples et ravissants costumes aux couleurs pontificales, qui nous faisaient croire voir deux anges émergeant de buissons de marguerites et de lis, Mme et Mlle de Charette, la mère et la fille du régiment.

Eh bien, tous ceux qui ont eu la joie d'entendre celui qui avait accepté cette noble et douce mission, le colonel d'Albiousse, diront comme nous non seulement qu'il a été à la hauteur, mais qu'il s'est élevé jusqu'au sublime.

Du reste, il suffit de lire ces paroles de foi, d'honneur, de chevalerie, de grâce et de feu, pour être transporté d'admiration.

Quand le général Charette et aussi son digne colonel parlent, on peut dire que leurs paroles sont encore plus des actes, des actes de foi. *Res, sedum verba.*

Aussi l'enthousiasme a-t-il été aussi unanime qu'indescriptible.

Mais tout doit finir, même les plus beaux jours. Cependant, avant de voir ses amis se séparer, le général a voulu que comme toute bonne fête bretonne, celle-ci ne se terminât pas sans un chant en chœur.

L'air était tout trouvé, *la Vendéenne.*

Grâce à la maîtrise de Saint-Servan, si habilement conduite par M. Gentilhomme et qui avait chanté à ravir pendant la messe, groupée derrière l'autel rustique, nous avons assisté à un de ces concerts en plein air, près desquels les autres ne sont que de froids échos.

Après chaque couplet, célébrant notre bien-aimé général, cette bonne autant que belle Mme de Charette, et la toute gracieuse fille du régiment, avec quel entrain tous nous répétions le refrain si populaire !

C'étaient des cœurs qui chantaient en chœur !

Et maintenant comment terminer ce récit malheureusement bien pâle et bien incomplet, si ce n'est en exprimant la profonde et vive reconnaissance de tous les heureux hôtes de la Basse-Motte, vieux et jeunes, nobles et paysans, riches et pauvres, mais tous égaux, devant Dieu, aux yeux du pape et dans le cœur de Charette ?

Oui, mon général, le 28 juillet 1885, vous avez rendu un nouveau et signalé service à l'Église et à la France, en rapprochant tous ces cœurs et en y réchauffant cet amour de Dieu et de la patrie, qui, à votre exemple, a déjà enfanté tant de prodiges, et qui, tous nous l'espérons, consolera encore nos deux mères, l'Église et la France, par de nouveaux. Ce sera un de vos plus beaux titres d'honneur.

On a dit qu'il s'était glissé à la Basse-Motte des reporters républicains. Tant mieux! Il aurait fallu que chaque journal républicain eût eu là un témoin de ce qui s'est fait, de ce qui s'est dit.

Comme un républicain, qui s'y trouvait et qui d'abord avait essayé de rester indifférent, dominé par l'ascendant de la foi et du patriotisme, empoigné par l'enthousiasme général, si loyal et si franc, il se fût écrié, en cherchant à dissimuler deux grosses larmes, au milieu de l'admirable et sublime discours du colonel d'Albiousse : « Il n'y a pas à dire, ces b...-là sont convaincus; en vérité, c'est qu'ils croient ce qu'ils disent. »

Oui, nous sommes convaincus et nous croyons; aussi espérons-nous le salut. *Quia hæc est victoria quæ vincet mundum, fides nostra.*

Ch. Tresvaux du Fraval.

*

Soixante-onze printemps ont passé sur ma tête
Sans avoir ralenti les élans de mon cœur,
Et tout rempli d'espoir, j'attends le jour de fête,
Qui doit de ma patrie assurer le bonheur;
Où le premier soldat et du pape et du roi,
Des zouaves entouré, tout fier de leur victoire,
Montrant sur son drapeau ces mots : Dieu et le roi,
Leur dira : Mes amis, lisez; c'est votre gloire!

Frédéric de Boussineau.

*

L' ECO D' ITALIA

Genova, 28 luglio

LE NOZZE D' ARGENTO DEGLI ZUAVI PONTIFICI

Domani, alla Basse-Motte, poco lungi da Saint-Malo, in Brettagna, nel castello del generale barone Atanasio de Charette, si celebra una festa militare insieme e religiosa, a cui si associeranno certo quanti hanno in petto un cuor capace di comprendere che cosa siano il valore spinto all' eroismo e la devozione portata al sacrifizio, e quanto bello, naturale, armonico e formidabile ai nemici sia il connubio delle virtù cristiane colle virtù guerriere : duplice, ammirabile, stupendis-

simo spettacolo che si vide brillare nel corpo degli zuavi pontifici durante tutto il decennio della sua gloriosa esistenza.

Mentre il famoso *fate, ma fate presto* del caduto di Sedan, licenziava gli eserciti di Cialdini e di Fanti a passare il Rubicone e la Marecchia; mentre dalla Toscana, malgrado l' acciacco delle grotte di San Lorenzo, minacciavano gli sbarcati di Talamone, ingrossati da tutto ciò che di più turbolento si agitava a quei dì nell' ex-granducato; sotto gli auspici degli eroi di Costantina e di Moor (Lamoricière e Pimodan), veniva istituito il corpo degli zuavi pontifici (28 luglio 1860); ed è questa data memoranda che domani gli avanzi di questa leggendaria falange celebreranno in Brettagna davanti il nunzio del papa, davanti ad Atanasio de Charette, già loro comandante in secondo (1), anzi, più che comandante, loro genio ispiratore.

Brettagna, de Charette! Quali nomi! Qual eco di Vandea e di crociate!

Molti forse leggendo il *zuavo pontificio* del Bresciani avran dubitato che l' ornamento romanzesco soverchi od almeno abbellisca la realtà storica.

Ebbene, no! Mai storia più scrupolosamente esatta di questa venne scritta; e ne possono far fede gli stessi soldati piemontesi del 1860 e gli *autentici* garibaldini del 1867; e più che altri lo possono attestare i Romani, che per dieci anni videro il zuavo pontificio modesto e compunto in Chiesa come un fraticello, terribile in campo, pietoso negli ospedali e nei lazzaretti, gran signore per facoltà e per modi nelle più elevate sfere della romana nobiltà.

Dopo l' eccidio di Castelfidardo, un generale piemontese (se la memoria non ci tradisce o il Cerale o il Cugia) scorrendo il ruolo dei prigionieri, esclamò : Ah! questi sono i *mercenari?* Ma questo ruolo è una lista d' invitati a un ballo di Luigi XIV!

Infatti i più bei nomi della vecchia aristocrazia di Francia et del Belgio erano fra quegli illustri vinti e prigionieri; i più bei nomi delle crociate!

Ma se il Cadorna, dopo il suo ingresso in Roma, avesse dato un' occhiata al ruolo di questo corpo, quintuplicato di numero, vi avrebbe trovato inscritti non solo i più chiari nomi di Francia et del Belgio, ma d' Italia, di Svizzera, di Germania, d' Inghilterra, d' Olanda, di Spagna, d' Austria et di Polonia, e perfino dell' America et dell' Oceania; e non solo nel campo dell' aristocrazia e del censo, ma eziandio in quello delle scienze, delle lettere, delle arti et delle armi.

Sì, eziandio delle armi, poichè anche dei vecchi ed autorevoli uomini di guerra avean abbandonato gradi elevati nelle milizie nazionali per indossare la giacca di semplice zuavo pontificio. E di questa giacca si era onorato perfino un Borbone di Spagna, don Alfonso, cugino del re attuale.

(1) Il comandante effettivo era il defunto colonnello Allet.

L' ultima volta che noi vedemmo il reggimento zuavi pontifici tutto riunito, fu il 29 giugno 1870 in piazza di San Pietro.

Com erano belli quei cinque battaglioni di sei compagnie ciascuno, che variavano dal vecchio vigoroso, ma canuto, al giovincello quindicenne, ma aitante; dal veterano d' Africa, del Messico, di Cocincina et di Solferino (sì anche di Solferino) — dai lunghi e fieri mustacchi, dalla folta barba, dal petto coperto di medaglie di guerra, dal volto abbronzito dal sole e solcato da cicatrici — all' imberbe fanciullo, uscito allora allora di seminario e di collegio!

Eppure, questa legione così varia, si direbbe quasi così disordinata, era una famiglia in pace, era un turbine in guerra, perchè ognuno dei suoi membri era stretto da un comune santissimo intento, perchè ognuno cercava, come supremo guiderdone, la morte!

Aleggiavano, si personificavano in questa pittoresca legione direm quasi l' universalità, l' unità, l' antichità secolare e la perpetua giovinezza della Chiesa; si leggevano in essa la storia del passato della Chiesa e la divina promessa che le è arra infallibile dell' avvenire!

Sembrerà un idealismo esagerato; ma noi questo sentimento l' abbiam provato, e perciò l' esponiamo.

Castelfidardo, Mentana, Albano e Patay : ecco i quattro punti culminanti dell' epopea dei zuavi pontifici.

A Castelfidardo soccombevano per la causa della religione; a Mentana trionfavano per essa (Oggi è chiaro che il potere temporale, l' unità d' Italia, ecc., eran lustre e pretesti).

Ad Albano (durante il colera del 1867 che ebbe nel cardinale Altieri il suo Borromeo) gli zuavi pontifici furono ad un tempo infermieri e vespilloni, destando l' ammirazione di tutto il mondo civile, e molti caddero martiri della carità, senza croci e senza nastri di nessun colore. A Patay, col nome di volontari dell' Ovest, morivano per la patria insieme e per la religione, perchè se i soldati francesi nel 1870 fossero stati tutti zuavi pontifici, ed i loro generali tanti de Charette, i Prussiani non sarebbero entrati a Parigi, e sul Pantheon profanato oggi non isventolerebbe lo stendardo tricolore, ed ove fu venerato l' Altissimo, oggi non verrebbe esposto il cuore di Voltaire, cioè il cuore di uno dei più scellerati e luridi mostri che abbiano disonorato l' umanità ed ammorbato la terra!

Ma torniamo ancora per un momento alla Basse-Motte. Guardate la bandiera del Sacro Cuore; guardate i trofei di Spoleto e di Castelfidardo; di Valentano, Ischia, San Lorenzo, Farnese, Bagnorea e Viterbo; di Monte Libretti, Moricone, Nerola e Mentana; di Roma, di Loigny, di Coulmiers e di Patay. È un intero sublime poema di sacrifizi, di eroismi e di glorie militari, di cui nessun maggiore hanno mai registrato nè la leggenda, nè la storia!

Noi chiudiamo inviando agli ospiti e commilitoni di de Charette il saluto nostro, il saluto di Genova cattolica, la quale vide con orgoglio tra i difensori delle Somme Chiavi parecchi carissimi suoi figli, che oggi sono l' ornamento e il vanto suo in ogni grado ed esplicazione del civile consorzio.

B.



I

LAMORICIÈRE REPOSANT SOUS LA PALME D'OR

Noble plante couvrant la splendide tanière
Où — lion endormi — gît Lamoricière,
Il est bien sur sa tombe — il y fleurit encor
Ce palmier du désert avec ses feuilles d'or;
Dans les hauteurs du ciel enfonçant sa racine,
Portant à chaque feuille une senteur divine,
Il ombrage ta main qui vit Abd-el-Kader
Lui rendre son épée — insatiable fer.

Lorsqu'en Quarante-Neuf une révolte immense
Allait tuer Paris — et Paris c'est la France —
L'émeute aux bras sanglants fauchant nos généraux,
Un homme lui tint tête — et ce fut ce héros!
Ce fut ce fier soldat qui nous donna l'Afrique.
Victorieux enfin de son cheik homérique,
La révolution vit en toi son vainqueur...
Que cette palme d'or ombrage ton grand cœur!

N'est-il rien ici-bas de plus grand que la gloire
De plus sonore et beau qu'un accent de victoire
Et qui jette à nos yeux plus d'éblouissement?
Oui... la mort, la prison ou le bannissement,
Tandis qu'il suffirait, parfois même en cachette,
De courber lâchement son honneur et sa tête...
Au parjure acclamé qui t'aurait fait, dit-il,
Ministre... ton honneur a préféré l'exil.

Sur le front des proscrits luit la pleine lumière,
Et toi, tu la conquiers, toi, Lamoricière...
En passant par la brèche où l'on entre à genoux
Tu te dressas chrétien, et le plus grand de tous!
Pour ta part de combats que ta vaillance a prise
Qu'il flotte sur ton front l'étendard de l'Église;
Du drapeau qu'à Lépante on vit don Juan tenir
Castelfidardo fit ta palme de martyr!

II

CHARETTE ET SES ZOUAVES SOUS LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Quand le pape a parlé du fond de son cénacle,
Quand rendant pour le monde un infaillible oracle,
Le Vatican du Christ arbore le drapeau,
Il est une montagne ardente et lumineuse
Qui dresse à son sommet sa bannière pieuse
Et fait au cri de Rome un solennel écho.

Cette montagne où brille un phare d'espérance
Pour le monde inquiet, on la nomme la France!
C'est le pays des saints, la nation des preux;
Celle qui de l'Église est bien la fille aînée
Par dix siècles de gloire à sa mère enchaînée
Peut-elle la frapper dans ses bras amoureux?

Non, cette fille ingrate autrefois magnanime,
A qui le ciel donna l'esprit le plus sublime,
La main la plus vaillante et le cœur le plus fort,
Non! la France ne peut trahir longtemps sa mère,
Au Christ qui l'épousa demeurer adultère;
Fidèle, c'est la vie, infidèle, la mort!

Nous sommes à Loigny; dans le feu de la guerre,
Charette et de Sonis entourent la bannière
Qui, brodée à Patay, montre le Sacré-Cœur.
Zouaves, n'êtes-vous pas les prêtres qui la portent;
Pontificaux, les clercs qui chantent et l'escortent?
Mais où donc est l'encens, où donc sa douce odeur?

Charette et de Sonis, blessés par la mitraille,
Saluent ce fier drapeau qu'agite la bataille...
Parmentier qui le tient tombe frappé de mort;
Bouillé qui le relève, atteint par une balle,
Le passe à Verthamon qui soudainement pâle
S'affaisse sous les coups du même noble sort!

Vous qui mouriez ainsi sous cette forme épique,
Ne pouviez-vous pas prendre un sang tant héroïque?
Et, le jetant au ciel, comme fit Julien,
Dans ce monde apostat des causes immortelles,
A la France, à l'Église, à Jésus-Christ fidèles,
Lui crier : « Tu vaincras par nous, Galiléen? »

III

ESPOIR!

Qui donc relèvera la nation tombée?
Qui nous fera surgir un Judas Machabée?
Mais, au lieu de rester dans la honte courbée,
Que notre France envoie un regard vers les cieux,
Et si sans nul espoir sa mort est résolue,
Si pour s'être montrée impie et dissolue
La condamnation là-haut est déjà lue,
Sachons du moins mourir dignes de nos aïeux...

Quand la religion est bassement proscrite
D'un peuple qui l'avait en si puissant mérite,
Eh bien, alors semblable à quelque ancien roi scythe
Dont l'épouse devait partager le bûcher,
Que notre vieille France avec sa grande histoire,
Et son Christ qui lui fit une si pure gloire,
Sa foi qui sur l'erreur eut l'insigne victoire,
Près du peuple mourant vienne donc se coucher!

Mais non... car nous savons depuis son grand baptême,
Malgré le sot qui rit et le fou qui blasphème,
Tout ce que Dieu jeta dans ce peuple qu'il aime
De force pour surgir plus haut que ses vainqueurs...
Oui! les noces d'argent que fait la Basse-Motte
Au pieux étendard qui sourit et qui flotte
Sur de nobles débris, te chante et te dénote,
O France, quels seront tes régénérateurs!



CORRESPONDANCE SAINT-CHÉRON

29 juillet 1885

Un spectacle émouvant, grandiose et touchant tout à la fois, vient de se produire dans une de ces contrées de l'Ouest avoisinant le département du Finistère, qui vient de donner au Sénat un éclatant témoignage de ses convictions patriotiques et de sa foi, en confirmant sa première décision dans la quadruple élection sénatoriale.

Les zouaves de l'héroïque Charette célébraient leurs noces d'argent.

De tous côtés, les généreux et intrépides défenseurs de la cause la plus noble et la plus sacrée qui soit au monde étaient accourus pour se ranger, à l'appel de leur valeureux chef, sous la bannière pontificale et sous l'oriflamme du Sacré-Cœur, qui à Mentana, à Castelfidardo et à Patay les ont conduits au combat au cri de : Vive Rome et Vive la France!

L'enthousiasme manifesté par ces braves, venus de tous les points de la France et des pays étrangers, était à son comble. Ils étaient fiers et heureux de se trouver ainsi réunis, à la Basse-Motte, pour affirmer encore une fois leur dévouement à l'Église et leur fidélité inébranlable à la cause de la justice et du droit.

Les sentiments d'une foi ardente sont seuls capables d'inspirer le véritable courage et la vie de sacrifice, les zouaves pontificaux l'ont bien prouvé partout où ils se sont trouvés en face de l'ennemi.

Au banquet splendide qui a eu lieu, à la Basse-Motte, le général de Charette a su faire ressortir en termes empreints du plus pur patriotisme et de la plus mâle éloquence les vertus de ses zouaves, les exploits et la bravoure de ce bataillon d'élite dont il a le droit de se montrer fier et qui serait tout entier debout pour suivre son général, le jour où l'Église et la patrie pourraient avoir besoin de leurs bras.

Cette manifestation pacifique, qui comptera dans les annales historiques du bataillon des zouaves de Charette, a produit dans la Vendée un élan de patriotique joie et l'impression la plus vive.

La vente du *Gaulois*, qui publie le récit le plus complet de cette magnifique fête du 27 juillet, a été promptement épuisée.



UNION MALOUINE ET DINANNAISE

2 août

LES NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Une fête triomphale, sans pareille dans notre siècle, était célébrée mardi dernier, 28 juillet, dans le rustique manoir de la Basse-Motte, canton de Châteauneuf-de-Bretagne, résidence actuelle du général baron de Charette et de sa noble famille.

Mille à douze cents hommes de cœur et de foi se trouvaient réunis autour du héros de Castelfidardo et de Loigny. Les sympathiques voyageurs étaient arrivés

de tous les points, par les routes de terre et de mer. Le vapeur *Ille-et-Rance*, entre autres, élégamment pavoisé, avait débarqué à Saint-Suliac près de cent cinquante invités.

Il s'agissait de la solennité des noces d'argent du brave régiment des zouaves pontificaux, devenus les intrépides volontaires de l'Ouest quand le sol national fut envahi par l'étranger. On sait dans quelles tristes circonstances, hélas! et de quelle gloire pure les soldats chrétiens se couvrirent dans ces jours néfastes.

Dieu et patrie! telle était, telle est toujours la devise des zouaves pontificaux. Ils l'ont affirmée de nouveau avec enthousiasme dans la journée désormais historique du 28 juillet 1885.

Rien ne manque à l'éclat de cette splendide manifestation religieuse et patriotique : la voûte du temple vers laquelle montent la prière et les cantiques des âmes vaillantes, c'est le ciel même, dont l'azur sans nuages s'illumine d'un soleil resplendissant; ses colonnes sont les arbres séculaires offrant leur ombrage protecteur aux fidèles prosternés.

Sur l'autel, érigé en face du poétique manoir habité par le général catholique, une belle statue du Sacré-Cœur de Jésus, sous un velum d'or, fixe les regards des spectateurs émus; au-dessous, une croix d'ébène, des cierges peints et des fleurs.

Un bas-relief, devant l'autel, reproduit l'image du festin dans lequel Jésus rompit le pain avec ses disciples.

S. Exc. le Nonce apostolique, retenu par les devoirs impérieux de son ministère, est remplacé par Mgr Sacré, premier aumônier des zouaves pontificaux, curé d'Anvers.

M. l'abbé Boutevilain, chanoine honoraire, curé de Châteauneuf, et le R. P. Douceaux, religieux dominicain, sont les acolytes du célébrant.

L'office divin commence dans un pieux recueillement.

Un des glorieux mutilés des champs de bataille de 1870-1871, M. Cazenove de Pradine, ancien député royaliste breton, debout devant l'autel, tient en main l'immortelle bannière du Sacré-Cœur, sous les plis de laquelle les zouaves combattaient et qui fut teinte à Patay du sang généreux des Verthamon et des Bouillé.

Cette bannière, naguère suspendue au-dessus du lit mortuaire du comte de Chambord, porte d'un côté l'inscription suivante : Cœur de Jésus, sauvez la France! de l'autre : Saint Martin, patron de la France, priez pour nous!

Un jeune homme de quinze ans, Guillaume de Bouillé, fils et petit-fils de deux héros morts en défendant la patrie, est là près de l'étendard sacré, avec M. Cazenove de Pradine, gendre lui-même du comte de Bouillé.

M. d'Albiousse, colonel des zouaves pontificaux, tient, à gauche de l'autel, un drapeau aux couleurs du Souverain-Pontife.

Pendant la religieuse cérémonie, la maîtrise de Saint-Servan, si habilement dirigée par M. Le Gentilhomme, et dont la bonne volonté égale le talent distingué, chante le *Pater Noster* de Niedermeyer; l'*Angelorum*, du frère Elphège, organiste de Sainte-Anne d'Auray; puis à l'élévation, l'air fameux que répètent à Saint-Pierre de Rome les sept trompettes d'argent.

Les trois strophes suivantes de *l'Ange et l'Ame*, paroles de Mgr de la Bouillerie, mises en musique par le frère Elphège, sont admirablement chantées par M. Leduc. Les derniers vers sont redits en chœur par la maîtrise :

Un chérubin dit un jour à mon âme :
— Si tu savais la gloire de mon ciel!
Si tu voyais les purs rayons de flamme
Que sur mon front projette l'Éternel!...
Je répondis à l'archange céleste :
— Toi qui vois Dieu plus brillant que le jour,
D'un Dieu caché sur un autel modeste,
Sais-tu l'amour?

L'ange reprit : — Sais-tu ma joie immense
De contempler en face un Dieu si beau?
Le ciel pour moi tous les jours recommence,
Et tous les jours mon bonheur est nouveau...
Je répondis : — Sais-tu ce qu'est l'hostie,
Toi dont le cœur ne s'est point égaré?
Près d'un Dieu bon, près de l'Eucharistie,
As-tu pleuré?

O chérubin de la sainte patrie,
Louons ensemble un Dieu si bon pour nous;
A toi le ciel, à moi l'Eucharistie!
Notre partage à tous deux est bien doux.
J'aspire un jour à voir aussi mon Père;
Mais ici-bas l'autel est tout mon bien;
Voilà mon sort... Ton bonheur, je l'espère...
J'aime le mien.

L'exécution de cette hymne dont la pieuse suavité pénètre l'âme, est suivie du cantique populaire et patriotique des pèlerins bretons.

A l'issue de la messe, le R. P. Douceaux, dominicain, ancien aumônier des zouaves, lit une dépêche de Rome, du cardinal Macchi, autorisant Mgr Sacré à donner la bénédiction papale.

La foule s'agenouille devant le vénéré prélat; Mgr Sacré prononce les paroles solennelles, étend les mains et bénit.

A l'issue de la messe, de nombreuses personnes baisent pieusement la bannière du Sacré-Cœur.

L'assistance, dans laquelle toutes les conditions sociales sont représentées, se sépare ensuite, profondément impressionnée.

La photographie a essayé de reproduire à ce moment le tableau de l'imposante solennité offerte aux regards charmés des heureux spectateurs : on y verra, le chapelet à la main, des héros et de nobles dames priant pour la France et pour l'Église.

La carte servant d'introduction au banquet n'indique pas le menu : elle a quelque chose de plus intéressant : elle rappelle les titres des zouaves pontificaux à l'admiration de la postérité, les combats auxquels ils ont pris part.

Le général procède à l'appel de ses convives : les noms de quelques-unes des plus illustres familles françaises frappent notre attention.

Trois délégués des cinq cents zouaves canadiens enrôlés sous la bannière de Charette n'ont pas reculé devant les fatigues d'un long voyage pour assister à cette fête magnifique : partis de leur pays le 12 juillet, ils sont arrivés à Paris le 26 : ce sont MM. l'abbé Gérin, habitant des Trois-Rivières, entre Montréal et Québec; le docteur Desjardins, de Boston, président de l'Union Charette, et M. Richer, président de l'Union Allet, demeurant à Saint-Hyacinthe, près de Montréal.

Des zouaves belges, hollandais, écossais, un zouave espagnol depuis quelque temps à Naples, ont voulu assister aux noces d'argent du régiment.

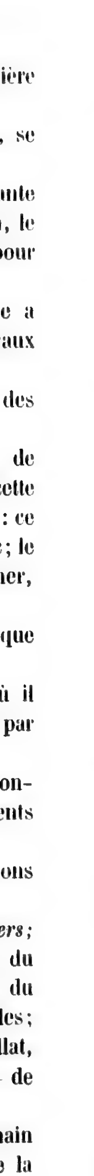
Un autre, l'intrépide capitaine Joubert, est venu du fond de l'Afrique, où il était allé tenter un essai de colonisation avec des missionnaires envoyés par S. Ém. le cardinal-archevêque d'Alger.

Les tables du banquet, au nombre d'une vingtaine, y compris la table d'honneur, sont dressées sous une tente et peuvent contenir de six à sept cents convives.

Une de ces tables est spécialement consacrée à la presse. Nous y voyons figurer :

M. Léon Galouye, de la *Gazette de France;* M. Pierre Veuillot, de l'*Univers;* M. Cornély, du *Gaulois;* M. Pierre Giffard, du *Figaro;* M. G. de Léris, du *Moniteur universel;* M. Louis d'Harcourt, du *Temps;* M. Georges d'Orgeval, du *Gil Blas;* M. F. de Hainau, du *Monde illustré;* M. Henri Arsac; M. de Marolles; M. Émile Grimaud, représentant la *Revue de Bretagne et de Vendée;* M. Mollat, de l'*Espérance du Peuple;* M. Pocquet, du *Journal de Rennes;* M. Baume, de l'*Éclaireur*, de Rennes.

Au-dessus de la table d'honneur est le portrait du Saint-Père, dont la main levée semble bénir l'assistance, entre les armoiries de France et celles de la papauté. Nous remarquons aussi les écussons de diverses provinces, notamment



1860-1885

NOCES D'ARGENT

du

RÉGIMENT

Présidées par

Son Excellence Monseigneur DI RENDE

Nonce Apostolique

Basse-Motte, 28 juillet 1885.

celles du Canada, de l'Écosse, des divers pays auxquels appartiennent les vaillants soldats reçus par le général de Charette, et des inscriptions rappelant les combats principaux des zouaves.

Mme de Charette prend place en face de Mgr Sacré, entre l'amiral Véron, sénateur, et M. Guibourg, ancien magistrat, qui porte si allègrement en ce jour le poids de sa verte vieillesse. Le général, lui, est partout, s'occupant de tout.

Le service magnifique est fait avec un ordre parfait.

Les zouaves n'entendent aujourd'hui que le bruit des applaudissements et les détonations du champagne, signal des toasts.

Dans un mouvement d'expansion qui va droit au cœur de ses invités, M. le général de Charette s'écrie : « Ah! mes amis, je suis bien heureux! Je ne sais pas si vous l'êtes, mais moi je le suis complètement. »

Puis il prononce, au milieu des bravos, un discours, causerie héroïque, retraçant l'histoire du régiment des zouaves pontificaux...

Ce discours militaire et religieux est interrompu à chaque instant par les plus chaleureux applaudissements; l'émotion est à son comble, les larmes coulent, les bravos, les vivats retentissent et se prolongent...

Parmi les anciens zouaves pontificaux aujourd'hui prêtres, présents à cette magnifique fête, nous avons remarqué au moins vingt ecclésiastiques décorés de la croix de la Légion d'honneur ou de la médaille militaire.

Une surprise des plus agréables attendait les zouaves après le festin. La maîtrise de Saint-Servan se dirige vers la pelouse faisant face au manoir, et va exécuter une cantate composée sur l'air de la *Vendéenne*, pour les noces d'argent du régiment, par M. l'abbé Marbeuf, professeur à Ancenis.

Comme les bardes des anciens jours, M. Leduc chante en artiste et en poète, c'est-à-dire avec l'accent pénétrant de l'âme...

— *Bis! bis!* crie la foule électrisée.

— Vive le Sacré-Cœur! s'écrie le général, en remerciant l'artiste, et il le prie de vouloir bien répéter la dernière strophe.

Les zouaves demandent la cinquième glorifiant le Bayard moderne.

L'enthousiasme est indescriptible.

M. Leduc, malgré la fatigue qu'il doit éprouver, veut bien se rendre aux désirs exprimés. Non seulement il s'y rend, mais il demande qu'on improvise séance tenante un hommage en l'honneur de Mme et de Mlle de Charette.

M. Paul Bazouge, rédacteur du *Salut*, s'écarte de la foule puis revient cinq minutes après apportant à M. Leduc les couplets demandés...

Cette improvisation chantée avec une émotion communicative, est l'objet d'unanimes applaudissements et chaleureusement bissée. Le refrain est redit avec un enthousiasme croissant.

Le photographe qui le matin a demandé au soleil sa collaboration pour la reproduction de la cérémonie religieuse, lui demande le soir celle de la cantate, dans laquelle figurent au premier plan Mme et Mlle de Charette, dans le gracieux costume des Vendéennes aux couleurs pontificales : large chapeau de paille orné d'un nœud jaune et d'une plume blanche, robe blanche et ceinture jaune.

Le souvenir de cette fête triomphale restera photographié aussi dans le cœur des compagnons d'armes, des amis du héros de Castelfidardo, de Mentana, de Patay, et l'histoire des noces d'argent des zouaves pontificaux occupera une place d'honneur dans les annales de la catholique et patriotique Bretagne.

Jean et Francis Bazouge.

*

LE SALUT

30 juillet

... Ah! je suis bien content; je ne sais pas si vous l'êtes, mais pour moi je le suis, s'écriait le général de Charette, s'adressant à ses invités dans l'émotion d'une indicible joie.

De grosses larmes roulaient comme des perles sur son mâle visage, et nous avions tous, en regardant le général après le magnifique discours que vous venez de lire, ce sourire mêlé de larmes qui montre que le cœur parfois se fond comme une cire dans une émotion qui n'est presque plus de la terre.

Quelle plume pourrait rendre cette fête incomparable où Dieu et la patrie ont si violemment remué les cœurs!

Essayons pourtant, puisque c'est le devoir, mais en nous souvenant de la belle expression du général : Il y a des sentiments dont les paroles sont encore inconnues.

Dès la veille, Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé, Dinard offraient un aspect inaccoutumé. On était venu de tous les points de l'horizon, et des Canadiens n'ont pas hésité à faire douze cents lieues pour répondre à l'appel de leur général. Avec quelle joie, quelle curiosité ils parcouraient la cité natale de Jacques Cartier; avec quel bonheur ils revoyaient leurs anciens compagnons d'armes!

Les échos de la place Chateaubriand retentissent du chant des zouaves, répété par le quatuor napolitain, et près du Casino, au bord de la mer argentée et bleue comme celle d'un golfe italien, un groupe répète le délicieux refrain de *Santa Lucia*.

Il est sept heures, nous partons. Temps radieux, une brise joyeuse fait claquer

les oriflammes sur l'*Ille-et-Rance*, pavoisée aux couleurs françaises et pontificales.

Çà et là, des rencontres touchantes : on s'embrasse avec émotion; on ne s'était pas vu depuis si longtemps!

— Te souviens-tu?...

Et le récit commence des pages héroïques du passé.

— Tiens! c'est Couthouis, dit une voix de zouave, en serrant la main d'un homme qui rit et pleure en même temps.

Nous avons près de nous « le brave Couthouis, » le zouave vendéen, un des plus vaillants et plus fidèles serviteurs de l'Église, de la France et du roi.

Plusieurs ecclésiastiques se mêlent aux zouaves. Ce sont, dit-on, d'anciens aumôniers. Belles figures.

Les zouaves admirent d'un œil ébloui le paysage des rives de la Rance.

Le temps est délicieux, les sites ravissants, mais nous avons hâte d'approcher.

Nous débarquons à Saint-Suliac, où le jeune et éminent sculpteur chargé du monument du roi défunt, M. Caravanniez, est venu passer quelques semaines au bord de la mer. Il a modelé une statuette du général de Charette qui est un chef-d'œuvre de ressemblance et d'art.

Par tous les points convergeant à la Basse-Motte, c'est un défilé de voitures et de piétons : calèches, landaus, phaétons, carrioles, véhicules de toutes sortes ont été réquisitionnés pour la fête des zouaves pontificaux.

Tout est admirablement prévu. Foule énorme à l'entrée de la Basse-Motte, où un contrôle des plus sévères a été établi.

Le général et Mme la baronne de Charette ont tout préparé, tout ordonné. De vaillants commissaires de la fête les secondent.

Chaque invité reçoit une carte avec vignette d'un dessin exquis dû à Mme la baronne de Charette.

La messe est annoncée pour dix heures. Quinze cents personnes environnent l'autel.

Un immense rideau de verdure formé par une colonnade demi-circulaire de sapins, ayant pour coupole le ciel, abrite contre le vent un merveilleux autel rustique. Quatre pins sylvestres dont la cime est retranchée forment les pieds d'un dais gigantesque aux couleurs pontificales.

Au fond, la statue du Sacré-Cœur environnée de cierges splendides.

Mme la baronne de Charette et Mlle de Charette dans une ravissante toilette aux couleurs pontificales reçoivent leurs invités, auxquels le général serre la main avec un sourire ému.

Un coup de cloche! la messe va commencer; les fronts se découvrent..., tout le monde tombe à genoux : le général arrive et remet à M. Cazenove de Pradine la bannière du Sacré-Cœur teinte du sang de si nobles et de si chères victimes.

Un frisson passe dans l'assistance en voyant le jeune Ferdinand de Bouillé, âgé de quinze ans à peine, soutenir l'étendard taché de sang des deux Bouillé tombés à Patay après Verthamon.

M. le colonel d'Albiousse tient de l'autre côté le fanion pontifical.

La maîtrise de Saint-Servan, sous l'habile direction de M. Le Gentilhomme, fait entendre d'harmonieux accents; alors il monte des âmes vers le ciel un encens de prière et d'amour, un souffle ardent de foi et de patriotisme qui courbe tous les fronts et secoue tous les cœurs.

Le général a la tête appuyée à un des piliers de sapin abritant l'autel. Le héros pleure et prie comme un enfant. Autour de Mme et de Mlle de Charette, toutes les dames sont agenouillées. On dirait un essaim d'anges vivants de la patrie. C'est un inoubliable spectacle. A la bénédiction papale, tout le monde prie et tout le monde a des larmes dans les yeux.

Saint Louis rendait la justice sous un chêne. On sentait presque, sous ces sapins verts, présente son âme protectrice à cette admirable scène.

On entrevoyait instinctivement comme un rêve glorieux sous la bannière du Sacré-Cœur et on disait en voyant prier cette phalange de chrétiens vaillants : Quelle France et quels Français!

Après la messe, les assistants se pressent autour de la bannière du Sacré-Cœur et la baisent pieusement.

Le défilé dure une demi-heure. L'émotion nous a brisés; le général célèbre les noces du régiment, et il le prouve en appelant ses invités au repas des noces.

Superbe, la salle improvisée avec cette entente de tout qui fait du général un homme incomparable.

Le premier nom qui retentit est celui de l'amiral Véron. Les inscrits appelés un à un par un commissaire tiennent deux colonnes du *Gaulois*.

La salle à manger, vaste comme une cathédrale — c'est le mot de Cornély, — est décorée aux couleurs du Saint-Père, dont le portrait domine l'assistance.

Partout des inscriptions rappelant les exploits du régiment, encadrées dans une dentelle de verdure tapissant de la base au faîte l'édifice agreste.

Huit cents convives prennent place à ce dîner merveilleusement servi avec un ordre admirable. Mgr Sacré a en face de lui, à la table d'honneur, Mme de Charette. A la droite de la baronne, M. l'amiral Véron. A la droite de Monseigneur, Mme de Lamoricière.

Bientôt le dîner s'achève, et le général, vibrant de joie et d'émotion, lit comme il sait lire le discours dont nos lecteurs ont pu apprécier l'éloquence.

Il aurait fallu l'entendre dans la bouche du général, qui a provoqué un enthousiasme indescriptible.

Ah! ce général, comme il aime et comme il est aimé! Quel grand cœur! Quelle

âme de héros! Quelle flamme ardente et communicative! Et comme on applaudit ceux qu'il désigne de l'œil ou qu'il interpelle, rendant un hommage particulier à leur héroïsme!

Après les dernières paroles du général, une tempête d'acclamations retentit. C'est du délire. Vive le général! Vive Charette! On pleure, on bat des mains dans un transport indicible.

M. le colonel d'Albiousse, quand l'apaisement se fait au bout de plusieurs minutes, prend à son tour la parole et prononce, d'une voix émue et vibrante, un remarquable discours.

On applaudit le colonel, on acclame Mme et Mlle de Charette : Vive d'Albiousse! Vive Charette! Vive la fille du régiment! C'est un enthousiasme dont rien ne peut donner une idée.

Mgr Sacré prend en dernier lieu la parole, et les cris de : Vive Léon XIII! Vive Charette! retentissent dans une formidable acclamation.

On prend le café debout au jardin, et au bout d'une demi-heure de causerie amicale évoquant les souvenirs du passé, le silence se fait : la maîtrise est massée sur la pelouse; M. Le Gentilhomme donne un signal, et la maîtrise de Saint-Servan attaque l'exécution d'une cantate en l'honneur du général de Charette...

Cette cantate, œuvre de M. l'abbé Marbeuf, prêtre et poète de la Vendée, est chantée en solo par M. Leduc, dont la magnifique voix n'a jamais été plus sonore, plus vibrante et plus belle.

L'auditoire tout entier répète le refrain si religieux et si français avec enthousiasme.

On redemande le couplet de Charette.

Le général proteste d'un geste magnifique et veut qu'on redise le dernier :

Jésus, ton cœur peut nous sauver...

On le répète avec enthousiasme.

Les fronts se découvrent; les cœurs battent à l'unisson. On sent vibrer dans toutes ces voix l'amour ardent de la France et du Sacré-Cœur.

Mais le tumulte redouble, formidable.

— La strophe de Charette! Charette...

Le général doit céder. On répète alors la strophe :

Il marche, et quand son glaive a lui...

— Vive Charette! Vive la France! Vive le Sacré-Cœur!

Les bras se lèvent, le général étouffe d'émotion.

Deux exemplaires de la cantate, calligraphiés en couleur — un véritable petit chef-d'œuvre artistique — sont offerts au général et justement admirés.

Mme la baronne de Charette, émue et radieuse, vient remercier M. Le Gentilhomme, le chanteur M. Leduc et la maîtrise.

Tout à coup une voix s'écrie :

— Une strophe pour Mme de Charette !

On se tourna vers un des auditeurs. Dix voix répètent : Oui, oui, une strophe pour Mme de Charette !

La strophe inspirée à l'humble poète du *Salut* par Mme de Charette retentit, répétée par l'auditoire acclamant avec enthousiasme la vaillante compagne du général; les bras se lèvent, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent. Un second cri retentit :

— Et la fille du régiment ! Une strophe pour la fille du régiment !

Ici deux inspirés. J'ai le profond regret de n'avoir pu me procurer les vers charmants de mon confrère en poésie. Les deux strophes ont été chantées.

C'est une émotion indicible. Mlle de Charette est longuement acclamée, et la fête s'achève ensuite dans la cordialité des conversations.

C'est pour tous ceux qui y ont assisté un grand et fortifiant souvenir.

Paul Bazouge.



QUATRE CHRÉTIENNES A ROME

Souvenir d'octobre 1867

Les cieux, dévoilant leur mystère,
Nous apprennent qu'il est réel
Que des femmes quittent le ciel
Pour venir à nous sur la terre.

J. de R.

Autour du trône menacé de Pie IX, il n'y avait pas seulement des volontaires intrépides, prêts à verser leur sang; il se rencontrait aussi et en grand nombre, des femmes fortes, admirables, venues pour animer, pour prier et pour consoler. Quatre d'entre elles ont particulièrement attiré les regards : une Anglaise, une Romaine, une Française, une Belge.

Le parfum de leurs mérites les a trahies plus que les autres, et tout le monde a nommé Mme Stone, Mme Kanzler, Mme la vicomtesse de Curzay, Mme la comtesse de Limminghe.

Je ne prétends point raconter leur vie, mais m'inspirant des modèles, je voudrais pour la satisfaction de mes amis, esquisser leur portrait, crayonner une silhouette légère.

Madame STONE

Mme Stone, née Catherine-Marie Biddulphe, est Anglaise et de noble maison; elle est grande, très grande. Si c'est un défaut, sa grâce le couvre; elle se donne quarante ans, on ne la croit que parce qu'elle ne peut tromper. Sa petite tête vive, animée, parée de cheveux blonds aux plus douces nuances, accuse trente ans. Son portrait (sûrement d'un maître) dit ce que l'on voit, qu'elle est belle! Et souvent, dans son salon, j'ai rencontré des regards qui n'osaient pas s'élever jusqu'à l'original, s'oublier à contempler le portrait!

Elle est studieuse, comme le demande Mgr Dupanloup, plus savante que ne le désirerait Duruy; elle correspond avec plusieurs journaux catholiques anglais; ses articles sont très appréciés, et ses amis intimes savent que, dans ses vers, elle sait attaquer et frapper le mal et les mauvais.

Dévouée à la cause de Naples comme à la cause de Rome, elle a servi l'une comme elle a servi l'autre. Dans une de ses courses dans les Abruzzes, on la prit pour la reine, et les journaux unitaires s'en préoccupèrent.

J'étais près de Mme Stone, à Mentana. Au premier coup de canon, un mouvement nerveux, involontaire, fut vivement réprimé, et sa figure s'illumina soudain de dévouement, d'énergie, de charité! C'était une reine, et les plus timides auraient admiré l'original comme le portrait!...

Tout ce que fait Mme Stone, elle le fait avec cœur, grâce et simplicité; elle ignore qu'on l'admire, et si un ami le lui apprend, il la blesse.

J'ose parler de la vie extérieure de cette noble femme, et je laisse dans l'ombre qu'elle aime tous les mérites de sa vie privée.

Ardente catholique, Mme Stone est tourmentée du besoin de traduire en acte les sentiments de son âme.

C'est une femme de caractère. Elle offre le type que l'on se plaît à rêver pour la femme chrétienne. Amour, foi, charité! Elle est faite pour inspirer tous les sentiments : celui du respect les domine tous.

Madame KANZLER

Mme Kanzler, femme du général Kanzler, prominістre des armes, est Romaine. Un journaliste lui met un revolver à la main; je n'ai vu que des flots d'harmonie jaillir de ses doigts, de gros paquets de charpie, ouvrage de ses veilles, sortir de ses mains, et ces mêmes mains secourir, soulager de pauvres blessés!...

Mme Kanzler est jeune, grande, élancée, distinguée, sympathique, une vraie Romaine enfin (je ne sais pas mieux faire son éloge)!

Dans une autre position et moins jeune, elle aurait marché à côté de son amie, Mme Stone. Elle en a le cœur!...

Madame la vicomtesse de CURZAY

Mme la vicomtesse de Curzay, née Carayon-Latour, a offert son fils unique à l'Église. Il y a un an, lorsque par le départ du dernier soldat de l'armée d'expédition, on croyait être à l'heure du danger, M. de Curzay vint reprendre son rang parmi les zouaves pontificaux, laissant à sa jeune femme, avec les alarmes de l'absence, les espérances de la maternité. Dernièrement M. de

Curzay, comme beaucoup d'autres, retenus par des devoirs sacrés, ont eu besoin de plus de courage pour rester que pour venir.

Mme de Curzay le savait, elle souffrait cependant de cette absence forcée et se multipliait pour la réparer. Si elle-même n'a pas été au feu, elle avait déjà affronté le choléra, et prodigué ses secours et ses soins aux blessés.

Le bonheur de Mme de Curzay est d'être à Rome, au foyer de la lumière de la foi.

Le Saint-Père le sait, et par un mot aimable dit chaque fois qu'il la rencontre, il la distingue et la récompense.

Mme de Curzay croit avoir perdu sa journée, si elle n'a pu se trouver au Vatican ou ailleurs, sur le passage de Sa Sainteté, pour recevoir une bénédiction et un sourire de Pie IX.

Rarement on vit une physionomie plus douce, plus gracieuse, et une tête aussi jeune encadrée dans de si belles boucles blanches. Si j'étais peintre, je m'inspirerais de cette pieuse femme pour représenter la Religion.

Madame la comtesse de LIMMINGHE

Mme la comtesse de Limminghe est belle-sœur du comte de Limminghe, innocente victime des sociétés secrètes, lâchement assassiné à Rome, au mois d'avril 1861, sans doute pour expier le *crime* d'avoir versé son sang pour la défense de l'Église sur la colline de Castelfidardo.

Le comte Léon est venu prendre à Rome la place que son frère avait occupée. Il s'offrait pour combattre sur le champ de bataille, et Mme de Limminghe pour soigner les blessés dans les hôpitaux. Elle arrivait le matin au chevet des malades et ne les quittait que le soir. Tous les yeux la cherchaient à l'entrée, tous les yeux la saluaient au départ. On l'appelait l'ange de la charité.

Il y a maintenant à Rome une autre femme, une autre chrétienne, plus belle, plus noble, plus grande!

C'est la reine de Naples!

Devant la triple auréole que lui font ses malheurs, sa gloire et sa charité, je m'incline, j'admire et... je garde un respectueux silence...

Comte Frédéric de Saint-Sernin.



Souvenir des noces d'argent du bataillon des zouaves pontificaux, offert par un ancien caporal du corps au général de Charette

Sur les fleurs du passé, que depuis des années
Nous crûmes sans parfum et pour jamais fanées,
Le souvenir parfois vient, papillon du cœur,
S'arrêter un instant. O miracle! le chœur
De nos beaux jours défunts à nous se fait entendre
Et nos amours d'antan renaissent de leur cendre!...

Gabriel Anciaux.

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 5 juillet 1885.

FLEURS ET PARFUMS

Pour ceux que j'aime, ouvrez, fleurs, vos corolles;
Pour mes amis, répandez vos parfums,
Doux souvenirs d'heures tristes ou folles,
Qui rayonnez sur nos passés défunts.

Ce qu'au marin est l'étoile polaire,
Soyez au ciel de leur passé lointain,
Voix que la mort ni l'oubli ne font taire,
Redites-leur que je les aimais bien!...

Redites-leur que mon âme n'oublie
Aucun des jours qu'avec eux j'ai vécus...
Les souvenirs, épaves de la vie,
Sont le Léthé que boivent les vaincus!

Fleurs et parfums, souvenirs de jeunesse,
Ombres, rayons, souvenances d'amour,
Rêves charmants, rendez-nous votre ivresse
Et dans mes vers renaissez tour à tour!...

Gabriel Anciaux.

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 18 mai 1884.

*

LES NOCES D'ARGENT DU RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

28 juillet 1860 — 28 juillet 1885

I

Vingt-cinq ans de noblesse et vingt-cinq ans de gloire
Aujourd'hui s'inscriront au fronton de l'Histoire
Écrite avec le sang de nos frères martyrs,
Et des brises d'antan les fidèles zéphyrs
Viendront rendre à nos cœurs les douces souvenances
De ces jours glorieux, de ces jours de souffrances
Où, nobles ou vilains, tous zouaves égaux,
Rome nous appelait les preux pontificaux!...
J'ai déjà parcouru voyageur ma carrière
Plus d'à moitié; mais quand je regarde en arrière
Et que je me revois, frères, prenant mon rang

Dans la noble phalange où l'on versait son sang
Pour défendre un drapeau fait de douce croyance,
Comme d'autres s'en vont aujourd'hui par démence,
Par haine ou par orgueil, souvent par lâcheté
Servir sous le drapeau de l'incrédulité;
Quand je songe à ces jours, quand je revois ces choses,
Je sens comme un parfum égal à ceux des roses
Que fait naître la nuit monter droit à mon cœur
Et des voix du passé j'entends chanter le chœur!...
Je revois le bivouac de Corrèze, la plaine
Toute blanche de givre et le chemin qui mène
A Rome se couvrir de poussière, un matin...
Zouaves!... l'ennemi pour réveille-matin
Et le clairon sonnant la charge pour diane,
C'est jouer de bonheur!... La brume diaphane
Hélas! en se levant nous fait voir... les lanciers
Français venus nous dire, à nous contrebandiers
Du devoir, de l'honneur : « C'est ici la frontière! »
Et tout bas : « Mes enfants, c'est une souricière,
» Votre coup est manqué... tente à bas, sac au dos!... »
Comme un mâtin auquel son maître arrache un os
Nous partons en grognant!... Je me rappelle encore
Fiorentino la belle, où du soir à l'aurore
Amour jetait sur nous ses filets en sournois...
Labyrinthes d'amour, du cœur sombres arcanes,
Asile, tombeau, mer, océan où les mânes
De l'ange et du démon dans le même cercueil
Se confondent souvent dans l'abîme du deuil,
Le poète lui-même, en évoquant vos ombres,
Recule épouvanté devant les spectres sombres
Des défuntes amours qu'emportent dans leurs plis
Les jours qui ne sont plus... les éternels oublis!...
Muse, changeons de corde; au banquet, le sourire
Est le diapason qui convient à ta lyre!
. . . .

III

Chef aimé de ce corps pépinière de braves,
Charette, commandant cher à tes vieux zouaves,
Salut, mon général, le plus noble de ceux
Qui comptent cent héros en comptant cent aïeux!
Devant toi le poète avec orgueil s'incline,
Ame qui sans faiblir suit sa route et chemine
Sans dévier jamais du sentier du devoir;

Toi qui ne vois qu'aurore ou nous voyons... le soir,
Toi le preux égaré dans ce siècle de fanges,
De compromis honteux, de faiblesses étranges;
Arche sainte d'honneur, qui sur nos océans
Toujours as tenu tête à tous nos ouragans
De lâchetés sans nom, salut à toi, Charette!...

IV

Enfant perdu, mon cœur, sentinelle en vedette,
Par mille souvenirs aux confins du passé
Pour les faire revivre, à ce banquet placé
Comme dans les déserts Dieu fait naître un mirage
Où de ce qui n'est plus se retrouve l'image,
Chante encore, ô mon cœur, l'hymne saint de l'amour;
Ressuscite, ô Lazare, au moins pour ce seul jour!...

V

Colonels!... Becdelièvre, Allet, nommé le père,
Si vous êtes encor pèlerins sur la terre,
Mon cœur vous dit aussi : « De vous je me souviens;
Vos noms restent vivants; c'est moi qui les retiens!... »
Salut, mes compagnons d'enfance et de jeunesse,
Amis dans le plaisir, frères dans la détresse,
Vous tous que j'ai connus pour toujours vous aimer,
Vous dont le souvenir suffit pour ranimer
De mon passé lointain la cendre presque éteinte,
Laissez-moi vous donner cette suprême étreinte
De celui qui n'est plus, dans ce passé qui luit,
Qu'un fantôme vivant, une ombre qui s'enfuit!...
Salut, de Guébriant, mon noble capitaine,
Car tu dois être là, l'âme toujours sereine,
Toujours jeune de cœur si vieilli par les ans!
Mais quel est d'entre nous celui que les antans
De la vie et du monde ont préservé des rides,
Nous, condamnés vivants au sort des Danaïdes?...
Villiers de l'Ile-Adams, à toi salut aussi!...
Ami, qui me dira, sur cette plage, si
Ton cœur se souvient? Mais, après tout, il n'importe,
Puisque aujourd'hui le mien vient frapper à ta porte...
Frères d'armes, à tous souvenir et salut!...
C'est pour vous qu'en ce jour je fais vibrer mon luth.
Aux jours trop tôt passés, frères, buvons ensemble...
Débouchez le champagne!... Attendez!... il me semble

Voir tout à coup surgir de l'ombre un bataillon !...
Oui, j'aperçois au ciel un lumineux sillon
Dans lequel, souriants, escortés par les anges,
S'avancent tout joyeux nos chers morts en phalanges,
Venus à notre appel (aujourd'hui comme avant),
S'asseoir au saint banquet de nos « noces d'argent ! »

Gabriel Anciaux,

Ancien caporal aux zouaves pontificaux (1860-1862).

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 4 juillet 1885.



LE MONITEUR UNIVERSEL

30 juillet

LES NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Le télégraphe nous a transmis un résumé succinct, mais très exact, de la belle fête qui vient d'avoir lieu à la Basse-Motte. Je voudrais revenir, une fois encore, avant de quitter ce coin de terre où tant de cœurs ont battu à l'unisson, sur l'ensemble de cette émouvante cérémonie.

Oui, émouvante, aucun mot ne saurait mieux traduire l'impression unanimement ressentie. Comment, d'ailleurs, en eût-il été autrement ? Tous les souvenirs évoqués rappelaient aux uns et aux autres des dangers courus ensemble, côte à côte, sur les champs de bataille d'Italie et de France, et si le sentiment du devoir accompli avec courage, avec noblesse et abnégation laisse au cœur un calme bienfaisant, la pensée de tous ceux qu'on a perdus, de tous les camarades, de tous les amis morts en héros et en chrétiens, dans les plaines de Castelfidardo et de Mentana, ou dans les champs couverts de neige de Patay, assombrit la joie de tous, rend presque douloureuse la poignée de main échangée par des braves qui, pour beaucoup du moins, ne s'étaient pas revus depuis quinze ans passés.

Mais ces quinze ans n'ont en rien relâché le lien qui existait entre eux, et la seule nouvelle de la fête qui se préparait, de cette célébration du vingt-cinquième anniversaire de la formation du régiment, a suffi pour faire vibrer tous les cœurs. Si beaucoup ont pleuré aujourd'hui en écoutant leur général, leur Charette, car il leur appartient comme ils lui appartiennent, bien d'autres ont versé des larmes de regret, en se voyant dans l'impossibilité de répondre à l'invitation qui leur était adressée.

J'ai lu une lettre touchante d'un ancien zouave qui n'avait pu quitter la Pointe-à-Pitre assez à temps pour se rendre à la Basse-Motte ; j'ai entendu les quelques Canadiens délégués par leurs camarades pour les représenter, exprimer combien il en avait coûté à ceux qui restaient loin d'ici de n'avoir pas pu prendre leur part de cette fête de famille. En effet, c'était bien une vraie famille que ce régiment de zouaves pontificaux, une famille où toutes les nationalités se trouvaient confondues, où dominait seulement l'élément français, que renforçaient les Belges, les Hollandais, les Espagnols, les Italiens inscrits dans la légion.

Aussi la solennité que je vous ai décrite a-t-elle gardé comme elle le devait, du commencement à la fin, ce caractère de fête de famille que vous indiquait ma dépêche. De politique il n'en a pas été dit un mot : de quelle politique d'ailleurs eût-il été question dans cette réunion à laquelle toutes les nations étaient représentées? On a parlé du passé, passé glorieux, et que personne ne peut attaquer; on a songé à l'avenir, à l'avenir de la papauté, et c'eût été manquer à la tradition — chose inconnue aux zouaves — que de ne pas se dire prêt à porter au Saint-Siège un vaillant appui au cas où le pape ferait appel à ses fidèles.

Tout concourait donc à faire de cet anniversaire si particulier une fête d'un charme et d'une émotion à nulle autre pareille. La simplicité grandiose de la réception donnait à cette solennité le ton qui lui convenait.

Le pays est merveilleux, et soit qu'on se rende à la Basse-Motte par la grande route de Saint-Malo, soit qu'on remonte en bateau à vapeur la Rance jusqu'à Saint-Suliac, les yeux éprouvent un enchantement continu. De grands champs coupés par des haies, ombragés par les arbres qui se dressent entre les sillons, bordent la grande route; l'aspect général du pays est plus normand que breton; le regard se glisse, en passant, dans les coulées pleines d'ombre, vers les fontaines où résonne le battoir des laveuses coiffées du bonnet aux larges ailes, ou, du haut d'une colline — le chemin monte et descend sans cesse, — parcourt un large horizon miroitant de verdure sous le beau soleil qui resplendit.

D'un point, on embrasse d'un seul coup d'œil une longue nappe d'eau, la Rance, dont la marée haute emplit le large lit; d'un autre point, un peu plus loin, à la Poudrière, on aperçoit, perdu dans les arbres et dominé par son château dont les cheminées percent à travers la futaie d'un parc, le bourg de Châteauneuf. On continue encore, on contourne le château, une habitation du XVIIe siècle élevée à côté des ruines du vieux castel de la famille de Rieux, et bientôt, dans un fond où règne une fraîcheur, appréciable après trois lieues de route, on devine la modeste habitation, moitié ferme et moitié château, où le général de Charette passe avec sa gracieuse et aimable famille la plus grande partie de l'année.

C'est là qu'on nous a reçus aujourd'hui. C'est là que se sont trouvés réunis tous ceux que le général — le père, comme l'a nommé le lieutenant-colonel d'Albiousse,

— avait appelés à lui. De toute part on accourait au rendez-vous, les routes étaient couvertes de piétons et de voitures. Nombre de ces invités débarqués le matin même à Saint-Malo se hâtaient sans songer à la fatigue du voyage.

Un autel rustique avait été dressé, comme je l'ai dit, sur la grande pelouse. Un grand baldaquin jaune reliait entre eux les arbres qui soutenaient le dais. Des cierges, peints à la mode romaine par un ancien zouave, un artiste de talent, Lionel Royer, entouraient le tabernacle que surmontait une statue du Sacré-Cœur. Un grand panneau en chêne sculpté, curieux bas-relief découvert dans le pays par le général, formait le devant de l'autel.

La foule arrivait toujours, foule intéressante à étudier par son caractère, par cet heureux mélange de toutes les conditions. Le paysan à la veste bretonne, le fermier des pays d'alentour, depuis le Mans jusqu'à Vitré, tous anciens zouaves, y retrouvaient leurs officiers, leurs compagnons du temps passé, et les mains se serraient en évoquant quelque épisode d'un combat où tous portaient la même tunique de soldat.

Pendant la messe, dite par Mgr Sacré, premier aumônier des zouaves, la pelouse offrait le coup d'œil le plus pittoresque et le plus attachant. Devant l'autel, M. de Cazenove de Pradine, à peine valide, tant il souffre encore de ses blessures reçues à Patay, tenait la bannière du Sacré-Cœur, ayant à côté de lui le jeune de Bouillé, dont le grand-père et le père ont arrosé de leur sang, en 1870, ce glorieux étendard. De l'autre côté, le lieutenant-colonel d'Albiousse soulevait le drapeau papal, et derrière eux, en un large demi-cercle, se tenaient agenouillés les assistants. A la bénédiction papale, toutes les têtes se sont courbées; hommes, femmes, enfants se sont prosternés, tandis que résonnaient les hymnes sacrées. L'effet de cette messe, en plein air, ainsi chantée, ainsi écoutée, ne peut se rendre.

Bientôt après, l'immense tente dressée derrière l'habitation se remplissait des invités. Neuf cents places avaient été disposées et plus de deux cents personnes ont dû attendre que les premiers placés laissassent libres quelques tables. La décoration générale était pleine de goût et de simplicité. Mme de Charette et Mlle de Charette l'avaient dirigée elles-mêmes et fait placer autour de chaque poutre de longues guirlandes de verdure qui les dissimulaient entièrement. Partout étaient disposées des fleurs, au bas de l'estrade d'honneur, sur les tables, aux parois de la tente que garnissaient des écussons de distance en distance et une multitude d'oriflammes jaune et blanc. La table d'honneur occupait presque tout un côté de la salle. Au-dessus, le portrait de Léon XIII, en face les armes papales portant en exergue les noms de Castelfidardo, de Rome et de Mentana.

A la table d'honneur avaient pris place Mme de Lamoricière, sa fille, la com-

tesse de Castres, Mgr Sacré, vis-à-vis la baronne de Charette, vêtue d'une robe blanche à large ceinture jaune, coiffée d'un large chapeau vendéen en paille blanche. C'étaient encore le comte de Monti, Mme de Beaufort, Mme de Biré, l'amiral Véron, le marquis de Gombert, M. de Lorgeril, Mme de Palys, le général de Biré, Mme la comtesse de la Ferronnays ; d'autres encore. Quant au général de Charette, veillant à tout, songeant à ses invités et s'oubliant lui-même, il a laissé sa place inoccupée.

Je vous ai dit déjà quel enthousiasme avait soulevé le général de Charette en prononçant à la fin du repas le discours qu'il a adressé à ses invités. Il parlait aux vivants, il a surtout beaucoup parlé des morts — ils ont été nombreux dans cette héroïque phalange. — Chaque nom qu'il citait, en faisant l'historique de ce régiment qu'il a si souvent conduit au feu, soulevait des applaudissements frénétiques et faisait couler bien des larmes, car il y avait là non seulement des compagnons d'armes, mais des fils, des frères, des veuves de ces vaillants.

Tous ces souvenirs étaient rappelés d'une voix vibrante, que l'émotion faisait parfois trembler et qui reprenait, sonnant comme un clairon, l'appel de ceux qui ont succombé.

Puis n'est-ce pas une belle phrase, une belle pensée, que celle dite en parlant du brave de Pimodan : « Le sang répandu est encore la plus belle protestation ? »

Ah ! comme tous les cœurs ont battu lorsque, après avoir rappelé les combats d'Orléans, de Brou, de Patay, du Mans, le général de Charette s'est écrié : « Et maintenant j'en appelle à vos souvenirs : Avons-nous fait notre devoir à Rome !

» Je réponds hardiment : Oui !

» En France, avons-nous été à la hauteur de notre légende ? Oui, mes amis, et je me porte garant que, quelle que soit la position dans laquelle nous pourrons nous trouver, nous ferons notre devoir, comme soldats, comme Français, et contre les ennemis du dehors, et contre les ennemis du dedans, selon l'expression de l'ordre du jour de notre licenciement, signé du ministre de la guerre, le général de Cissey. »

Mgr Sacré a parlé ensuite ; son allocution a été charmante. Le lieutenant-colonel d'Albiousse a pris le dernier la parole, et il a trouvé encore le moyen, dans son énergique improvisation, d'éveiller des sentiments nouveaux, de faire pleurer les assistants, et tout le premier le général de Charette, en portant les toasts sur lesquels on devait se séparer...

Que l'on comprend, après une telle fête, le général s'adressant à tous avec ces mots : « Ah ! je suis bien heureux, je ne sais pas si vous l'êtes, mais moi je le suis profondément. » Oui, tout le monde l'était, tout le monde obéissait à une

pensée commune, tout le monde ressentait la même forte émotion. Je ne saurais rien ajouter qui rendît mieux ce que chacun éprouvait. Il n'y a pas un de ceux qui se trouvaient à cette solennité qui ne doive en garder le plus durable souvenir.

G. Léris.



LE TÉLÉGRAPHE

29 juillet

LA FÊTE DES ZOUAVES PONTIFICAUX

On télégraphie de Saint-Servan que la fête donnée aux anciens zouaves pontificaux, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la création du régiment, par le général de Charette, dans son château de la Basse-Motte, près de Saint-Malo, a eu lieu hier.

Une messe a été dite. Un discours, ou plutôt un sermon, a été prononcé par le général de Charette, et un banquet a clôturé la petite fête qui a, du reste, manqué absolument de gaieté.



LE POÈME DES ZOUAVES PONTIFICAUX

DÉDIÉ A M. LE GÉNÉRAL BARON DE CHARETTE

I

Le peuple chrétien a pour capitale Rome

Il existe ici bas un peuple sans frontière
Où tout homme est admis avec le nom de frère,
Sans quitter sa couleur, sa langue, sa cité,
S'il veut connaître, aimer, servir la vérité.
Ce sel des nations, des âmes libre élite,
Hors des doutes affreux où le monde s'agite,
Veut vivre et veut prier à l'ombre de la croix.
C'est l'Église. Elle tient sa doctrine et ses droits
Du Christ, du Fils de Dieu, mort pour nous au Calvaire.
Elle a son chef, pontife et roi, du Christ vicaire,
Ses princes, ses sujets, ses vivants et ses morts
Ensemble ne formant qu'une âme et qu'un seul corps.
C'est l'Église. Annoncer en tous lieux l'Évangile,

Faire crouler partout les idoles d'argile
Et tirer de l'erreur l'infirme esprit humain :
Voilà sa mission, hier, aujourd'hui, demain.
Donc, il faut à ce peuple un centre inaccessible,
A son vénéré chef un domaine paisible,
A ce roi des sommets libres et respectés,
Où le pontife puisse allumer les clartés
Qui dirigent au loin les pas errants de l'homme.
Ce centre, ces sommets, ce domaine, c'est Rome.

II

Légitimité des droits du peuple chrétien sur Rome

Rome! Ses légions avaient pris l'univers;
Tout subissait ses lois, son langage, ses fers.
Et ce peuple orgueilleux croyait que son courage
Avait seul accompli ce gigantesque ouvrage.
Or, Rome fut le bras dont la Divinité
Se servit pour grouper toute l'humanité,
Afin que de son Christ l'éternelle Parole
Sur le monde conquis volât du Capitole.
— Pierre! avait dit Jésus au disciple Simon,
Sois ma pierre, la pierre imprenable au démon,
Sur qui je bâtirai mon immortelle Église.
— Mais, Seigneur, cette pierre où sera-t-elle assise!
— Fuis Sion, la cité coupable va périr.
Pose ma pierre à Rome... Et Pierre y vint mourir.
Quand son sang eût scellé le siège apostolique,
Le monde fut témoin d'une lutte héroïque.
Rome païenne était l'horreur des nations,
L'antre obscur des faux dieux et des corruptions,
Le théâtre maudit d'effroyables orgies
Et par le sang humain sans relâche rougies.
Un immense sanglot montait au firmament.
Les chrétiens répondaient à ce gémissement
En prêchant le vrai Dieu, la pitié, la justice,
La pureté des mœurs, l'amour, le sacrifice,
La sainte liberté qui brave les tyrans.
Et tous les opprimés, les faibles, les souffrants,
Accouraient au baptême avec des chants de fête.
Mais les Césars, tremblants de perdre leur conquête,
Si la foule quittait ses vieux autels païens,
Vouèrent à la mort les doux et fiers chrétiens.
O prodige! La dent des animaux féroces,

Les ongles des bourreaux, encor plus qu'eux atroces,
Les chevalets, les croix, la faim, le fer, le feu,
Multiplièrent tant les soldats du vrai Dieu
Qu'un déluge de sang produit par le martyre
Submergea pour toujours l'abominable Empire
De la louve romaine et ses horribles jeux.
Un jour la croix parut dans la splendeur des cieux :
Un Constantin la vit; il en fit sa bannière;
Il vainquit; à genoux sur le tombeau de Pierre,
Il comprit la grandeur de ce roc surhumain,
Trône établi par Dieu du pontife romain;
Et César Constantin donna Rome à l'Église.
Or, l'antique cité par les martyrs conquise
Devait être conquise encor par les bienfaits.
Déjà Pierre envoyait ses apôtres de paix,
L'Évangile à la main, civiliser la terre,
Quand la terre trembla du bruit des chars de guerre.
Les Barbares sur Rome, en noires légions,
Se ruaient pour venger les deuils des nations.
Comme le raisin mûr qu'on foule dans la tonne
Fut broyée à son tour la grande Babylone.
Mais Pierre ne meurt pas, Pierre gardait ce lieu.
Lorsque furent passés tous les fléaux de Dieu,
Il rebâtit les murs de la Ville éternelle.
Fille des papes rois, une Rome nouvelle
Dont les temples portaient la croix de Jésus-Christ,
Rome chrétienne, enfin, surgit de ses débris.
Elle sut convertir les vainqueurs du vieux monde;
Et de ces peuples neufs, sa doctrine féconde
Fit un peuple embrassant toute l'humanité,
La nation des saints, l'illustre Chrétienté.

III

Inutilité des efforts tentés pour ôter le pape de Rome

Rome est au Christ, ville lumière
Au milieu du monde charnel.
Étant au Christ, elle est à Pierre
Le patriarche universel.

Elle est à nous, la cité sainte,
Tête auguste de notre corps
Et citadelle dont l'enceinte
Renferme nos plus beaux trésors.

Chrétiens! c'est notre capitale,
Centre éternel de l'unité,
Éducatrice sans rivale,
Colonne de la vérité.

Du fond des noires catacombes
Où descendent ses fondements,
Au dôme où nichent les colombes,
Aux hautes croix des monuments,

Elle est à nous, la noble ville,
Faite avec les corps précieux,
Avec le sang indélébile
Des grands martyrs, nos vrais aïeux.

Sur ses tours veillent les saints anges,
Les vierges et les confesseurs;
Ces mystérieuses phalanges
Écartent les envahisseurs.

Parfois, la céleste milice
Laisse passer quelque apostat.
Il croit pouvoir, l'enfer complice,
Consommer ce lâche attentat :

Usurper Rome, enchaîner Pierre,
Assassiner l'antique droit,
Tenir l'Église dans sa serre;
Ressusciter César! Il croit...

Mais tôt ou tard l'on voit la foudre
Jaillir d'une invisible main,
Et terrasser et mettre en poudre
Ce roi d'un jour du sol romain.

Lisez, interrogez l'histoire.
Rome tombe aux mains des Lombards.
Pépin fond sur leur territoire
Et délivre les saints remparts.

Les Lombards ressaisissent Rome.
Charles paraît, guerrier chrétien,
Héros superbe, plus qu'un homme;
Et Pierre rentre dans son bien.

Mais le sceptre de Charlemagne
De l'aigle, hélas! passe au vautour.
L'avide César d'Allemagne
Veut occuper Rome à son tour.

L'Église écrit son épopée.
Normands, Venise, Italiens
Prêtent à Rome leur épée;
Et ce fer tranche ses liens.

Plus près de nous, le Directoire
Ose marcher sur ce volcan.
Le Nord combat, et sa victoire
Ramène Pierre au Vatican.

Arrive le César moderne.
— Je veux, disait Napoléon,
Faire de Rome une caserne
Et mettre Pierre au Panthéon. —

Soudain, l'astre du capitaine
Se voile et tombe au sein des mers;
César se meurt à Sainte-Hélène...
Rome et Pierre ont brisé leurs fers.

Les poignards de la populace
Chassent le pontife romain.
Le canon français prend la place
Et rend les clefs au souverain.

Ainsi les promesses divines
Rome, s'accomplissent sur toi,
Et de la Ville aux sept collines
Le pape seul reste le roi.

IV

La Révolution, Lamoricière, les Zouaves

Les leçons du passé n'éclairent pas le monde.
Hélas! nous l'avons vu, dans notre nuit profonde
Le doute envahit tout. Les peuples et les rois
Rachetés par le sang de Jésus sur la croix
Retirent leur amour à son saint Évangile;
Ils le trouvent trop dur pour notre âme fragile;
Et baptisé, l'on vit comme ne l'étant pas;
Siècle d'apostasie, époque de Judas!
Un savant athéisme aspire au Capitole.
Il veut substituer l'empire d'une idole,
La Révolution, Moloch du temps nouveau,
Au règne de l'Église, éteindre ce flambeau.
Mais Pierre est un obstacle; il fait luire son phare

Sur l'univers troublé que le mensonge effare;
Il rappelle aux chrétiens les grandes vérités
Hors desquelles mourraient toutes nos libertés
Et toutes nos grandeurs avec toutes nos gloires,
Inestimable prix de nos longues victoires.
Et l'athéisme dit : « Ce pape est importun!
» Puisque la sainte Église et Pierre ne font qu'un,
» Prenons à ce vieux roi son antique couronne,
» Descendons ce pontife en bas de sa colonne,
» Otons-lui Rome, ôtons-lui toute dignité :
» L'Église périra, grand corps décapité. »
Or, l'ennemi de Dieu trouve mille complices.
De la honte ayant bu les plus épais calices,
Un petit Barberousse apporte son appui.
Turin convoite Rome et veut l'avoir... pour lui.
Les cours ferment les yeux ou poussent à ce crime,
Sans voir dans l'avenir, que si la force opprime
Le droit le plus ancien et le moins contesté,
C'en est fait désormais de toute royauté.
Où donc est Constantin? Où donc est Charlemagne?
L'orage se prépare au pied de la montagne;
Il vole lourdement comme un oiseau de nuit;
Des environs d'Ancône il s'approche sans bruit.
Pierre est abandonné! Son ingrate Italie,
Fille de ses douleurs, souffrira qu'on le lie.
Trahison, lâcheté, bassesse, tristes jours!
Oh! cette fois, Seigneur, d'où viendra le secours?
Pierre voit le ciel noir et pressent la tourmente.
Lors il fait déployer l'étendard de Lépante,
Symbole du péril que court la Chrétienté
Dans ses biens, son honneur, son chef, sa liberté.
Un noble champion surgit : Lamoricière...
Preux chevalier du Christ, de l'Église et de Pierre,
Breton, Français, chrétien pieux tout à la fois,
Prédestiné vraiment pour défendre la croix.
Mahomet, qui sentit le poids de son épée,
L'émeute dans Paris mortellement frappée,
A Rome désignaient le plus ferme soutien
De l'ordre légitime et du pouvoir chrétien.
Autour de ce héros, brave comme Henri-Quatre,
Pour la plus sainte cause avide de combattre,
Les soldats du Saint-Siège accourent se ranger.
Leur nombre n'est pas grand autant que le danger;
Qu'importe d'être dix, d'être cent, d'être mille,
D'être *seul* à servir de refuge et d'asile
Au vieil honneur chrétien trahi par le troupeau?

Plus rare est le devoir, plus le devoir est beau.
Ces soldats sont venus des quatre vents du monde,
Les uns passant les monts, les autres passant l'onde.
Quelques-uns ont grandi dans les périls des camps;
La plupart sont conscrits, les autres des enfants,
Mais tous ils ont au cœur la flamme catholique.
Lamoricière en fait de vrais lions d'Afrique.
Et Pierre, en regardant défiler ces vaillants,
Croit revoir Charlemagne avec ses guerriers francs.

V

A Castelfidardo, les zouaves sauvent le droit et l'honneur.

L'orage éclate enfin sur les marches d'Ancône.
Galantuomo guettait les défenseurs du trône,
Et ses soudards fameux, contre le droit des gens,
Embusqués dans les bois risquaient un guet-apens,
Cent contre un! Saint Humbert, voile ta noble face
Pour ne pas voir du ciel le crime de ta race.
De Lorette où campaient ses petits bataillons,
Lamoricière observe et scrute les vallons.
— Demain, Messieurs, dit-il, chaude sera l'affaire.
Il serait lâche à nous de compter l'adversaire.
Sauvons d'abord le droit du Saint-Siège outragé
Et l'honneur du drapeau dans Ancône assiégé.
L'Église nous regarde, et songeons à notre âme. —
Il dit. Tous ses soldats que son exemple enflamme,
Dans la sainte maison de la Mère de Dieu
Ayant de leurs péchés fait le sincère aveu,
Rompent le pain des forts sous les yeux de la Vierge.
On tient mieux le fusil quand on tient bien un cierge;
Ceux qui pieusement, la veille des combats,
Se font une âme blanche ont moins peur du trépas.
Tes combattants, ô Christ, sont prêts pour la victoire,
La victoire éternelle ou la terrestre gloire.
La nuit s'enfuit, le jour paraît. Leur général
A ces impatients donne enfin le signal.
Zouaves en avant! Le clairon strident sonne,
On descend la colline, on franchit le Musone,
On pousse l'ennemi la carabine aux reins,
De fossés en fossés, de gradins en gradins;
On remonte la pente, on arrive aux Crocettes,
On enlève une ferme à coups de baïonnettes.
. . . .

VIII

Hymne aux zouaves morts

Gloire à l'Église universelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Ils vivent dans nos souvenirs.
L'oubli, qui suit tout ce qui tombe,
Ne passera pas sur leur tombe.
Gloire aux vaillants, gloire aux martyrs!

Morts pour l'Église et pour la France :
Le nombre, et non pas la vaillance,
Coucha cette moisson du ciel.
Et tout chrétien qui les contemple,
Dans son cœur comme dans un temple,
Doit leur élever un autel.

Jurons de marcher sur leurs traces,
D'égaler leurs saintes audaces,
Comme eux de maintenir la croix;
Et fidèles à leur devise,
Jurons de défendre l'Église
Et de mourir comme autrefois.

Gloire à l'Église universelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Ils vivent dans nos souvenirs.
L'oubli, qui suit tout ce qui tombe,
Ne passera pas sur leur tombe.
Gloire aux vaillants, gloire aux martyrs!

H. Arsac.

Basse-Motte, 3 août 1885.



SOCIÉTÉ DES ANCIENS ZOUAVES PONTIFICAUX

ALOST (FLANDRE ORIENTALE), BELGIQUE

Alost, 25 *juillet* 1885.

Monsieur le Général,

Nous ne pouvons manquer, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la formation du corps des zouaves, de vous exprimer de tout notre cœur (et avec nos remerciements pour l'invitation) toute notre gratitude et nos bons sentiments, avec le regret de ne pouvoir y assister per-

sonnellement vu l'éloignement du lieu. Cependant, nous y assisterons en esprit et de toute notre âme. Nous sommes en même temps heureux de nous voir encore dans toute la force de la vie, et nous nous rappelons encore, toujours, notre chaleureux et bien-aimé lieutenant-colonel à Rome. Ah! que ne pouvons-nous retourner dans ce pays de rêves servir à présent non plus l'immortel Pie IX, mais Sa Sainteté Léon XIII! Si jamais on a besoin de bras, nous, nous serons au premier rang. Si notre humble lettre vous parvient, M. le Général, le seul souvenir de la fête que nous vous demandons, c'est le journal qui en fera la publication, et si ce n'est abuser de votre bonté, un portrait album de celui pour lequel nous avons toujours eu tant d'amitié et de sympathie, notre cher colonel de Charette.

Espérant, M. le Général, que notre humble demande sera bien accueillie, recevez l'expression de vos anciens soldats et compagnons d'armes.

Pour la commission :

Le secrétaire, DE PAEPE (Polydore),

Commandant des pompiers, à Alost (Belgique).

ANCIENS ZOUAVES HOMMES DE LA SOCIÉTÉ :

Van Nuffel (Florent), de Meette (Amand), Kiethens (Sérafin), Sterk (François), van Spiégel (Emmanuel), Thouoman (Emmanuel), Deghels (Victor), Drumé (Philémon), van Nuffel (Pierre), Meersman (Téofil), Arys (Hector), Callebaut (Frans), de Buysscher (Gustave), Daens (Petrus), Verhulot (Léon), de Vidts (Léon), Daesleer (Frans).



LADY'S PICTORIAL

4 august

The "silver wedding" of the pontifical zouaves has been a splendid success, and general Charette, who is adored by his *compagnons d'armes*, indeed by all those who know him and are capable of appreciating his straightforward, heroic nature, will look back upon the grand *fête* he has given as one of the brightest days of his already glorious career; but what recollections of the past must have risen in the brave soldier's mind as he contrasted the gay scene before him with the terrible night of Patay, where he lay helpless on the bloody field, surrounded by the dead and dying, watching the dark shadows of miscreants who prowled about plundering the dead, waiting for his turn to be "finished off" for the sake of any articles of value that he might happen to possess; and how many fallen heroes, obscure and illustrious, did he miss in the roll-call. Whatever his feeling may ave been, he had a smile and a hearty greeting for each and all. His charming wife and her stepdaughter, Mlle de Charette, both dressed alike in simple but elegant costumes of white flannel trimmed with yellow (pontifical colours), did the

honours with the greatest amiability, a task of no small difficulty, considering the large number of guests. Many speeches and poems, &c., had to be omitted, owing to the same circumstance. Telegrams from Ireland, Italy, &c., were read, and everything went off to perfection. Fired by this brilliant example, one of the oldest names in Brittany — a Kergariou — has given us a sort of second edition of the festivity, the "retour de noces" of the zouaves. Most of general Charette's guests thronged the château of Bonaban in answer to the invitation of one of their favourite comrades at arms. The castle, which is near Saint-Malo, is built in the Louis XIV style, a long alley of splendid trees leads to the *cour d'honneur*, where, in front of the house, twenty tables awaited the guests for dinner. The light dresses of the women, mixing with the bright uniforms of hussars and dragoons, looked very charming in the leafy panorama. Fireworks and a dance ended the entertainment. The style of dress was that generally worn at garden parties. Lilac was prominent amongst the pale colours, and one dress of that shade is worthy of description. The skirt, of a new stuff called mousseline de crin, was shot with white, embroidered in heels in a deep border which formed two panels on each side, leaving the front plaited. The back was draped in the form of a large sash bow hooked over the back of the body, which had a full front drawn under a point, forming a sort of Swiss *ceinture*. The whole costume was made on silk, and profusely decorated with *choux* of mauve gauze ribbons. High-crowned hat of Tuscan straw lined with mauve, and ribbons only as a trimming, mauve satin boots, and mauve, umbrella matching the dress in stuff and embroidery. Another pretty frock was made in that soft mousseline de soie which drapes so gracefully; the body and overskirt pale, almost white, was covered with large pink roses de roy, with shaded foliage and delicious little blue beetles that seemed to be hand-painted, the underskirt was white coulissé over pale pink faille, and forming a deep flounce that rested on the narrow coulissés of the silk; the whole was trimmed white a profusion of lovely old Spanish blonde lace, which fell in cascades down the front of the bodice, and on the Louis XV sleeves. Large poke hat of coulissé silk muslin over silk, *gerbe* of roses to match the dress, with little beetles here and there. Some young girls wore simple dresses of white crêpe muslin, very effective over yellow silk slips, but the prettiest I saw was pure white crêpe made over white satin, the skirt had four very smalt frillings of crêpe round the bottoms, and the rest was covered with simple drapings of the stuff; the bodice was all in tucks, forming a V up to the neck, where the opening was trimmed with a soft gathered pièce, elbow sleeves made of crêpe in little tucks; Gainsborough hat of straw entirely covered with gathered crêpe, lined with ruby velvet, a *jarretière* of ruby velvet and a heap of white ostrich feathers, long and short, setting off the blonde beauty of the wearer, mittens of white silk, a simple satin ribbon forming

a point hid the juncture of skirt and *corsage*, and knotted in a long graceful bow at the back. As a rule the dresses were low, with gimps and long under-sleeves; much lace or embroidery was used over coloured silks.

PARISINE.



LE FIGARO

29 juillet

NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES DE CHARETTE

Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans que le régiment des zouaves pontificaux a été créé. Ses états de service sont déjà illustres, et bien qu'il ne soit plus en activité, le régiment est toujours formé, toujours prêt à entrer en campagne au moindre signe de son chef, *pour Dieu*, comme dit sa devise, *et pour la patrie*.

Le général de Charette, qui a commandé, tant en Italie qu'en France, le corps des zouaves pontificaux, a pensé que ce serait faire acte patriotique que de réunir, à l'occasion de ce vingt-cinquième anniversaire, les quinze cents ou deux mille braves qu'il a toujours sous la main, bien qu'ils soient presque tous rentrés dans la vie civile. Il les a convoqués à la Basse-Motte, près de Châteauneuf, à quelques kilomètres de Saint-Malo, et presque tous sont venus à son appel. On en comptait neuf cents, aujourd'hui à midi, dans le parc de la Basse-Motte, et plusieurs centaines de lettres pleines de cœur, de foi ardente, témoignaient, auprès du livre d'or où les arrivants s'inscrivent, du regret qu'éprouvaient ceux qui ne pouvaient pas venir.

La Basse-Motte n'est pas d'un accès facile. C'est un site éminemment campagnard au-dessus de Saint-Suliac. On y parvient depuis quelques années par un petit chemin de fer stratégique qui relie la poudrière de Châteauneuf à la ligne de Saint-Malo, mais les trains sont rares et le mieux est de venir soit en guimbarde le long des routes poudreuses, soit en bateau par la Rance, qui coule non loin de là.

C'est ce qu'ont fait la plupart des invités; les uns ont frété les calèches préhistoriques avec cochers en blouse bleue et harnais de corde qui font la joie des étrangers débarquant à Saint-Malo; les autres, plus *select*, ont organisé un voyage en steamer de Saint-Malo au petit port de Saint-Suliac. Bref, à dix heures du matin, heure fixée pour la messe en plein air sur la pelouse de la Basse-Motte, plus de deux mille invités des deux sexes, venus de tous les points du globe et en particulier des villégiatures environnantes, Dinard, Paramé, se pré-

sentaient à l'entrée du parc. Les hommes en jaquette et chapeau de bains de mer, les femmes en toilettes idem, c'est-à-dire en blanc, en rouge, en bleu, en jaune. Le coup d'œil de cette réunion d'été par un soleil éclatant, sous un ciel bleu superbe, à l'ombre de gigantesques arbres et de charmilles infinies, était charmant au possible.

Il fallait montrer patte blanche à la grille, c'est-à-dire que le général de Charette, respectueux des lois de son pays, ne voulait pas transformer la messe en réunion publique et que les seuls invités munis de carte spéciale pouvaient entrer dans le parc. Ils étaient reçus par une escouade de zouaves faisant fonctions de secrétaires, tous aimables et de joyeuse humeur, le brave et fidèle du Puget en tête.

Au seuil de la maison, les invités trouvaient les deux fées du lieu, Mme la baronne de Charette, deuxième femme du général, et Mlle de Charette, fille du premier mariage, toutes deux habillées à ravir de robes semblables en flanelle blanche, avec rubans larges tout jaunes, et abritées sous d'immenses chapeaux de paille jaune à plumes jaunes et blanches, le tout dans la tradition des couleurs pontificales qui sont le blanc et le jaune.

On apposait sa signature sur le livre d'or, après avoir salué les maîtresses de la maison, et on se mettait alors à la recherche du patron ou du bourgeois de l'endroit, comme vous voudrez. Cette recherche donnait l'occasion de parcourir des pelouses vertes, des chemins ombreux et des allées d'une fraîcheur exquise, mais on n'arrivait à découvrir le général qu'au bout de quinze ou vingt minutes. Il était mêlé à la foule, allant et venant, faisant un bout de causette à tout le monde et disparaissant aussitôt pour aller offrir son bras à une dame qui entrait.

Charette en veston noir et en pantalon à la hussarde, le chapeau de paille noir sur la tête et la pipe dans la poche de côté, donnait l'exemple de ce laisser aller bon enfant sans lequel les fêtes à la campagne ne sont que des singeries ridicules.

Le Nonce du pape, Mgr di Rende, devait venir donner aux zouaves la bénédiction de Léon XIII, mais le Gouvernement s'est, paraît-il, ému de cette inoffensive manifestation et le Nonce est resté à Paris, non sans avoir donné dans un télégramme qui a été lu par le général de Charette une excuse fort plausible de son absence. Mais on trouve toujours une excuse plausible dans ces cas-là.

Or, il faut le dire, durant toute cette fête intime et cordiale, personne n'a dit un mot de politique; on n'y a pas même songé, je crois, à se préoccuper de la politique militante du moment. C'est donc une frayeur bien inutile qu'a eue le Gouvernement, s'il a vraiment, comme on le dit, invité le Vatican à retenir son ambassadeur à Paris le jour de la fête des zouaves qui ont servi Pie IX.

Sur la pelouse, devant la maison blanche qui sert de château au magnifique parc de la Basse-Motte, un dais de sapins coupés et entrecroisés avec leur feuil-

lage recouvrait l'autel où la messe a été dite par M. le Curé de Châteauneuf et la bénédiction donnée par Mgr Sacré, premier aumônier des zouaves pontificaux, aujourd'hui évêque.

A ce moment, première émotion de la journée; de chaque côté de l'autel se tiennent deux porte-étendards. L'un est le colonel d'Albiousse, qui tient le drapeau du pape; l'autre est M. de Cazenove de Pradine, qui tient la bannière blanche des zouaves, celle qui fut à Mentana, à Patay, à Yvré-Lévêque, et qu'on suspendit à Frohsdorf au-dessus du lit mortuaire du comte de Chambord. A côté de M. Cazenove de Pradine se tient le jeune Guillaume de Bouillé, un adolescent de quinze ans, fils et petit-fils de ces deux Bouillé frappés à mort en combattant sous les ordres du Gouvernement de la Défense nationale en 1870, sans vouloir se souvenir d'un vers inutile de la *Marseillaise* à l'adresse de leur aïeul. Chacun se montrait ce jeune homme debout à côté de l'étendard que le sang de son père a taché, littéralement taché sur le champ de bataille, et pendant que la musique, dissimulée derrière l'autel, jouait une hymne religieuse, toutes les pensées de cette foule recueillie allaient bien sûr aux martyrs de la guerre franco-allemande, aux combattants d'Orléans, de Brou, de Loigny.

La messe entendue, on a déjeuné et fort bien déjeuné, ma foi, sous une tente en plein air. Il y avait un millier de couverts, dix ou douze tables, dont une table d'honneur présidée par Mme la baronne de Charette, et quand on se rendait compte de la situation topographique de Châteauneuf, loin de tout organisateur de banquets plus ou moins frelatés, on était émerveillé.

Si le général de Charette n'avait pas une carrière tout indiquée dans le militaire, il ferait certainement son chemin chez les donneurs de festins. Au dessert, le général, qui n'avait cessé d'aller de table en table, mangeant à l'une et buvant à l'autre, est monté sur l'estrade où se trouvait la table d'honneur et d'une voix claire, sonore, nous a lu le plus beau morceau d'éloquence patriotique et religieuse que j'aie entendu de ma vie, je le déclare.

Passant en revue les diverses phases que le régiment a traversées, Charette qui n'est pourtant ni orateur ni écrivain s'est élevé dans ce dithyrambe jusqu'aux régions du sublime, tant il est vrai que les grandes pensées viennent du cœur; c'est avec son cœur que le général a écrit ces vingt ou trente magnifiques pages, qui ne seraient pas déplacées dans un recueil de morale pratique à l'usage des jeunes gens.

Il a eu des phrases brèves et vibrantes comme ces alexandrins de nos grands tragiques qui font passer dans nos veines le frisson du beau. Sa description des débuts du régiment, ses souvenirs sur chacun des braves tombés pour le pape ou pour la France, son appel aux morts et sa prophétie pour l'avenir ont fait pleurer plus d'un sceptique, et c'est là le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce discours.

Après Charette, le brave d'Albiousse a parlé d'abondance avec une facilité d'élocution méridionale tempérée par le sentiment militaire de la mesure et de la sobriété. Admirable aussi cette harangue du second chef des zouaves pleine de traits fiers et de pensées grandioses. Décidément ce ne sont pas là des gens ordinaires, et je me demande ce qu'on n'obtiendrait pas de ces mille hommes le jour où, sur un signe de Charette, ils se réuniraient encore sous leur bannière légendaire. La fête s'est terminée par un toast chevaleresque de d'Albiousse à M[mes] de Charette, vers deux heures de l'après-midi.

Qui de nous verra les noces d'or des zouaves, maintenant, après avoir vu leurs noces d'argent? Ce sera pour le 28 juillet 1910. Je demande dès aujourd'hui à en être, comme tous les autres invités, d'ailleurs. Avis au secrétaire du Puget.

Pierre Giffard.



LE GAULOIS

29 juillet

LES VIVANTS ET LES MORTS

Les morts du régiment sont nombreux, aussi bien ceux qu'il a semés dans les champs brûlés de la Campagne romaine que dans les neiges de la France envahie.

A leur tête, il convient de citer le ministre qui organisa les zouaves et qui, lui-même, appartenait à l'armée par son passé. Mgr de Mérode, ministre des armes de Pie IX, était Belge. A peine sorti de l'École militaire, il se fit attacher, à titre étranger, à l'état-major de notre armée d'Algérie, et fit la guerre avec Bugeaud.

Il entra dans les ordres, devint camérier du pape, puis ministre, et montra, dans l'organisation de l'armée pontificale, des qualités d'administrateur de premier ordre.

Après le ministre, le général en chef, Lamoricière. Celui-là, c'est Bayard. Lieutenant à la prise d'Alger, il était général de division treize ans plus tard et avait conquis tous ses grades à la pointe de l'épée. Il avait inventé et organisé les zouaves. Député de la Sarthe, ministre de la guerre, il resta ce qu'il avait été en Afrique, le soldat par excellence. Il fut exilé au coup d'État; reprit, en 1860, son épée à la voix de Pie IX; se battit comme un lion à Castelfidardo et à Ancône. Il est mort en France, en 1865, comme un soldat et comme un saint.

Pimodan, c'est Duguesclin. A Castelfidardo, il n'en dit pas long à ses zouaves : « Souvenez-vous que vous êtes catholiques et Français! » Là il fut frappé coup sur coup par trois blessures, et à chaque balle qui lui entrait dans le corps, il répétait : « Dieu est avec nous! » Il mourut en martyr la nuit suivante.

Voilà maintenant le comte de Quatrebarbes, gouverneur d'Ancône; puis le comte de Baudelaire, le colonel d'Argy qui commanda la légion d'Antibes; le comte de Bourbon-Chalus, commandant du génie de Lamoricière.

Et cet admirable vieillard qui avait nom Fernand de Bouillé : « Nous arrivons trois nous mettre

sous tes ordres, Jacques, moi et mon cocher, » écrivait-il à Charette, en s'engageant comme simple soldat pour la campagne de France. Son fils l'accompagnait et aussi son gendre de Cazenove de Pradine, et marchant entre eux deux sur le champ de bataille de Patay, il leur disait : « Si un de ces obus venait à tomber entre nous trois, il y aurait ce soir bien des veuves à la maison. » Il fut traversé de part en part d'une balle au moment où il saisissait le drapeau que venait de laisser tomber Verthamon en mourant. Son fils, le comte Jacques, releva le drapeau immortel : « A moi ! cria-t-il à côté du corps de son père ; sauvez le drapeau ! » Et il est foudroyé par une grêle de projectiles. Il n'avait que vingt-six ans. Au moment de la charge, le vaguemestre lui avait remis une lettre de sa jeune femme qu'il n'eut pas le temps de lire.

Et Verthamon, nature à la fois mystique et élégante. C'est lui qui, le premier, porta le drapeau, à Patay. Une balle arrive et lui déchire la vessie. Il tombe avec son drapeau, se relève avec lui et continue à marcher ; une seconde balle lui traverse le poumon au-dessous du cœur, et sort par l'épaule gauche. Cette fois, il tombe encore et ne se relève plus. Mais il vit, il attend dans la neige, toute la nuit, la mort qui tarde à venir. Il vécut encore cinq jours. « C'était sublime, disait-il, en parlant de la bataille. Nous savions que nous allions tous à la mort ; moi, il me semblait monter au ciel ! »

Georges d'Héliand est tué à Castelfidardo. Sa mère, en apprenant sa mort, s'agenouille et récite le *Te Deum*. Il avait dix-huit ans !

Le capitaine Belou, un vétéran épargné par les balles piémontaises, reçoit en plein front, au plateau d'Auvours, une balle prussienne.

Crône, tué à Monte Libretti. Sa dernière parole est celle-ci : « Je suis certain d'aller au ciel. » Mœller, un lieutenant engagé comme simple soldat, tué à Mentana.

Et tant d'autres, Letou, Erftmeyer, Arthur de Chalus.

Et cet héroïque Porthos des zouaves, le caporal de Jong. A Monte Libretti, il s'était jeté au milieu des Garibaldiens. Sans recevoir une seule blessure, il en assomma ou en perça quatorze. Et quand il fut fatigué, il se mit à genoux pour se reposer. Les Garibaldiens le percèrent de leurs baïonnettes. Naïf comme un héros qu'il était, il écrivait : « Quand les protestants vous diront que la chaire de saint Pierre est vermoulue, répondez-leur que cela n'est pas vrai. Dites-leur que Pierre Jong et son cousin Guillaume l'ont vue, et ajoutez qu'elle est solide. »

De Vogué, l'un des trois Vogué qui ait versé son sang en 1870, tué à Loigny.

De l'Estourbeillon, Huygen.

« Chers parents, écrit le jeune Lasserre, si après les affaires il m'est donné de revoir la France, j'irai me faire tuer pour ma patrie ; car je m'engagerai parmi les zouaves d'Afrique qui sont les premiers au feu, et l'on verra bien que je n'ai pas renié mon drapeau, et qu'un zouave pontifical n'a pas peur de la mort. » Tué au siège de Rome.

Mercier de la Villebrune, capitaine de Beaurepaire, d'Adhémar, Dubois, de Taillart.

Et le marquis de Coislin ! A soixante-deux ans, il s'engage comme soldat aux zouaves pontificaux pour la campagne de France. Il porte le sac, il ragaillardit les jeunes par ses plaisanteries. A Brou, on commande aux tirailleurs : « Couchez-vous ! » De Coislin, impassible, reste debout, servant de cible vivante à l'ennemi et continuant à tirailler.

— Pourquoi ne vous couchez-vous pas? lui crie un commandant qui passe.

— Mon commandant, à mon âge, quand on se couche, c'est pour ne plus se relever.

Il ne voulut pour toute récompense que les galons de laine du soldat de première classe. Le ministre de la guerre le décora de la médaille militaire. Il mourut des fatigues de la campagne, en priant ceux qui l'acclamaient de dire à ses camarades « qu'il ne les oublierait pas auprès de Dieu. »

Voici maintenant le duc de Chevreuse, qui arrive avec son grand-père, le duc de Luynes. Le vieillard meurt bientôt en faisant son service d'infirmier, et à vingt-deux ans, le duc de Chevreuse, devenu duc de Luynes, possesseur d'une fortune immense, fiancé à une adorable jeune fille, vient chercher la mort à Patay à côté de son frère le duc de Chaulnes et de son beau-frère le marquis de Sabran. Il est foudroyé par un éclat d'obus. On rapporte son cadavre à sa mère, la duchesse de Chevreuse.

Le commandant de Troussures, au moment où le général de Sonis enlève les zouaves à Patay, lui dit : « Mon général, vous nous menez à une bien belle fête. » Il s'élançait à la tête de ses hommes et tombait foudroyé.

Avant la charge ' était descendu de cheval, s'était mis à genoux dans la neige et avait fait le signe de la croix.

A côté de lui mouraient le capitaine de Gastebois, le lieutenant Vetch, de la Begassière, de Freron, de Lagrange, de Bellevue, tous frappés en pleine poitrine.

A côté d'eux aussi tombait Lucien Saulnier, presque enfant : « Je suis bien triste de tout quitter, disait-il; mais l'honneur m'appelle. Que tous nos amis se souviennent de moi, prient pour moi. J'étais léger de tête, mais bien aimant de cœur. »

La pauvre mère, folle de douleur, court redemander le cadavre de son fils aux Prussiens, l'obtient, l'emporte et arrive chez elle avec ce corps mutilé, pour apprendre que son second fils vient de partir pour s'engager aux zouaves, comme le premier!

Nolet, de Bligny, de Woelmont-d'Hambraine, de Limminghe, comte d'Alcantara, de Lanascol. Ce dernier fut frappé à Castelfidardo; son agonie dura un mois. Sa mère était accourue à son chevet. Et quand la mort arriva, elle lui dit simplement :

— Mon enfant, récitons le *Te Deum*, tu sais que ton père le récite souvent.

Les deux frères Dufournel. Le pape Pie IX disait à leur père : « Vous m'avez donné deux soldats; je vous rends deux saints. »

De Veaux, tué à Mentana; Pierre Guérin, de Barry, foudroyés à Loigny; Houdet, mort des suites de sa blessure, reçue sur le même champ de bataille; Neyron. Ils étaient trois frères Neyron engagés pendant la campagne de France. Un seul est rentré au foyer paternel. Le Lièvre de la Touche, tué à Patay.

Wagner, un Lorrain qui, la veille du combat de Patay où il allait trouver la mort, écrivait : « Je vous embrasse, mes chers parents, en vous priant de me pardonner toutes les fautes involontaires que j'ai pu faire contre vous, en vous demandant votre bénédiction et celle de ma bonne grand'mère... Si vous saviez toutes les horreurs de la guerre! Je vous renvoie mes décorations et souvenirs de Rome, que je ne veux pas voir tomber entre les mains de l'ennemi. Vous les partagerez entre mes frères et sœurs en souvenir de moi. »

Thébaud. Blessé à Patay, il reste dix-huit heures dans la neige. Un chirurgien vient pour l'amputer : « Commençons par prier Dieu ensemble, puis faites. » De Feligoude, Collingridge, de Boissieu, tué devant Orléans; capitaine de Bellevue. A Patay, son uniforme fut percé de sept balles et son sabre faussé par une huitième; il mourut au plateau d'Auvours.

De Quelen, Guillemin, Viaud-Grand-Marais, tué à Auvours; Hébrard, de Bonrepos, de Parceveaux, qui meurt, en disant à ses camarades : « Je suis mort, mais ça m'est égal. » De Grave, Duvelle, de Geoffre. On va charger près du Mans. Gougeard donne aux zouaves l'ordre de se déployer; de Geoffre agite son képi, et d'une voix très forte, récite le *Pater,* auquel répondit la compagnie entière. Il mourut là d'une balle dans la tête.

De Raffelis de Soissau, le Mesre de Pas, de Retz, le sergent Serio, Pons de Murard, de la Barre de Nanteuil, de Bœcke, Bernard de Quatrebarbes, Le Page du Boischevalier, de la Guiche,

de Wawrin, vicomte Doynel, Serie, Bernardini, Joseph Guérin, de Fougeray, de Saisy, de Kerampeil, ce dernier tué à Brou.

Delalande, de Pontourny, Melin, Rialan, Galbaud du Fort, de Foucault des Bigottières, de Géry, du Bourg, tué au plateau d'Auvours; van den Boom, Legroux, Saucet, Pascal, Burel, Picou, Chevalier, van Bambost, Heykamp, Peters, Clayeis, de Momet, Guillet de la Brosse, tué à Cercottes. Son frère, en apprenant sa mort, s'engage à son tour et vient mourir à Loigny; Armand du Bourg, mort à Loigny.

Voilà le martyrologe, voilà la liste glorieuse et incomplète des zouaves qui sont morts pour leur foi et leur patrie; car ce qui les distingue, ce qui est la caractéristique de ce corps d'élite, qui se survit à lui-même, c'est qu'il ne sépare pas, dans son amour et dans son dévouement, Dieu de la France.

Voilà pourquoi la fête de ce jour force le respect de tous. Car il n'est personne en France, à quelque parti qu'il appartienne, qui puisse trouver mauvais que des gens qui ont risqué leur vie pour la patrie se rassemblent et ravivent, par un mutuel contact, la flamme des grands sacrifices, jalousement entretenue par eux.

Si demain la patrie avait besoin de ses enfants, Charette, « le général, » retrouverait encore les héros de Patay, d'Auvours, de Cercottes. Voilà surtout ce que signifie la cérémonie d'aujourd'hui. Fête militaire, fête chrétienne, fête patriotique, fête nationale, ajouterais-je, si ces deux mots ne servaient pas déjà aux ébats funambulesques que vous savez.

Il est bien peu de nos lecteurs qui ne le connaissent pas, « le général, » et ce qu'ils en savent vaut mieux que ce que je pourrais leur en dire.

Charette est un magnétiseur d'hommes. C'est un aimant puissant, qui attire à soi les pauvres petites aiguilles humaines. Il n'y a que lui au monde pour avoir conçu l'idée de faire venir, de tous les coins du pays de France, l'élite qui se pressait autour de lui, dans un endroit situé en dehors des grandes routes, et où les courants humains ne passent jamais, comme il n'y a que lui au monde qui soit capable de réussir une telle entreprise. C'est l· force de son aimant.

Si cet homme s'installait au sommet du Canigou, la Chambre serait forcée de décréter un chemin de fer d'utilité publique, pour empêcher les gens qui grimperaient derrière lui de se casser les os. S'il a le don d'attirer, il a le don de retenir et aussi celui de commander. C'est un des humains de jour en jour plus rares, par ce temps de parlementarisme, avec lesquels on n'est jamais tenté de discuter. Il vous ferait exécuter, sans protestation, toutes les folies imaginables, au sens héroïque, s'entend, parce qu'il vous inspire cette crainte de le voir accomplir tout seul, et sans vous, ce qu'il vient de vous ordonner.

Memor.

*

LE GAULOIS

30 juillet

Détails complémentaires de la fête de la Basse-Motte, par dépêche spéciale : « Journée terminée comme elle avait commencé, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Véritable triomphe pour le général de Charette et le colonel

d'Albiousse. On s'est promené très tard dans le parc, et beaucoup sont restés et ont reçu la plus gracieuse hospitalité dans les châteaux voisins, notamment au château de Châteauneuf, appartenant au marquis d'Audiffret-Pasquier.

» Dans le château, situé dans un parc merveilleux, près du vieux manoir d'Anne de Bretagne et du duc de Mercœur, sont logés la comtesse, le marquis et la marquise de la Ferronnays, le marquis et la marquise du Pavillon, vicomte et vicomtesse du Puget, vicomte de Champeaux-Verneuil, comte et comtesse Jacquemont, Mme de l'Espinois, M. de Saint-Sernin, M. de Largentaye, Mlle de Saint-Victor, etc.

» Aujourd'hui mercredi, grande fête chez le comte de Kergariou, au château de Bonaban.

» Tout le pays se réjouit de cette animation et fête avec nous le général. »

*

LE TEMPS ET LE JOURNAL DES DÉBATS (1)

29 juillet

LA FÊTE DES ZOUAVES PONTIFICAUX

La fête donnée aux anciens zouaves pontificaux, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la création du régiment, par le général de Charette, dans son château de la Basse-Motte, près de Saint-Malo, a eu lieu aujourd'hui.

Favorisée par un temps superbe, elle a été très brillante. Le programme portait au verso cette inscription : « Noces d'argent du régiment des zouaves pontificaux, 1860-1885. La Basse-Motte, 1885. » Le tout encadré dans une fort jolie vignette représentant une vue de Rome, surmontée d'un trophée formé d'un drapeau blanc croisé avec l'étendard des zouaves portant le Sacré-Cœur et la tiare pontificale.

Au recto, les noms des batailles auxquelles a assisté le régiment, depuis Castelfidardo en 1860, jusqu'à Orléans, Cercottes, Patay, Brou, Yvré-l'Évêque, en 1870.

A dix heures du matin, une messe a été dite par Mgr Sacré, prélat romain, en remplacement du Nonce du pape, Mgr di Rende, empêché, sur un autel dressé dans le parc, devant une foule de plusieurs milliers de personnes.

Après cette cérémonie, le général de Charette a adressé au Nonce et aux repré-

(1) Le *Temps* et le *Journal des Débats* ont inséré dans leurs colonnes un compte rendu semblable.

sentants de son ancien régiment un discours dans lequel il retrace la brillante carrière des zouaves pontificaux...

Après ce discours, qui provoque un enthousiasme indescriptible, un banquet de plus de seize cents couverts est servi aux anciens zouaves, parmi lesquels on remarque des représentants de toutes les nationalités : Irlandais, Hollandais, Canadiens, etc.

La fête continue toute la journée de la façon la plus cordiale.

Mgr Sacré, qui a dit la messe, est un prélat romain, curé de la cathédrale d'Anvers, ancien aumônier des zouaves depuis Castelfidardo. Il a donné après la messe la bénédiction pontificale avec autorisation de Léon XIII envoyée par télégramme.

Au pied de l'autel étaient le colonel d'Albiousse, portant la bannière pontificale, et M. de Cazenove de Pradine, portant la bannière des zouaves, qu'il a prise à Patay des mains de Verthamon et des deux Bouillé, tués en la défendant. Lui-même est privé de l'usage du bras et de la jambe droits, par suite des blessures reçues à cette affaire.

A côté de lui se tenait le jeune fils de Fernand de Bouillé, tué à Patay.

La veuve du général de Lamoricière assistait à la messe, ainsi que le général de Biré, l'amiral Véron, le nouveau sénateur, etc.

Dans l'assistance il y avait un grand nombre de jolies femmes en toilette aux couleurs pontificales, or et blanc. Je n'ai vu aucun emblème politique.



LE SOLEIL

30 juillet

NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

M. le général de Charette, il y a quelques jours, avait écrit à notre directeur, M. E. Hervé, l'invitant à assister à la fête donnée par lui à ses anciens zouaves pontificaux, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de ce brave régiment.

Notre directeur, retenu encore pour quelques jours loin de Paris, a télégraphié à M. le général de Charette pour lui exprimer tous ses regrets de ne pouvoir se rendre à son aimable appel.

Le *Soleil* aura néanmoins été représenté à cette belle journée : un de nos

amis, M. L. de la Brière, qui fit partie des zouaves pontificaux, a bien voulu accepter cette tâche ; il nous adresse le télégramme suivant :

La Basse-Motte, 28 juillet.

Les noces d'argent du régiment des zouaves pontificaux ont été célébrées d'une manière très brillante.

Tout ce charmant pays qu'arrose la Rance était en fête, et le général de Charette a royalement reçu ses hôtes ; son château de la Basse-Motte, où a eu lieu la fête, avait été aménagé de la façon la plus pittoresque. A la porte du parc flotte l'étendard du Sacré-Cœur ; sur la verte pelouse qui s'étend devant l'habitation, l'autel se dresse avec éclat sous un dais de soie bouton d'or ; de chaque côté, de gros cierges à la romaine — un souvenir d'antan — et derrière le sanctuaire l'orgue qui accompagnera tout à l'heure une maîtrise de cinquante choristes.

A dix heures Mgr Sacré — qui remplace le Nonce du pape, Mgr di Rende, empêché — monte à l'autel au milieu du recueillement général de l'assistance, évaluée à plusieurs milliers de personnes : au premier rang tous les évêques de Bretagne, l'étendard de Patay porté par M. de Cazenove de Pradine, mutilé à la bataille, le jeune fils du comte de Bouillé, qui mourut sur le champ d'honneur, et sept cents zouaves pontificaux ; beaucoup de dames en toilettes aux couleurs pontificales, or et blanc ; puis des groupes de paysans bretons en costume et de paysannes coiffées de bonnets pittoresques.

Mgr Sacré transmet aux assistants, dont l'enthousiasme est immense, la bénédiction du Saint-Père parvenue par dépêche.

Après cette touchante cérémonie on se dirige vers l'immense tente dressée derrière l'habitation et où aura lieu le repas ; là encore, décoration des plus réussies, ce qui n'a rien d'étonnant quand j'aurai dit que l'initiative en revient à la baronne et à Mlle de Charette.

Au fond, au-dessus des places d'honneur un grand portrait de Léon XIII ; au sommet des mâts qui soutiennent le velum flottent des étendards aux couleurs pontificales ; des guirlandes de feuillage et de fleurs courent autour de l'enceinte ; au milieu les écussons pontificaux se mêlent aux armes de France, du Canada, de Hollande, de Belgique, d'Irlande et d'Angleterre — tous pays qui ont fourni des zouaves.

Les tables reçoivent douze cents convives. Sur chaque assiette au lieu de menu, un charmant programme portant au recto une vue de Rome avec un trophée très élégant dû au crayon de la baronne de Charette ; au verso l'énumération des glorieuses batailles — Castelfidardo, Orléans, Patay, Yvré-l'Évêque — auxquelles a pris part le régiment depuis vingt-cinq ans, en Italie et en France. Malgré le grand nombre des convives tout le monde se place avec facilité et tout se passe avec un ordre parfait.

A la table d'honneur, auprès du baron de Charette, on remarque Mme de Lamoricière, veuve du général qui créa le régiment des zouaves pontificaux, la comtesse de la Ferronnays et les délégués des zouaves canadiens, anglais, irlandais, etc. La plus grande cordialité mêlée à la camaraderie la plus touchante ne cesse de régner pendant tout le banquet, à la fin duquel le général de Charette prononce un discours dont, à notre grand regret, nous ne pouvons donner que les principaux passages...

La péroraison du général de Charette est accueillie par de chaleureux vivats ; Mgr Sacré, ancien aumônier des zouaves, depuis Castelfidardo, prononce ensuite quelques mots qui sont également couverts d'acclamations ; enfin le colonel d'Albiousse porte un toast au régiment, au

général, à Mme et Mlle de Charette. Ce toast, mettant le comble à l'enthousiasme de l'assistance, provoque une émotion indescriptible, et c'est à regret que l'on se sépare en emportant le plus précieux souvenir de cette fête unique et de l'amabilité des hôtes.



VALPARAISO

Chili — 22 septiembre

LAS BODAS DE PLATA DE LOS ZUAVOS DE CHARETTE

Traducido para *la Union*

Hace hoi dia, veinte anos que fué creado el rejimiento de los zuavos pontificios. Su hoja es mui brillante y aunque no esté en servicio activo el rejimiento, esta siempre formado y pronto a entrar en campana a la menor senal de su jefe, por Dios, como dice su divisa, y por la patria.

El jeneral Charette que en Italia y Francia ha tenido el mando de los zuavos, ha creido hacer un acto de patriotismos al convocar a estos mil quinientos o dos mil valientes con ocasion del vijésimo quinto aniversario. Los ha llamado a Basse-Motte cerca de Châteauneuf y casi todos han ido; se cuentan como novecientos y muchas centenas de cartas llenas de fé ardiente que demuestran los sentimientos de aquellos que no han podido assistir.

La Basse-Motte no es de facil acceso, es un sitio esencialmente campestre, encima de Saint-Suliac; se llega a él, desde algunos anos aca, por un camino de fierro que une Châteauneuf con Saint-Malo, pero los trenes son raros y lo mejor es irse en carruaje o en botes por el Rance, que corre no léjos de ahi. Es lo que ha hecho la mayor parte de los invitados; unos han alquilado las prehistoricas cabexas con cocheros de blasa azul, que hacen el encanto de los que desembarcan en Saint-Malo; otros, lo mas selecto, han organizado un viaje por vapores desde Saint-Malo hasta el puertecito de Saint-Suliac. A las diez de la manana, hora senalada para la misa al aire libre en la pradera de la Basse-Motte, mas de dos mil invitados de ambos sexos venidos de todos los puntos del globo se presentaban a la entrada del valle. Los hombres en trajes de banos de mar, y las mujeres en toilettes de lo mismo, es decir, de blanco, rojo, azul y amarillo con un sol ardiente, bajo un cielo de azul profundo y a la sombra de arboles jigantescos, ofrecian una vista encantadora.

El jeneral Charette, fiel observante de las leyes de su pais, no queria transformar en reunion publica la misa a la cual podian entrar unicamente los invitados,

quienes eran recibidos por una comision de zuavos que hacian de secretarios, teniendo a la cabeza al fiel y bravo du Puget. A la entrada de la casa los invitados encontraban las dos hadas del lugar : la baronesa de Charette y la senorita Charette, hija del jeneral, ambas vestidas de blanco, con grandes cintas amarillas, cubiertas sus cabezas con sombreros de paja amarilla y plumas blancas, que son los colores pontificios. Se dejaba la firma en el libro de oro, despues de haber saludado a las senoras de la casa, y en seguida se dirijian en busca del jeneral por entre grandes alamedas y verdes praderas, luego se le encontraba mezclado con la multitud y charlando con todos.

Charette, vestido de huzar, sombrero negro de paja y la pipa en el bolsillo derecho, daba ejemplo de esa confianza sin la cual las fiestas de campo dejeneran ridiculas cortesias.

Citar nombres de los ahi presentes, seria imposible; habia, como se ha dicho, novecientos zuavos, Canadienses, Irlandeses, Holandeses, Ingleses, Espanoles, y entre los Franceses, el coronel del rejimiento, el bravo d'Albiousse, los comandantes o simples soldados, los amigos, MM. Le Gonidec, de Belmont, de Lambilly, de Largentaye, de la Ferronnays, de Bélizal, de la Borderie, de l'Angle-Beaumanoir, l'amieral Véron, Gustave Kolb-Bernard, d'Audiffret, de Polignac, la senorita Lamoricière, hija del glorioso fundador de los zuavos del papa, y otros nombres ilustres de la antigua nobleza que renuncio a enumerar : una lista de nombres propios cuando pasa por el telégrafo jamas queda intacta.

El Nuncio del papa, Mgr di Rende, debia dar bendicion de Léon XIII a los zuavos, pero el Gobierno se sintio conmovido por esta manifestacion inofensiva y el Nuncio permanecio en Paris no sin haber enviado antes al jeneral Charette, por el telégrafo, una escusa plausible de la inasistencia; siempre hai para estos casos una escusa plausible.

Es necesario decirlo, en esta fiesta intima y cordial nadie ha dicho una palabra sobre politica ni se ha pensado en preocuparse de los partidos militantes; es pues un temor mui infundado el del Gobierno, si, como se dice, ha invitado al Vaticano a que haga permanecer en Paris a su embajador el dia de la fiesta.

En el prado, al frente de la casa blanca, que sirve de castillo al magnifico parque de la Basse-Motte, un dosel de verdes abetos entrelazados cubria el altar en que se celebro la misa por el cura de Châteauneuf y dio la bendicion Mgr Sacré, primer capellan de los zuavos, hoi obispo.

En este momento, primera emocion del dia, en cada lado del altar estan de pie dos porta-estandartes : el uno es el coronel d'Albiousse que sostiene la bandera del papa, el otro es M. Cazenove de Pradine, quien lleva la bandera blanca de los zuavos, aquella que estuvo en Mentana, Patay e Ivré y que estuvo en Frohsdorf en el lecho mortuorio del conde de Chambord. Al lado de M. Cazenove

de Pradine esta el joven Guillermo de Bouillé, un adolescente de quince anos, hijo y nieto de esos dos Bouillé muertos combatiendo bajo las ordenes del Gobierno de la Defensa nacional en 1870. Todos senalaban a ese joven de pié con el estandarte manchado con la sangre de su padre, literalmente manchado en el campo de batalla, y miéntras que la musica, oculta detras del altar, modulaba un himno relijoso, todos los pensamientos de esa multitud recojida se dirijirian a los martires de la guerra franco-alemana, a los combatientes de Orléans, Brou, de Loigny.

Oida la misa, se paso al almuerzo en el aire libre; habia mil cubiertos, diez o doce mesas, una de honor presidida por la baronesa de Charette, y era de maravillarse al ver la destreza con que se habia organizado el banquete en Châteauneuf; si el jeneral Charette no fuera militar por naturaleza, habria hecho carrera como organizador de festines. A los postres el jeneral que no habia cesado de andar de mesa en mesa, comiendo en una y bebiendo en otra, sube al estrado en donde se encontraba la mesa de honor y nos lee con voz clara el mas bello trozo de elocuencia patriotica y relijiosa que he oido durante mi vida.

Pasando en revista las diversas faces del rejimiento, Charette que no es ni orador ni escritor, se ha elevado en este ditirambo a las rejiones de lo sublime, tan cierto es que los grandes pensamientos viven del corazon : con su corazon ha escrito estas veinte o treinta pajinas que no estarian mal en un compendio de moral practica para uso de los jovenes.

Hai frases breves y vibrantes como los alejandrinos de nuestros grandes trajicos que hacen pasar por nuestras venas el deleitoso estremecimiento de lo bello. Su descripcion de los estrenos del rejimiento, sus recuerdos de cada uno de los valientes muertos por el papa y por la Francia, su llamado a los muertos y su profecia para el porvenir, han hecho llorar a mas de un escéptico, y hé aqui el mas bello elogio que pudiera hacerse de ese discurso.

Despues de Charette, el bravo d'Albiousse ha hallado con facundia, con una facilidad de elocucion meridional, templada por el sentimiento militar con mesura y sobriedad. Admirable fué tambien esta arenga del segundo jefe de los zuavos llena de rasgos valientes y de pensamientos grandiosos.

Decididamente, esas jentes no son jentes ordinarias, y yo me pregunto cuanto se obtendria de esos mil hombres el dia en que, a una senal de Charette, se reunieran bajo su estandarte lejendario.

La fiesta termino con un brindis de d'Albiousse a los senoras de Charette, a las dos de la tarde.

¿Quién vera las nupcias de oro de los zuavos despues de haber visto las de plata? Tendran lugar el 28 de julio de 1910.

A. Viollier.

LA MINERVE

Canada — 15 août

NOCES D'ARGENT DU RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Basse-Motte, 28 juillet 1885.

Notre fête vient de se terminer. J'ai encore les yeux tout enflammés des larmes versées pendant les heures délicieuses que nous avons passées sous le toit hospitalier du général de Charette.

Mon récit sera court, diffus et incomplet, vu le peu de temps que j'ai à ma disposition et les distractions bien légitimes qui traversent mon esprit.

Arrivés à Paris, le 27 au matin, nous avons, M. Richer et moi, pris lundi le train pour Saint-Malo, douze heures de marche par express.

Entrés dans notre compartiment, quatre Messieurs viennent prendre place à côté de nous. Nous nous regardons, et de suite le cœur nous dit que nous ne sommes pas étrangers : nous nous embrassons fraternellement, car nous sommes tous zouaves, frères... d'armes. Le capitaine de Résimond est là; avec quelle sympathie il s'informe de suite de Prendergast, de de Montigny, de Desilets, etc. Sur tout le parcours nous arrivent des connaissances, des amis. A Saint-Malo, nous trouvons les hôtels déjà encombrés. Nous descendons à Saint-Servan, où M. de Charette avait eu l'obligeance de retenir des chambres pour nous. Nous passons la veillée avec des Français, des Belges, des Hollandais. C'est à se croire aux beaux jours de Rome, d'autant plus que Saint-Servan, par ses rues, ses places, ses maisons et sa population, ressemble beaucoup à ces villes des anciens États pontificaux, dans lesquelles nous avons eu l'honneur de tenir garnison pour le Saint-Siège.

Le 28, à sept heures du matin, nous prenions un petit bateau, *la Rance*, où nous rencontrons Guérin, Tuccimei, Durand, Arts, Kinvina, etc., etc., et après une heure superbe passée sur l'eau, nous abordions à Saint-Suliac, et de là nous nous rendons à pied sur une voie absolument romaine jusqu'au château de Basse-Motte, enveloppé dans la verdure au fond d'un splendide ravin. Les abords sont déjà encombrés d'une foule immense, et par toutes les voies arrivent des groupes d'amis. L'entrée au château se fait régulièrement par l'appel de tous ceux qui ont répondu par lettre à l'invitation; mais dès que l'on apprend que les Canadiens sont là, de suite on oublie commandants, adjudants, tous autres officiers et on les appelle. Nous entrons dans un immense et riche parterre à l'entrée duquel nous attend le général qui nous tend les bras, nous embrasse, les larmes aux yeux, et nous remercie cordialement d'être venus au premier son du clairon.

Une fois entrés nous étions à peu près sept cents zouaves, sans compter des milliers de nobles et de paysans bretons en leur costume pittoresque, venus pour entendre la sainte messe. Cette messe a été émouvante : Charette, le petit-neveu du grand chouan, est là le chapelet à la main, à côté de lui prient dans le silence les descendants de tous ces nobles Français, de ces nombreux paysans qui combattirent si valeureusement pour Dieu et le roi. A l'autel officia Mgr Sacré, doyen de l'église d'Anvers et l'un des premiers aumôniers du régiment. Au pied de l'autel flottent à travers la verdure (car nous sommes en plein air) les drapeaux du pape porté par le

colonel d'Albiousse et celui du Sacré-Cœur porté par Cazenove de Pradine, assisté du fils de Jacques de Bouillé. On connaît cette histoire. Le porte-drapeau Verthamon tombe mort, Cazenove le remplace : il tombe gravement blessé. Le marquis de Bouillé, quoique âgé, est là sous les armes; il s'empare du drapeau, tombe mort, et est remplacé par son fils Jacques, qui succombe à son tour. Cazenove, tout blessé qu'il soit, ressaisit le drapeau et tombe une seconde fois tout le bras droit mutilé. Il lui appartenait bien de le tenir ce drapeau encore marqué de son sang, et nul ne pouvait mieux l'accompagner que le jeune Guillaume de Bouillé. Et le chant, comme il a été superbe! Je croyais, en écoutant le chant du *Pater,* entendre toute la France catholique demander à Dieu, au Dieu des Francs, ces fils aînés de l'Église : *Adveniat regnum tuum!* Au nom de la Nouvelle-France, j'ai demandé de très bon cœur des jours plus heureux pour notre mère la vieille France.

Après la bénédiction apostolique accordée par Léon XIII, et donnée par Mgr Sacré, un va-et-vient général s'établit : on se cherche, on se reconnaît, on s'informe des absents, et on entend de toute part des cris de joie, on s'embrasse, on pleure et on rit. Mon Dieu, nous aurions bien passé la journée ainsi; mais la table hospitalière était dressée et nous dûmes rompre les rangs pour aller y prendre place. Un immense bâtiment dressé absolument pour la circonstance, contient plus de huit cents couverts. La salle est décorée des drapeaux pontificaux et du Sacré-Cœur, ainsi que des armes des zouaves des différentes nationalités et des noms des combats où se sont illustrés les diables du bon Dieu — et vous savez s'ils sont nombreux. Les mets, je ne vous en parle pas; je ne les ai guère vus et encore moins goûtés, tant j'étais absorbé par les émotions. Après Mme de Lamoricière et un couple d'autres noms, on appela les zouaves canadiens qu'on plaça à la table d'honneur (qui ne contient que vingt-cinq couverts).

M. le Dr Desjardins entre Mme la comtesse de Coniac et la fille de Lamoricière, le glorieux duc de Castelfidardo, M. Richer entre cette dernière et Mme de Kergariou, et votre serviteur entre Mme Lamoricière et Mme la marquise Jacques de Bouillé en face Mme de Charette. Dites-moi quand le Canada catholique eut pareil honneur?

Le général, en nous invitant à attaquer les pièces servies, continua à circuler par toute la salle en tirant la barbe à l'un, en donnant une tape à l'autre, en prenant une cerise ici, un verre de vin là, toujours le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux. Vers la fin du repas, il s'avance sur la table d'honneur et commence à nous parler, comme il le fit en 1882, à Saint-Hyacinthe, avec ce ton ferme, ému, cet accent convaincu et partant de son noble cœur, et aujourd'hui comme alors, à Basse-Motte comme à Saint-Hyacinthe, il arrache des larmes à tout son auditoire. Vous pouvez juger vous-mêmes, par le texte du discours que je vous inclus, de l'effet produit sur une assemblée où se trouvaient des héros de Castelfidardo, de Mentana et de Patay.

Mgr Sacré, malgré la difficulté que tout le monde sentait de parler après M. de Charette, fut très heureux et applaudi à outrance. Puis M. d'Albiousse vint à son tour remuer nos cœurs et provoquer les vivats les plus enthousiastes. J'ai entendu des orateurs puissants, renommés dans le monde entier, mais jamais homme ne m'a ému comme vient de le faire M. d'Albiousse. Comme nous l'aimions, et comme nous le lui avons bien prouvé par nos applaudissements et nos larmes, quand il a parlé du père des zouaves, M. de Charette, de la fille du régiment, Mlle de Charette, de Mme de Charette, cet ange qui sur la terre de France accueillit l'enfant qu'un autre ange avait laissé sur la terre d'Italie! A peine M. d'Albiousse a-t-il fini que de Charette vient l'embrasser et le presser sur son cœur, Mlle de Charette vient lui presser la main, Mme de Charette pleurant à chaudes larmes embrasse le colonel qui baise respectueusement sa main, et tous nous applaudissions en pleurant.

Ah! mes chers amis, pendez-vous de n'avoir pas été là.

Après Castelfidardo et les jours glorieux écrits dans l'histoire avec le sang de nos frères, celui-ci est le plus beau du régiment.

Je vous enverrai, par le prochain courrier, des détails que je dois omettre aujourd'hui. J'en aurai bien long à dire à mes anciens compagnons d'armes.

D. Gérin.



LA MINERVE

18 août

NOS ZOUAVES CANADIENS

Nous avons reçu hier une nouvelle correspondance de M. l'abbé Gérin, qui représentait les zouaves canadiens à la Basse-Motte. Cette correspondance est accompagnée de la lettre suivante, que notre distingué collaborateur adresse à ses anciens camarades et qui sera lue par tous avec le plus vif intérêt :

AUX ZOUAVES PONTIFICAUX

Saint-Servan, 30 *juillet* 1885.

Mes chers Camarades,

Les journaux vous ont donné longuement les impressions de la journée du 28. On a écrit pour le public, pour tout le monde. Je comprends que vous, qui êtes du régiment, de la famille, avez droit à plus de détails. Cette lettre familière, intime, au style diffus, aux phrases coupées, est pour vous seuls; défense formelle à tout profane d'en prendre connaissance. Je vous parle comme à de vrais zouzous, en prenant mon café et en fumant ma cigarette.

J'arrive de la Basse-Motte, où j'ai passé la journée. Les décorations sont enlevées, le bruit a cessé; mais l'âme de la grande fête y est encore; de Charette est là, recevant une foule d'invités, répondant à des lettres, à des dépêches, courant ici et là, commandant, chantant, criant, etc., etc. Vous le voyez parler à un ami paraissant bien décidé à se tenir en repos; un instant après il est rendu à l'extrémité du parc pour recevoir ou reconduire quelqu'un; c'est ainsi qu'il va et vient sans cesse. Pourtant la Basse-Motte est extrêmement isolée. En venant se fixer ici, le général cherchait sans doute la tranquillité. Il oubliait sa popularité, le besoin que l'on a de le voir, de lui parler, de l'entendre, et quand il s'agit d'aller à Charette, la distance n'est jamais assez grande, ni les taillis assez épais pour nous empêcher d'arriver jusqu'à lui. Aussi à quelle épreuve n'a-t-il pas mis le dévouement des zouaves, en les convoquant de toutes les parties du monde, non pas au centre de la France, mais à une de ses extrémités, au fond de la Bretagne, loin, bien loin des grandes routes; et cependant plus de mille sont venus, et la plupart au prix de bien des sacrifices, et comme tous ont joui, ont été heureux !

Cette grande popularité repose sans doute sur le prestige attaché à un grand nom, à un passé plein de gloire; mais encore et surtout, je crois, sur le fait que cet homme à la théorie joint la pratique toujours; il agit comme il parle, en vrai soldat chrétien. Ainsi de Charette, général de France, communie deux ou trois fois par mois; fait lui-même tous les soirs la prière avec ses domestiques; ne manque jamais au chemin de la croix le vendredi, et chaque matin, vous pouvez le voir se diriger, le chapelet à la main, vers Châteauneuf pour y entendre la sainte messe. Quand arriva la nouvelle qu'il aurait certainement des Canadiens à sa fête, il se prit à crier : « Schmoderer! Schmoderer! » Schmoderer arrive tout haletant : Mon général, et qu'est-ce qu'il y a? — Ils viennent! Ils viennent... — Mais qui, mon général? — Imbécile! tu ne comprends rien! tu sais bien que ce sont les Canadiens... et quelques minutes après il prenait le chemin de l'église de Châteauneuf pour y remercier Dieu de la faveur tant désirée. Aussi, avec quelle affection il nous a reçus et embrassés! Non content des honneurs donnés au Canada le 28, il chargea le marquis de la Rochefoucauld de nous conduire sans faute chez lui le 30 pour y prendre le déjeuner. C'est ainsi que nous avons eu la bonne fortune de passer une partie de cette journée avec la famille de Charette. La baronne, adorée de son mari, de ses enfants et de tout son personnel, fait royalement les honneurs de sa maison. Vous l'avez vue, vous l'avez admirée au Canada; que ne la voyez-vous chez elle? Par sa simplicité si digne, son extrême délicatesse, son sourire, son esprit vif, elle conquiert de suite l'admiration de tous. Aussi la noblesse française paraît orgueilleuse de compter dans ses rangs la Rose du Sud (C'est ainsi que les Américains désignaient Mlle Polk dans leurs chants et leurs poésies). Mlle Henriette de Charette est âgée de vingt-un ans; on lui en donnerait à peine quinze. Elle semble ne vivre que pour son père et sa nouvelle mère. Tout le régiment, comme le père, raffole de sa fille.

Athanase de Charette fils est un grand gaillard à la figure intelligente et à l'air déterminé. Il aura plus tard à porter la vaillante épée de son père, il dirigera peut-être vos enfants sur les champs de bataille. Noblesse oblige; il sera digne de sa race, comme vos enfants le seront de vous et de la cause à laquelle est attachée notre existence.

Le petit Anthony, né du dernier mariage, est âgé de cinq ans; c'est un bel enfant qui promet. La France et l'Amérique devront en être fières.

En parlant de cette magnifique famille, il faut y joindre Schmoderer. Vous rappelez-vous ce soldat zélé, fidèle, suivant son chef pas à pas, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune? Voilà plus de vingt ans que sa destinée est attachée à celle de M. de Charette, et aujourd'hui on ne peut dire qui l'emporte du dévouement du serviteur ou de la confiance du maître. Enfant de l'Alsace, il ne veut pas devenir Prussien, il reste Français, catholique, zouave enragé. Quelles heures délicieuses passées sous ce toit hospitalier! Avec quelle émotion j'ai baisé le Sacré-Cœur porté par le vieux Charette au moment où il fut fusillé! Au nom de vous tous aussi, j'ai baisé pieusement le drapeau glorieux du Sacré-Cœur, le même qui conduisit nos frères de France à Patay, à Loigny et à Cercottes. Il est tout taché de sang et troué par les balles. J'ai tenté d'en détacher une parcelle. Je le regrette, dit M. de Charette, mais c'est impossible; c'est une relique sacrée dont la France catholique m'a établi le dépositaire; il doit rester intact comme votre calice. Le général m'a fait apporter un volume considérable, très richement relié et ayant pour titre écrit en lettres d'or : « Aime Dieu et va ton chemin. » C'est le récit de son voyage au Canada. C'est charmant à lire. Tout est relaté avec clarté, précision et cœur. Rien n'y est oublié; pas même sa courte visite à la petite paroisse de Saint-Justin. Si M. de Charette le voulait, il ferait autant de bruit avec sa plume qu'avec son épée. Dans le même volume est intercalé feuille par feuille le *Bulletin de l'Union* faisant rapport de sa visite, ainsi que plusieurs

cartes photographiques représentant les monuments et les principaux points de vue de notre pays.

J'emporte dans mon cœur, d'où il ne sortira jamais, le souvenir de cette journée et de celle du 28. Si jamais un Français pousse devant moi le cri de détresse : « Nous n'avons pas d'homme, » sans hésitation je lui donnerai l'adresse suivante : « Baron A. de Charette, Basse-Motte, Bretagne. » Et n'est-ce pas là la croyance de plusieurs, puisque là accourt toute la noblesse française en commençant par le duc de Chartres, le duc d'Alençon, etc.?

Vous avez lu *in extenso* le discours de M. de Charette. Le passage relatif aux fils de la Nouvelle-France a été acclamé par les cris enthousiastes de toute l'assemblée : Vivent les Canadiens! Vive le Canada! Si le curé Labelle eût été là!... Le colonel d'Albiousse a du coup empoigné tous les cœurs.

Le régiment peut être fier de ses chefs, et au jour fixé par la divine Providence, de tout cœur et avec confiance chacun remettra à leur entière disposition son bras et sa vie. Hélas! Je ne pourrai plus vous suivre! Si au moins M. Moreau consentait à me faire son assistant...

Vous avez pu constater le ton sympathique de la presse. Le *Temps* et le *Gil Blas* même avaient envoyé des représentants. C'est probablement l'un d'eux qui répondit à un zouave se plaignant de l'absence des républicains : Que me chantez-vous là? Il y en a et ils ne voient plus clair.

En effet, je ne crois pas qu'un seul assistant ait échappé à l'émotion. Le correspondant du *Gil Blas*, avant que d'expédier son article, l'a soumis à M. de Charette en s'engageant à biffer tout ce qui ne lui irait pas.

J'ai vu particulièrement MM. de Kermoal, Joly, Joubert, de Ferron, Niel, de Résimond, du Roux, Guérin, Aartz, de Kerwin, Tuccimei, les Pères Douceaux et Paaps, etc.

Tous m'ont parlé avec attendrissement des Canadiens et m'ont prié instamment de les rappeler à votre souvenir. Pauvre Niel! il porte péniblement sa glorieuse jambe de bois; il est pâle, languissant, mais pas abattu : il est prêt à se traîner à Rome pour y défendre encore le pape et la foi.

Les commandants de Saisy, Lambilly, d'Albiousse sont un peu vieillis; le discours de ce dernier qui a parlé au nom de tous prouve que si les figures changent, les sentiments restent les mêmes. Joly regrette de n'être pas venu nous rejoindre au Canada. La vie de vieux garçon paraît l'ennuyer affreusement. Joubert arrive du centre de l'Afrique, où il est allé commander un détachement chargé de veiller sur la vie des missionnaires. C'est vous dire qu'il n'a pas blanchi. Kermoal, de Ferron, de Résimond, sont absolument les mêmes; s'ils se conservent si bien, on sait pourquoi. Déjarres y était aussi; vous n'avez pas oublié son volume non plus que sa voix; tout le monde l'a donc vu et entendu.

La plupart de nos anciens camarades sont en famille. Plusieurs n'ont rien à vous envier. De Kerwin, pour sa part, compte dix enfants. Tous paraissent occuper de bonnes positions et contents de leur sort, dès qu'ils ne peuvent être zouaves. Vous savez déjà que Wyard, Dujardin et Benoist sont religieux au monastère des Trappistes à Saint-Paul aux Trois-Fontaines; d'Esclée et Tortora, libraires à Bruxelles, La Hoyde, conducteur des malles entre Brindisi et le Havre, Vincenti habite Paris, Braün, mon adjudant, est cicerone à Rome. Je ne manquerai pas de me faire *gontuire* par lui. Mais impossible de vous parler de tous. A mon retour les autres détails.

Les zouaves belges et hollandais auront le 30 août prochain, à Anvers, une grande réunion qui sera présidée par M. de Charette. J'y serai avec Desjardins; nous devons cela à nos braves et sincères amis des Pays-Bas. Richer retournera prochainement au Canada.

Vous avez compris l'abstention de Mgr di Rende : terreur des gouvernants. On a même signifié à certains évêques d'empêcher leurs prêtres de se rendre ce jour-là à Basse-Motte. Des

officiers n'ont pu obtenir de congé. Pourtant le mot *liberté* est écrit partout; on en casse habituellement les oreilles du peuple, par charlatanisme. On n'a que le mot, la chose n'existe qu'en espérance.

En 1870, à la fin de mai, ou au commencement de juin, j'écrivais de Rome une correspondance dans laquelle je me permettais de prédire la chute de Napoléon III : « Le plébiscite, disais- » je, n'est que pour la galerie; pour qui connaît l'histoire et étudie les hommes du jour, la » carrière de Napoléon touche à sa fin. Avant peu il viendra à Rome, demander à celui qu'il » abandonne après l'avoir soumis pendant un an aux tortures de ses ministres et de ses » diplomates. »

Les directeurs d'alors de la *Minerve* trouvèrent que ça sentait trop le *visionnaire* et la *prédiction* fut retranchée. Napoléon n'eut même pas la consolation de se réfugier à Rome, asile naturel des grandes douleurs; il dut demander protection à la geôlière de son oncle. Si je ne craignais le même procédé, j'essayerais encore de la prédiction. J'annoncerais la fin prochaine de la République française. Une culbute est imminente. Clémenceau va arriver, mettre le comble à toutes les sottises accumulées depuis quelques années, et alors la France comprendra qu'elle a été trop patiente, et qu'elle doit à sa conscience et à son honneur de secouer le joug impur des hommes du jour. Des murmures qui s'accentuent de plus en plus circulent par toute la population; on est mécontent, fatigué, harassé. Un homme du peuple me disait l'autre jour : « L'ancien régime laissait à désirer, mais quant à être rossé, j'aime mieux l'être par un gentilhomme que par un homme de rien. »

Ah! si toute la noblesse française avait la dignité, la grandeur d'âme de ces familles chrétiennes que j'ai eu le bonheur de connaître depuis mon séjour en Bretagne, il y a longtemps que la France servirait librement Dieu sous son roi!

Mais je deviens imprudent. Si ces lignes tombaient sous les yeux de la police, au nom de la *liberté* je serais écroué. Vive le Canada!

D. Gérin.



LA MINERVE

29 août

Paris, 8 *août* 1885.

Monsieur le Directeur,

La Basse-Motte, je n'en doute pas, jouit actuellement de sa tranquillité ordinaire; chacun a repris le chemin de son pays et y jouit des souvenirs de la belle fête du 28 juillet. On en parle partout de cette réunion; les plus indifférents questionnent, s'étonnent, et finissent par dire : Ces amis du pape nous donneront des surprises à quelque beau jour. Mon Dieu, ce ne sera pas nouveau : Mentana, Patay, Loigny, Cercottes en ont donné assez. L'autre soir, je dînais dans un restaurant assez fréquenté; un grand gaillard, à la voix aiguë et prétentieuse, disait : Charette a réuni les gros bonnets du parti royaliste; il paraît qu'il veut prendre une part sérieuse aux prochaines élections. Évidemment les noces d'argent du régiment des zouaves ne sont qu'un

prétexte pour s'organiser. — Mais je ne crois pas, reprit quelqu'un que je ne pus voir; ç'a été réellement une réunion de zouaves et vous savez qu'il y en a dans tous les partis. Ainsi, on m'assure que des Canadiens sont venus de leur pays spécialement pour la circonstance. Il est difficile de penser que ces Messieurs aient fait un voyage de tant de fatigues et de frais pour les beaux yeux de la politique française.

Le provocateur allait répliquer quand un imbécile l'avertit de notre présence. Silence profond; j'eus payé un autre dîner pour voir se prolonger cette conversation.

Je n'ai pas laissé la Bretagne sans visiter Saint-Malo. Cette ville appartient à notre histoire, ou plutôt notre histoire lui appartient. De ses murailles élevées on ne peut regarder la mer sans se rappeler avec émotion ce qui s'y passait au XVIe siècle, alors que Jacques Cartier frétait ses navires, recevait des compagnons de voyage et se lançait hardiment vers les profondeurs mystérieuses de l'Occident. Saint-Malo a conservé le souvenir de notre découvreur; son nom figure partout parmi ceux de ses grands hommes, tels que : Duguay-Trouin, Chateaubriand, Lamennais, etc., etc. En entrant au Musée de la ville, dans le premier compartiment, on voit sa statue fixée au centre d'un mur tout couvert de souvenirs de ses voyages au Canada, des habits et des armes sauvages, des débris de ses vaisseaux, etc., etc., etc.

L'inscription en grosses lettres, qui couronne tous ces objets, ne peut échapper à un œil canadien : ***Souvenirs présentés à la ville de Saint-Malo, par la Société historique de Québec, en 1845.***

Il est vraiment étonnant qu'on ne puisse dissiper l'obscurité qui enveloppe la fin de la carrière de ce héros. M. Harout, qui a fait et même publié des études spéciales sur le célèbre Malouin, m'assure qu'il lui a été absolument impossible de découvrir où et quand il est mort.

On avait bien fixé l'année 1552 comme celle de son décès, mais il y a déjà quelques années que M. de la Borderie a prouvé, par un arrêt du gouvernement de Rennes, qu'il vivait en 1555.

J'ai visité les portes Cartier en compagnie de Mme de Ferron, qui en a la propriété. La maison de Jacques Cartier, une gentilhommière assez vaste, entourée de murs épais, est complètement abandonnée : elle n'abrite que des grains, des légumes et une vieille gardienne. La cheminée, assez bien conservée, annonce un certain luxe. Dans la partie du mur donnant sur la voie publique, sont les armes de Jacques Cartier. Deux vitraux ont été sauvés de la ruine : l'un est à Sherbrooke; Mme de Ferron conserve l'autre précieusement. Ces ruines, si chères pour nous, ne deviendront-elles jamais la propriété d'un Canadien français?

La ferme de Limouillon est à quelques pas de là; la maison, d'apparence plus modeste que celle de Cartier, est également abandonnée.

Une mémoire bien conservée à Saint-Malo, c'est celle de Chateaubriand. La chambre 5 de l'***hôtel de France*** est celle où il vint au monde. Le propriétaire de cet hôtel a eu le bon esprit de n'y rien déranger, elle est ce qu'elle était en 1768; mêmes meubles, même lit, mêmes tapisseries. On n'y a ajouté que le portrait de l'excellent écrivain, et une peinture représentant Atala et Chactas. Au-dessus de la porte sont les armes du vicomte avec sa devise : ***Mon sang teint les bannières de la France.*** Son tombeau, on le sait, est à quelque distance de Saint-Malo, sur la pointe d'un rocher qui domine la mer. C'est une simple pierre entourée d'une grille en fer et portant une croix de granit; pas même de nom.

Dès 1828, Chateaubriand avait choisi ce lieu pour celui de sa sépulture. Louis Veuillot s'est moqué beaucoup de cette volonté de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Après avoir, dit-il, tant recherché les éloges des hommes pendant sa vie, il voulut avoir les hommages de l'Océan après sa mort. Pourtant ce tombeau me paraît mieux là, sous la croix, dans la solitude, en face

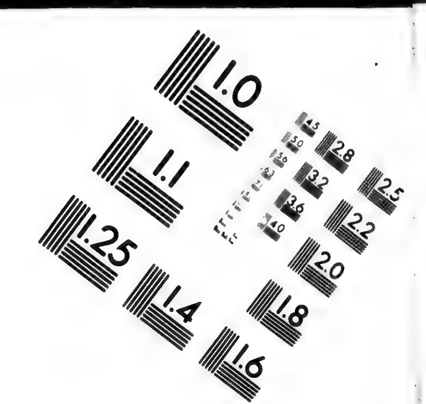
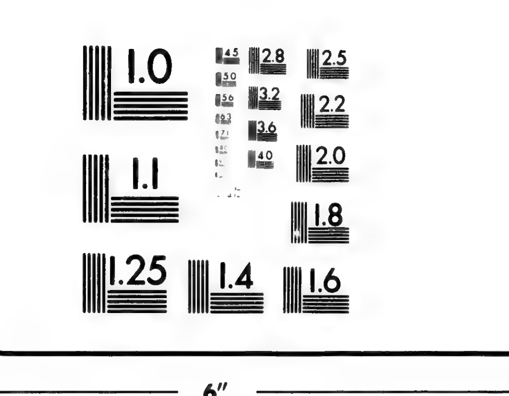


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

de la mer et de l'immensité que dans ces villes des morts où il n'y a guère plus de paix que dans celles des vivants. C'est un lieu bien choisi pour dormir le grand sommeil.

Je n'ai rien à ajouter sur Saint-Malo. Surtout inutile de vous dire que c'est un beau port de mer; tous les Canadiens, même les enfants, le savent. De cette ville je me suis rendu à Rennes, pour y voir l'abbé Guillotin; malheureusement il était sur les bords de la mer à prendre ses vacances. Au moins j'ai l'adresse de cet érudit; au besoin je pourrai la communiquer aux travailleurs de notre histoire. Rennes, ancienne capitale de la Bretagne, est aujourd'hui une petite ville propre, tranquille, mais sans importance, aussi je la laissai après quelques heures pour aller frapper à la porte du monastère de la Meilleraye, occupé par les RR. PP. Trappistes. C'est de là que sont partis les religieux de Notre-Dame-du-Lac. Cette communauté compte actuellement vingt-cinq établissements. Je ne vous ferai pas la description de ce monastère habité par une centaine de moines et entouré de jardins extrêmement bien cultivés. Je ne chercherai pas à vous faire partager les émotions que j'éprouvai en visitant les cellules de ces serviteurs de Dieu. Leur lit de bois, leur réfectoire, leur cimetière, leur chapelle où j'ai entendu des prières si ferventes, des chants si mâles et si touchants, tout cela demanderait un livre. Je me contenterai de rappeler que lors de la Révolution française, les Trappistes chassés de leur monastère se réfugièrent en Suisse, d'où le Père abbé fit partir pour le Canada don Jean-Baptiste, avec quelques autres religieux, ne leur donnant pour tout partage qu'une simple croix de bois. Mais en traversant l'Angleterre, un riche Anglais catholique, M. Weld, les arrêta et leur offrit une propriété qu'ils acceptèrent. Le fils du généreux Anglais fut plus tard nommé par Léon XII évêque d'Amyclée et coadjuteur du siège d'Hamilton dans le Haut-Canada; mais l'Angleterre s'étant opposée à cette mission, Mgr Weld alla à Rome où il fut, en 1830, créé cardinal par Pie VIII. C'était le premier cardinal anglais depuis le célèbre Polus. La croix de bois, qui devait être plantée sur le sol canadien, est placée près de la porte d'entrée de l'église du monastère, avec une inscription qui se termine par ces mots : *Et nos habemus eam pretiosissimam.*

J'ai rencontré avec bonheur dans ce célèbre monastère un ancien condisciple de collège, le Père Jérôme, le même qui a tenté à la patrie un établissement pour son Ordre. Voilà déjà vingt ans qu'il vit sous la règle sévère de saint Benoît. Pourtant ses amis croyaient difficilement à sa vocation. A Nicolet pas un élève ne se donnait autant de soins : lit de plumes, double oreiller à l'étude, pension recherchée, rien n'annonçait en Péloquin le futur trappiste. Il est heureux et chante de tout cœur : C'est ici le lieu de mon repos, le nid où je mourrai : *In nidulo meo moriar.*

Je n'ai pu visiter les fermes du monastère, mais d'après ce que j'ai vu et entendu, je n'hésite pas à affirmer que l'agriculteur peut trouver là beaucoup à apprendre. Ce sont plus que des fermes modèles.

J'ai laissé bien à regret la cellule Saint-Jean-Baptiste où l'on m'a logé. Les deux jours passés sous ce toit solitaire et hospitalier seront un des plus beaux souvenirs de ma vie.

Impossible de passer à Nantes sans y arrêter. Outre les grands souvenirs historiques se rattachant à cette ville, j'y trouvais les tombeaux de Lamoricière et du petit Louis Guérin, tous deux bien célèbres dans les annales du régiment des zouaves pontificaux. Inutile de dire ce que fut Lamoricière, son généreux dévouement à la cause catholique. Aussi les Nantais aidés des souscriptions des soldats de Pie IX, lui ont élevé dans la cathédrale un monument digne de lui.

La description de ces chefs-d'œuvre se trouve dans la vie de ce grand guerrier. J'ai baisé avec respect ce riche mausolée, et repassant dans ma mémoire l'oraison funèbre de ce héros prononcée par l'illustre évêque d'Orléans, je me suis arrêté avec consolation à ces paroles toujours pleines d'actualité : « Depuis les martyrs des premiers âges jusqu'à nous, que de causes

en apparence vaincues et pour lesquelles le jour de la victoire ne devait point tarder à reluire! Où chercher le point de départ de leur succès? Dans le dévouement de ceux qui avaient lutté pour elles jusqu'au dernier instant et contre l'espérance même.

» Il y a dans le sacrifice, quelque infructueux qu'il paraisse sur le moment, une vertu qui lui survit, qui passe d'une âme à l'autre, qui fait germer à l'heure marquée de nouveaux sacrifices; et quand après les victoires passagères de la force, arrive le jour où le droit et la justice reprennent leur empire, la postérité plus équitable que les contemporains, salue de son admiration et de sa reconnaissance l'héroïsme de ceux qui avaient préparé par leur défaite les triomphes de l'avenir. »

Le tombeau du petit Guérin est à deux milles de la ville, dans le cimetière du séminaire de Nantes. En 1860, Louis Guérin faisait pieusement ses études théologiques à Nantes. Il entend parler de l'invasion des États pontificaux; de suite il demande à se faire zouave et offre sa vie à Dieu en expiation des injures que reçoit le saint sacrement de l'autel en France. Arrivé à Rome, il endosse courageusement l'habit militaire, marche sur Castelfidardo et tombe dès le commencement de la lutte frappé d'une balle ennemie. On le transporte à l'hôpital d'Osimo, où il meurt après quelques jours. Son corps, exhumé en 1863, fut trouvé parfaitement conservé, transporté en France, exposé pendant deux jours dans le parloir du séminaire de Nantes et déposé au lieu que je viens de désigner. Il se fait des miracles sur son tombeau, et on assure que Pie IX songeait sérieusement à le canoniser et à le donner pour patron aux zouaves pontificaux. Son souvenir est bien conservé, si l'on en juge par les couronnes de fleurs qui couvrent ses cendres. On y voit aussi plusieurs ex-voto.

Dans le même cimetière, repose le corps de Mgr Daniel, décédé en 1879.

Nommé aumônier, dès 1860, Mgr Daniel est resté attaché au régiment des zouaves pontificaux jusqu'à sa mort. En Italie comme en France, il fut tout dévoué à ses compatriotes. Il tenait régulièrement un journal où il relatait les événements importants et auquel il confiait ses craintes et ses espérances, ses peines et ses consolations. L'abbé Allard en a extrait un joli volume qu'il appelle l'histoire du régiment. Je viens de le parcourir. M'est avis que l'histoire n'est pas complète. Pour ce qui regarde les Français, rien n'y est omis. Mais comment se fait-il qu'il oublie entièrement les Canadiens si aimés du Saint-Père et si appréciés de leurs chefs? Dans tout le volume on ne trouve qu'une seule ligne où notre nom soit mentionné : c'est pour annoncer l'arrivée à Rome du premier détachement. Comme appendice se trouve la liste de *ses chers morts*. Elle est longue; on y lit des noms belges, hollandais, espagnols, etc., etc.; pas un seul nom canadien! Pourtant, neuf des nôtres dorment au cimetière Saint-Laurent.

La lettre que M. Richer vient de recevoir du capitaine de Kermoal nous dédommage amplement de cet oubli ou de cette distraction. Je l'insère dans cette correspondance. Non seulement les anciens zouaves, mais tous les Canadiens seront heureux de savoir ce que pense de nous celui qui fut le plus à même de nous connaître :

« *Saint-Brieuc* (*Côtes-du-Nord*), *3 août* 1885.

» Mon cher Richer,

» J'ai été trop heureux de vous rencontrer chez notre cher général comme représentant des zouaves canadiens, pour avoir oublié la promesse que je vous ai faite de vous envoyer ma photographie.

» Elle vous dira et elle dira à tous nos amis du Canada que j'aimais tant combien leur premier capitaine fut content d'eux et que s'il les mena un peu rudement, ce fut parce qu'il comprit dès leur arrivée à Rome ce qu'il y avait en eux de dévouement, de cœur, de bonne volonté.

» Je pensai que le meilleur moyen de me montrer votre ami était de vous aider à devenir de vaillants soldats; et je le dis avec joie, j'ai bien réussi, car votre réputation est faite maintenant.

» Aime Dieu et va ton chemin » fut votre devise en venant aux zouaves pontificaux; vous y avez ajouté l'amour pour la France, car je sais combien vous avez pris part de là-bas aux douleurs de notre pauvre pays, berceau de la plupart de vos ancêtres; nous vous disons merci. Nous vous disons encore merci, nous, les vieux du régiment, pour l'accueil grandiose et si plein de cœur que vous avez fait à notre chef aimé le général de Charette.

» Il m'est impossible de vous dire tout ce que je ressentis en vous voyant l'autre jour, j'étais ému et heureux, dites-le bien à tous vos camarades sans oublier personne, de revoir des Canadiens que j'aimerai toujours. Ne m'oubliez auprès de personne, je vous prie; je ne veux en nommer aucun, je me souviens de tous et vous serre à tous bien affectueusement la main.

» Croyez, mon cher Richer, aux meilleurs sentiments d'affection de votre bien dévoué,

» Adolphe DE KERMOAL. »

Mgr Gravel, évêque de Nicolet, est à Paris, en route pour le Canada. Tous les Canadiens actuellement à Paris se sont empressés d'aller lui présenter leurs félicitations et lui exprimer leur sympathie.

D. GÉRIN.

BONABAN

LE VIEUX CORSAIRE

Saint-Malo, 7 août

NOCES D'ARGENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX ET RETOUR DE NOCES

Le général baron de Charette a eu l'idée de fêter le vingt-cinquième anniversaire de la création du beau régiment qui se couvrit de gloire sous ses ordres, en Italie sous le nom de zouaves pontificaux, en France sous le nom de volontaires de l'Ouest.

La fête qui, au dire de tous, a été superbe, s'est passée à la Basse-Motte, propriété que le général de Charette et sa famille habitent depuis quelque temps, située à la Ville-ès-Nonais, charmante petite commune au fond d'une des plus jolies baies de la Rance. Quand l'archevêque de Rennes vint, il y a quelque trente ans, bénir la petite église de la nouvelle paroisse que l'on venait de séparer de Châteauneuf, il lui avait donné le nom gracieux de Sainte-Marie-sur-Rance; le vieux nom de Ville-ès-Nonais, Ville-ès-Nonnettes écrivent d'autres, a prévalu.

Pour en revenir à la Basse-Motte, plusieurs personnes m'ayant manifesté leur étonnement de ce que mon journal n'ait pas parlé des splendeurs de la fête, je tiens à leur en donner la raison.

Je considérais cette fête comme essentiellement privée, une vraie fête de famille, et si M. de Charette ne m'y a pas convié, cela pour moi signifiait qu'il n'avait pas le désir que j'en parle dans le *Vieux Corsaire*.

Pour Bonaban, c'est autre chose : j'ai eu le regret de n'avoir pu me rendre à la gracieuse invitation du comte et de la comtesse Christian de Kergariou, sans

quoi j'aurais été heureux de vous décrire leur fête à ma façon, c'est-à-dire racontant mes impressions et ce que j'aurais vu.

Il paraît qu'elle a été merveilleuse, et qui connaît Bonaban, énorme château féodal, peut se figurer ce qu'était une fête de nuit sous ces grands arbres, un feu d'artifice se reflétant dans les eaux profondes de la grande pièce d'eau encaissée de tous côtés dans des massifs de verdure, le tout borné par la nuit noire pesant sur la mystérieuse immensité de la mare Saint-Coulban.

Au dire de tous, le bal et le souper ont été très réussis, admirablement ordonnés, dignes des maîtres de la maison et des hôtes qu'ils recevaient; la plus cordiale hospitalité, la plus franche gaieté, et pour une fois, pas plus de la politique maudite que dans le creux de la main.

Un cotillon monstre, admirablement conduit par le marquis de Portes et la tout à fait ravissante vicomtesse Guillaume, belle-sœur des maîtres de la maison, a terminé cette nuit féerique, dont danseurs et danseuses garderont longtemps le plus charmant souvenir.

Même il serait à désirer pour tous que l'exemple donné par les châtelains de Bonaban fût suivi, et que, comme autrefois, la gaieté et les bonnes et aimables relations reprennent dans notre pays.

J'engage tous ceux qui voudraient lire le compte rendu de ces deux fêtes à se procurer les deux numéros du *Salut* où elles sont parfaitement racontées dans les plus menus détails.

Ceux qui désireraient en garder un souvenir plus direct, plus palpable, peuvent s'adresser à M. Ordinaire, photographe à Dinard.

Il a pris sur le vif la fête de la Basse-Motte; les douze épreuves, que le temps peu favorable ne lui a pas permis de faire aussi réussies qu'il fait habituellement, sont néanmoins très curieuses. Preuve, les demandes qui pleuvent chez lui de tous côtés; c'est à qui aura la photographie des noces d'argent des zouaves, et en disant qu'on se les arrache, on est à peine dans la stricte vérité.

*

LE SALUT

Saint-Malo, 4-5 août

LA FÊTE DE BONABAN

Jeudi dernier, M. le comte Christian de Kergariou, ancien zouave pontifical, donnait dans sa magnifique propriété de Bonaban une fête à ses anciens camarades de régiment, un véritable retour de noces, suivant l'expression de notre confrère Fidelis, du *Gaulois*.

La somptueuse demeure de Bonaban, château monumental du temps de Louis XIV, est entourée d'un vaste parc, de frais ombrages, de sites pittoresques prêtant leur merveilleux décor à cette soirée artistique et mondaine.

La fête a été splendide.

Les zouaves étaient restés dans les châteaux d'alentour, admirant les magiques beautés de nos paysages et se promettant la joie d'une nouvelle et magnifique réunion chez un de leurs camarades, qui avait invité pour cette journée exceptionnelle toute la *gentry* des environs.

Vers quatre heures et demie, la grande avenue, longue de six cents mètres et plantée d'arbres séculaires, était sillonnée d'équipages amenant au perron d'honneur une foule élégante qui, après avoir salué le maître et la maîtresse de la maison, se dispersait dans les jardins. On allait admirer les splendides échappées de verdure et les arbres séculaires du parc où les rayons du soleil versaient çà et là des coulées d'or bruni.

Des terrasses on découvrait de merveilleux horizons dans le lointain d'un azur sans nuages. L'air était tiède et doux, le ciel radieux. Les toilettes féminines, de nuances et de goût exquis, rivalisaient de grâce et de fraîcheur avec les fleurs.

A sept heures, le coup d'œil des salons était superbe. On eût dit une corbeille de fleurs animées sous la baguette d'un magicien.

Le général de Charette, la baronne et Mlle de Charette viennent d'arriver. Succès d'admiration pour la bravoure et la beauté.

On dîne bientôt en plein air. Ah! le joli repas sur la verte terrasse, eût dit Fanchonnette.

Vingt longues tables sont dressées en face du château et dans les allées. C'est véritablement un gracieux tableau que celui de ces convives attablés au milieu des fleurs; les uniformes de hussards et de dragons piquent d'une note éclatante comme l'aile d'un papillon sur les corolles embaumées la nuance poétique des toilettes claires et des dentelles blanches.

Une lectrice curieuse demande à connaître le menu de cette *garden party*, où tout a été jusqu'à la fin de si bon goût et de si grand ton. Soyez satisfaite, Madame, le voici :

Potages Saint-Germain et Sévigné
Bouchées à la reine
Filet de bœuf portugaise
Tête de veau en tortue
Chaudfroid de volaille
Dindonneaux sauce Périgueux
Pâté de foies gras
Haricots panachés
Plombière

M. de Kergariou voulait recevoir dignement ses hôtes et y a complètement réussi. N'ont-ils pas souffert ensemble pendant la guerre contre la Prusse, mangé le pain dur sous la tente? Jeudi, un brillant menu était, ma foi, bien permis.

Le dîner s'est achevé, et tandis que la lune monte lentement dans le ciel bleu, les jardins sont constellés de lumières. Un arc de triomphe lumineux conduit à un kiosque de verdure orné de guirlandes de feu rattachées à un lustre étincelant qui en forme le sommet.

Des fusées montent dans l'éther, au bord de l'étang qui reflète leurs fleurs d'or. C'est l'heure du feu d'artifice, admirablement composé par M. Kervella.

On s'extasie sur la pièce principale unissant en lettres de feu deux dates : 28-30 juillet 1885, la date des noces d'argent de la Basse-Motte et celle du retour de noces à Bonaban.

Le général de Charette était émerveillé.

Çà et là, les masses sombres de l'épaisse verdure des parcs s'éclairaient tout à coup des clartés des feux de Bengale, et les détonations des pièces d'artifice saluaient les guerriers qui affrontèrent si brillamment le feu des batailles. Un splendide bouquet, véritable éruption de fusées multicolores, termine ce spectacle pyrotechnique absolument réussi, comme tout le reste.

Les salons sont étincelants, et les accords d'un double orchestre annoncent le bal, qui a été des plus brillants et des plus animés.

Nous sommes aussi embarrassé que nos confrères parisiens pour citer des noms féminins dans cette splendide réunion. Notons cependant d'abord Mme la baronne et Mlle de Charette, puis la vicomtesse du Puget, les comtesses de Jacquemont et de Saint Gilles, Mmes Louis et Alain de Charette, comtesse de Couëssin et de la Messelière, vicomtesse de Lorgeril, vicomtesse de Champeaux, Mmes de Traversay, de Villède, de Lavalette, de Kerdrel, de Cintré, Mlles de France, marquise de Gouyon de Beaufort, Mmes Houitte de la Chesnais, Guibert, de la

Villarmois, vicomtesse de Charnacé, des Garets, de Mireuille, Mmes de Rubercy, Legentilhomme, Mme et Mlles J. Blaize, de Fourcroy, Mmes Vigour, P. Lemée, Mlle Michel, etc., etc.

Après un cotillon conduit par le marquis de Portes, lieutenant de hussards, et la gracieuse vicomtesse de Kergariou, un souper a terminé la fête.

Comme le général de Charette, les camarades de M. le comte de Kergariou et ses invités reconnaissants garderont longtemps le souvenir de la splendide fête de Bonaban.

P. Bazouge.

ANVERS

LE GAULOIS

31 août

LE GÉNÉRAL CHARETTE A ANVERS

Le général de Charette est arrivé hier, à Anvers, avec M. Woodward, ancien zouave pontifical, officier de l'armée anglaise, de retour du Soudan, pour célébrer les noces d'argent des zouaves pontificaux.

Il y a un mois, pareille cérémonie réunissait les zouaves français à la Basse-Motte, chez le général; aujourd'hui il a donné plus spécialement rendez-vous aux zouaves non français, à Anvers.

Cinq cents zouaves belges, hollandais, anglais, allemands et quelques-uns français, se sont rendus, ce matin, en cortège à la cathédrale, drapeau pontifical en tête. Après la messe, dite aux intentions du régiment, ils se sont réunis au Cercle catholique, où un banquet leur était préparé.

A son entrée dans la salle du banquet, un tonnerre de hourras a accueilli Charette; les clairons ont sonné aux champs.

La décoration de la salle accentuait le caractère cosmopolite du régiment; les drapeaux de toutes les nations y flottaient.

Un excellent orchestre s'est ensuite fait entendre.

A la table d'honneur ont pris place autour du général, les officiers et aumôniers du régiment. Le doyen des aumôniers, Mgr Sacré, a porté un toast à Léon XIII; en termes éloquents, il a relié aux croisades les croisés du XIXe siècle et promis des défenseurs au pape. Le capitaine de Résimond, commandant des zouaves

belges, a raconté le passé du régiment et salué son avenir, désormais personnifié en Charette. Après quoi, Charette s'est levé, au milieu d'une émotion indescriptible, et a prononcé le discours suivant :

CHERS CAMARADES,

Je croyais avoir éprouvé la plus grande joie qui pût être donnée à un homme, lors de notre réunion du 28 juillet, et je sens que, partout où le régiment peut se retrouver, la même joie envahit nos cœurs.

Que sommes-nous, disséminés dans le monde? Quelques unités seulement; mais si nous sommes peu, le principe que nous avons le bonheur de servir est si grand qu'il nous grandit malgré nous.

Ce principe, c'est le droit, la justice, la vérité, représentés aujourd'hui par le pape Léon XIII.

Ce principe, il nous donne toutes les libertés, et d'abord celle de tout dire, car nous n'avons rien à cacher.

Je vous le demande, qui pourra jamais nous empêcher de nous lever tous comme un seul homme pour défendre, chacun dans son pays, et son indépendance et ses libertés? Qui au monde pourrait nous empêcher de mourir en confessant notre foi?

Ceci bien posé, causons et parlons du régiment.

Voulez-vous savoir pourquoi nous pouvons être si fiers?

Je ne puis mieux expliquer ma pensée qu'en vous rappelant la mort de Jong à Monte Libretti. Entouré de mourants, amis et ennemis, il avait épuisé ses dernières cartouches et son arme s'était brisée entre ses mains; il fait le signe de la croix et meurt en criant : « Vive Pie IX! » Jong avait demandé au régiment sa part d'héroïsme, mais lui s'était donné tout entier!

Voilà le secret qui nous permettra, le cas échéant, d'imiter la mort de ce héros!

Et d'Alcantara, qui demandait à son père, au moment de mourir, d'être enterré avec ses habits de zouave, parce que, disait-il, il trouverait grâce devant Dieu!

Imitons-le, demandons tous la même faveur; cela nous obligera, pendant toute notre vie, à porter notre uniforme avec honneur; et j'en ai la ferme conviction, nous trouverons miséricorde là-haut!

Maintenant, laissez-moi vous dire combien je suis heureux et fier de me trouver au milieu de vous. Il me semble rajeunir de vingt ans; il me semble que je sens renaître toutes les belles aspirations de ma jeunesse vers le beau, vers le bien, vers le grand, vers l'idéal! C'est que le cœur ne vieillit jamais, lorsqu'il reste en contact avec des cœurs amis.

Oh! la belle chose que cette camaraderie qui nivelle toutes les inégalités humaines, et qui fait qu'on n'a qu'une seule et même idée, faire son devoir, ne jamais désespérer et avoir la foi complète dans le triomphe de cette cause pour la défense de laquelle Dieu nous a fait le grand honneur de nous appeler!

Un toast à l'armée pontificale, mes chers amis, et levons-nous pour acclamer Léon XIII, notre pontife et notre roi!

Chacune de ces paroles, aussitôt traduite en flamand, a provoqué une explosion d'enthousiasme, et le discours de Charette s'est terminé par une véritable ovation, tous jurant qu'ils étaient prêts à suivre Charette.

Charette et ses zouaves ont été les lions du jour à Anvers; tout le monde mettait un respectueux empressement à les voir.

VITTRANT.

*

COURRIER DE BRUXELLES

1er septembre

RÉUNION DES ZOUAVES A ANVERS.

Il y a vingt-cinq ans, en 1860, se constituait le régiment des zouaves pontificaux. Et c'est pour célébrer cet heureux anniversaire que, dimanche dernier, tous les anciens frères d'armes du régiment s'étaient donné rendez-vous à Anvers. La nouvelle de l'arrivée dans cette ville, à l'effet de présider la fête jubilaire, de l'héroïque général Charette, le commandant qui, le dernier, conduisit les zouaves pontificaux à l'ennemi pour la défense des droits menacés du Souverain-Pontife, avait attiré une foule considérable.

Dès dix heures du matin, le Cercle catholique d'Anvers est rempli d'anciens zouaves, tous gaillards solides, à la physionomie énergique et décidée, et qui, certes, ne devaient pas avoir froid aux yeux au jour de la bataille. Il y en est venu de tous les côtés, d'Allemagne, de France, mais surtout de Hollande et notamment de la Frise.

La plupart des zouaves portent à la boutonnière la décoration militaire de Castelfidardo — ruban rouge et blanc — et celle de Mentana — ruban bleu et blanc.

A dix heures et demie, les zouaves, sous la conduite de M. le comte de Villermont, président du comité des Œuvres pontificales, quittent le Cercle catholique et se rendent, précédés du drapeau du régiment, à la collégiale de Notre-Dame, où une messe solennelle doit être chantée par Mgr Sacré, protonotaire apostolique *ad inst. part.*, doyen d'Anvers et aumônier des zouaves pontificaux depuis la formation du corps.

Les zouaves prennent place dans le chœur de l'église pendant que le drapeau jaune et blanc est planté devant l'autel.

La maîtrise de Notre-Dame occupait le jubé et jamais elle n'a chanté avec plus d'âme et plus de talent.

A midi, les zouaves quittaient l'église de Notre-Dame pour retourner au Cercle catholique, où devait avoir lieu à une heure de relevée, le banquet jubilaire, sous

la présidence du général Charette, venu tout exprès de France pour présider cette fête fraternelle.

Les vastes salles du Cercle sont bondées de monde. D'anciens frères d'armes se reconnaissent; ce sont des poignées de mains, des embrassades sans fin. On évoque les vieux souvenirs de garnison et de bivouac, on se rappelle les dangers et les joies partagés en commun.

Mais tout à coup une rumeur remplit la salle, un mouvement se produit chez les zouaves, qui se précipitent en tumulte vers la porte. C'est le général Charette dont l'arrivée est annoncée, qui cause cet émoi.

Au moment où l'ancien commandant fait son entrée, un immense hourra sort de toutes les poitrines. Les zouaves se pressent et entourent leur vaillant chef qui les a si souvent conduits au feu et à la victoire; le drapeau du corps est présenté au général qui, tout ému, le salue, puis adresse à ses compagnons d'armes quelques paroles de reconnaissance.

Le général Charette est le type de l'officier français gentleman : de haute taille, blond de cheveux, les yeux bleus, d'une grande douceur, longue moustache et barbiche à la française.

On se dirige ensuite vers la salle du banquet.

C'est la salle du Cercle qui a été choisie pour la circonstance. Elle est magnifiquement ornée et avec un goût tout à fait artistique.

Tout autour et le long des galeries supérieures courent des drapeaux aux couleurs pontificales semés de cartels portant les noms des différents combats livrés par le régiment : 1860-1861, Castelfidardo, Ponte Corvo, Ceprano; 1867, Canino, Ischia, Monte Libretti, Nerola, Viterbo, Ponte Nomentano, Mentana; 1870, Rome.

Sur les côtés, des trophées, des drapeaux tricolores belges.

Au fond, un grand trophée de drapeaux aux couleurs du pays qui ont fourni des soldats au corps des zouaves; devant, les bustes en marbre de Pie IX et de Léon XIII.

Dans le fond opposé de la salle, est disposée la table d'honneur; perpendiculairement à celle-ci, quatre grandes tables, où prennent place les quatre cents zouaves qui ont répondu à l'appel du comité.

Sur l'assiette de chacun des convives est déposé un souvenir commémoratif de la fête consistant en un joli dessin lithographié très réussi et dû au crayon d'un zouave, M. Émile van Deurme. Voici en quelques mots le sujet : au centre et au premier plan, le drapeau du régiment surmonté des armes pontificales; au-dessous et en perspective, le dôme de Saint-Pierre, le pont du Tibre et le fort Saint-Ange.

Tout autour et encadrant le dessin, une double banderole où sont inscrites les dates des différentes affaires auxquelles le régiment a pris part.

Tout à coup retentit une sonnerie de clairons : c'est le général Charette qui

fait son entrée dans la salle du banquet. Tous les convives sont debout; une immense acclamation salue l'apparition du général, pendant que les dames des galeries agitent leurs mouchoirs, que la musique entonne l'hymne de Léon XIII et que le drapeau du régiment est planté à proximité du général.

A la table d'honneur prennent place à côté du général Charette : Mgr Sacré, président d'honneur de la Fédération des anciens zouaves pontificaux; Mgr Feyt, professeur à l'Université de Louvain; M. le comte de Villermont; le R. P. van Aerts, aumônier; les capitaines de zouaves Le Gonidec (Bretagne), le marquis de Résimond, président de la Fédération des anciens zouaves pontificaux belges, le R. P. Vandermeulen, pénitencier de Saint-Pierre à Rome; M. Paaps, révérend curé-doyen de Lubbeek, aumônier; le sénateur comte de Buisseret de Blaerenghien, qui enrôla le premier zouave pontifical; le capitaine Jules Desclée; les lieutenants baron Vanderstraeten-Waillet, comte d'Aerschot, et de Kerchove, des zouaves pontificaux; le lieutenant-colonel retraité Dierieckx; M. de Brie, juge de paix à Arendonck; les barons Snoy et de Doetingen; le comte de Hemptinne; M. Beeten, ancien zouave pontifical qui après l'affaire de Ponte Corrèse fut porté à l'ordre du jour pour sa brillante conduite pendant le combat; MM. Émile van Deurme, Looymans (Hollande), Le Dieu, comtes d'Ursel et d'Alcantara, de Boeckx (Gand), Paul Herring (Anvers).

Les délégués de la presse sont placés près de la table d'honneur. Nous remarquons la présence de deux confrères de la presse hollandaise, plus celle des représentants de l'*Escaut* et du *Handelsblad*, d'Anvers; du *Gendsenblad*, de Gand; du *Journal de Bruxelles*, du *Patriote*, du *Tirailleur* et du *Courrier de Bruxelles*.

Le service froid du banquet se fait dans d'excellentes conditions et avec un ordre parfait, grâce au zèle et à la vigilance de M. Émile van Deurme, qui à lui seul a organisé tous les détails de la fête, avec l'aide dévouée de MM. Aerts et Herring.

Pendant le banquet, l'orchestre répand sur les convives des flots d'harmonie; la joie et l'entrain le plus cordial règnent à toutes les tables. C'est une vraie fête de famille.

Mais l'heure des toasts a sonné. Mgr Sacré se lève et prononce le toast suivant à S. S. Léon XIII :

Monseigneur, Messieurs et chers Zouaves,

Nous célébrons aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire d'un fait historique qui marquera dans les annales de l'histoire de l'Église, d'un fait qui montrera à la postérité qu'au XIXe siècle la foi n'était pas éteinte, que le courage et le dévouement chrétien n'étaient pas un vain mot dans l'Occident, que l'esprit chevaleresque y brillait de tout son éclat, et que si la foi chrétienne suscita des croisés au moyen âge et fit demander par le grand saint Louis une bannière

à l'archevêque de Paris, la même foi sut aussi faire naître de nouveaux croisés au XIXe siècle et demander un drapeau au Vicaire de J.-C. Et quel est donc ce fait historique? C'est la création, la formation du *régiment des zouaves pontificaux.*

Régiment des zouaves pontificaux!

Que de grandes choses ne renferme point ce nom!

Former un régiment des zouaves pontificaux, c'est enrôler au service de la vérité et de la justice une phalange d'hommes résolus, décidés, qui viennent épouser la cause délaissée du droit de la morale et de l'honneur, embrasser le parti du faible contre le fort; c'est enrôler de jeunes chrétiens décidés à courir à une mort certaine pour la défense de l'Église opprimée. Et c'était là le noble but de l'organisation de notre cher régiment, mes braves; l'immortel Pie IX le déclara formellement dix jours après la bataille de Castelfidardo. Permettez que je vous cite quelques passages de cette mémorable allocution consistoriale du 28 septembre 1860.

Écoutez et vous reconnaîtrez avec moi que vous pouvez être fiers d'avoir servi dans l'armée pontificale :

Le Saint-Père, après avoir stigmatisé, comme elle le méritait, l'invasion impie et injuste des principautés de l'Église, et repoussé avec une sainte indignation le nom de *mercenaires* que le Gouvernement piémontais ne rougissait point de donner aux soldats pontificaux, fit un éloge pompeux de l'héroïque chef de son armée, le général de Lamoricière, de ses officiers et de ses soldats qui, dit-il, attaqués inopinément par l'ennemi (remarquez bien ces mots) *se sont battus avec courage pour la défense de la cause de Dieu, de l'Église, du Saint-Siège et de la justice. Pro Dei, Ecclesiæ, hujus Apostolicæ Sedis ac justitiæ causa fortiter dimicarunt* » (Applaudissements prolongés, cris de Vive Lamoricière!).

« Nous ne pouvons retenir Nos pleurs, ajouta ensuite le saint pontife en pensant à tant de » braves guerriers, à tant de jeunes gens d'élite qui étaient accourus, dans un sentiment plein » de religion et d'honneur, au secours de ce principat sacré de l'Église romaine et qui ont péri » dans cette injuste et cruelle invasion. Le deuil qui retombe sur leurs familles devient Notre » propre deuil. Nous avons du moins la consolation d'y apporter quelque soulagement et quelque » consolation par la mention très honorable que Nous faisons, à la face du monde entier, de leurs » enfants et de leurs proches, qui en donnant leur vie ont fourni un si magnifique exemple de » fidélité, de dévouement et d'amour à Notre cause et à celle du Saint-Siège. L'univers entier » retentira de la gloire immortelle de leur nom. »

Eh bien, dites-moi, mes braves, n'est-elle pas belle, n'est-elle pas noble, n'est-elle pas glorieuse la cause pour la défense de laquelle notre cher régiment a été formé? Et ne voyez-vous pas quelle place vous occupiez dans le cœur du Vicaire de J.-C.? Sont-ce donc des mercenaires ceux qui s'enrôlent pour une telle cause? Ah! je le sens, en écoutant ces graves paroles inscrites à jamais dans le Bullaire romain de Pie IX, vous avez un seul regret, c'est celui de n'avoir pu verser avec vos frères martyrs votre sang pour la défense de l'Église.

Oui, c'est la conviction intime de la grandeur de cette sainte cause qui a produit dans tant de cœurs de zouaves pontificaux et de leurs mères des sentiments si élevés, dont les annales de notre régiment nous ont légué de si touchants souvenirs. Qu'il me soit permis, pour vous montrer *ce qu'est un zouave, ce qu'est le cœur de la mère d'un zouave pontifical,* de vous citer entre mille le trait suivant que nous rencontrons à l'origine de ces annales, donc, en 1860; trait que le grand évêque de Poitiers, Mgr Pie, ne trouva nullement déplacé de citer dans le discours qu'il prononça dans sa cathédrale, le 11 octobre 1860, à l'occasion du service solennel pour les soldats de l'armée pontificale :

J'ai connu au camp de Terni un bel et pieux jeune homme de dix-neuf ans; Georges comte

d'Héliand, fils unique d'une sainte mère, lequel succomba à Castelfidardo. Voici ce qu'il écrivit à un de ses anciens maîtres la veille de son départ : « Nous partirons demain soir; ma mère » a toujours le même courage. J'en voudrais avoir autant. La séparation est bien dure; c'est » peut-être la dernière fois que je verrai ici-bas ma mère et mes sœurs. Je me console en » pensant que je vais à Rome pour défendre la cause de Dieu. »

Et voici ce qu'écrivit la mère héroïque de ce jeune zouave après sa mort à un de ses anciens maîtres :

« Vous avez eu la bonté d'être pour mon fils un second père; priez donc avec nous pour que » Dieu lui fasse miséricorde, s'il lui restait encore quelques fautes à expier. Je reçois à l'instant » une lettre qui m'apprend qu'il a eu la tête emportée le 18. Je devrais remercier Dieu qui fait » jouir mon Georges d'un bonheur que je n'aurais pu lui donner s'il me l'avait laissé, et surtout » des grâces sans nombre qu'il a accordées à ce cher enfant pendant le peu de temps qu'il » a passé sur la terre. Plus heureuse que bien des mères, j'ai pu jouir un instant de la bonne » conduite de mon Georges; j'ai pu voir qu'il avait profité des principes reçus de vous et de ses » pères. Puis pour le préserver des dangers qu'il devait encore rencontrer et pour le recevoir » avec un cœur pur et sans souillures, le bon Dieu me l'a repris. Que son saint nom soit béni! »

Et cet amour vraiment filial, cet attachement inaltérable à la personne du représentant de J.-C. sur la terre, au chef visible de l'Église, à l'immortel Pie IX, qui vous distinguait entre tous les fidèles, où le puisiez-vous, mes chers zouaves, si ce n'est dans cette même conviction intime de la noblesse, de la grandeur de la cause, des intérêts sacrés que vous veniez défendre? Et cet amour, cet attachement vous le conservez toujours vivant dans vos cœurs intrépides et chrétiens; oui, vous le nourrissez, vous le fortifiez dans le cœur de vos fils, vous l'avez porté cet amour sur la personne du successeur de Pie IX, le grand pape Léon XIII qui occupe si dignement le siège de Pierre, et si jamais ce père bien-aimé doit faire appel à votre courage, sa voix ne se fera pas entendre dans le désert, mais vous accourrez sur-le-champ par milliers en rangs serrés pour mettre vos bras, vos poitrines, vos forces, votre sang, votre vie à son service (Oui! oui!).

Vous n'aurez point besoin d'un Pierre l'Ermite pour vous prêcher la croisade, mais votre titre seul de zouave pontifical vous dira : « Allez! Dieu le veut! en avant! » (Applaudissements). Et si des raisons majeures empêchaient quelques-uns d'entre vous de se diriger en personne vers la Ville éternelle pour défendre le Vicaire de J.-C., ah! je n'en doute nullement, ils feront occuper leur place par leurs fils, qui se montreront dignes de leurs pères, et en outre ils se feront les apôtres de la nouvelle croisade dans leur pays (Applaudissements).

Permettez donc, mes chers amis, que je vous propose de boire à la santé, au long pontificat de notre pape bien-aimé Léon XIII et de voter avec moi l'envoi immédiat d'un télégramme à Sa Sainteté pour lui exprimer les sentiments de respectueux dévouement et de filial attachement des zouaves ici présents. Vive Léon XIII!

Des applaudissements énergiques et prolongés répondent à ce toast filial; de toutes les poitrines part un même cri Vive Léon XIII! pendant que l'orchestre joue l'hymne papale.

Un télégramme portant le toast de Mgr Sacré est immédiatement adressé à S. E. le cardinal Jacobini, à Rome.

M. le marquis de Résimond, capitaine et président de la Fédération belge des

zouaves pontificaux, prend la parole à son tour et boit en ces termes au héros de la fête, le général baron de Charette :

Mes chers Amis et Compagnons d'armes,

Je viens d'abord vous remercier de tout cœur d'être venus, à notre appel, fêter les noces d'argent de notre cher régiment. Vous prouvez par votre présence combien vous l'aimez. Voilà quinze ans que la violence sacrilège l'a dispersé dans le monde entier, et malgré le temps — ce destructeur impitoyable, — malgré tout, vous êtes restés fidèles a vos sentiments de dévouement et d'enthousiasme.

Dans nos réunions fraternelles nous n'avons jamais oublié de nous rappeler le passé dans lequel nos âmes se retrempent, de nous rappeler nos chefs, nos compagnons d'armes que le ciel a enlevés de nos rangs. Aujourd'hui, vingt-cinquième anniversaire de la fondation de notre régiment, restons fidèles à notre tradition; oui, ils sont là au milieu de nous ceux que nous disons morts, nous le voyons des yeux de la foi le bataillon céleste, il partage, lui aussi, en ce moment nos joies. Saluons avec envie et vénération. Disons du fond de notre cœur : Vive Pie IX ! comme autrefois; cela soulage, cela fait du bien. Saluons aussi Lamoricière, Pimodan, de Mérode, Becdelièvre (Applaudissements). Saluons surtout notre bon colonel Allet qui aimait tant son régiment, qui nous portait tous si profondément dans son cœur; saluons tous nos morts des glorieux champs de bataille et des hôpitaux. Oui, saluons-les tous avec enthousiasme, car ils ont conquis le ciel, les uns à la pointe de l'épée, les autres par le sacrifice et le dévouement. Maintenant que nous avons rempli notre devoir envers le bataillon du ciel, qui est aujourd'hui dans le sein de Dieu, retournons-nous vers notre plus grand soutien, vers notre espérance, vers notre commandant, le général de Charette, ce chef aussi noble que dévoué et généreux.

Oui, mes amis, Dieu nous a laissé celui qui nous enlevait au feu, qui nous conduisait à la victoire. Celui qui vous aime est ici, au milieu de vous, pour vous. Merci, mon général, au nom des zouaves pontificaux des différentes nations ici réunis! Vos zouaves ont depuis toujours lu dans votre cœur que vous les aimiez, lisez dans le leur, mon général, il est ouvert, vous y verrez refléter les mêmes sentiments. Prenez-les, ces cœurs, ils sont à vous et à la papauté. Que la Providence vous conserve pour l'avenir et le bonheur du régiment. Que Dieu protège notre commandant, le général de Charette ! Au général ! Vive Charette !

La fin de ce toast est accueillie par un tonnerre d'applaudissements enthousiastes, tous les convives sont debout et acclament l'héroïque et bien-aimé chef du régiment des zouaves pontificaux. Partout retentissent les cris de Vive Charette! Vive notre commandant! tandis que l'orchestre entame la marche des zouaves pontificaux qu'accompagnent en chœur les convives.

Mais le général de Charette s'avance et fait signe qu'il veut parler. Aussitôt le silence se fait. C'est d'une voix vibrante d'émotion que s'exprime l'ancien colonel des zouaves pontificaux...

Tous les verres sont levés et des bravos enthousiastes répondent au toast du général à Sa Sainteté.

Puis, au milieu des acclamations et des vivats des convives, le général Charette fait le tour de toutes les tables, choquant son verre à celui de ses anciens compagnons d'armes.

Ici se place un incident touchant arrivé au vieux zouave Lintermans, un ancien sous-officier des carabiniers belges, entré en 1866 au régiment des zouaves pontificaux; le général, d'un mouvement irrésistible d'émotion, se jette dans les bras du vieux soldat et l'embrasse sur les deux joues. C'est un spectacle vraiment émouvant, aussi voyons-nous d'anciens zouaves essuyer furtivement une larme qui, à cette heure, a jailli de leur paupière.

Le vieux Lintermans se lève, et la voix brisée par l'émotion, boit au général Charette qui gaiement lui répond en buvant aux deux plus anciens du régiment, Lankaert et à « Brin d'amour, » le sobriquet de Lintermans au régiment. Une salve d'applaudissements éclate, un zouave agite le drapeau du régiment et les cris de Vive le drapeau! retentissent de tous côtés.

C'était tout à fait empoignant.

Le silence et le calme s'étant rétablis, M. le révérend curé-doyen Paaps porte un toast en flamand, dans la *moedertaal*, comme il dit, à Mgr Sacré. Il rappelle à ce propos les paroles du pape, disant en parlant de la France : « Tant que dans ce pays il y aura une croix et une épée, il ne faut pas désespérer! »

Nous aussi nous ne devons pas désespérer, car Charette porte l'épée et Mgr Sacré porte la croix! (Applaudissements). Je bois à la santé de Mgr Sacré! Vive Mgr Sacré et vive le pape libre! (Applaudissements; la musique entonne l'hymne de Pie IX).

M. Paul Herring boit ensuite aux comtes de Villermont et de Buisseret de Blaerenghien, président du comité des Œuvres pontificales et organisateur du corps des zouaves belges. « Vous avez, dit l'orateur en s'adressant à ces Messieurs, beaucoup fait pour le régiment. Néanmoins, nous attendons encore beaucoup de vous » (Applaudissements). Il remercie ensuite la presse catholique pour tout ce qu'elle a dit de bien et d'élogieux pour ce que les zouaves pontificaux ont de plus distingué, le général et ses officiers.

Mgr Feyt remercie les catholiques étrangers présents à la fête, et boit aux zouaves belges et hollandais.

M. Wilhem (Hollande), dans un discours en hollandais, rappelle que l'union fait la force et boit à l'union de tous les catholiques.

Le général Charette se lève une dernière fois pour remercier ses chers zouaves de l'accueil enthousiaste qu'ils ont fait aux différents toasts portés à leur général. « Inscrivons, s'écrie-t-il en montrant le drapeau, inscrivons sur notre drapeau en même temps que dans notre cœur, ces mots : Tout pour le régiment, tous pour un, un pour tous! »

Les cris de Vive Charette! répondent à ces fières et bonnes paroles, en même temps que les convives entonnent le chant des zouaves :

En avant, marchons *(bis)*.
Charette est notre général!

Il est cinq heures quand la fête est terminée; les anciens compagnons d'armes du général l'entourent et cherchent à lui presser une dernière fois la main. Il semble qu'ils ne peuvent se résoudre à se séparer de lui. Ce spectacle est des plus touchants; aussi le général Charette est-il vivement ému.

En somme, fête charmante, toute de confraternité et d'union. Cette journée, en consacrant le jubilé du corps des zouaves pontificaux, a rappelé éloquemment que dans ce siècle de scepticisme, d'indifférence et d'égoïsme, il s'est trouvé des chrétiens qui, soldats de la foi, ont tout sacrifié, honneurs, richesses, tout abandonné, parents et amis, pour aller servir dans la personne du pape la cause de la religion, du droit et de la justice opprimée par la force brutale.

Ce sera leur éternelle gloire à ces héroïques zouaves pontificaux, dont on célébrait hier l'anniversaire jubilaire.

Et ce qu'ils ont fait, il n'en est pas un qui ne soit prêt à le refaire encore!

R.

*

JOURNAL DE BRUXELLES

1er septembre

LES ZOUAVES PONTIFICAUX ET LE GÉNÉRAL CHARETTE A ANVERS

A la fin du mois dernier, les anciens zouaves pontificaux de France célébraient au château de la Basse-Motte, demeure du baron de Charette, le vingt-cinquième anniversaire de la formation de leur régiment. Hier les zouaves belges ont fêté à leur tour cet anniversaire à Anvers. Cent cinquante zouaves hollandais, dont soixante-dix-sept fournis par Rotterdam seul, étaient venus se joindre à leurs frères de Belgique, ainsi que des groupes de zouaves allemands et de zouaves français, et c'est à près de cinq cents que l'on se rendit, à dix heures et demie, du Cercle catholique à la cathédrale, en rangs, les officiers et anciens aumôniers en avant, le drapeau blanc et jaune au milieu de la colonne. Toutes les classes de la société étaient représentées là.


ROMA
CASTELFIDARDO
ST PAUL
1860-1885
25e ANNIVERSAIRE
de la formation
du régiment des
ZOUAVES PONTIFICAUX
Présidé par
Monsieur le général
Baron
DE CHARETTE
Anvers, 30 Août 1885.
SPOLETTE
NTE-CORVO
PONTE DI CORRESE
CEPRANO
MONTE-LUPINO
CANINO
BAGNOREA
ISCHIA
VALENTANO
QUAPENDENTE
MONTE LIBRETTI
SUBIACO
ORTE
NEROLA
FARNESE
MERRISTORI
LUNGARETTA
NOMENTANA
VITERBO
LLA CECCHINA
MENTANA
ROMA 1870
1870-71
ORLEANS
BROU
YVRÉ-L'ÉVÊQUE
PATAY
LE MANS
1885

Tout le chœur de la cathédrale avait été réservé aux zouaves. Les merveilleuses stalles étaient les places des officiers. Quand les cinq cents zouaves arrivèrent dans le chœur, deux stalles étaient déjà occupées. Ils regardent quels sont les occupants : Grand Dieu! mais c'est « le général, » c'est Charette en personne, accompagné du capitaine de Résimond, l'ancien commandant belge! Faut-il vous dire la joie immense que ressentirent ces anciens soldats en retrouvant devant eux le chef qui avait dirigé si héroïquement leurs campagnes!

La messe fut célébrée en grande pompe par un ancien aumônier des zouaves, qui est aujourd'hui le curé-doyen de Notre-Dame d'Anvers, Mgr Sacré, protonotaire apostolique.

La chapelle de Notre-Dame exécuta une messe grand orchestre d'une façon supérieure.

A midi on revenait au Cercle catholique. Les anciens compagnons d'armes fraternisèrent, en attendant le lunch, dans la vaste salle du café du Cercle. Le baron de Charette ne les avait pas accompagnés au retour. Mais vers midi et demi le président du comité organisateur du jubilé parut à la porte de la salle et cria : « Le général! » et Charette entra, tout simplement vêtu, en pantalon de toile et veston bleu. Il y eut vers lui une poussée formidable, en même temps que des acclamations de Vive le général! Vive Charette! retentissaient.

Tous les chapeaux s'agitaient en l'air en même temps que toutes les mains se tendaient vers celles du général. Le général fit le tour de la salle pour voir tout le monde, donnant des deux mains le plus de poignées possible, des poignées un peu brusques, comme celles des militaires, mais énergiques, nerveuses, marquant l'émotion; il reconnut beaucoup de ses anciens soldats et leur parla. Dans un groupe un gros homme, à tête neigeuse, mais à figure encore très réjouie, criait plus fort que tous les autres « Vive le général! » Charette le remarqua : « Mais c'est mon vieux Rigolo! » s'écria-t-il, et il lui jeta les bras autour du cou. Rigolo est le plus vieux sergent instructeur de l'armée pontificale, où il jouissait d'une popularité universelle; il n'y avait pas là hier un seul officier qui n'ait reçu ses leçons. Il s'appelle de son vrai nom Lintermans et est de Vilvorde.

Revenu à l'entrée de la salle, le général prononça a l'adresse de ceux qui venaient de lui faire un accueil si enthousiaste quelques paroles d'un ton bon enfant et tout militaire, et avec cette même voix d'un timbre doux, un peu élevé, mais brève et claironnante.

Il paraît que le physique du baron de Charette n'a pas plus changé que sa voix depuis quinze ans; sa longue barbiche blonde a seulement grisonné et il a coupé les crocs formidables de sa moustache, jugeant qu'ils donnaient un aspect trop belliqueux à un homme qui vit dans la retraite.

Quand on s'est trouvé en présence du général, on ne s'étonne plus de la puis-

sance véritablement fascinatrice qu'il a exercée sur ses troupes. C'est la plus sympathique figure militaire que j'aie jamais vue.

L'œil bleu est plein de douceur; l'intelligence, la bonté et une sorte de tranquillité d'âme si sereine, semble-t-il, que rien ne la peut troubler, rayonnent sur tout le visage d'un ovale très aristocratique.

Je parlais hier à un ancien soldat de Charette, après que celui-ci avait parlé dans le café du Cercle, de la belle figure du général : « Ça, Monsieur, me dit-il, c'est un homme qui soulèverait à lui seul une nation!... Il fallait le voir à cheval devant les Garibaldiens! Morbleu! Rien que sa façon calme et simple de dire : Allons, mes enfants, en avant! c'est pour le pape et l'Église, vous faisait courir du feu dans les veines, et s'il y avait eu en ce moment un lâche parmi nous, il fût devenu courageux du coup. »

Mais je m'oublie à vous parler du général et je ne vous parle pas du banquet.

Celui-ci a eu lieu à une heure, dans la salle des fêtes du Cercle catholique. La balustrade de la galerie qui court autour de cette salle était recouverte de draperies blanches et jaunes, sur lesquelles se détachaient les noms et dates des principales batailles où les zouaves ont conquis, sinon toujours la victoire, au moins la gloire. Au fond de la salle les drapeaux des diverses nations qui ont donné des soldats au pape mêlaient leurs couleurs. Devant ce trophée apparaissaient les bustes de Pie IX et de Léon XIII; trois faisceaux de baïonnettes se hérissaient derrière.

La table d'honneur était placée sur la scène.

Superbe, l'entrée du général; le drapeau pontifical le précède, la commission l'escorte, des clairons placés derrière le grand trophée sonnent aux champs, toute la salle éclate en hourras frénétiques. Quand le général s'est assis, un zouave doué d'une belle voix de baryton entonne l'hymne à Pie IX, et tous ses compagnons chantent avec lui le refrain.

Puis Mgr Sacré dit le *Benedicite*, et le banquet ou plutôt le lunch — car on n'a servi que des viandes froides — commence. Une musique a joué pendant tout le repas des airs enjoués; elle parvenait à peine à dominer le bruit de la salle, tant il y avait d'entrain général et d'animation.

A la table d'honneur étaient assis aux côtés du baron de Charette, Mgr Sacré, Mgr Feyt, ancien aumônier des zouaves, professeur à l'Université de Louvain, le R. P. Aerts, un moine vigoureux à qui le froc blanc de saint Dominique va admirablement, MM. Le Gonidec, un ancien capitaine français des zouaves pontificaux, Paaps, doyen de Lubeek, aumônier des zouaves, Desclée, de Tournay, capitaine aux zouaves, Vanderstraeten, lieutenant, le P. Vandermeulen, pénitencier à Saint-Pierre de Rome, le comte de Villermont, M. Vandekerkhove, de Tournay, lieutenant, M. van Deurme, M. Le Dieu, le comte d'Ursel, le baron Snoy, de Bruxelles, M. de Bie, juge de paix à Arendonck, M. Charles d'Aerschot,

lieutenant aux zouaves, etc. J'oubliais cet héroïque marquis de Résimond, qui, un soir de septembre 1869, trouvant quatre-vingts cadavres de cholériques abandonnés sur la place publique d'Albano, se mit avec ses soldats à les enterrer; le lendemain, à l'aube, tous les cholériques avaient reçu la sépulture, mais dix zouaves avaient payé ou allaient payer de leur vie l'observation qu'ils venaient de faire d'un des préceptes évangéliques.

Mme Lamoricière, la veuve du premier chef des zouaves, qui habite actuellement Ploërmel, en Bretagne, si je ne me trompe, avait été invitée au banquet; mais elle s'est trouvée empêchée d'y assister.

Mgr Sacré a porté le premier toast. Il a parlé de la place qu'occuperait dans l'histoire la date dont on célébrait l'anniversaire : c'est celle d'un fait qui a prouvé qu'en ce siècle de scepticisme et de matérialisme la race des croisés n'est pas encore éteinte. Mgr Sacré a rappelé quelques exemples d'héroïsme donnés par des zouaves belges et a terminé en proposant l'envoi d'un télégramme à Sa Sainteté Léon XIII, demandant sa bénédiction (Tonnerre d'applaudissements). La musique joue l'hymne à Pie IX et tous les convives l'accompagnent en chantant.

Le marquis de Résimond prend le second la parole. Il donne lecture du télégramme suivant du capitaine d'Albiousse : « Impossible accepter invitation. Si d'Albiousse n'est pas là, son cœur y sera et battra à l'unisson avec ceux de vous tous » (Acclamations). Puis le marquis de Résimond rappelle Pie IX, Lamoricière, Pimodan et tous les glorieux morts des campagnes d'Italie et de France. « Saluons-les avec enthousiasme, dit-il, car ils ont conquis le ciel! Et retournons-nous vers notre dernière espérance, notre grand soutien, le général Charette. Vive le général Charette! »

Ces paroles provoquent une ovation au général Charette et la salle se met à chanter la marche des zouaves.

Quand un peu de silence s'est rétabli, Charette s'avance au bord de l'estrade avec la commission et prononce un discours interrompu par les acclamations les plus chaleureuses. Je renonce à décrire l'enthousiasme qui s'est emparé de tout le monde après les dernières paroles de Charette. Les convives se précipitent vers lui et les membres de la commission lui serrent les mains, les embrassent; Charette tient Lintermans dans ses bras. C'est de l'enthousiasme délirant.

La série des toasts reprend enfin, coupée d'ovations et d'hymnes militaires pontificaux. M. Paaps boit en flamand à Mgr Sacré; M. Herring, membre du comité d'Anvers, au comité organisateur et aux commissaires, MM. van Deurme et Aerts notamment; Mgr Feyt boit en flamand à tous les zouaves; M. Wilhem, de Rotterdam, avec beaucoup de chaleur, aux frères d'armes de Belgique, etc.

La fête se termine vers cinq heures.

LE TIRAILLEUR

13 septembre

LES FRÈRES D'ARMES

Il y a quinze jours de cela, le *Tirailleur* se trouvait à Anvers au milieu de tous ces braves et héroïques volontaires catholiques qui ont défendu jusqu'au dernier moment la noble cause à laquelle ils s'étaient voués : j'ai nommé les soldats de Charette, les zouaves pontificaux.

Le 28 juillet dernier, le général Charette conviait à son château de la Basse-Motte, en Bretagne, tous ses anciens compagnons d'armes, à l'effet de célébrer avec eux le vingt-cinquième anniversaire de la formation du régiment.

Répondant à l'appel de leur ancien chef, ceux-ci étaient accourus de partout. Ce fut un spectacle émouvant de voir ces vaillants entourer leur ancien commandant, lui presser les mains et pleurer d'attendrissement au souvenir des dangers partagés en commun sur tant de champs de bataille. Ce jour-là, plusieurs de nos compatriotes qui avaient servi sous les ordres de l'héroïque Charette, obtinrent de celui-ci la promesse formelle qu'il arriverait au milieu d'eux, à Anvers, quand les volontaires belges célébreraient à leur tour l'anniversaire de la formation du régiment.

Le 30 août dernier, se réunissaient, en effet, au Cercle catholique d'Anvers, les nombreux survivants belges du corps des zouaves pontificaux, auxquels étaient venus se joindre d'anciens compagnons d'armes venus de Hollande, d'Allemagne et de France.

Ah! ce fut un bel et touchant spectacle que celui de l'entrée de Charette, apparaissant au milieu de ses braves qu'il avait si souvent conduits à l'ennemi et à la victoire.

Un hourra frénétique salua le vaillant soldat, l'héroïque descendant du héros des guerres de la Vendée.

Comme Belge, j'étais fier de me trouver mêlé à tous ces compatriotes qui avaient si noblement soutenu notre vieille réputation de bravoure à l'étranger; comme ancien soldat, j'étais heureux de fêter avec les survivants de l'héroïque régiment l'anniversaire de la formation de ce corps d'élite dont, ne l'oublions pas, le premier organisateur fut un de nos compatriotes, porteur d'un nom illustre, Mgr de Mérode.

Rien ne saurait dépeindre l'émotion avec laquelle le noble Breton serrait la

main à tous ses volontaires, qui, les larmes aux yeux, acclamaient leur ancien commandant.

C'est en ce moment qu'avisant un vieux grognard, la chevelure toute blanche et la moustache en brosse, le général Charette s'écria tout à coup en riant :

— Tiens, mais c'est bien toi, mon brave Lintermans, notre vieux « Brin d'amour, » comme on t'appelait au régiment.

— Moi-même, mon général!

— Et ce pauvre Rigolo, est-il toujours présent à l'appel?

« Brin d'amour, » c'est le vieil instructeur par les mains duquel ont passé tous les volontaires du corps. Quant à Rigolo, — un grand épagneul à poils roux qui avait été adopté par le régiment, — c'est ou plutôt c'était le chien de Lintermans. Il était inscrit sur les contrôles et participait à toutes les affaires. C'est ainsi qu'à Mentana, on le vit accompagner les zouaves courant à la baïonnette aux Garibaldiens qui détalaient à toutes jambes, pendant que Rigolo les happait aux mollets, accompagnant de ses jappements victorieux les clairons sonnant la charge.

Pendant que l'ancien commandant circule au milieu de ses zouaves, de tous les côtés partent les cris de Vive Charette! Des zouaves entonnent le vieux refrain du régiment qu'on chantait dans les marches ou au bivouac.

Il faut avoir été soldat soi-même, avoir connu les bonnes et solides amitiés du régiment, pour apprécier ce qu'il y a de doux et de réconfortant dans ces réunions d'anciens compagnons d'armes.

Autour du général Charette sont groupés les officiers belges qui ont servi sous ses ordres.

Voici le capitaine marquis de Résimond, chef de la Fédération belge des zouaves pontificaux, le héros de Cività Castellana, où, avec sa seule compagnie, il tint résolument tête aux forces ennemies de beaucoup supérieures qui l'entouraient. C'est lui encore qui, arrivant avec sa compagnie à Albano, où sévissait le choléra, procéda, aidé de ses soldats, dont dix payèrent de leur vie cet acte de dévouement, à l'enterrement de quatre-vingts cadavres de cholériques abandonnés sur la voie publique. A côté de lui, je vois le capitaine Jules Desclée, qui, le 10 octobre 1867, à Subiaco, à la tête de sa compagnie, battit sur toute la ligne les Garibaldiens, faisant mordre de sa main la poussière à deux de leurs officiers. Plus loin, on me montre le capitaine Martini, les lieutenants de Kerchove, de Rely, Rutten, Scarsez, Kervyn de Volkaersbeke, le capitaine français Le Dieu, le lieutenant hollandais Looymans, l'adjudant Vittrant.

Officiers et soldats, réunis en ce jour pour acclamer leur ancien commandant, tous ont bravement payé de leurs personnes dans les nombreuses affaires auxquelles ils ont pris part.

Et dire qu'il y a eu ici un journal libéral assez cynique pour oser affirmer que ces héroïques volontaires de la catholicité détalaient devant les chemises rouges des Garibaldiens!

Voyez-vous ça! Il faut croire que la *Chronique* y était, pour en parler avec tant d'assurance. Cela nous étonnerait cependant quelque peu, étant donné que nous avons des raisons pour croire que le seul *feu* qu'elle ait jamais vu, c'est celui des fourneaux, et les seules *batteries* qu'elle ait attaquées sont les batteries de cuisine, marmites et casseroles.

Ah! ce n'est pas elle qu'on prendrait jamais à battre l'estrade autrement que sur les trottoirs de Bruxelles. Quant à son service de *patrouille*, il est assez connu pour savoir qu'il ne s'exerce que chez les truands et les ribaudes.

Mais en voilà assez avec la *Chronique;* laissons-la à ses chemises rouges et revenons bien vite à nos zouaves.

On s'est assis à la table de banquet. La salle a été décorée avec un goût artistique par un ancien zouave, M. Émile van Deurme, au crayon duquel nous devons également le souvenir lithographié qui s'étale sur le couvert de chacun des convives.

Aidé de son ancien compagnon d'armes, M. Eugène Aerts, lequel, depuis quinze ans, n'a cessé de payer vaillamment de sa personne pour le succès de toutes les réunions et fêtes du corps, M. van Deurme a tout organisé et tout fait pour que la fête jubilaire fût digne de son héros.

Un mot en passant, de ce type de soldat chrétien et patriote :

M. van Deurme, après s'être, dès l'âge de dix-huit ans, mis au service de la cause de la religion et du bon droit comme zouave pontifical, voulut payer ensuite sa dette à la patrie, en servant dans l'armée belge. Aujourd'hui, rentré dans la vie civile, il a été choisi par ses concitoyens pour commander une des compagnies de la garde civique d'Anvers.

Est-il besoin de vous dire que le banquet a été une fête toute de confraternité militaire?

A l'heure des toasts, l'ancien aumônier du corps, Mgr Sacré, le vénérable curé-doyen d'Anvers, a eu des paroles éloquentes pour ceux dont il partagea naguère les dangers sur les champs de bataille, en allant porter les suprêmes consolations de la religion aux blessés et aux mourants.

Puis le capitaine de Résimond a évoqué le souvenir des frères d'armes tombés au champ d'honneur en regardant l'ennemi en face. Et ils sont nombreux ceux qui ont trouvé ainsi une mort héroïque.

Un immense hourra s'est élevé quand le capitaine de Résimond a porté la santé du général de Charette. Tous les anciens sont debout et acclament leur chef adoré pendant que l'orchestre entonne la marche du régiment.

Jamais il ne m'a été donné d'assister à un spectacle à la fois aussi grandiose et aussi émouvant.

Mais c'est surtout quand le général de Charette, de sa voix claire et vibrante comme un clairon, vient à son tour rappeler les souvenirs du régiment que l'émotion est à son comble.

Mais aussi quelle communauté dans l'héroïsme, entre le chef et ses soldats!

Voici un fait entre mille qui en dit long sur le général de Charette et ses braves :

C'était le 8 octobre 1867; le lieutenant-colonel de Charette avait reçu l'ordre de marcher sur Monte Libretti et Nerola avec une colonne de zouaves et de gendarmes. Il trouva ces deux bourgades évacuées par les Garibaldiens que des hauteurs de Nerola on voyait campés dans la plaine. Partout les habitants le recevaient en libérateur et exprimaient la plus vive indignation contre les excès des Garibaldiens. Le colonel de Charette s'avança le lendemain sur l'ennemi qui, à son approche, s'était mis en position sur les flancs du Monte Carpignano, dont le sommet forme la limite des territoires italien et pontifical. Mais avant qu'il fût arrivé à portée de fusil, les Garibaldiens repassèrent la frontière. Malgré toutes les provocations du colonel de Charette à la tête de ses zouaves, Menotti Garibaldi refusa d'engager le combat. Il attendait probablement des renforts et cherchait à fatiguer les troupes pontificales par des marches et des contremarches incessantes.

A deux portées de fusil des Garibaldiens, les pontificaux pouvaient distinguer deux compagnies italiennes, chargées de surveiller les Garibaldiens, mais qui attendaient peut-être qu'une violation de la frontière par les pontificaux leur donnât un prétexte pour se joindre aux soldats de Menotti. Il fallait au colonel de Charette le sentiment profond de la grande responsabilité qui pesait sur lui, et toute l'autorité que son énergie et sa fermeté lui donnaient sur ses troupes pour parvenir à les empêcher de se précipiter sur les Garibaldiens sans s'arrêter à la question des limites territoriales.

Peu après avait lieu la bataille de Nerola, où les Garibaldiens, malgré leur grande supériorité numérique, furent complètement battus. Dans cette affaire Charette eut son cheval tué sous lui.

Une autre fois, le vaillant soldat s'étant aperçu qu'il y avait chez ses hommes un moment d'hésitation, se porta résolument en avant de la ligne et montrant à ses soldats l'ennemi, il poussa à lui, marchant le premier au feu et entraînant à sa suite tous ses zouaves.

Telle n'a à coup sûr pas été la conduite de Garibaldi à Mentana, où ce héros de la révolution faisait faire prudemment demi-tour à son attelage, quand il entendit les balles commencer à siffler aux oreilles de ses partisans.

Étonnez-vous après cela que le général de Charette soit devenu l'idole de ses soldats?

Aussi fallait-il voir l'entrain avec lequel tous ses zouaves choquaient leurs verres à celui de leur ancien commandant quand, faisant le tour des convives, le général Charette est venu trinquer avec tous ses anciens camarades.

Et maintenant qu'il ne nous reste plus ce souvenir de cette fête, que le général et ses soldats, après s'être retrempés dans cette réunion fraternelle, se sont de nouveau séparés, saluons une dernière fois ces braves.

Que leur exemple ne soit pas perdu pour nous, que leurs traditions de vaillance et de dévouement deviennent les nôtres! Ils ont été, je l'ai déjà dit, la première garde catholique à l'étranger; imitons-les dans notre pays menacé, lui aussi, par cette secte antipatriotique qui a nom la franc-maçonnerie et qui, sous le nom trompeur de « libéralisme, » essaye de provoquer chez nous la guerre civile. Que la jeunesse belge se forme partout en jeunes gardes catholiques, qu'elle devienne, dans la ville comme au village, les tirailleurs, les enfants perdus de la bataille, éclairant et flanquant les gros bataillons du grand parti conservateur, marchant au combat et à la victoire!

C'est le vœu le plus cher du *Tirailleur*.

MILES.



LA VRAIE FRANCE

12 septembre

CHARLES MÉNÉTRIER

Le vide se fait dans les rangs du régiment des zouaves pontificaux, et bien souvent l'oubli s'étend trop tôt sur ceux de ces vaillants qui disparaissent de ce monde.

Pendant que les zouaves fêtaient à la Basse-Motte le glorieux anniversaire des vingt-cinq ans d'existence de leur corps, un de leurs meilleurs camarades, Charles Ménétrier, sous-lieutenant au régiment, mourait à Charleroi, en Belgique, à l'âge de trente-neuf ans.

Ménétrier prit service à Rome en 1866, fit la campagne de 1867 contre les Garibaldiens, et lors de l'inique invasion piémontaise de 1870, il assista à la prise de Rome.

Revenu en Belgique, comme tous ses compagnons, il souffrait de la nostalgie du régiment, quand il apprit que les zouaves français se reconstituaient dans l'Ouest pour défendre leur patrie envahie.

Ménétrier se souvient que par son père il avait une origine française, et au moment où la France en détresse faisait appel à tous ses enfants, le sang généreux de la Gaule parla assez haut dans son cœur pour le porter à défendre un pays qui n'était plus sa patrie. S'il en est, en ces malheureux temps, qui ont invoqué des motifs pour faillir à leur devoir, il en est d'autres qui ont fait plus que leur devoir et nous sommes heureux de trouver de ceux-ci chez les soldats du pape.

Rentré au régiment avec le grade de sous-lieutenant qu'il avait à Rome, Ménétrier prit part à cette terrible campagne d'hiver de l'armée de la Loire.

Après la guerre il rentra en Belgique, reprit des études interrompues par son engagement aux zouaves pontificaux et fit son droit à l'Université de Louvain. Depuis quelques années il était établi comme avocat à Charleroi, quand une douloureuse maladie, une maladie de foie, est venue le miner, détruire ses espérances de revoir la restauration de la Rome papale et tourner ses regards vers la Jérusalem céleste où Dieu l'appelait.

Que ses anciens camarades et ses amis lui donnent un souvenir et une prière!

CANADA

L'ÉTENDARD

Canada — 20 août

LE BANQUET HUGHES-LAROCQUE

Hier soir, avait lieu dans la grande salle du Cabinet de lecture paroissial le banquet offert au lieutenant-colonel Hughes et au capitaine Larocque par les zouaves pontificaux. Ce banquet donné sous les auspices des soldats de Pie IX, réunissait deux grandes idées et deux grands sentiments.

C'était la religion et la patrie se donnant la main. Et certes, l'uniforme du 65e porté par le lieutenant-colonel Hughes et le capitaine Larocque étaient en tous points dignes de l'uniforme que les zouaves ont illustré à Mentana, Patay et Castelfidardo.

Aussi quel enthousiasme et quel patriotisme déployés hier par l'auditoire distingué qui se groupait autour des deux héros qui après avoir offert leur sang pour la défense de la religion, s'en sont montrés prodigues pour la patrie !

La plume la plus exercée ne saurait rendre dans toute sa force l'expression du sentiment qui présidait à cette réunion. On y allait avec la plus grande gaieté comme il convient entre de bons camarades. Il n'y avait pas là de consigne à observer, ou plutôt il y en avait une, qui ne péchait pas par sa rigueur, c'était de s'amuser le plus possible. Et nous devons le dire à la louange des convives, jamais consigne ne fut plus observée.

Le lieutenant-colonel et le capitaine ont droit d'être fiers de cette réception. Après avoir semé la gloire sur leur passage, il est juste qu'ils récoltent les honneurs. Et ces honneurs ne leur ont pas seulement été décernés par des amis, mais bien par toute la nationalité canadienne française dont ils se sont montrés les vrais représentants.

La salle du Cabinet pour la circonstance avait été décorée avec un goût parfait par Mme Duperrouzel. Au fond de l'estrade se trouvait le buste de Pie IX, au milieu d'un trophée de drapeaux français et anglais, et au-dessus ressortaient les armes du Canada surmontées

d'une couronne. A droite et à gauche, près de la rampe, deux magnifiques portraits du comte de Chambord et de Pie IX.

Tout autour de la salle, le long de la galerie, courait un cordon de banderoles tricolores. Au fond est placé un trophée de drapeaux français, pontificaux, fleurdelisés et anglais, entourant un cartouche, au centre duquel se détache le mot « Bienvenue. » A droite, l'écusson des zouaves pontificaux avec la devise : « Aime Dieu et va ton chemin. » A gauche, les armes du 65e bataillon. Tous ces cartouches étaient entourés de drapeaux.

De distance en distance étaient disposés d'autres trophées et des drapeaux sans nombre, parmi lesquels on distinguait beaucoup d'étendards aux couleurs pontificales.

Vis-à-vis l'estrade et tout au fond pendait un grand drapeau aux armes du pape, tiare et clefs.

Entre les trophées étaient disposés des boucliers sur lesquels on lisait les noms des principaux engagements qui ont eu lieu au Nord-Ouest : Fort Pitt, la Butte-aux-Français, etc.

Une des curiosités de la table était une grande pièce montée, composée de sucreries, et représentant le combat de la Butte-aux-Français.

A huit heures et demie tous les convives avaient fait leur entrée dans la salle.

A la table d'honneur on remarquait le président, M. L. P. Hébert, ayant à sa droite le lieutenant-colonel Hughes, le colonel Ouimet, le capitaine Garneau, l'honorable sénateur Lacoste, Son Honneur le Recorder de Montigny, le docteur Paré, et à sa gauche le capitaine Larocque, Son Honneur le maire Beaugrand, l'honorable sénateur Thibeaudeau, le vice-consul de France O. Perreault, M. Ev. Leblanc, M. PP., et l'adjudant Robert.

Parmi les convives, outre un grand nombre de citoyens distingués, on remarquait les zouaves pontificaux suivants :

J. McKenzie, G. A. Drolet, E. Hurtubise, J. E. Gervais, A. Prendengast, H. A. Plamondon, Théodore Fontaine, J. G. M. McGown, docteur A. Piché, J. N. Mazurette, Eusèbe Branchaud, N. Jos. Côté, L. G. A. Sauvée, chevalier C. H. Vallée, docteur Champagne, N. Renaud, Eugène Varis, Israël Marin, E. A. Desormeault, Gualbert Gervais, H. Groleau, Léon Descarries et J. Monier, ainsi que les capitaines Beauset, Ethier, des Trois-Maisons, du 65e bataillon.

Le menu préparé par Mme Duperrouzel ne laissait rien à désirer. C'était à rendre des points aux plus gourmets.

Durant tout le banquet nous avons été bercés par la belle musique de la Bande de la cité sous l'habile direction de M. Ernest Lavigne. Nous n'avons que des félicitations à faire aux artistes de ce corps de musique.

Avant de passer aux santés le secrétaire M. Renaud lut des lettres de l'honorable F. X. A. Trudel, major Dugas, capitaine Chagnon, capitaine Roy, des zouaves pontificaux de Québec qui n'avaient pu se rendre à ce banquet.

M. le président Hébert se leva alors pour proposer la santé de la Reine, qui fut bue avec enthousiasme.

Il proposa ensuite la santé de nos volontaires.

Le colonel Ouimet y répondit.

Vient ensuite la réponse du capitaine Larocque pétillante de verve et d'esprit. L'auditoire était suspendu à ses lèvres.

Le capitaine Garneau fut chaleureux et patriotique dans sa réponse.

Le capitaine Beauset proposa la santé des zouaves pontificaux à laquelle le chevalier Gustave Drolet répondit.

Voici ce magnifique discours que nous reproduisons en entier :

« Je vous remercie de l'honneur que vous venez de faire au régiment des zouaves pontificaux en portant et en buvant avec autant d'enthousiasme que vous l'avez fait un toast à ce noble corps.

» Je vous remercie en même temps du grand honneur que vous m'avez fait, Monsieur le Président, en me désignant pour répondre à cette santé.

» Je suis bien heureux comme ancien zouave de voir la bonne camaraderie, la bonne entente et la confraternité qui existent entre le beau 65e bataillon, tous les corps volontaires et les vétérans de l'armée du Saint-Siège.

» Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi, Messieurs? Est-ce que nos régiments ne se ressemblent pas par plus d'un point et ne sont pas tous composés d'engagés volontaires et d'hommes libres? Est-ce que les zouaves et le 65e ne sont pas nés d'un même sentiment généreux, d'une même idée chevaleresque, non pour partir à la conquête des provinces voisines, non pour envahir des territoires ennemis, mais au contraire pour repousser les invasions, maintenir la paix à l'intérieur, combattre la révolution au dedans et au dehors, et faire respecter l'intégrité des frontières canadiennes et romaines?

» Nous venons de célébrer les noces d'argent de notre glorieux régiment il y a à peine quinze jours. Dans très peu de temps, vous aussi, les successeurs et les continuateurs des chasseurs canadiens, célébrez le vingt-cinquième anniversaire de la création du premier bataillon canadien français à Montréal.

» Pouvions-nous mieux manifester l'estime que nous portons au 65e qu'en lui donnant les deux zouaves les plus brillants de notre contingent pour compléter ses cadres d'officiers?

» Messieurs, le 3 mars 1860, par un soir brumeux et sombre, un voyageur frappait à la porte du château de Prouzelles. Ce voyageur mystérieux fut introduit en présence du maître de la maison, et lui tint à peu près ce discours : « Général, je suis délégué vers vous par notre Saint-
» Père le pape, pour faire appel à votre grand cœur de chrétien. Je suis chargé de vous exposer
» combien la situation du Père commun des fidèles est critique. La révolution et les loges font
» rage pour dépouiller le Saint-Siège du domaine de l'Église, et nul plus que vous, général,
» n'est capable d'enrayer ce mouvement et de tenir tête à l'orage : le voulez-vous? »

» L'illustre général de Lamoricière, se levant, tendit la main à Mgr de Mérode, l'ambassadeur du Saint-Père et lui dit : « Monseigneur! quand le père a parlé, il ne reste au fils qu'une chose à faire, obéir. Voilà une cause pour laquelle j'aimerais bien à mourir. Quand faut-il partir? »

» Il partit le lendemain.

» Voilà, Messieurs, dans toute sa simplicité historique, le récit de l'entrevue de Mgr de Mérode avec le héros de Constantine, surnommé en Afrique *l'enfant chéri de la fortune*.

» Voilà le chef qui, il y a vingt-cinq ans, aidé de ces grands capitaines qui s'appelaient Pimodan, Becdelièvre, Cathelineau, Charette, Allet, créèrent les guides de Lamoricière, les croisés, le bataillon franco-belge, et fondirent finalement ces corps d'élite pour créer ce régiment unique, admirable et légendaire des zouaves pontificaux. Voilà l'origine de ce régiment, type de la fidélité, de l'honneur et du dévouement inaltérable, dont vous venez de boire la santé avec tant d'antrain.

» Et depuis cette époque, Messieurs, ce régiment appartient à l'histoire. S'il paraît occuper une grande place dans les annales du dernier quart de siècle c'est que son passage a été marqué partout par une longue traînée de sang versé pour l'Église et pour la patrie. N'est-ce pas avec son sang le plus pur que furent écrites ces pages immortelles de Castelfidardo, d'Ancône, de Nerola, de Monte Libretti, de Bagnorea, de Subiaco, de Mentana, de Rome, de Cercottes, de Loigny, de Patay, du Mans, d'Yvré-l'Évêque!

» Ne pourrait-on pas inscrire en exergue, au-dessous de sa fière devise, sur les étendards et les fanions de ce régiment, la touchante devise des Chateaubriand : « Mon sang teint les bannières de France? » Car n'est-ce pas avec le sang de Guelton, de Parceveaux, de Chalus, de Lanascol, de Doynel, de Deveau, des deux Dufournel, de Guérin, de Guillemin, de Hugh Murray, de Bélon, de Troussures, des Bouillé père et fils, de Verthamon et de tant d'autres morts au champ d'honneur, que fut teinte sa bannière? N'est-ce pas aussi avec le sang de Charette, de Montcuit, de Kermoal, de Joly, de Cazenove de Pradine, d'Alfred Larocque et de centaines d'autres blessés devant l'ennemi, que furent teintes les bannières de l'Église? Le sang répandu est encore la plus éloquente des protestations, a dit M. de Charette. Quelle éloquente protestation de Castelfidardo à Patay!

» Je n'ai pu lire sans attendrissement le récit de ce touchant épisode arrivé à la Basse-Motte, chez M. de Charette, le 28 juillet dernier :

» A l'issue de la messe célébrée en plein air, un enfant de quinze ans, le jeune de Bouillé, s'empara du drapeau des zouaves pontificaux encore tout imprégné du sang de son père et de son grand-père, et le donna à baiser aux huit cents vétérans accourus à la voix de leur chef bien-aimé. C'était le drapeau tout troué par les balles prussiennes, que portèrent si fièrement à Patay, en allant à l'ennemi, les zouaves pontificaux, dans cette fameuse charge à la baïonnette dirigée par Charette en personne contre les Allemands, le 2 décembre 1870.

» Cazenove de Pradine portait le drapeau. Il fut blessé au début et le marquis de Bouillé le reçut de ses mains. Il fut frappé en pleine poitrine et son fils, le père de cet enfant de quinze ans, le reçut des mains défaillantes de son père. Il fut tué à son tour, et le comte de Verthamon le reçut et continua à avancer à la tête des zouaves qui refoulaient les Allemands épouvantés devant cette trombe humaine. Verthamon fut tué au milieu de la mêlée et Cazenove de Pradine, le bras mutilé, ressaisit son drapeau et le rapporta après la bataille, couvert du sang de ses quatre porte-étendard.

» Cette charge est légendaire en France, Messieurs. De 350 zouaves qu'ils étaient au départ, 80 seulement répondaient à l'appel, le soir au bivouac. Charette lui-même, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, était resté couché dans la neige dangereusement blessé sur ce champ de bataille déjà illustré par Jeanne d'Arc. Les zouaves qui n'avaient pas été soutenus étaient morts pour la patrie, mais l'armée de la Loire était temporairement sauvée.

» La renommée aux cent voix avait déjà proclamé les éclatants faits d'armes de nos camarades à Rome, et quand après les malheureux événements de 1870 une partie du régiment rentra en France, tous se découvrirent devant les glorieux débris des zouaves pontificaux.

» Charette offrit son épée à la France aux abois, et Gambetta, qu'on ne saurait accuser de tendresse ni de partialité pour des soldats catholiques, dit à M. de Charette en acceptant les services des volontaires de l'Ouest : « Gardez votre uniforme, général! Vous l'avez trop illustré » pour que je songe à vous l'enlever dans un pareil moment. »

» Vous voyez, Messieurs, par ce cri d'admiration arraché au farouche ennemi du cléricalisme, que les « diables du bon Dieu » avaient fait du chemin dans la confiance des libres-penseurs. Le chef de l'école vengeait enfin le régiment des zouaves pontificaux de toutes les attaques malveillantes dirigées contre les soldats du pape que la presse antireligieuse appelait des mercenaires.

» Ah oui, c'étaient de curieux mercenaires, ces braves jeunes gens appartenant à la fleur de la noblesse française et belge qui tombèrent à Castelfidardo. Quand on présenta au général Cugia la liste des morts et des blessés, il s'écria : Quels noms! On dirait une liste d'invitation à la cour de Louis XIV! Des mercenaires, ces 500 Canadiens, vos fils, vos frères, vos amis, qui

quittèrent patrie, famille, avenir, pour courir à leurs frais personnels à Rome, défendre un principe, pour courir à la Ville éternelle, payer en nature leur tribut du sang, leur denier de Saint-Pierre !

» Mercenaire, ce pauvre colonel Allet, qui après la victoire de Mentana refusa le grade de général que lui offrait Pie IX, en disant : « Très-Saint-Père, Votre Sainteté a déjà plusieurs » généraux dans son armée, mais il n'y a qu'un seul colonel des zouaves. Permettez-moi de con- » tinuer de vous servir en cette qualité... »



LA PRESSE

Canada — 20 août

LE BANQUET HUGHES-LAROCQUE

Le capitaine Beauset proposa la santé des zouaves pontificaux, et M. Gustave Drolet, chevalier de la Légion d'honneur et chevalier de l'Ordre de Pie IX, répondit :

« ... Laissez-moi vous parler un peu de cet officier de si grande distinction, de cet illustre Allet, patron de notre Union, qui sans avoir le feu, l'impétuosité, l'élan, le diable au corps de son brillant lieutenant M. de Charette, était bien cependant le plus beau type de militaire que l'on pouvait rêver, par sa taille gigantesque d'abord, par son calme inaltérable, par sa bravoure, par son jugement, sa courtoisie et son sang-froid légendaire.

» J'ai eu le bonheur, il y a quelques années, d'aller présenter mes respects à ce vieux serviteur de l'Église, chez lui, à Lonèche, dans le Valais. Le chagrin qu'il éprouvait de la situation faite au Souverain-Pontife qu'il avait servi pendant quarante ans, commençait à le miner sourdement, et le regard tourné vers Rome, il languissait. Il mourut quelques mois après ma visite.

» Jamais je n'oublierai mon arrivée chez lui dans les Alpes. Me soulevant de terre comme une plume, le colonel m'éleva jusqu'à la hauteur de ses lèvres et m'appliqua deux baisers sonores en me disant de cette bonne grosse voix familière à tout le régiment : « Ah ! cher M. Drolet ! Que c'est donc bien d'être venu du Canada voir votre vieux colonel ! » Et il pleurait.

» J'ai vu en Suisse, conservée comme une relique, l'armure que portait à la bataille d'Ivry, l'ancêtre du colonel des zouaves, l'armure du fameux chevalier Barthélemy Allet, l'ami de Henri IV. Notre colonel était bien le digne héritier et descendant de cet homme de guerre. Permettez-moi de vous raconter un trait qui peint l'ancêtre, sa loyauté, et que l'on aurait pu attribuer à celui qui fut notre chef, tant il avait les mêmes vertus militaires :

» En 1590, le chevalier Allet, commandait un régiment de Suisses, faisant depuis longtemps campagne pour le compte de Henri IV, qui oubliait facilement de payer ses troupes. L'histoire rapporte qu'un jour un des capitaines d'Allet s'approcha de Henri IV et lui tint ce propos laconique :

— Sire, trois mots ?

— Dites, capitaine.

— Argent ou congé?

— Capitaine, répondit le Béarnais, quatre mots?

— Sire, dites.

— Ni l'un ni l'autre.

— Pas d'argent, pas de Suisses, dit-on aussitôt dans le camp royal.

» Quelques heures plus tard, le combat s'engageait. Henri IV, passant devant le front de son armée, cria au colonel Allet : « Si vous ne pouvez faire crédit au roi de France, Messieurs, je » vais vaincre sans vous. — Sire, répondit le brave Allet, qui ignorait ce que son subalterne » avait fait, en soupçonnant de félonie ou de lâcheté un de ses plus fidèles soldats Votre Ma- » jesté a dicté mon arrêt de mort. »

» Il n'y avait pas d'argent, mais il y eut des Suisses tout de même qui se battirent comme des lions. La bataille d'Ivry fut gagnée, et Henri IV versa de grosses larmes quand on lui rapporta le corps de l'héroïque colonel Allet, littéralement criblé de blessures.

» On n'a pas dégénéré dans cette illustre famille depuis trois cents ans. Le patron de notre Union était dans tous les combats, par sa vaillance et par son courage, ce que son ancêtre était à Ivry. Je ne sais plus si c'est le colonel Allet ou le général de Charette qui disait un jour à des recrues exposées à un violent feu d'artillerie, en se plaçant devant elles et leur montrant les batteries ennemies : « Ça, Messieurs, c'est du canon; ça tue, voilà tout. » Ils auraient pu le dire et le faire tous deux.

» Nos deux colonels, également braves et aussi insouciants l'un que l'autre de leur sécurité personnelle, n'étaient pas également chanceux au feu cependant. Je crois que le colonel Allet n'a jamais été touché qu'une fois, tandis que M. de Charette ne sort jamais d'une affaire sans avoir eu au moins deux chevaux tués sous lui, et revient toujours blessé, quand on ne le relève pas parmi les morts, comme à Patay.

» Voilà, Messieurs, quels étaient nos chefs! Voilà quels étaient les modèles que nous avions sous les yeux! Voilà la pépinière d'où sont sortis tant de héros, tant de martyrs, qui a fourni tant de braves officiers aux armées européennes, tant d'officiers distingués du 65e, du 9e, du 85e et de tous les corps de volontaires canadiens.

» C'est à cette école de l'honneur et de toutes les vertus militaires que les vaillants colonel Hughes, capitaine Larocque, capitaine Garneau, capitaine Chagnon et tant d'autres se sont formés.

» Ces Messieurs ont fait l'admiration du Canada tout entier par leur conduite héroïque pendant la campagne du Nord-Ouest. Ils n'avaient qu'à suivre les exemples de ces hommes de guerre, Charette, Allet, Montcuit, d'Albiousse, Lallemand, Le Gonidec, de Couëssin, Kermoal, il faudrait les nommer tous, pour rester toujours dans l'alignement de l'honneur militaire.

» Si le valeureux colonel Hughes a montré tant de bravoure, tant de sang-froid, pendant trois heures qu'il resta exposé au feu de l'ennemi à la Butte-aux-Français, c'est qu'il était pénétré du sentiment du devoir et qu'il sentait qu'il devait non seulement entraîner son jeune bataillon par son exemple, mais encore faire honneur à son vieux régiment des zouaves pontificaux, qui avait les yeux sur lui.

» Merci au colonel Hughes, au capitaine Larocque et au capitaine Garneau d'avoir si bien représenté les zouaves de Charette. Bannissant toute idée politique, ces trois braves officiers se sont montrés esclaves de la discipline et de la loi, et sans discuter la cause pour laquelle la patrie avait requis leurs services, ils obéirent promptement et honnêtement, en vrais soldats, comme leurs anciens chefs le leur avaient enseigné. Aime Dieu et va ton chemin.

» N'est-ce pas, Messieurs, que nous avons raison d'être fiers d'avoir eu le grand honneur d'appartenir à ce corps illustre et d'avoir coudoyé et vécu de la vie de ces héros?

» Aujourd'hui le régiment des zouaves pontificaux est là, l'arme au pied, au repos, mais non licencié. Vienne l'heure où Charette poussera de nouveau son cri de guerre ***Dieu et patrie***, vous verrez qu'un grand nombre de ses anciens et de leurs enfants, s'empresseront de boucler leurs sacs et de répondre à son appel, car là où les pères ont passé passeront bien nos enfants.

» Mais l'heure est à Dieu.

» L'histoire a déjà enregistré toutes les actions d'éclat et de dévouement de notre régiment. Plus tard, quand nous serons vieux, ce qui arrive bien vite, hélas! nos petits-enfants liront dans l'histoire de l'Église, dans l'histoire de France, dans l'histoire du Canada, les brillants faits d'armes des zouaves du pape, et leurs professeurs leur diront : « Tu sais, petit, ton grand-père eut aussi l'honneur de faire partie de cette phalange chrétienne! » Alors nos petits-fils s'approcheront de nous avec respect et nous diront :

« Dites donc, grand-père, est-il vrai que vous avez eu le bonheur de servir dans les zouaves de l'illustre de Charette et que vous avez été soldat du saint pape Pie IX? »

» Quels délicieux moments ne passerons-nous pas, quand nous reporterons nos esprits vers ces heureuses années où nous faisions notre modeste partie dans ce concert de dévouement, de sacrifice et de fidélité à la bonne cause?

» Alors, nous raconterons à nos petits-enfants qu'en plein XIX[e] siècle l'Église faible comme une femme, bonne comme une mère, fut un moment abandonnée par la vieille Europe, lassée de s'entendre appeler ***juste***. Nous dirons à ces chers enfants que de toutes les parties du monde une jeunesse ardente accourut dans la Ville éternelle, pour monter la garde à la porte des tombeaux des Apôtres et pour protester contre la révolution, les mauvaises passions, le vol, le brigandage, les violences et contre la maxime : ***La force prime le droit***. Et nous leur dirons que les enfants du jeune Canada étaient là.

» L'avenir n'est connu que de Dieu, mais comme disait le brave d'Albiousse : « Tant qu'il y aura en France une croix et une épée, nous avons le droit d'espérer. » Nous surtout, Canadiens, nous pouvons espérer, car tous, nous nous souvenons que Pie IX nous a dit dans l'audience qu'il daigna accorder aux zouaves du premier détachement « qu'une ancienne prophétie » annonçait que le salut de la papauté lui viendrait d'Amérique. »

» Aurions-nous été l'avant-garde de l'armée de la délivrance? Espérons-le. Dans tous les cas, sentinelles, prenez garde à vous! »

Puis M. de Montigny étant appelé le doyen des zouaves pontificaux fit un discours qui fut accueilli par des applaudissements répétés.

M. Piché répondit à la santé des dames, et M. J. A. Prendengast à la santé de la presse.

Ce banquet a eu le plus grand succès.

*

THE MONTREAL DAILY STAR

20 august

TWO OFFICERS BANQUETED

Last night the papal zouaves of Canada and their friends tendered a grand banquet in the Cabinet de lecture, to their old comrades, lieutenant colonel Hughes and captain Larocque. The hall had been artistically decorated with flags, streamers and inscriptions, and presented a very gay appearance.

At the *table d'honneur* were seated the president of the canadian section of the zouaves, Mr L. P. Hebert, the well known sculptor, having at his right lieutenant colonel Hughes, lieutenant colonel Ouimet, captain Garneau, of the ninth battalion, of Quebec, honorable senator Lacoste, Q. C., His Honor Mr Recorder de Montigny and Dr Paré, of the 65th, and on his left captain Laroche, his Worship the Mayor, honorable senator Thibeaudeau, vice-consul C. O. Perreault, Mr E. P. Leblanc, M. P., for Laval, and adjutant Robert of the 65th.

Seated at the other tables were : Mr A. L. de Martigny, of la banque Jacques Cartier, Dr Lachapelle, captains Beauset, Ostelle and des Trois-Maisons, and Messrs J. McKenzie, G. A. Drolet, E. Hurtubise, J. E. Gervais, A. Prendengast, H. A. Plamondon, Theodore Fontaine, J. G. M. McGown, Dr A. Piché, J. N. Mazurette, Eusèbe Branchaud, N. Jos. Côté, L. G. A. Sauvée, chevalier C. H. Vallée, Dr Champagne, N. Renaud, Eugène Varis, Israël Marin, E. A. Desormeault, Gualbert Gervais, H. Groleau, Léon Descarries and J. Monier, of the papal zouaves.

Mme Duperrouzel had provided a very substantial repast, and among the many dainties the tables contained were : *Maskinonge à la « Saskatchewan, » Croquettes à la « Hughes, » Bouchées à la « Larocque, » Pudding à la « Ouimet, »* etc.

The first toast, that of the « Queen, » was duly honored and colonel Ouimet arose amid a thunder of applanse to answer the toast of « Our volunteers. » He stated that the North-West rising would have proved fatal to Canadian power had there not been brave defenders willing to fight unto death for their country's cause. The Sixty-Fifth had in this given to the world a true certificate of the existence of a French nation in Canada. He spoke of the insufficient equipment of the Sixty-Fifth, and stated that notwithstanding this fact, four days after having been notified all were willing and ready to start for the front (Cheers). In

conclusion colonel Ouimet said : « In complimenting the Sixty-Fifth for its generous and noble conduct in the North-West, it would be no injustice for me to say that colonel Ouimet also did his duty to the letter (Cheers and singing of « For he is a jolly good fellow! »). It is a duty I owe to all French Canadians, and especially to the officers and men of the Sixty-Fifth. I am unable to comprehend the reasons which caused certain persons to state very loudly that I had left the Sixty-Fifth without a motive. I therefore wish to now state publicly, that when I left Caglary, it was with orders and a permit from my superior officer (Renewed cheers). I was asked to work in another place for the success of the expedition, and to obtain for the Alberta column the necessary authorization to continue to the front. I can flatter myself that I did my duty well, and I was heartily thanked for it. When I was so brutally accused I was in a political and military position which would not allow me to justify myself. But after the campaign was over I was highly complimented, and my conscience is now at ease. I always served the Sixty-Fifth honorably and well, and I always will. »

An enthusiastic peal of applause greeted colonel Ouimet's last words, and accompanied by the City Band in attendance, all joined in a chorus and sang « For he is a jolly good fellow! »

Lieutenant colonel Hughes pledged his word for the correctness of colonel Ouimet's statements. He said that major-general Strange had not only given permission to colonel Ouimet to go to Ottawa, but had asked it of him as a special favor. General Strange had informed colonel Hughes that he was unable to obtain what he needed and that as colonel Ouimet was a member of the Federal House, and as he enjoyed influence in political circles, he wished to send him to Ottawa. « A few days ago, » continued colonel Hughes, « major-general Strange came to my office and informed me that he wished me to tender his sincere apologies to colonel Ouimet for having, when he received a telegram from Ottawa asking if it was true that colonel Ouimet was on the way home, inadvertently answered no. Major-general Strange would now do almost anything to dispel the wrong he unwittingly did to colonel Ouimet and to the Sixty-Fifth » (Cheers).

Captain Larocque thanked his fellow-zouaves for their cordial reception and was followed by captain Garneau, of Quebec, captain Ed. Beauset of the 65th and Mr G. A. Drolet of the papal zouaves. The toasts of the « Ladies » and « Press » were then proposed and honored and all dispersed at a late hour highly pleased with what everyone would have agreed to call an exceedingly pleasant *reunion de famille*.

*

LA MINERVE

20 août

DEUX BRAVES

Le banquet donné hier soir au colonel Hughes et au chevalier Larocque, dans la grande salle du Cabinet de lecture, a eu plein succès. Les convives, au nombre de près de deux cents, appartenaient à l'élite de notre société.

On a acclamé, fêté ces deux braves, ces deux anciens zouaves, qui ont déployé tout autant de valeur, de courage, au service de la nation qu'au service de la religion.

Le colonel Hughes est un vaillant et intrépide militaire qui a mérité autant que les meilleurs commandants de l'expédition du Nord-Ouest. Il a fait honneur à notre nationalité, à notre province. C'est un brave des braves que les plus grands dangers n'effrayent pas et que le sentiment du devoir et de l'honneur domine entièrement.

Tel est aussi le chevalier Larocque, le premier de nos zouaves canadiens, le glorieux blessé de Mentana, un intrépide, que les périls semblent attirer. On l'avait vu en Italie, payant de sa personne pour la cause pontificale, on l'a vu au Nord-Ouest bravant les fatigues, les ennuis, les dangers de toute sorte, donnant l'exemple aux jeunes volontaires. Fils de famille, indépendant de fortune, riche même, M. Larocque n'a pas hésité à entreprendre et faire volontairement toute cette campagne. Honneur à lui !

Nous sommes heureux de voir que ces deux braves Canadiens ont reçu hier soir un témoignage digne d'eux et digne de notre population. Nous les en félicitons et nous en félicitons nos concitoyens.

*

THE MONTREAL DAILY STAR

20 august

At the banquet to colonel Hughes and captain Larocque last evening colonel Ouimet took the opportunity to explain why he left his command at Calgary to come to Montreal. Nobody who knew colonel Ouimet suspected him of cowardice, although the very fact of a commanding officer leaving his battalion in the field was sufficiently remarkable to provoke much natural curiosity and much stupid comment. The explanation now given by colonel Ouimet was anticipated at the time, at least, so far as his mission being to obtain better equipment is concerned. That he was acting upon the express orders of major-general Strange was not understood, and the rumor that colonel Ouimet had gone to Ottawa to obtain better equipment for his men was so persistently denied that great scope was left for inventive genius to explain the gallant colonel's motives.



TYP. OBERTHUR, RENNES—PARIS